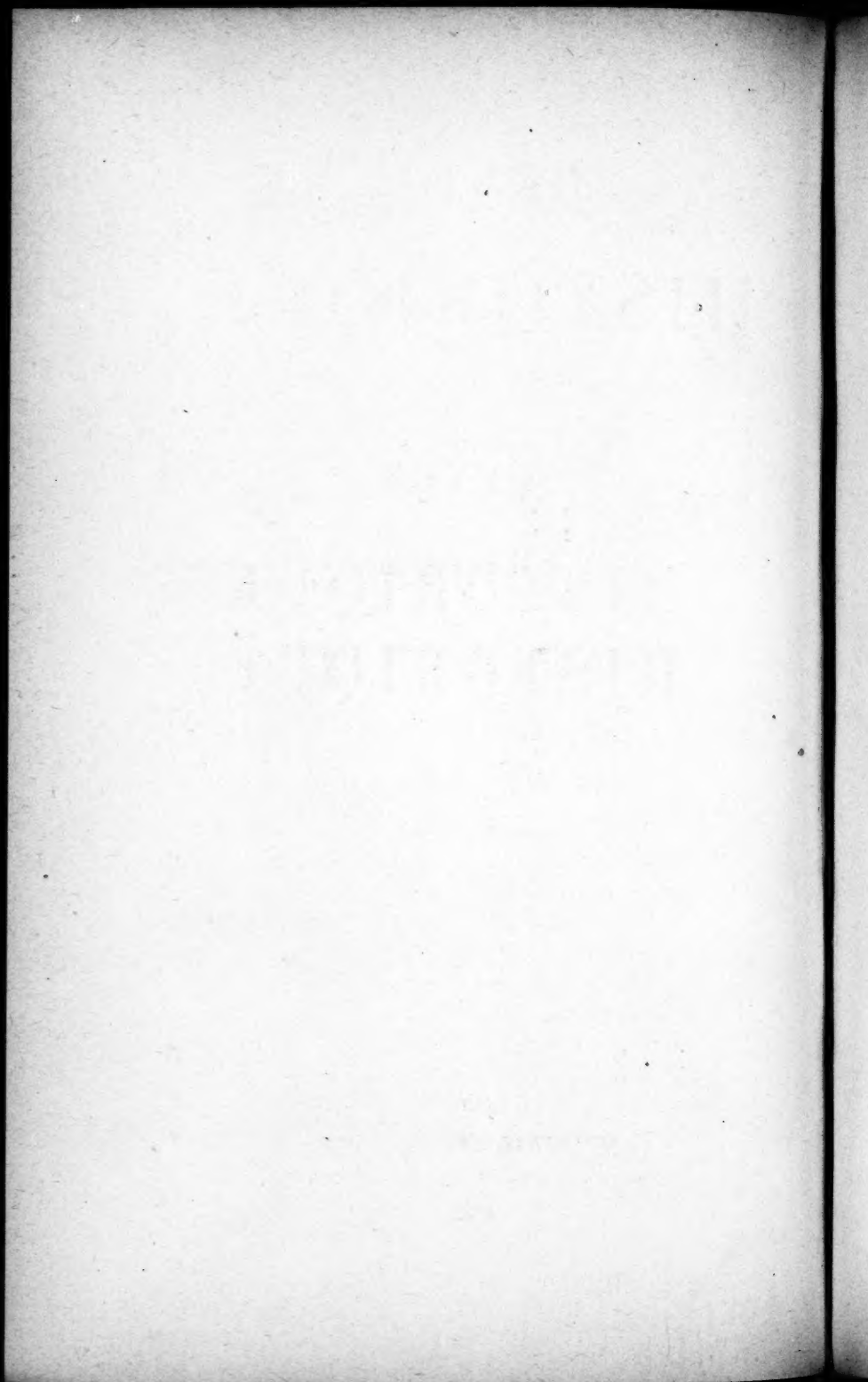


REVUE
HISTORIQUE



REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CHARLES BÉMONT ET LOUIS EISENMANN

Ne quid falsi audent, ne quid veri non audent historia.

Cicéron, de Orat., II, 15.

CINQUANTE-TROISIÈME ANNÉE

TOME CENT CINQUANTE-HUITIÈME

Mai-Août 1928

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1928

REVIEW HISTORIQUE

DE LA VIE ET DES ŒUVRES

DE

M. DE LA FAYETTE

PAR M. DE LA FAYETTE

PAR M. DE LA FAYETTE

PAR M. DE LA FAYETTE

PAR M. DE LA FAYETTE

PAR

M. DE LA FAYETTE

PAR M. DE LA FAYETTE

PAR

SALLUSTE

LE CULTE DES *CERERES* ET LES NUMIDES

Les inscriptions latines recueillies depuis quatre-vingts ans en Algérie et en Tunisie attestent, par leur nombre et par l'ampleur de leur aire de dispersion, la vitalité, sous l'Empire, d'un culte qui, s'il n'est peut-être pas exclusivement africain¹, n'a pris néanmoins de développement et d'importance que dans l'Afrique du Nord : le culte des *Cereres*.

Les savants modernes se sont naturellement demandé quelle était cette double Cérès à laquelle il était consacré. M. Audollent a soutenu que le pluriel *Cereres* associait, dans la religion composite des Africains, la Cérès italo-grecque et *Caelestis*, forme latinisée de la Tanit carthaginoise². Mais, quelque érudite ingéniosité qu'il ait dépensée au service de cette opinion, elle n'a guère été partagée, et je crois, pour ma part, qu'il est tout à fait impossible de la retenir. D'une part, la combinaison qu'elle recouvre est trop artificielle et savante pour avoir gagné, avec l'aisance et la rapidité que nous savons, la faveur populaire. D'autre part, il n'est point contestable que le culte purement grec des Cérès de Syracuse, Déméter et Korè, les deux déesses Thesmophores, a été adopté par Carthage dès le début du iv^e siècle avant notre ère. En 396 av. J.-C., le Punique Himilcon avait mis le siège devant Syracuse³ : campé sur l'Olympieion, près de la source Cyanè, il s'était approché des murs en ravageant tout sur ses pas ; et, sans même respecter la majesté des sanctuaires, il livra au pillage le temple des Thesmophores. Mais, à la fin de l'été, la malaria, qui sévissait dans les marécages de l'Anapo, décima son effectif, paralysa son offensive et finit par affaiblir sa résistance au point qu'il ne put, ni s'opposer aux victorieuses sorties de Denys l'Ancien, ni l'empêcher de détruire une partie de ses

1. Cf. l'inscription de Pouzzoles, *C. I. L.*, X, 1585. En sens contraire, mais à tort, semble-t-il, J. Toutain, *Les cultes païens*, I, p. 346.

2. Audollent, *Mélanges Cagnat*. Paris, 1912, p. 359-381.

3. Diodore, XIV, 70 et suiv.

vaisseaux. Renonçant à sa présomptueuse entreprise, il rentra péniblement à Carthage, avec les misérables débris de sa flotte et de son armée. Les Carthaginois attribuèrent cette défaite et la révolte de leurs sujets berbères, qui s'en était suivie, à la juste colère des deux déesses ; et, persuadés qu'ils ne pourraient sans doute réparer ces désastres qu'à la condition d'introduire chez eux la religion qu'ils avaient outrageusement profanée, ils prirent, nous dit Diodore, un décret par lequel « ils admettaient dans leurs temples Déméter et sa fille Korè, inconnues d'eux jusqu'alors ». Dorénavant, « ils offrirent aux deux déesses des sacrifices suivant les rites grecs et choisirent parmi les Grecs les plus considérés qui résidaient dans leur ville ceux qui devaient présider au service des nouvelles divinités¹ ». Désormais, et par un phénomène qui serait étonnant si l'on oubliait que Carthage a de plus en plus subi l'attraction du monde hellénistique, ce culte étranger ne se séparera plus de la vie punique, du nom même de Carthage ; et il renaît instantanément avec elle, lors de sa résurrection, après 44, sous la forme d'une colonie romaine : *colonia Julia Concordia Carthago*². Et, à quelque période qu'ils appartiennent, les documents qui le rappellent accusent ou soulignent le caractère grec dont il fut empreint à son passage en Afrique et qui ne s'y est jamais plus effacé. Sur un ex-voto de *Thuburbo Maius* (Henchir Kasbate), façonné en forme de petite chapelle, a été sculptée l'image d'un porc³, l'animal dont les Carthaginois avaient une sainte horreur⁴, mais dont, en revanche, Cérès-Déméter a partout exigé l'immolation⁵. Tandis qu'une inscription de *Vaga* (Béja) honore la Cérès grecque, *Ceres graeca*⁶ — ce qui, à la rigueur, pourrait encore prêter à la discussion — une autre, récemment découverte à *Cuicul* (Djemila), dont je remercie M. Gsell de m'avoir signalé l'existence et

1. Diodore, XIV, 77.

2. Cf. Gsell, *Rev. histor.*, 1927, CLVI, p. 1-24. Dans cet important travail, M. Gsell a établi, sans contradiction possible, que la colonie romaine de Carthage a été fondée après la mort de César et avant 40 av. J.-C. Sur la foi d'un texte de Solin, il en attribue la *deductio* à l'année même de l'assassinat du dictateur ; mais, pour ce faire, il est obligé de rejeter le témoignage d'Appien. Il est possible, je pense, de concilier Solin et Appien, en considérant la date fournie par le premier comme l'anticipation officielle, suggérée par le second, d'un événement qui n'a dû se réaliser qu'au lendemain de la conclusion du second triumvirat, et par la volonté concordante des triumvirs : d'où le surnom de *Concordia* imposé à la colonie de Carthage, comme à celles de Capoue et de Bénévent, déduites aussi en 42.

3. Publiée par A. Merlin, *C.-R. Ac. Inscr.*, 1912, p. 154.

4. Cf. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, IV, p. 44.

5. Cf. Gsell, *ibid.*, p. 248. On notera, de même, l'image d'une truie sur des inscriptions dédiées aux *Cereres*, à Utique (*C. I. L.*, VIII, 25378), près de Thala (*R. E. A.*, 1916, p. 182) et dans la région de Theveste (Tébessa) : Gsell, *Inscriptions latines d'Algérie*, 3517.

6. *C. I. L.*, VIII, 10564 = 14381.

M. Albertini de m'avoir communiqué une exacte lecture, est rédigée au nom d'un prêtre des *Cereres* grecques : « T(iti) Livi Crescentis, sectoris, antist[itis] Cereru(m) gr(a)ekaru(m)¹ », ce qui lève nos incertitudes. La formule dissipe, en effet, toute ambiguïté. Les *Cereres* qu'adorait Titus Livius Crescens ne sont point issues d'un rapprochement laborieux entre des divinités hétérogènes dont les rites se contrecarrent et s'excluent. Malgré les temps révolus depuis leur entrée dans le panthéon africain, leur humble et tardif desservant gardait conscience de leur commune origine hellénique. Les *Cereres* dont il se proclame l'*antistes* procédaient toujours à ses yeux des Thesmophores syracusaines. Au vrai, et comme l'ont pensé M. Toutain², M. Wissowa³, M. Gsell⁴, elles représentent, sous leur vocable latin, les divinités grecques que l'État punique, en détresse, avait solennellement adoptées en 396 av. J.-C., et dont le rayonnement s'est étendu par la suite au delà des murs de Carthage.

* * *

Toutefois, cette conclusion nécessaire laisse deux questions en suspens.

D'abord, si étroitement unies qu'on les imagine, ces deux divinités parèdres n'ont pu abdiquer toute personnalité, et l'on doit s'enquérir des noms individuels qu'elles portaient respectivement. Ensuite et surtout, on ne peut qu'admirer l'extension en territoire berbère et la persistance sous les empereurs romains d'un culte hellénique officiellement importé par des Sémites dont la puissance et la nation sombrèrent en 146 av. J.-C., et l'on doit s'efforcer de rendre compte d'une aussi remarquable longévité.

Sur le premier point, M. Gsell a répondu, pour la période punique, avec les réserves que lui dictaient les lacunes de notre information : « Il est probable », a-t-il écrit, « que les Carthaginois donnèrent aux deux déesses des noms puniques. Peut-être se servirent-ils de ceux d'Ashtart et de Tanit, en y joignant quelque complément⁵. » Pour la période romaine, nous sommes, heureusement, mieux renseignés et capables d'aboutir à des résultats où la part de l'hypothèse se restreint et s'étaye de l'abondance de nos documents. Un peu partout, nous rencontrons

1. Le lapicide a gravé *antistoris*, sans doute à cause du mot précédent : *sectoris*.

2. Toutain, *op. cit.*, I, p. 350.

3. Wissowa, *P. W.*, III, c. 1979.

4. Gsell, *Histoire...*, IV, p. 248.

5. Gsell, *Histoire...*, IV, p. 267.

des prêtresses des *Cereres*¹. A *Thubursicu Numidarum* (Khemissa), par contre, figurent des prêtresses de *Tellus*, exclusivement²; et, dans la proche *Madauros* (Mdaourouch), trois prêtresses de *Tellus*³ interviennent contre une des *Cereres*⁴. Or, les formules d'épithaphes qui nous les font connaître sont rédigées de la même manière, concernent des personnes de la même classe, donnent l'impression d'être interchangeables, comme si *Tellus* n'était à tout prendre que la première des deux *Cereres*⁵. A Bon-Djelida, emplacement du chef-lieu de la *Gens Bacchuiana*, a été copiée l'inscription funéraire d'une prêtresse des *Cereres* : « *Aemilia Amotmicar sacerdos Cererum*⁶ », preuve manifeste que le culte des déesses était organisé dans ce petit centre rural. Or, au même lieu, a été découverte la dédicace d'un sanctuaire voué à *Tellus* et à *Ceres* : « *Telluri et Cereri Aug(ustis) sacrum*⁷ »; et ce doublement acquerra tout son sens pour peu qu'on s'arrête à d'autres. A *Vaga* (Béja), par exemple, où la Cérès grecque apparaît à ses adorateurs⁸ et groupe autour d'elle et de sa parèdre toute une confrérie de *Ceriales*⁹, s'élevait, à notre connaissance, non un temple des *Cereres*, mais un temple de *Tellus* : *aedes Telluris*¹⁰. De même, à *Cuicul* (Djemila), où nous saisissons sur le vif l'action des prêtres des *Cereres graekae*¹¹, les fouilles ne nous ont révélé l'existence que d'une *aedes Telluris genitricis*¹². Enfin, détail sur lequel M. Gsell a attiré notre attention dans le beau mémoire qu'il vient de publier dans la *Revue historique*¹³, une inscription latine d'Italie, concernant un certain M(arcus) Caelius Phileros, qui fut à la fois édile de Carthage rénovée et appariteur de T. Sextius, gouverneur d'Afrique entre 44 et 40 av. J.-C., mentionne que le personnage a employé ses deniers à la construction d'une *aedes Tellu-*

1. Cf. Audollent, *op. cit.*, *loc. cit.*, p. 362 et suiv.

2. Gsell, *Inscriptions latines d'Algérie*, 1373 et 1374.

3. *Ibid.*, 2213, 2214, 2227.

4. *Ibid.*, 2219.

5. C'est peut-être ainsi, pareillement, qu'il faut expliquer la substitution, sur les inscriptions de *Thala*, *Utica* et *Theveste* (cf. *supra*, p. 2, n. 5), de la truie de *Tellus* au porc de *Déméter* du monument de *Thuburbo* (cf. *supra*, p. 2, n. 3).

6. *C. I. L.*, VIII, 12335.

7. *C. I. L.*, VIII, 12332.

8. *C. I. L.*, VIII, 14392.

9. La preuve serait concluante si cette inscription avait été trouvée sur le même site et concernait le même temple que l'inscription de *Vaga*. *C. I. L.*, VIII, 14394.

10. *C. I. L.*, VIII, 14392.

11. Cf. *supra*, p. 3.

12. *C. I. L.*, VIII, 8309, et Albertini, *Bull. Arch. Com.*, 1920, p. CCCXVII.

13. Gsell, *Rev. histor.*, 1927, CLVI, p. 5.

ris¹, qui, partant, ne saurait avoir été commencée à Carthage, ni antérieurement à 44 av. J.-C., ni postérieurement à 40 av. J.-C.² Comme aussi bien les textes épigraphiques relatifs à la restauration du culte des *Cereres* dans Carthage ressuscitée nous permettent de remonter jusqu'à 39 av. J.-C.³, il est séduisant de supposer avec M. Gsell que la religion reconstituée des *Cereres* carthaginoises s'est installée comme chez elle dans le temple de *Tellus* tout fraîchement bâti pour elle ; et nous sommes ramenés par là même au dédoublement des *Cereres* en *Tellus* et en *Ceres*, que nous suggéraient toutes les observations précédentes. Ainsi, à Rome, le culte des deux Dioscures, les *Castores*, Castor et Pollux, se concentrait en une *aedes* qui s'appela officiellement *Castoris*, au singulier⁴ ; et à Syracuse, d'où nous avons appris que Déméter et Korè émigrèrent en Afrique, le sanctuaire qui leur était indivis était placé, tantôt sous leur invocation commune de Thesmophores⁵, tantôt sous l'invocation exclusive de Déméter⁶. Jusque dans le détail de sa nomenclature, la religion latinisée des *Cereres* africaines demeura donc calquée sur son lointain modèle sicilien. Si le latin n'a rendu que par un substantif pluriel — *Cereres* — l'obscur épithète qui, en grec, les désignait ensemble : Θεσμοφόροι, les Thesmophores⁷, du moins à Déméter — ἡ γῆ μήτηρ, la terre-mère⁸, — a-t-il su donner un équivalent qui est une traduction : *Tellus*, voire *Tellus genitrix* comme à *Cuicul*, et à Korè un équivalent qui est une transcription pure et simple : Κέρη = *Ceres*. Et nous sommes d'ores et déjà assurés par le choix de ces dénominations qu'en Afrique le culte des *Cereres*, à l'imitation du culte des Thesmophores syracusaines, consista essentiellement en un culte agraire de la fécondité.

Or, c'est là, justement, la raison profonde qui en explique, à mon avis, la popularité et la durée.

En effet, bien que l'immense majorité de nos documents sur les *Cereres* se répartissent sur les siècles qui ont suivi l'ère chrétienne, l'on ne saurait prétendre que le culte dont ils témoignent ne se rattache qu'au

1. *C. I. L.*, X, 6104.

2. Évidemment d'après les limites chronologiques du gouvernement de T. Sextius.

3. Gsell, *Rev. histor.*, 1927, CLVI, p. 5.

4. *Liv.*, II, 20 et 42.

5. *Plut.*, *Dio*, LVI : τὸ τῶν Θεσμοφόρων τέμενος.

6. *Diod.*, XIX, 5, 5 ; cf. XI, 26, 7. Par contre, *Diod.*, XIV, 63, 1 et 70, 4, partage leur sanctuaire entre Déméter et Korè ; et *Nepos*, *Dio.*, 8, écrit : *aedem Proserpinae*.

7. Sur la diversité et la fragilité des étymologies proposées, cf. Cahen, *Dictionnaire des antiquités Saglio et Pottier*, V, 2, p. 241.

8. Cf. *Cic.*, *De nat. deor.*, II, 67. Cf. Korè appelée *Cyria* à Aumale (*C. I. L.*, VIII, 9020).

relèvement par les Romains, au temps du deuxième triumvirat, de la Carthage incendiée et maudite en 146 av. J.-C. L'inscription, visant le temple de *Vaga*, que j'ai alléguée tout à l'heure¹, commémore une restauration qui, datée de l'an 2 av. J.-C., en reporte la construction plusieurs générations plus haut, probablement au II^e siècle av. J.-C. ; et c'est aussi au II^e siècle av. J.-C. que rebrousse M. Gsell, lorsque, en raison du style et de l'ornementation, il assigne à la petite chapelle votive de *Thuburbo Maius* « une époque assez voisine de la chute de Carthage² ». La diffusion des *Cereres* a donc survécu à la ruine de l'État punique, puisqu'on en suit les progrès après la chute de Carthage ; et, en même temps, elle s'est opérée indépendamment de l'influence de Rome, puisqu'on la constate, comme à *Vaga*, en dehors de la province romaine. Qu'est-ce à dire, sinon que, entre la mort de Carthage punique et la naissance de Carthage romaine, ce sont les rois indigènes qui ont entreteenu la flamme sacrée. Il suffit, du reste, de jeter un coup d'œil sur la répartition des inscriptions citant, soit les *Cereres*, soit le sacerdoce des *Cereres*, soit les confréries de *Ceriales*, pour s'apercevoir qu'elles se concentrent surtout à l'ouest de la *fossa regia*, à l'intérieur du royaume numide, plus spécialement dans les parties de ce royaume qui relèvent du patrimoine héréditaire de Masinissa, ou des annexions auxquelles Masinissa a procédé entre 201 et 149, au détriment de la République carthaginoise. Utilisons les excellents relevés de M. Audollent³. Même en comptant Carthage et *Thuburbo Maius*, déjà nommées, les localités de la Proconsulaire où nous repérons la trace certaine des *Cereres* ne dépassent pas la demi-douzaine : *Utica*, *Avitta Bibba*, *Furnos Minus*, *Membressa*. Si maintenant nous laissons de côté les localités, comme *Bisica*, *Elephantaria*, la *Gens Bacchuiana*, sur l'appartenance desquelles il est loisible, peut-être, de discuter, nous en compterons encore plus d'une vingtaine qui ressortissaient incontestablement à l'Afrique indépendante : *Vaga*, *Bulla Regia*, *Thugga*, *Uchi Maius*, *Agbia*, *Turrata*, *Mustis*, *Mactar*, *Saradi*, *Cillium*, *Thala*, *Theveste*, *Tipasa*, *Thagaste*, *Madauros*, *Tiddis*, *Lambaesis*, *Mastar*, *Cirta*, *Cuicul*, H^r el Oust, H^r Ain Kedim, H^r Kraker. Cette simple statistique est éloquent. Elle nous montre à l'évidence que les propagateurs imprévus du culte hellénique des *Cereres* en Afrique ne furent, ni les Carthaginois d'avant 146 av. J.-C., ni les Romains d'après 39 av.

1. *C. I. L.*, VIII, 14392 ; cf. *supra*, p. 4, n. 10.

2. Gsell, *Histoire...*, IV, p. 44, n. 7.

3. Audollent, *op. cit.*, p. 362-367.

J.-C., mais bien, entre ces deux dates, les rois berbères de la lignée de Masinissa.

Ce grand chef avait senti, au travers de Carthage, la supériorité, subi l'attrait de la civilisation hellénistique. Il entretenait des relations amicales avec les Grecs de Délos qui lui ont élevé des statues¹. Il voulut pour ses fils une éducation littéraire assez poussée pour que l'un, Mastanabal, un helléniste au dire de Tite-Live, « graecis litteris eruditus² », s'en allât à Athènes disputer aux Grecs les prix de leurs courses de chars³, et que l'autre, Micipsa, devenu roi à son tour, se plût à attirer des Grecs dans ses résidences⁴ et trouvât son plaisir dans la conversation de leurs philosophes⁵. Et, en même temps, nous savons que Masinissa fut le prince dont la volonté transforma les Numides en agriculteurs⁶ et des steppes jusqu'alors stériles en vastes champs de céréales⁷. A la réflexion, nous n'avons donc plus lieu d'être surpris du zèle qu'il aurait déployé pour répandre parmi ses sujets des pratiques religieuses qui les initiaient à un rudiment de civilisation grecque, en même temps que, par l'espoir des grasses récoltes qu'elles étaient censées procurer, elles les encourageaient au travail de la terre.

* * *

Peut-être, dira-t-on, mais combien la moindre attestation positive serait préférable à tous ces indices indirects et secondaires? Aussi ai-je cherché le texte probant, et je voudrais établir qu'il se dissimule au détour d'une phrase de Salluste, qu'ont défigurée l'ignorance et l'étourderie de ses copistes.

Il s'agit, dans le *De Bello Iugurthino*, des événements dont *Vaga*, ce centre prospère et anciennement attesté du culte des *Cereres*, a été le théâtre au cours de la campagne de Q. Caecilius Metellus. Le consul, dont l'élection avait été retardée par des intrigues que Salluste nous signale, sans toutefois nous aider à les comprendre, n'a effectivement assumé la direction de la guerre de Jugurtha qu'au début de l'été de 109 av. J.-C. Il n'entre pas en guerre tout de suite, reprend

1. Durrbach, *Inscr. de Délos*, 68 et 69.

2. Liv., *Per.*, 50.

3. Cf. Gsell, *Histoire...*, VI, p. 91.

4. Inscriptions grecques à Cirta et à *Hippo regius*. C. I. L., VIII, p. 620, et Gsell, *Inscriptions latines*, 28.

5. Diod., XXXIV-XXXV, 35.

6. Strabon, XVII, 3, 15.

7. Polybe, XXXVI, 6, 7-8.

d'abord en main les légions démoralisées, amuse Jugurtha par de feintes négociations, débauche quelques-uns des émissaires royaux ; puis, sans rompre les pourparlers engagés avec le roi, il envahit brusquement les États numides, s'empresse de loger une garnison dans *Vaga*, « loci praesidium imponit », et frappe cette grande place de commerce du royaume — forum rerum venalium totius regni celebratum¹ — d'une forte réquisition en blé, sans doute en juillet 109². Après quoi, sur les bords de l'oued Mellègue, et au plein de l'été, probablement en août 109, il inflige, en rase campagne, une sévère leçon à Jugurtha³, dont la « harka » se débande après la défaite⁴. Puis, tandis qu'il envoie son légat C. Marius rassembler les céréales de *Sicca Veneria* (Le Kef)⁵, il tente, avec toutes ses forces, de s'emparer de *Zama Regia*⁶, où Jugurtha avait abrité ses trésors⁷ ; mais, s'il y repousse victorieusement toutes les diversions du roi, il ne peut prendre la ville d'assaut, et l'été étant déjà passé, « iam aestatem exactam⁸ », c'est-à-dire à la fin de septembre ou au début d'octobre, il lève ce siège infructueux et s'en retourne vers ses quartiers d'hiver dans la province : « in provinciam exercitum hiemandi gratia conlocat⁹ ». Son lieutenant, Marius, se dirige sur Utique¹⁰. Lui-même s'arrête tout près de la frontière et établit son quartier général à *Thisidium*, c'est-à-dire *Thisidium*, aujourd'hui Krich-el-Oued, sur le cours moyen de la Medjerda, à une étape du royaume¹¹.

C'est là qu'il reçoit la nouvelle du massacre de la garnison de *Vaga* : les soldats et les commerçants italiens qui résidaient dans la ville avaient été tués jusqu'au dernier, à la seule exception du préfet, T. Turpilius Silanus ; et c'est de *Thisidium* que Metellus, le soir même, ébranle ses troupes pour tirer de cette sanglante trahison une vengeance immédiate (ch. 66 à 69 du *De Bello Iugurthino*).

Or, Salluste a donné sur les conditions où fut tendu le guet-apens de *Vaga* un renseignement qui, correctement interprété, devient capital.

1. Sall., *De bello Iug.*, 47, 1.

2. *Ibid.*

3. Sall., *De bello Iug.*, 48-53.

4. *Ibid.*, 54, 4.

5. *Ibid.*, 53, 6.

6. Sur cet emplacement, pour moi certain, voir le lumineux article de Ch. Saumagne, *Rendiconti dell' Accademia dei Lincei*, 1925, p. 686 et suiv.

7. Sall., *De bello Iug.*, 58-60.

8. *Ibid.*, 61, 1.

9. *Ibid.*, 61, 2.

10. Ainsi qu'il résulte de Sall., *De bello Iug.*, 64, 5.

11. Tissot, *Géographie comparée*..., II, p. 325.

Je traduis : « Bien qu'assujettis depuis plusieurs mois à l'occupation romaine, les *Vagenses* n'avaient cessé, en leur for intérieur, de former des vœux pour Jugurtha. Le roi, de son côté, n'avait cessé de les obséder de ses prières. Leurs chefs, à la fin, cèdent à ses instances et à l'impulsion de la foule de leurs compatriotes, naturellement mobile, agitée, séditieuse et remuante, « *volgus... ingenio mobili seditiosum atque discordiosum... cupidum novarum rerum, quieti et otio advorsum* » (*De Bell. Jug.*, 66, 2). Ils se lient par une conjuration : « principes civitatis inter se coniurant ». Puis ils règlent tout entre eux et se décident pour le troisième jour, parce que, férié et célébré dans l'Afrique entière, il écartait toute idée de crainte et n'éveillait que des images de divertissement et de plaisir. Lorsque le moment fut arrivé, ils invitent chez eux les centurions, les tribuns militaires et jusqu'au commandant de la place, T. Turpilius Silanus, et, hormis ce dernier, les égorgent au milieu des banquets : « *dein compositis inter se rebus in diem tertium constituunt, quod is festus celebratusque per omnem Africam ludum et lasciviam magis quam formidinem ostentabat. Sed ubi tempus fuit, centuriones tribunosque militares et ipsum praefectum oppidi T. Turpilius Silanus alius alium domos suas invitant, eos omnes praeter Turpilius inter epulas obtruncant* » (*De Bello Jug.*, 66, 2-3).

A première vue, tout semble clair en ce passage, et ni les éditeurs ni les traducteurs de Salluste ne s'y sont jamais arrêtés. Mais, à la réflexion, il renferme une donnée qui ne résiste pas à l'examen, celle qu'impliquent ces trois mots de la Vulgate : « *in diem tertium* ». Que vient faire ici la mention de ce troisième jour ? Elle est en soi dénuée de toute valeur, puisqu'il n'est pas compté à partir d'une date déterminée et qu'il ne se rapporte, ni à l'occupation de *Vaga*, vieille de plusieurs mois, ni aux démarches de Jugurtha, qui se sont maintes fois répétées, ni à l'organisation d'un complot qui s'est poursuivie, comme il convient, en d'interminables palabres. Ensuite, elle est en opposition avec la suite même du récit de Salluste, puisque l'écrivain eut soin de marquer, par la proposition « *sed ubi tempus fuit* », qu'un laps de temps indéfini, et dans tous les cas bien plus étendu que deux jours consécutifs, s'est écoulé entre le moment où fut prise la décision du complot et celui où elle a été exécutée. Enfin et surtout, elle est contradictoire au raisonnement que Salluste prête aux conjurés, puisqu'elle rompt la relation nécessaire que sa phrase a nettement établie entre la désignation de ce jour et les réjouissances consacrées dont il était rempli. Ce n'est pas, assurément, parce qu'il était le troisième — le troisième à partir de l'on ne sait quand, antérieurement à l'on ne sait

quoi — que les notables de *Vaga* l'ont choisi pour exécuter leur mauvais coup, mais parce que, férié, il dissimulait sous une liesse trompeuse leurs sinistres projets. Avant la proposition « quod is [s. e. dies] festus celebratusque », les manuscrits de Salluste — dont aucun n'est plus ancien que le *x^e* siècle — sont unanimes à transcrire le groupe *in diem tertium* ». Mais c'est là une indication que Salluste n'a pu insérer dans son texte sans tomber dans l'insignifiance et l'absurdité. La leçon *tertium* est peut-être celle de l'archétype auquel nous pouvons remonter aujourd'hui. Elle ne peut, en aucun cas, avoir été celle de l'original, où, après « in diem » et avant « quod is festus celebratusque », intervenait nécessairement le déterminatif qui, d'un mot, évoquait ce jour et annonçait la description subséquente. Je n'hésite donc pas à corriger le mot *tertium*; et, sans modifier le nombre des lettres qui le composent, en gardant quatre d'entre elles, sur les sept qu'il nous offre en tout, et en ne changeant les trois autres qu'en celles qui, dans la minuscule caroline, modèle obligé de copies du *x^e* siècle, leur ressemblent au point de se confondre fréquemment avec elles, l'*i* avec l'*r* allongé et grêle, le *c* tantôt avec le *t* et tantôt avec l'*e*, je lis, au lieu de *in diem tertium*, *in diem* [C]er[er]um¹, et je comprends : les conjurés de *Vaga* se décident pour le jour des *Cereres*, parce que férié et célébré dans l'Afrique entière ce jour écartait des idées de crainte, éveillait des images de divertissement et de plaisir...

Le récit de Salluste recouvre ainsi son équilibre et sa raison; et il nous apporte enfin la preuve qu'en 109 av. J.-C., sous le règne de Jugurtha, non seulement à *Vaga*, la ville du blé, où trois inscriptions de l'époque impériale attestent la religion des *Cereres* depuis 2 av. J.-C. jusqu'au temps des Sévères², et la plus vieille des trois en refoule l'apparition sur le *ii^e* siècle avant notre ère³, mais dans l'Afrique entière, « per omnem Africam⁴ », et surtout, sans doute, comme sur la carte esquissée tout à l'heure⁵, dans ce pays de l'Afrique, compris entre la Numidie cirtéenne et la Proconsulaire, que Salluste connaissait pour les avoir

1. Sur des appellations de ce genre, cf. *dies Solis* (C. I. L., VII, 4121); *dies Saturni* (C. I. L., X, 4121); *dies Iani* (Ov., *Fast.*, IV, 678); *dies Antinoi* (C. I. L., XIV, 2112); *dies Parcarum* (Prop., III, 5, 18; Virg., *Aen.*, XII, 150, etc.).

2. C. I. L., VIII, 14392, 14381, 14394.

3. C. I. L., VIII, 14392; cf. *supra*, p. 6.

4. Sall., *De bello Jug.*, 66, 2. Salluste ne désigne jamais la province par le nom d'Afrique, réservé par lui à l'ensemble des pays qui composent aujourd'hui l'Afrique du Nord (voir l'*Index* de l'édition Budé).

5. Cf. *supra*, p. 6.

gouvernés¹, le culte des deux déesses était couramment pratiqué par les Numides sédentaires et agriculteurs.

* * *

Instructif en soi-même, ce premier résultat entraîne des conséquences plus intéressantes encore.

Restitué sous sa véritable forme, le texte de Salluste contient, en effet, le seul énoncé que nous possédions de la fête africaine des *Cereres*, et celle-ci cadre, à son tour, avec ce que nous pouvons entrevoir des Thesmophories syracusaines sur lesquelles elle a été modelée.

Selon Salluste, le *dies Cererum* consistait en Afrique en des divertissements, *ludus*; en des plaisirs d'où l'obscénité n'était pas exclue, *lascivia*; en des festins, *epulae*. Tel fut aussi le programme des Thesmophories syracusaines et, à quelques variantes près, le schéma de toutes les Thesmophories grecques.

A Syracuse, comme à *Vaga*, on faisait ripaille en l'honneur des deux déesses; et, en particulier, Héraclide le Syracusain, cité par Athénée, nous a transmis le souvenir des galettes que l'on y cuisait à cette occasion, avec du sésame et du miel : ἐκ σησάμου καὶ μέλιτος². A Syracuse, comme à *Vaga*, on jouait et plaisantait ferme : pendant les Thesmophories, écrit Diodore de Sicile, c'est l'habitude d'échanger des facéties obscènes — αἰσχρολογεῖν —, parce que ce fut avec des propos de ce genre que l'on avait réussi à faire rire Déméter, affligée de la perte de sa fille Koré³. Enfin, à Syracuse comme à *Vaga*, l'obscénité avait libre carrière. De quoi il n'y a pas lieu de s'offusquer. L'obscénité, partout, était inséparable du culte des Thesmophores, puisque partout elles étaient adorées comme déesses de la fécondité, et que, par un processus banal de magie sympathique, les hommes ont d'abord cherché à stimuler par la fécondation des sexes les énergies de la nature. A quelque degré de spiritualité qu'ils se soient haussés à Éleusis, les mystères de Déméter et de Koré n'ont jamais éliminé la grossièreté de ces concepts et de ces éléments primitifs. Comme l'a récemment démontré Ch. Picard, la formule suprême, indicible des initiations — τὸ μέγα καὶ ἄρρητον Ἐλευσινίων μυστήριον — mouille, engrosse-toi — ὕε κῶε⁴ — n'était qu'un double et

1. Salluste a gouverné l'*Africa nova* de 46 à 45 av. J.-C.; cf. P. W., I A, c. 1920.

2. Athénée, XIV, p. 647 a.

3. Diod., V, 4, 6.

4. Hippolyte, *Elenchos*, V, 7, 34, p. 87, l. 7 Wendland.

brutal appel à l'accouplement ; et dans les cistes sacrées, dont s'approchaient les mystes avides de se survivre, étaient placées des imitations des organes sexuels, Baubo et Baubôn, κτείς et φαλλός¹. Les Thesmophories de Syracuse, jusque dans le plein jour de l'histoire, ont entraîné après elles un semblable attirail. Les gâteaux au miel dont parlait, tout à l'heure, Héraclide, s'appelaient des πολλοί, lèvres pendantes, et ils étaient moulés en forme d'ἐρήθεια γυναικεία². De tels accessoires sont révélateurs du mysticisme sexuel qui constitue le substrat originel du culte des deux déesses, et l'on éprouve, dès lors, moins de peine à comprendre la faveur qu'elles ont acquise chez les sujets de Masinissa et chez leurs descendants. Cette religion hellénique plongeait de lointaines racines dans le vieux fonds naturiste de l'ancienne civilisation méditerranéenne auquel les Numides s'étaient attardés, et il était infaillible que, transplantée chez eux, elle s'y épanouit en vivaces floraisons.

En effet, ce qu'on a écrit des Grecs est encore plus vrai des Berbères : ils ne se représentaient pas les générations de la nature sans union sexuelle³ ; et rien n'est plus significatif à cet égard que leur « nuit de l'erreur », cette coutume rituelle qui n'aurait pas entièrement disparu du Maroc et que Nicolas de Damas, au siècle d'Auguste, attribuait à certaines tribus libyennes, en un fragment de son œuvre souvent cité⁴ : après le repas du soir, que les hommes et les femmes avaient pris séparément, on éteignait les lampes, les hommes s'en allaient rejoindre les femmes et chacun prenait possession de celle sur laquelle il tombait⁵. Or, il semble que les deux déesses aient commencé par présider à une erreur toute pareille, car, en certains cantons arriérés de la Grèce propre, le simulacre continuait, au II^e siècle de notre ère, d'en être placé sous leur invocation. Du moins est-il reconnaissable dans les Thesmophories que signale Pausanias chez les Achéens de Mysaion. Le troisième jour de cette semaine, dit le Périégète, les femmes restent seules dans le temple de Déméter. Puis, la nuit venue, les hommes y rentrent tous ensemble, et alors commençait dans la fusée des rires, entre les femmes et les hommes, une suite alternée de lazzis et de plaisanteries⁶. L'analogie est frappante. La nuit africaine enveloppe une orgie sacrée.

1. Ch. Picard, *L'épisode de Baubo et les mystères d'Éleusis*, *Revue de l'histoire des religions*, 1927, p. 122 et suiv.

2. Athénée, XIV, p. 647 a.

3. Ch. Picard, *op. cit.*, *loc. cit.*, p. 238.

4. Gsell, *Histoire...*, V, p. 32.

5. Nicolas de Damas, *F. H. G.*, III, p. 462, fr. 135.

6. Pausanias, VII, 27, 10 : ὑπεξίσιν οἱ ἄνδρες ἐκ τοῦ ἱεροῦ... ἐς δὲ τὴν ἐπιούσαν ἀπικραμένον

La nuit d'Achaïe n'en admet plus que le faux semblant. Le rite grec reproduit le rite barbare à un stade ultérieur d'évolution. Si bien qu'en convertissant les Numides au culte des deux déesses helléniques les rois indigènes, sans contraindre les penchants ni contrarier les notions de leurs sujets, les élevèrent à une forme plus haute de mentalité religieuse, où une réalité trop crue est remplacée par des symboles. Une fois de plus ici, j'imagine, Masinissa, dont le génie continue l'œuvre de Carthage et anticipe sur les méthodes de l'Islam¹, aura mérité l'éloge que lui décerne Strabon d'avoir non seulement fixé des nomades, mais civilisé des barbares : ὁ τοῦς νομάδας πολιτικούς κατασκευάσας καὶ γεωργούς².

* * *

Peut-être accusera-t-on ce dernier rapprochement d'être un peu forcé. Mais la nuit de l'erreur et les Thesmophories n'offrent pas uniquement ce trait commun de dériver de la croyance, si répandue dans les sociétés rudimentaires, que le commerce sexuel favorise la génération quelle qu'elle soit, « la bonne venue des céréales confiées à la terre³ », autant que la prospérité des familles humaines, εἰς σύστημα τῆς γενέσεως τῶν καρπῶν καὶ τῆς τῶν ἀνθρώπων σποράς, comme le dit le scoliaste de Lucien, à propos des Thesmophories d'Athènes⁴. Nuit de l'erreur et Thesmophories étaient assez rapprochées dans le temps pour que la substitution de la seconde fête à la première ait pu s'effectuer facilement.

En ce qui concerne la « nuit de l'erreur » des Dapsolybiens, Nicolas de Damas nous apprend qu'elle revenait périodiquement : c'était, semble-t-il, une fête « mobile », dont le retour se plaçait à des dates variables, suivant les années, mais toujours après le coucher des Pléiades⁵. Or, au siècle où vécut Nicolas de Damas, le coucher des Pléiades marquait pour les laboureurs italiens la fin des semailles :

At si triticeam in messem robustaque farra
Exercebis humum solisque instabis aristis

ἐς τὸ ἱερὸν τῶν ἀνδρῶν, αἱ γυναῖκες τε ἐς αὐτοὺς καὶ ἀνὰ μέρος ἐς τὰς γυναῖκας οἱ ἄνδρες γέλῳσι τε ἐς ἀλλήλους χρώνται καὶ σκόμμασι.

1. Il faut tenir compte ici de l'opinion de E.-F. Gautier, *Les siècles obscurs du Maghreb* (Paris, 1927, *passim*), que, depuis Carthage, la lutte perpétuelle au Maghreb se livre entre sédentaires et nomades, et de celle de W. Marçais, que l'Islam tend, par l'organisation même de sa vie rituelle, à la formation des villes.

2. Strabon, XVII, 3, 15.

3. Gsell, *Histoire...*, V, p. 32.

4. Schol. Lucian, in *Meretr.*, II, 4, p. 276 Rabe.

5. Nicolas de Damas, *loc. cit.* : μιᾷ ἡμέρᾳ μετὰ δύσειν Πλειάδος...

Ante tibi Eoae Atlantides abscondantur
Debita quam sulcis committas semina¹,

et il est rapporté exactement par Pline au 3 des ides de novembre, soit au 11 novembre².

Par conséquent, il résulte explicitement du témoignage de Nicolas de Damas que la « nuit de l'erreur » africaine tombait après le 11 novembre, et implicitement qu'elle constituait une fête des semailles destinée à promouvoir la croissance des germes récemment déposés dans le sein de la terre. Or, les Thesmophories de Syracuse ne possédaient point d'autre signification et se célébraient à la même époque de l'année. Diodore nous enseigne, en effet, que dans cette ville les deux déesses, les *Cereres* des inscriptions latines, avaient obtenu deux fêtes annuelles : la fête de Korè, en souvenir de la descente de Korè dans l'Hadès, lorsque la maturation du blé était achevée, τὴν γὰρ Κόρης τὴν καταωγὴν ἐποιήσαντο περὶ τὸν καιρὸν ἐν ᾧ τὸν τοῦ σίτου καρπὸν τελεσιουργεῖσθαι συνέβαινε³; et les Thesmophories proprement dites, la grande réjouissance déployée sous l'invocation de Démèter, lorsque, Korè ayant été rendue au jour et à la tendresse de sa mère, la semence du blé commençait sa croissance : τῆς δὲ Δήμητρος τὸν καιρὸν τῆς θυσίας προέκριναν ἐν ᾧ τὴν ἀρχὴν ὁ σπόρος τοῦ σίτου λαμβάνει⁴. Le géographe Théobald Fischer assigne comme date moyenne de la récolte en Sicile le 5 juin⁵ : la fête de Korè tombait donc en une période qui correspond au mois de mai ; et il fixe au 20 novembre le temps moyen des semailles siciliennes⁶ : les Thesmophories avaient donc lieu quinze jours ou trois semaines plus tard, en décembre ; et, puisque les conditions de la culture en Afrique sont à peu près identiques⁷, la conclusion doit donc, en gros, valoir pour la fête des *Cereres*, ces incarnations latines des divinités thesmophores.

Aussi bien est-il possible de la préciser encore grâce aux informations que nous fournissent sur les deux déesses les documents romains.

Et d'abord celle que nous a apportée le texte de Salluste. Les vèpres de *Vaga* — l'on pourrait presque ajouter maintenant les vèpres siciliennes de *Vaga* — contées aux chapitres 66-68 du *De Bello Iugurthino*, y surviennent à la suite de deux événements susceptibles d'une data-

1. Virg., *Georg.*, I, 224 et suiv.

2. Pline, *N. H.*, XVIII, 235.

3. Diod., V, 4, 6.

4. Diod., V, 4, 7.

5. Th. Fischer, *Beiträge zur physischen Geographie Siciliens*, Leipzig, 1877, p. 111.

6. *Ibid.*

7. Cf. Gsell, *Histoire...*, I, p. 91 et 173. Il y a des années où le retard des pluies ajourne les semailles jusqu'au 5 décembre. Elles se font d'ordinaire à la fin de novembre.

tion approximative : 1^o la prorogation de Metellus dans son commandement de Numidie (chap. 62, 10) ; 2^o la démarche tentée par C. Marius auprès du général en chef en vue d'être autorisé à rentrer à Rome pour y briguer le consulat (chap. 63-64), et les intrigues que Marius, dépité de son échec provisoire, se prend à nouer contre Metellus (chap. 65). Le sénatus-consulte auquel Salluste fait allusion dans sa phrase : « et Romae senatus de provinciis consultus Numidiam Metello decreverat¹ », doit s'entendre, sous peine d'imputer à l'écrivain une grossière intervention des formalités constitutionnelles romaines, du sénatus-consulte obligatoire, par lequel, depuis 123 av. J.-C., et en vertu d'une loi de C. Gracchus², les *Patres* étaient tenus de désigner les provinces consulaires de l'année suivante avant l'élection des consuls : du moment qu'ils n'avaient pas inscrit la Numidie parmi elles, c'est qu'ils avaient décidé d'y proroger Metellus, et cette résolution a précédé les comices consulaires de 109 pour 108 av. J.-C.

Il en va de même de la tentative de Marius qui, plus tardive, serait devenue sans objet ; et Salluste a souligné la simultanéité des deux faits par le membre de phrase « per idem tempus », qui, dès le début du chapitre 63, lui sert de transition entre l'un et l'autre.

Dès lors, si l'on admet avec Mommsen³ qu'à la fin du II^e siècle avant notre ère les comices consulaires se tenaient normalement dans le courant du mois de novembre, c'est aussitôt après, que Marius, déçu dans ses ambitions consulaires, est passé envers son chef et protecteur à l'opposition militante : ensuite a éclaté la révolte des *Vagenses*, en décembre, par conséquent.

Poussons notre enquête un peu plus avant. Nous connaissons par les inscriptions latines d'Afrique plusieurs titulaires de la prêtrise des *Cereres* à Carthage⁴. Reconstitué au lendemain de la restauration de Carthage par les triumvirs⁵, leur sacerdoce était annuel, et les mentions épigraphiques où il figure sont accompagnées du chiffre de l'année où ils l'avaient revêtu. La seule d'entre elles qui soit exactement datée consiste en la dédicace d'une statue à Septime Sévère érigée à *Uchi-Maius* (H^r Douamès) aux frais d'un certain C. Lucilius C. f. Athenaeus, prêtre des *Cereres* de Carthage en la 235^e année du relèvement de ce

1. Sall., *De bello Iug.*, 62, 10.

2. Willems, *Droit public*², Louvain, 1912, p. 198.

3. Mommsen, *Droit public*, II, p. 248. Le calendrier d'alors correspond, du reste, au calendrier Julien (Beloch, *Klio*, XV, p. 410 et suiv.).

4. Cf. les relevés de M. Audollent, *op. cit.*, *loc. cit.*

5. Cf. Gsell, *Rev. histor.*, 1927, CLVI, p. 5.

sacerdoce¹. Le nom de Septime-Sévère est suivi de tous ses titres, et entre autres de sa 5^e puissance tribunicienne, ce qui nous reporte au delà du 10 décembre 196, et de sa 8^e salutation impériale, ce qui nous retient en deçà, non seulement de sa victoire de Lyon (19 février 197), où il mérita la 10^e, mais de la victoire antérieure de *Tinurtium* (Tournus), qui, dans le courant de janvier 197, lui avait valu la 9^e². Nous sommes donc ramenés de toute façon aux vingt derniers jours du mois de décembre 196, qui aussi bien se trouvent être ceux où la 8^e salutation impériale de Septime-Sévère est frappée sur ses monnaies³. Si l'on admet, selon toutes les vraisemblances, que la statue d'*Uchi Maius* a été offerte à ses concitoyens par C. Lucilius Athenaeus dans la joie de son élévation à la prêtrise de Carthage et comme don de joyeux avènement sacerdotal, l'on est conduit par là même, non seulement à remonter à la fin de l'an 39 av. J.-C. le début de l'ère des *Cereres* dans la nouvelle Carthage⁴, mais à la faire partir du *dies Cererum*, que nous a révélé Salluste, et qui, du même coup, se place dans le courant du mois de décembre, après le 10.

Mais il y a mieux : le calendrier romain désigné sous le nom de *Fasti Praenestini* nous fournit, pour les ides de décembre, l'indication suivante : « Telluri et Cererj in Carinis... lectisternium », et Mommsen l'a confrontée⁵ avec un passage d'Arnobé, qui, en effet, l'éclaire : « Mais oui, » goguenarde Arnobé, « il y aura un lectisterne de Cérès aux ides prochaines, car les dieux ont des lits ; et c'est le *natalis* de *Tellus*, car les dieux sortent du ventre de leurs mères. — Lectisternium Cereris erit idibus proximis ; habent enim dii lectos ;... Telluris natalis est, dii enim ex uteris prodeunt⁶. — Sans Arnobé de *Sicca*, nous ignorerions tout de la fête romaine de *Tellus* dans le quartier des Carènes. Grâce à Arnobé de *Sicca*, qui s'y est intéressé en sa qualité d'Africain et parce qu'il reconnaissait en elle la fête des *Cereres* de ses compatriotes, nous pouvons conclure qu'en effet elles coïncident. Je sais bien qu'on explique d'ordinaire l'expression *natalis Telluris* de la même façon que M. Wissowa, en la réduisant prosaïquement au banal anniversaire de la fondation du temple de *Tellus*, aux Carènes⁷. Mais c'est là sûrement un contresens. S'il ne s'agissait que de l'érection d'un sanctuaire, non

1. *C. I. L.*, VIII, 26255.

2. Fluss, *Septimius Severus*. *P. W.*, IIa, c. 1967.

3. *Ibid.*, c. 1963.

4. Comme M. Gsell a été le premier à le remarquer (*Rev. histor.*, 1927, CLVI, p. 5).

5. *C. I. L.*, I², p. 337.

6. Arnobé, *Adv. Gent.*, VII, 32.

7. Wissowa, *Kultus und Religion der Römer*², Munich, 1912, p. 195.

de l'apparition de la divinité elle-même, Arnobe, qui n'aurait eu que l'embarras du choix entre les *natales* de ce genre, n'eût pas été forcé de se rabattre sur un exemple aussi particulier ; et, surtout, ses ironies sur les dieux qui sortent du ventre de leurs mères fussent tombées à plat. Le 13 décembre, se fêtait, non l'anniversaire de la fondation du temple de la Terre-Mère, mais la nativité de la Terre elle-même. La cérémonie se célébrait suivant le rite grec, puisqu'elle comprenait un lectisterne¹. Elle solennisait le réveil de la nature, le blé qui lève dans les sillons, comme les Thesmophories. Enfin, elle associait *Ceres* à *Tellus*, comme à Syracuse Déméter et Korè, comme en Afrique les deux *Cereres*, c'est-à-dire, nous l'avons vu, *Tellus genitrix* et *Ceres*². En sorte que nous pouvons affirmer qu'au moins après l'institution du calendrier julien, antérieure de cinq ans à la publication du *De bello Jugurthino*³, à Rome comme en Afrique, et en Afrique comme à Rome, le *dies Cererum*, à la fois considéré comme le *natalis* de *Tellus* et célébré par un lectisterne de Cérés, tombait le 13 décembre, comme c'est à un jour correspondant au 13 décembre julien que fut fixée, après une neuvaine de recueillement, la grande liesse des Thesmophories syracusaines⁴, dont l'écho s'est prolongé jusqu'au seuil des temps modernes.

Le folkloriste de la Sicile, Pitre, a, en effet, depuis longtemps remarqué, sans que les archéologues aient jamais utilisé son observation, que Santa Lucia, la patronne chrétienne de Syracuse, hérita les pouvoirs que les païens de la contrée attribuaient à Déméter et à Korè. On y fête la sainte deux fois l'an, en reconnaissance du salut qu'à deux reprises elle aurait apporté aux Syracusains menacés de mourir de faim : à la *Santa Lucia delle Quaglie*, on honore l'un de ces miracles. La population allait succomber d'inanition : à peine la chasse de la sainte avait-elle été exposée qu'on vit s'abattre sur la cité un vol de cailles si dense et nombreux que les habitants n'avaient que les mains à allonger pour prendre le gibier⁵. Lors de la grande fête de Santa Lucia, au jour anniversaire de son martyre, on commémore le miracle qui s'était manifesté à sa mort. Une cruelle disette décimait les Syracusains, quand, le soir, apparut toute une

1. Wissowa, *op. cit.*, p. 301. Wissowa attribue au début du second siècle av. J.-C. l'introduction à Rome de ce rite grec de Tellus et Cérés. Peut-être faut-il le reculer d'une génération, au temps où les Romains s'allièrent à Hiéron II de Syracuse.

2. Cf. *supra*, p. 5.

3. Vers 40 av. J.-C. ; cf. Schanz, *Gesch. der röm. Lit.*, I, 2, p. 175.

4. Cf. Diodore, V, 4, 7, et Ov., *Mét.*, X, 431. Ovide connaît d'ailleurs l'intervalle de six mois qui sépare les deux fêtes de Déméter et Korè (*Mét.*, V, 566 et suiv. ; *Fastes*, IV, 614).

5. Pitre, *Feste patronali in Sicilia*, Turin, 1900, p. 173.

flotte, chargée de blé, qui en hâte débarqua sa cargaison et leva l'ancre dans la nuit, sans que ses équipages eussent réclamé rien à personne, sans que personne eût jamais su d'où elle était venue, où elle s'en était retournée¹. A mon sens, de ces deux solennités la première, qui mêle le souvenir de Santa Lucia à celui des cailles d'Ortygie, l'île aux cailles (ὄρτυγες) que Déméter avait donnée jadis en présent à sa fille², rappelle et remplace la fête de Korè et, comme elle autrefois, se déploie toujours au mois de mai. La seconde, qui est liée au *natalis* de la sainte, tel qu'il est consigné dans ses Actes, rappelle et remplace, à mon avis, la réjouissance des Thesmophories. A la Santa Lucia, il est d'usage de manger la *cuccia*, un gâteau cuit au miel, suivant la recette des *mulloi* que les dévots des Thesmophores consacraient à leurs déesses³; et le *natalis* de Santa Lucia s'inscrit dans le calendrier chrétien au 13 décembre⁴, comme s'inscrivirent jadis au 13 décembre, dans les calendriers païens, le *natalis Telluris* et le lectisterne de Cérès, cette fête où Arnobe nous a fait retrouver le *dies Cererum*, et qui n'était, en Italie comme en Afrique, qu'une transposition des Thesmophories syracusaines.

Ainsi le culte populaire de la sainte chrétienne s'est inséré dans le cadre où s'était accompli celui des vieilles divinités helléniques, qui, de Syracuse, s'était propagé jusqu'à Rome et, par l'intermédiaire de Carthage et l'action des rois numides, dans l'Afrique entière; et cette coïncidence vérifie du même coup toutes nos hypothèses : l'identité des Thesmophores grecques et des *Cereres* africaines, le dédoublement des *Cereres* africaines en *Tellus genitrix* et en *Ceres*, la correspondance du *dies Cererum* avec la fête romaine de Tellus et de Cérès, d'une part, et, de l'autre, avec la journée d'allégresse qui couronnait les Thesmophories siciliennes; et, par surcroît, comme ce jour, fixé à Rome, en Sicile et en Afrique au 13 décembre, était, au dire de Salluste, « *festus celebratusque* » à *Vaga* et dans toute la Numidie dès l'an 109 avant notre ère, nous découvrons finalement dans le récit de l'historien latin un des rares supports où suspendre solidement sa chronologie toute relative de la guerre contre Jugurtha.

Jérôme CARCOPINO.

1. Pitrè, *op. cit.*, p. 174.

2. Diod., V, 3, 4; Pausanias, VIII, 31, 2; cf. Ciaceri, *Culti e miti nella storia dell' antica Sicilia*, Catane, 1911, p. 166.

3. Pitrè, *op. cit.*, p. 174; cf. *supra*, p. 17.

4. Cf. *Analecta Bollandiana*, I, p. 497.

GABRIEL BETHLEN¹

I

LA JEUNESSE

L'humble origine de Bethlen avait été le premier argument qu'invoquaient ses ennemis pour le juger indigne du trône. Contre leurs railleries, il se réclamait d'une longue liste d'ancêtres célèbres. Parmi ceux-ci, son arrière-grand-père, Dominique Bethlen d'Iktár, avait, au temps de Mathias Corvin, rempli la charge de sous-gouverneur de la Transylvanie et de gouverneur de la région de Szörénység. La famille avait perdu tous ses biens ancestraux sur le territoire hongrois au xvi^e siècle, à la suite de la conquête turque. Le père de Gabriel avait reçu du grand Étienne Báthory la propriété de Maros Illye en Transylvanie. C'est là que Gabriel Bethlen naquit en 1580².

Dès l'âge de treize ans, il perdit son père et sa mère. Son instruction était alors à peu près terminée. Sigismond Báthory accueillit l'orphelin à sa cour. Là, l'enfant put apprendre tout ce qu'un noble de son époque devait savoir pour être admis parmi ses pairs. Il y fut à même aussi de se rendre compte de bien des choses. Il put observer à loisir les intrigues de la Cour, les exhibitions des artistes et des bouffons italiens, la passion magnifique de l'architecture, les rivalités des partis, les délibérations sur les entreprises belliqueuses, la fourberie des diplomates, le caprice et l'irréflexion avec lesquels ils traitaient les affaires d'État. Tout cela influa sensiblement sur l'esprit et l'imagination du jeune homme ; mais un instinct sain le garda de l'imitation dangereuse de ces exemples. La cour de Bethlen nous rappelle celle de Sigismond Báthory, mais il fut, comme souverain, l'antithèse de ce despote féroce et frivole.

Bethlen avait quinze ans quand l'ambition démesurée de Sigismond Báthory porta celui-ci à déclarer la guerre aux Turcs. La cour de

1. Le présent essai biographique résume les travaux en langue hongroise consacrés par l'auteur à Bethlen, et met à profit notamment celui de ses ouvrages qui a paru comme tome VI de *A magyar nemzet története* (*Histoire de la nation hongroise*), édition du millénaire, Budapest, 1898. — L'année 1929 sera le troisième centenaire de la mort de Bethlen.

2. Jean Karácsonyi, *Sur les aïeux de Bethlen*, dans *Turul*, 1897 ; Dávid Angyal, *La jeunesse de Bethlen*, dans *Századok* (*Les siècles*), 1899, p. 547.

Vienne l'avait poussé dans cette aventure dangereuse, afin de saper et de miner l'organisation gouvernementale fondée sur la libre élection du prince, pour joindre ensuite la Transylvanie comme province vassale au grand Empire allemand. Il est possible que Bethlen ait participé dès l'âge de quinze ans aux batailles contre les Turcs, sous les drapeaux de Sigismond Báthory, mais il nous est impossible de démêler l'histoire exacte de ses premières campagnes. Par contre, nous sommes absolument sûrs qu'en 1602, âgé de vingt-deux ans, il guerroyait dans le camp de Moïse Székely.

Moïse Székely était parent et ami de son père. Il luttait pour l'idée de la principauté nationale de Transylvanie. Bethlen assista à ses côtés à la bataille de Gyulafehérvár où le général impérial, le très cultivé, mais très féroce Italien Basta, écrasa les Hongrois. Székely se réfugia en Turquie, où le suivit bientôt aussi Gabriel Bethlen. Au printemps de 1603, Moïse Székely reprenait la Transylvanie à l'empereur : Bethlen commandait l'avant-garde de son armée. Mais les Turcs n'avaient pas donné assez de renforts à Székely, et celui-ci fut attaqué par l'armée de Serban Radul, voivode de Valachie, incité par la Cour impériale ; dans une bataille extrêmement sanglante, à Brassó, Székely essuya une défaite écrasante. Avec lui périt l'élite de la noblesse transylvaine.

Ses partisans dispersés reculèrent en combattant vers la frontière turque. Par l'entremise de Gabriel Bethlen, ils sollicitèrent le sultan de leur accorder le droit d'élire un chef parmi les réfugiés et de leur donner en même temps une aide armée suffisante pour reprendre la Transylvanie horriblement dévastée. Le sultan promit d'exaucer leurs désirs. Mais, parmi les réfugiés, l'accord faisait défaut. Quelques-uns élurent le jeune Bethlen, qui n'avait alors que vingt-trois ans ; d'autres se rallièrent à un autre chef, une troisième partie accepta, pour son malheur, la grâce accordée par Basta. Ces émigrés désunis ne furent pas aidés efficacement par le sultan. Ainsi, Bethlen resta, avec ses partisans, sur le territoire turc, non loin de la frontière. Le sultan les munit de « sel et de pain » ; Bethlen lui-même toucha des men-sualités. L'occasion se présentait donc de faire connaissance avec les habitudes et les coutumes turques, et c'est là qu'il acquit la conviction que les Turcs étaient meilleurs que ces chrétiens qui avaient dévasté la Transylvanie de telle façon qu'aucune habitation n'avait subsisté dans certaines contrées jusque-là bien peuplées.

Bethlen comprit vite qu'il n'avait pas assez d'autorité pour conquérir la dignité de prince de la Transylvanie. Il songea à Étienne

Bocskay, parent de la famille Báthory, qui jusqu'en 1604 était partisan de l'empereur, mais, sous la pression des événements tout récents, serait certainement disposé à s'armer contre lui. Bethlen poussa donc Bocskay à prendre les armes et s'entremet auprès du sultan pour obtenir, en faveur du puissant et sage magnat hongrois, un diplôme (en turc *ahdname*) exactement rédigé comme il le désirait pour lui-même. Quand, en 1604, Bocskay entreprit cette guerre fameuse pour la libération de la Transylvanie — qui obligea l'empereur à signer en 1606 la paix de Vienne, où furent garanties les libertés hongroises — Bethlen marcha aussi sur le pays. Sur sa route, il rencontra le capitaine autrichien Dampierre qui devait devenir bientôt si célèbre, et qui dispersa ses partisans. En dépit de tout, Bethlen, au bout de quelques semaines, arriva en Transylvanie à la tête d'un groupe de 400 hommes. Il aida Bocskay à reconquérir le pays et à en garder les frontières. Il participa activement aux batailles qui libérèrent la Transylvanie de la domination étrangère. Enfin, ses vœux furent comblés par son mariage avec Suzanne Károlyi, descendante d'une famille noble de souche très ancienne.

Quand Bocskay, ayant achevé son œuvre, mourut en 1606¹, Bethlen était partisan de l'élection de Gabriel Báthory à sa succession. La famille Báthory était la plus noble d'origine de la Transylvanie et, en outre, Gabriel appartenait à sa branche calviniste. Bethlen lutta donc pour son élection, mais au début avec si peu de succès qu'il fut même emprisonné. Enfin, à Pâques de 1608, il vit l'entrée victorieuse de Gabriel Báthory comme souverain élu dans la capitale, Kolozsvár. Báthory était un jeune homme frivole, plein d'ambition et de tendances despotiques. Bethlen mit en œuvre tout son pouvoir et ses capacités pour consolider le règne de son jeune maître. Il voulait, par une habile diplomatie, gagner le Divan turc et la Cour impériale à la cause de Báthory. Il le défendit même contre les sujets rebelles pendant un certain temps. Pour lui témoigner sa gratitude, Báthory lui fit don de grands domaines ; mais il ne suivait ses conseils que dans la mesure où ils répondaient à ses caprices.

Ces caprices pouvaient malheureusement être très dangereux. Vers la fin de 1610, Báthory prit la décision de violer les privilèges des Saxons

1. La source principale de documentation relative à la jeunesse de Bethlen est Gasparus Bojthini, *De rebus gestis Gabrielis Bethlen* (Engel, *Monumenta Ungarica*). Mais il faut consulter d'autres sources de cette période de l'histoire transylvaine. On les trouvera dans l'ouvrage d'Alexandre Szilágyi, *Monumenta Comititalia Regni Transylvaniae*, vol. V. Voir aussi Századok (*Les siècles*), 1899, p. 547.

et de transférer sa capitale à Nagy-Szeben¹ pour jeter les bases d'une guerre d'extension et d'occupation de la Moldavie et de la Valachie, puis, appuyé sur ces deux provinces, marcher à la conquête du trône de Pologne, qui avait rendu célèbre dans toute l'Europe le nom d'un de ses aïeux, Étienne Báthory².

Bethlen n'approuvait pas ce projet irrésolû ; mais il n'avait pas pu refuser sa collaboration à la réalisation de ces plans. Báthory, par son entreprise, s'attira l'inimitié des Saxons, des Valaques et du Divan, qui ne pouvait voir d'un œil favorable l'ambition grandissante de son vassal. Au fur et à mesure que surgissaient les difficultés prévues par Bethlen, qui d'ailleurs ne manquait pas de l'en avertir à temps, la colère de Báthory contre lui grandissait. Elle finit par aller jusqu'à un attentat contre la vie de Bethlen qui, en 1612, fut contraint de se sauver encore une fois de Transylvanie. Il se rendit chez le pacha de Hongrie et chez celui d'Andrinople, qui le connaissaient déjà et le considéraient comme un homme digne de confiance.

Par contre, Báthory était surnommé par les Turs le « roi fou ». En 1613, le grand vizir envoya deux pachas qui le chassèrent. Le 23 octobre 1613, la Diète de Transylvanie le destitua et élut Gabriel Bethlen souverain du pays. Báthory fut assassiné à Nagyvárad³ par quelques soldats à la solde d'un Hongrois, partisan sans scrupules de la Cour impériale. Les chefs des assassins vinrent trouver Bethlen pour obtenir le prix de leur acte, mais le nouveau souverain les fit jeter en prison, où ils furent mis en pièces par les partisans de Báthory. La nation hongroise a toujours considéré le régicide comme le plus bas des crimes.

Bethlen aspirait à la dignité de prince depuis sa prime jeunesse, mais il serait volontiers resté sujet de Báthory, s'il n'avait ressenti une crainte légitime à la pensée des funestes conséquences dont la Transylvanie était menacée par un règne qui pouvait la ramener à une époque semblable à celle qui avait précédé le gouvernement de Bocskay, où elle avait failli être complètement dévastée⁴.

2165.

1. Hermannstadt, Sibiu.

2. Montaigne parle avec sympathie, sans le nommer, d'Étienne Báthory (*Essais*, I, I, ch. 36).
3. Oradea Mare, Grosswardein.

4. Alexandre Szilágyi a écrit une monographie de Gabriel Báthory. C'est lui également qui s'est occupé de l'époque de Gabriel Báthory dans les *Monumenta Comitatus Regni Transylvaniae*, vol. VI: Alphonse Hubert a fait des remarques très judicieuses sur Gabriel Báthory (*Geschichte Oesterreichs*). Tout ce qui a été écrit en hongrois, roumain et allemand sur Báthory, ce qui se trouve dans les sources anciennes hongroises et allemandes, et tout ce qui a pu être tiré des Archives Nationales hongroises et de celles de Vienne à son sujet a été résumé par nous dans le volume VI de l'*Histoire du Millénaire (A Magyar nemzet története)*, publié sous la direction de Szilágyi.

II

JUSQU'À LA GUERRE DE TRENTE ANS

Au début, les Saxons éprouvèrent quelque aversion contre Bethlen, l'ayant connu grand ami de Báthory. Mais cette antipathie se transforma rapidement en sympathie, grâce à la tolérante sagesse de Bethlen, si bien que les Saxons parlent jusqu'aujourd'hui de lui avec beaucoup de vénération¹.

Bethlen avait à ce moment grand besoin de la confiance de tous ses sujets, car la cour impériale voyait dans le changement de souverain une bonne occasion d'occuper quelques forteresses transylvaines. Elle n'osait s'engager dans une guerre ouverte, craignant le Divan turc, mais elle chargea son capitaine André Doczi, qui avait été l'instigateur de l'assassinat de Gabriel Báthory, de s'emparer des forteresses par la ruse, la menace ou la force. C'était la guerre sans déclaration.

Bethlen se défendit par l'efficacité de sa diplomatie. Dès ce moment, il avait donné la preuve qu'il était dans ces combats supérieur à ses ennemis. Ses émissaires exigeaient, en dehors de la restitution des forteresses prises, la reconnaissance par la cour de Vienne de la souveraineté de leur maître. Les envoyés de l'Empereur la refusèrent, tâchant de prouver par des arguments spécieux que la présence de Bethlen sur le trône mettait fin au contrat passé entre Báthory et la Cour. Bethlen s'adressa à Constantinople, où la question fut prise très au sérieux. Le sultan Ahmet II fit savoir à Mathias II, roi de Hongrie, qu'il ne laisserait prendre de la Transylvanie « ni une pierre, ni une poignée de terre ». La menace fut efficace. Après quelques hésitations et quelques tergiversations destinées à gagner du temps, Khlesl, le premier ministre de Mathias, qui était plus rusé qu'intelligent, conclut la paix avec Bethlen à Nagyszombat² en 1615. Elle rendit à Bethlen les quatre citadelles occupées (Huszt, Kövár, Nagybánya, Tasnád), mais le titre de prince ne lui fut pas reconnu par l'Empereur, qui ne lui fit à ce sujet que des promesses verbales.

En dehors du traité officiel, il en signa un autre, secret, où il s'obligeait à aider l'Empereur même contre les Turcs, si cette aide ne mena-

1. *Archiv des Vereines für Siebenbürgische Landeskunde*, Neue Folge, III, 224-273; Kemény, *Deutsche Fundgruben*, I, 271; *Monumenta Comititalia Regni Transylvaniae*, vol. VI, 382-391; Teutsch, *Geschichte der Siebenbürger Sachsen*.

2. Trnava, Tyrnau.

çait pas la sécurité de son territoire. Ce traité secret n'avait que peu d'importance. C'était plutôt une formule de politesse devenue coutumière dans les contrats passés entre la Cour impériale et les Transylvains : cependant Bethlen ne l'aurait pas signé s'il avait été le vassal aveugle du Divan que prétendaient ses ennemis¹.

C'est à ce moment qu'il eut avec le Divan de sérieuses difficultés. Lors du renversement de Báthory, en 1613, il avait dû promettre au sultan la restitution des citadelles de Lippa et Jenő. Ces deux forteresses, situées respectivement au bord du Maros et du Körös, appartenaient précédemment aux Turcs, mais Báthory les avait reprises à la fin du xvi^e siècle. Bethlen, dans sa promesse, n'avait fixé aucun délai précis, pensant qu'il pourrait reculer aussi longtemps que possible ou même faire totalement oublier la restitution. Mais la cour de Vienne, avant et après le traité de Nagyszombat, s'employa par tous les moyens à aggraver sa situation. Khlesl prêta appui à plusieurs magnats catholiques hongrois qui voulaient le chasser, même à l'aide des Turcs, pour rétablir la domination catholique en Transylvanie et transformer ce pays, qui menaçait la domination de la maison des Habsbourg, en un sûr pilier de la position de la dynastie. Un nouveau converti, Georges Drugeth de Homonna, était le plus puissant et le plus hardi de ces magnats. Il reçut, de Rome même, des encouragements à attaquer. Avec de petites bandes, il inquiéta les frontières transylvaines et excita les pachas contre Bethlen. La situation de celui-ci devint si critique qu'au bout de trois années d'atermoiemens il dut céder Lippa aux Turcs. Cette reddition servit à la Cour d'arme contre lui. Drugeth devint de plus en plus hardi, entra en Transylvanie, où son armée fut dispersée par Bethlen qui, pour rendre vaines les tentatives de ses ennemis, s'avança sur le territoire du roi de Hongrie. L'opinion hongroise, à d'insignifiantes exceptions près, était avec lui, mais voulait éviter une guerre avec la Transylvanie. La noblesse hongroise le sollicita de donner une solution pacifique au conflit. Il était tout disposé à la paix, ne considérant pas encore le temps comme propice à une lutte armée. Ainsi fut conclu en 1617 entre les émissaires transylvains et le roi Mathias II le second traité de paix de Nagyszombat, répétition du premier, avec cette différence qu'il envisageait d'une

1. Casparus Bőjthini, *De rebus gestis*, 362-424 ; *Correspondance de Thurzó, Forgács et Doczy*, éditée par Alexandre Szilágyi, *Történeti Lapok*, II, 838-886 ; *Monumenta Comititalia Regni Transylvaniae*, vol. VI, 380-486, vol. VII, 123-277 ; Pray, *Gabrielis Bethleni Principatus*, II, 20 ; Hammer, *Khlesl*, III, appendice 97 ; Hatvani, *Brusseli okmánytár* (*Archives de Bruxelles*), IV, 105, 115 ; *Uj magyar Múzeum* (*Nouveau Musée hongrois*), 1859, I 433.

façon plus catégorique la répression des éléments contraires à la paix¹.

Bethlen n'aurait pas signé avec tant d'empressement ce second traité s'il ne s'était trouvé indirectement menacé par le Divan. Mais précisément à ce moment, en avril 1617, il recevait une triple sommation du sultan : restituer la citadelle de Jenő, payer immédiatement le tribut dû au sultan par les princes transylvains, qu'il n'avait pas encore versé, se joindre au pacha Skender, qui se préparait à marcher contre la Pologne pour punir les ravages faits par les Cosaques. Bethlen préféra n'obéir à aucune de ces sommations, dont la troisième était la plus urgente et la plus grave. Il se sentait blessé dans sa dignité à la pensée de devoir aux yeux de chrétiens jouer le rôle d'auxiliaire des armées turques, comme s'il était non un prince, mais un voïvode de Moldavie ou de Valachie. Il avait réussi à se soustraire jusque-là aux sommations de cette espèce en retardant indéfiniment l'exécution des expéditions. Il voulait de nouveau gagner du temps pour échapper à la guerre turco-polonaise. « Dans le labyrinthe des ordres », écrivait-il dans sa réponse au Divan, « il m'est très difficile de me reconnaître. Les lettres ne correspondent pas aux ordres verbaux. » Le sultan entra dans une violente colère et lui répondit : « Nous ordonnons que tu te joignes immédiatement à notre armée. » Au mois d'août 1617, Bethlen traversa donc la frontière et conduisit son armée à Soroki. Il commença immédiatement la médiation de la paix. Le 22 septembre, Zolkiewski, hetman de la couronne, et Skender signèrent le traité par lequel les Polonais s'engageaient même à interdire l'accès du territoire polonais à Drugeth. Cette médiation de la paix turco-polonaise conclue sur les rives du Dniester augmenta la réputation et l'autorité de Bethlen. Les événements passés l'avaient rendu très circonspect et très réservé à tous égards. Depuis quelque temps, il se sentait appelé à jouer un grand rôle dans ceux qui se préparaient².

1. Parmi les nombreuses sources qui se rapportent à ces faits, nous mentionnons : Bojthini, les *Monumenta Comititalia Regni Transylvaniae*, vol. VI et VII ; l'Annuaire de Tholdalagi (*Tört. tar.*, 1881) ; Trauschenfels, *Fundgruben*, VII ; Szilágyi et Sziladi, *Török-magyar kori Allamokmánytar* (*Archives de l'époque turque en Hongrie*), 1 vol., les diverses collections de Szilágyi (*Tört. tar.*, 1879, 1881) ; Hammer, *Khlesl*, III ; Hurmuzaki, *Documente*, IV ; *Archiv des Vereins für siebenburgische Landeskunde*, Neue Folge, XIX ; Hurmuzaki, *Fragmente zur rumänischen Geschichte*, III ; Alex. Marki, *Aradvármegye* (*Histoire du comitat d'Arad*) ; Frankl, *Pierre Pazmány*, I. Publication de Samuel Barabas (*Tört. tar.*, 1885).

2. En dehors des sources précédemment énoncées, voir les publications de Samuel Gergely. (*Tört. tar.*, 1882) ; Guillaume Schmidt, article dans *Századok* (*Les Siècles*), 1887 ;

III

LA PREMIÈRE ATTAQUE DE BETHLEN
(1619-1621)

La Contre-Réforme combattait rudement en Bohême la liberté de profession des religions obtenue sous le règne de Rodolphe. Les noms de Braunau et de Klostergrab donnèrent une célébrité à cette lutte universelle. Comme l'a dit Gindely, les coups portés à l'église protestante de Klostergrab eurent leur écho dans toute l'Europe. Thurn, lui-même blessé dans sa dignité personnelle, poussa la Bohême à la révolte. A la tête de l'assemblée des protestants, auxquels le roi avait interdit l'exercice de leur culte, le 23 mai 1618, il se rendit au château de Prague, et, à l'aide de ses compagnons et selon l'ancienne coutume bohême, il jeta par la fenêtre les gouverneurs détestés, Slavata et Martinitz, ainsi que l'innocent secrétaire Fabritius.

Bethlen reconnut immédiatement l'importance de cet acte. Il remarqua « que le bon Dieu protège toujours les siens ». « Il m'est impossible de refuser de m'intéresser aux Tchèques, parce que cela est cent fois plus important que l'attaque de Žižka. » Il attendait depuis longtemps l'occasion de châtier l'arrogance déplacée de la Cour, ses attaques ouvertes ou dissimulées pour développer son pouvoir, et de briser la force toujours croissante des catholiques. Mais il ne voulait rien précipiter ; il observait et travaillait en silence. « A une si grande besogne, il est nécessaire de donner une base solide », disait-il, « une base telle qu'elle puisse servir à la nation hongroise en toute circonstance¹. »

Ce qui le préoccupait avant tout, c'était de mettre en ordre ses affaires avec ses amis et ses ennemis. La conférence qui, selon les conventions des deux traités de Nagyszombat, devait régler les points litigieux de la frontière et de différentes affaires privées était sans cesse ajournée, bien que le deuxième traité en fixât la date au 23 septembre 1617. En 1618, la Cour n'osait plus mettre à l'épreuve la patience de Bethlen. A la fin de cette année, sous le règne de Mathias II, la conférence se réunit ; quand elle se termina, le 11 avril 1619, le successeur de Mathias II, Ferdinand II, accorda à Bethlen le titre de prince, qui lui était refusé depuis six ans².

Chronicon Fuchsino-Lupino-Oltardinum, I, 228 ; Mémoires de Jean Kemény ; Alexandre Szilágyi, *Pierre Napolyi* ; Hurmuzaki, *Documente*, suppl. II, vol. II, 431.

1. Szilágyi, *Correspondance politique de Bethlen*, 101, 119.

2. *Vie de Nicolas Esterházy*, I, 30-50 (biographie parue sans nom d'auteur, écrite par Ladislav Szalay).

A cette époque, Bethlen voulait à tout prix paraître partisan de Ferdinand, si bien qu'il alla jusqu'à lui offrir une aide armée contre ses ennemis. Il atteignit son but : les hauts fonctionnaires de Ferdinand en Hongrie étaient convaincus que Bethlen ne cherchait son succès que dans le service du roi¹.

Bethlen exploita cette conviction pour envoyer ses émissaires dans toutes les directions et masquer ses préparatifs de guerre sous un air d'innocence ; cela lui laissait aussi sa liberté d'action vis-à-vis du Divan.

Il chassa le voivode Alexandre de Valachie qui le gênait, sans que le Divan en tirât de représailles². Avec l'aide de l'ambassadeur impérial à Constantinople³, il éluda la demande de restitution de la forteresse de Jenő. C'est d'une autre façon qu'il voulait prouver son attachement au Divan.

Pendant l'été de 1619, son émissaire François Miko demanda pour lui au sultan la permission d'attaquer l'Empereur et en même temps une aide armée et 50,000 écus d'or. La réponse du grand vizir fut vague, mais Bethlen comprit, au rapport de Miko, que le sultan n'était pas du tout hostile à ce que le prince de Transylvanie immobilisât les forces de Ferdinand⁴.

De Prague aussi il recevait de bonnes nouvelles de son émissaire, le voivode Marko : les dirigeants bohêmes s'engageaient à ne rien faire sans son avis ; ils lui donnaient même l'espoir de recevoir quelque jour la couronne de Bohême⁵.

L'humeur générale de la Hongrie encourageait aussi Bethlen à l'attaque. A cette époque, la majeure partie de la population hongroise était protestante, et elle était exaspérée par les progrès de la Contre-Réforme, encore très faible alors, mais cependant déjà assez sensible. Quelques-uns des grands seigneurs se convertissaient à la religion catholique, et, appliquant le principe *cujus regio, ejus religio*, commençaient à confisquer en faveur du culte catholique les églises de leurs sujets.

1. Pray, *Bethleni Principatus Transsylv.*, I, 42 ; Mocsary, *Histoire du comitat de Nograd*, IV, 1901 ; Frankl, *Pázmány*, I, 232 ; *Monumenta Comititalia Regni Transylvaniae*, vol. VII, 531, 533, et Szilágyi, *Correspondance politique de Bethlen*, 117.

2. *Chronicon Fuchsino-Lupino-Oltardinum*, I, 290 ; Hurmuzaki, *Fragmente zur rumänischen Geschichte*, III, 72 ; Szilágyi, dans *Tört. tar*, 1879, 742, 759.

3. Miko, *Contributions à l'histoire de Transylvanie*, II, 14, 36. Louis Molard, instructions, Khuefstein Acta (manuscrit Bibl. univ.).

4. Miko, *Contributions à l'histoire de Transylvanie*, II, 174, 176, 182, 193, 231.

5. Quant à Marko et l'espoir de la couronne de Bohême, Miko : *Contributions à l'histoire de Transylvanie*, II, 152-200, 208 ; Szilágyi, *Correspondance politique de Bethlen*, 119, 135 ; *Archives de l'époque turque en Hongrie*, I, 229, et Hurmuzaki, *Documente*, VIII, 380.

Bien que l'acquisition de propriétés fût interdite aux Jésuites par la loi de 1608, ils s'étaient introduits dans le pays et, dès 1619, ils pouvaient faire état du succès de leurs missions. Le gouvernement favorisait les catholiques dans la nomination à toutes les charges importantes ; les magnats protestants étaient dès lors manifestement mis à l'écart. Les protestants ne pouvaient pas non plus oublier les attaques de Drugeth contre la Transylvanie. Bien que les membres protestants de la Diète eussent voté pour Ferdinand II à l'élection royale de 1618, ils savaient bien que le protestantisme n'avait rien à attendre de bon de lui. Par ailleurs, non seulement les protestants, mais les catholiques eux-mêmes étaient exaspérés du traité de paix turco-hongrois conclu à Vienne en 1615, qui avait pour but d'exclure, avec l'aide des Turcs, les soldats hongrois des forteresses hongroises, pour les y remplacer par des soldats allemands et tchèques. De grands et puissants seigneurs comme Georges Rákoczi, le comte Emerich Thurzó et Georges Széchy encourageaient Bethlen à prendre les armes. Les prédicateurs protestants annonçaient par leurs sermons passionnés l'approche de l'orage. C'est tout cela que Bethlen escomptait quand il écrivait à Rákoczi : « Je me suis résolu à prendre les armes pour l'honneur de Dieu et la liberté de notre nation ¹. »

Le respect de Dieu et la liberté de la nation furent les stimulants des révoltés. Bethlen, qui, dans sa jeunesse, n'était qu'un pauvre noble errant, dénué de tous moyens, eut l'ambition d'être reconnu de toute l'Europe non seulement comme un souverain puissant, mais encore peut-être comme roi de Bohême, et d'asseoir sur une base inébranlable le protestantisme et la puissance hongroise.

L'attaque surprit les partisans hongrois de Ferdinand II. Suivant le conseil de Georges Rákoczi, Bethlen franchit rapidement la Tisza et se dirigea sur Kassa², capitale de la Hongrie orientale, qu'il occupa le 5 septembre 1619. Les forteresses de la région, mal entretenues, ouvrirent leurs portes, Munkács exceptée. Dans sa marche facilement victorieuse, Bethlen reçut la nouvelle de l'élection de Frédéric du Palatinat au trône de Bohême ; sa propre candidature, qu'il avait posée, n'avait obtenu aucun suffrage. Si désagréablement touché qu'il fût, il renonça vite, selon sa coutume, à ce rêve et continua sa marche³.

1. *Correspondance politique de Bethlen*, 112-124 ; *Archives de l'époque turque*, I, 229 ; Frankl, P. Pázmány, I, 503 ; Katona, *Historia Critica*, I, xxx, 185 ; *Tört. tar.*, 1888, I 106 ; *Les Siècles*, 1868, 230.

2. Košice, Kaschau.

3. C'est Tschernembl, le chef des protestants autrichiens, qui proposa aux Tchèques d'élire Bethlen pour roi (Hurter, *Geschichte Kaiser Ferdinands*, VIII, 150). Voir aussi la *Corres-*

Le 21 septembre 1619, à Kassa, les États-Généraux de la haute Hongrie l'élirent chef et protecteur du pays. L'Assemblée déclara « qu'elle s'abstiendrait de persécuter la religion catholique, non plus que toute autre religion ». Quelques faits semblaient en opposition avec cette résolution, surtout l'horrible assassinat, à Kassa, de deux Jésuites et d'un chanoine d'Esztergom par les soldats de Georges Rákóczi : les chefs ne purent empêcher la triste explosion de la colère du peuple¹.

Bethlen n'était pas encore arrivé à Kassa que deux de ses généraux, Georges Széchy et François Rhédey, à la tête d'une armée de 8,000 hommes, se portèrent vers les frontières du Nord pour occuper les forteresses. Ils parvinrent à les conquérir presque sans batailles et sans effusion de sang : les garnisons qui ne recevaient pas leur solde livrèrent presque leurs commandants. Le 20 septembre, Széchy arriva à se faire rendre les villes minières².

Le stratagème de Bethlen avait donc complètement réussi. La Cour, surprise, ne s'avisa de se défendre qu'au dernier moment³.

Bethlen ne resta pas longtemps à Kassa. A la fin de septembre, il était déjà à Poprád ; de là, à travers le comitat de Liptó, il se dirigea sur Nagyszombat, où il arriva le 9 octobre. Il choisissait cette route pour pouvoir observer et contrôler les comitats de la frontière du Nord et les batailles engagées en Hongrie. De Nagyszombat, le chemin était ouvert jusqu'à Pozsony⁴, capitale de la Hongrie à cette époque⁵.

Bethlen connaissait bien la situation à Pozsony ; les citoyens le renseignaient très exactement. L'archiduc Léopold qui, en l'absence de Ferdinand, gouvernait le royaume, envoya un renfort de douze cents hommes et de trois canons pour la protection de la ville et de la Sainte-Couronne, qui y était conservée. Les soldats de Bethlen surprirent cette troupe et la dispersèrent le 13 octobre. Le tiers de l'armée

pondance politique de Bethlen, 135, I. Diverses autres sources encore confirment que Bethlen comptait sur la couronne de Bohême.

1. *Arch. hist. (Tört. tar., 1896, 113)* ; Gindely, *Arch. de l'histoire de la régence de Gabriel Bethlen*, 150 ; Miko, *Contributions à l'histoire de Transylvanie*, III, et *Le Sion hongrois*, 1888, p. 569 (article d'Arnold Ipolyi).

2. *Arch. hist. (Tört. tar., 1892, p. 328)* ; Ortelius Continuatus, 66 ; *Correspondance politique de Bethlen*, 133, 136, 141 ; A. Pécs, *Histoire de l'industrie des mines dans la basse Hongrie*, II, p. 289.

3. *Arch. hist.*, 1891, 321.

4. Bratislava, Presbourg.

5. De Kassa, Bethlen écrit au voivode de Valachie le 20 septembre : « Messo all ordine alcuna altre cose senz'alcune dilatione si inviaremò verso Possonio. » Ováry, *Arch. pour l'histoire de Bethlen (documents vénitiens)*, 504 ; Edmond Olchvary, *La première attaque de Bethlen contre Ferdinand II (Archives d'histoire militaire, 1890)*.

de Tieffenbach était perdu, et il fut obligé de jeter ses trois canons dans le Danube. Sa défaite était due en grande partie à des circonstances favorables et à ce que Sigismond Forgách, le palatin catholique, d'accord avec les soldats, ne voulut pas laisser entrer les Allemands dans la forteresse. Il ne pouvait souffrir Bethlen, mais il était hypocrite et ne voulut pas se fermer le chemin qui pouvait le conduire à un arrangement avec le vainqueur.

Le 14 octobre, Pozsony se rendit à Bethlen. Forgách conclut avec lui un accord, aux termes duquel, le 20 octobre, la Diète fut convoquée dans cette ville pour le 11 novembre. Le palatin était, de par la loi, autorisé en l'absence du roi à la convoquer. Pour justifier cette convocation, il pouvait s'excuser devant la Cour sur ce qu'il voulait procurer la paix entre les deux ennemis en lutte¹.

Entre temps, Bethlen suivait de près l'évolution de la rébellion tchèque. A la nouvelle de son attaque, Buquoy, le généralissime impérial, qui marchait sur Prague, rebroussa chemin ; ainsi c'est grâce à Bethlen que l'entrée du souverain du Palatinat à Prague fut rendue possible. Après être entré à Nagyszombat, Bethlen envoya en Moravie, au camp de Thurn à Neumühl, son beau-frère, François Rhédey, à la tête de dix mille cavaliers choisis. Dampierre, généralissime impérial en Moravie, ne put résister aux forces réunies de Thurn et Rhédey et quitta la Moravie pour rejoindre Buquoy et se retirer dans la direction de Vienne. A la fin d'octobre, les forces réunies de Hohenlohe et de Thurn firent face à celles de Buquoy à Ulrichkirchen. Buquoy se hâta de traverser le Danube, tandis que les insurgés s'efforçaient de lui couper la retraite. Bethlen n'arriva que le troisième jour pour rejoindre ses alliés à la bataille livrée devant les ponts de Vienne. Ce même jour, Buquoy traversait déjà le fleuve, et les ennemis ne purent le suivre².

C'est à Pozsony que Thurn, Hohenlohe et Bethlen se réunirent pour délibérer sur la suite de la campagne. Le plan de Bethlen l'emporta : les armées tchèques et hongroises réunies traverseraient le Danube pour attaquer Buquoy. La traversée eut lieu à Pozsony au moyen de bateaux ; le 24 novembre, toute l'armée se trouvait sur la rive droite. Devant ces 30,000 hommes, Buquoy s'enferma dans Vienne. La capitale où, entre temps, était entré l'empereur Ferdinand, fut menacée de la famine. C'est alors qu'un revirement se produisit. La chance

1. Firnhaber, *Aktenstücke zur Aufhellung der ungarischen Geschichte*, 36, 65, 66 ; Arnold Ipolyi, *Les écrits de Jean Rimay*, p. 223.

2. Gindely, *Geschichte des dreissigjährigen Krieges II. Theatrum Europaeum*, I, 236-257 ; Onno Klopp, *Der dreissigjährige Krieg*, I, 444 ; Szilágyi, *Correspondance politique de Bethlen*, 83, et Olchváry, *ouvr. cité*, 348-351.

n'abandonna pas cette fois Ferdinand. Elle consista d'abord en ce que Thurn n'avait pas l'envergure militaire nécessaire à ses fonctions de chef d'armée; ensuite en ce que, le 27 novembre, Bethlen reçut des nouvelles alarmantes de l'attaque de Drugeth¹.

Cet ancien ennemi de Bethlen était, en mars 1619, entré dans la *Christiana militaria*, ordre militaire international fondé en 1617, pour renouveler l'esprit des croisades, par Charles de Gonzague, duc de Nevers, blessé en 1602 devant Buda dans la guerre contre les Turcs. Dans sa guerre contre Bethlen, Drugeth s'inspira de l'esprit de cet ordre. En septembre 1619, il se réfugia en Pologne, à la cour de Sigismond, beau-frère de Ferdinand. Le roi lui permit de constituer une armée en engageant des Cosaques vagabonds et des soldats polonais. A la tête de cette troupe peu disciplinée, il envahit la Hongrie, avec succès au début, mais il fut bientôt rejeté au delà de la frontière. A la première nouvelle de cette invasion, Bethlen quitta Vienne, craignant de se voir couper la retraite sur la Transylvanie par les forces réunies de Drugeth et du voïvode de Moldavie Gratiani. Quand, plus tard, il se rendit compte que ses appréhensions n'étaient pas justifiées, il était trop tard pour retourner à Vienne.

L'esprit de renaissance catholique formé sous le règne de Marie de Médicis joua un grand rôle dans les événements qui délivrèrent Vienne de l'occupation des alliés protestants pendant l'automne de 1619².

Bethlen ne se hâta pas de retourner dans le camp de ses alliés, qui refusaient de lui accorder ce qu'il avait demandé. Il pouvait, d'ailleurs, occuper ses soldats assez utilement en Hongrie. La prise de Sopron et de Kőszeg le consolida également sur la rive droite du Danube. De ce fait, la plus grande partie de la Hongrie, sauf les contrées occupées par les Turcs, le considérait comme son maître³. C'est avec une véritable satisfaction qu'il évoquait les succès de sa campagne de l'année 1619. Mais leur stabilisation dépendait de l'humeur de la Diète de Hongrie et de la situation extérieure.

Le 18 novembre, la Diète convoquée par Bethlen fut ouverte par le palatin. De tous les comitats hongrois, trois seulement, de la rive droite

1. Olsváry, *ouvr. cité*, 352; Huber, *Geschichte Oesterreichs*, V, 145-157; *Correspondance politique de Bethlen*, 156; *Arch. hist. hongroises*, IV, 198; Zwiedinek-Südenhorst, *Venetianische Gesandtschaftsberichte*. Graz, 1880, 41.

2. Fagniez, *Le Père Joseph et Richelieu*, I, 159; Mariejol, *Henri IV et Louis XIII*, dans E. Lavisse, *Histoire de France*. Paris, 1905, p. 209; Gömöry, dans *Hadtörténeti közlemények*, 1892; Olsváry, *ouvr. cité*; Huber, *Geschichte Oesterreichs*, V, 148; Zwiedinek-Südenhorst, *ouvr. cité*.

3. Pethő, *Cronique, hongroise*, 187; *Le palatin comte Nicolas Esterházy*, I, 69-97, 123; Coloman Chernel, *Le présent et le passé de la ville de Kőszeg*, II, 66.

du Danube, n'envoyèrent aucun député ; mais les dirigeants de l'Église, sauf un archevêque et deux chanoines, s'étaient abstenus.

Cette abstention déçut Bethlen, qui se proposait d'en finir avec les luttes et les inégalités religieuses. Sous sa pression, la Diète décida que les défenseurs de la liberté des religions seraient choisis en nombre égal dans chacune des trois religions dominantes, catholique, luthérienne et calviniste. A cette époque, le libre exercice de ces trois cultes était, dans les pays européens, à peu près encore inconnu. Pour résoudre l'épineuse question de la répartition des églises, il fut décidé que l'église principale de chaque région devrait appartenir à la confession qui y serait la plus nombreuse. Les Jésuites ne furent pas ménagés par la Diète ; elle les bannit à jamais du territoire national. Un coup plus grave fut porté à la religion catholique par la confiscation des revenus de ses biens, que la Diète affecta à l'entretien des forteresses et aux frais du gouvernement de Bethlen.

Certains membres posèrent même la question de son couronnement ; mais il préféra différer la décision, en considération de la situation européenne¹.

Pour avoir, par sa campagne, libéré la Bohême de l'armée impériale, Bethlen demanda comme récompense d'être admis dans la coalition des États insurgés et de recevoir une aide financière efficace. Au mois d'octobre, il reçut de la Diète de Moravie révoltée 20,000 florins, somme insuffisante. Ses envoyés au couronnement de Frédéric du Palatinat présentèrent de lourdes exigences : pour les frais faits jusqu'alors, 100,000 écus impériaux ; pour l'entretien des forteresses, 300,000 ; au cas où le trône des Habsbourg s'écroulerait, les deux Autriches, la Carinthie, la Styrie, la Carniole. Non seulement les Bohémiens ne voulaient pas céder les deux Autriches, mais encore ils ne pouvaient pas promettre d'argent. C'est à cause des exigences matérielles qu'ils prolongèrent les pourparlers du traité d'alliance. Les négociations furent terminées entre les insurgés et la Diète de Pozsony, mais le traité devait encore être sanctionné par le roi et la Diète de Bohême².

En novembre, Bethlen exposa à Hohenlohe, qui représentait les Tchèques à Pozsony, un autre plan d'alliance encore. Il ne voulait

1. Demkó, *Sur l'Assemblée nationale de Pozsony, 1619-1620* (*Les Siècles*, 1881) ; *Chronique de Grégoire Pethő* ; Miko, *Contributions à l'histoire de Transylvanie* ; Katona, *Historia Critica*, I, xxx, 271, 277 ; *Diarium Regni comitiorum* (manuscrit).

2. Szilágyi, *Correspondance politique de Bethlen*, 137-142 ; Gindely, *Archives*, 12, 34, 57 ; Gindely, *Geschichte des dreissigjährigen Krieges*, II, 268, 283, 339, 343 ; *Arch. hist.*, 1888, 409 ; 1879, p. 242 ; *Theatrum Europaeum*, I, 78 ; O. Klopp, *Der dreissigjährige Krieg*, I, 448 ; *Diarium Regni comitiorum* (manuscrit) ; Firnhaber, *Aktenstücke*, 99.

rien de moins que faire admettre la Hongrie parmi les États du Saint-Empire. Ce projet qui, à la lumière de nos conceptions actuelles, nous semble dangereux, ne visait, en fait, qu'à faire reconnaître l'indépendance du royaume protestant de Hongrie. Non seulement la Hongrie, agrandie des provinces autrichiennes, membre de la Confédération du Saint-Empire, aurait anéanti l'Empire catholique, mais encore le roi de Hongrie aurait pu utiliser la force de l'Empire dans l'intérêt de la nation hongroise. L'imagination de Bethlen se complaisait dans ces projets, surtout avant la campagne projetée contre Vienne. Mais, cette fois encore, il se détourna vite de ces fantaisies pour revenir à des calculs sérieux¹. Ce revirement lui fut imposé aussi par ses rapports avec le Divan.

Celui-ci s'efforçait d'obtenir un bon prix non pour une aide effective, mais pour l'espoir d'un soutien. A la fin de 1619, François Balassa, ambassadeur de Bethlen, arriva à Constantinople avec de riches cadeaux. Mais le grand vizir, voulant obtenir davantage, se répandit en telles injures contre Bethlen que Balassa annonça à son maître : « Monseigneur, Votre Altesse ne peut rien attendre de bon de ce côté². »

C'était la coutume de Bethlen de ne jamais rien précipiter, même dans l'ivresse des grands espoirs, et de tracer avec circonspection le chemin de l'accord. Dans sa diplomatie, il préférait se ménager plusieurs portes de sortie. Au commencement de novembre, alors qu'il cherchait à chasser Ferdinand de sa capitale, à obtenir les alliances turque et tchèque, il examina même l'offre d'entente de la cour de Vienne. Aussi vit-on arriver à Pozsony, sous la direction d'un archevêque, une ambassade qui, au nom du roi, promettait d'apaiser les griefs nationaux.

Ainsi la Diète, tout d'abord déclarée rebelle, fut reconnue et sanctionnée par les avances du roi. Mais les émissaires de celui-ci cherchèrent à la détacher de Bethlen, et la majorité fut alors prise d'une grande colère. Plusieurs déclarèrent qu'ils se soumettraient plutôt aux Turcs que de prêter serment à Ferdinand. Les émissaires s'adressèrent donc à Bethlen. Là, ils furent du moins écoutés. Les ressources de Bethlen étaient épuisées. Il voulait gagner du temps pour rétablir ses finances ou pour conclure une paix avantageuse, ou encore pour attendre qu'une occasion favorable se présentât de demander à la Diète de consentir des sacrifices utiles à la patrie et à lui-même.

1. Fürstlich anhaltische-geheimbe Canzley, 1621, 216-219 ; Gindely, *Geschichte*, II, p. 308.

2. *Arch. hist.*, 1882 ; *Le palatin comte Nicolas Esterházy*, I, 99-107.

C'est dans cette vue qu'il conclut la trêve du 16 janvier 1620, qui devait expirer le 19 septembre. Jusqu'à cette date, les deux partis resteraient en possession des territoires occupés. Cette clause sanctionnait, à vrai dire, la décision prise par la Diète le 8 janvier, jour où Bethlen fut élu gouverneur de Hongrie. Par le traité, le roi consentait à la convocation pour le 31 mai, à Besztercebánya¹, d'une Diète qui traiterait de la réorganisation du pays et du règlement des questions politiques en litige².

Après l'armistice de Pozsony, les affaires des alliés de Bethlen allaient de plus en plus mal. Aussi fut-il surprenant de le voir se retirer de la lutte. On s'étonnait de sa conduite, en Hollande et ailleurs³. Avait-il bien vu la situation? Voulait-il abandonner ses alliés pour obtenir la paix avec Ferdinand?

Bethlen comprit très bien, au commencement de 1620, qu'une grande coalition se préparait pour la défense de Ferdinand⁴. Mais, d'autre part, il supposait que l'Angleterre, la Hollande et le Danemark n'abandonneraient pas Frédéric le Palatin⁵. Il ne considérait donc pas la rébellion bohême comme sans espoir. Mais, encore qu'il eût foi en la réussite du mouvement protestant tchèque, soutenu par le protestantisme européen, il n'identifiait pas son but à celui de ses alliés. Il était tout disposé à les soutenir, mais non à se sacrifier pour eux. Il n'aurait pas conclu l'armistice s'il n'avait eu besoin d'un repos militaire et financier. C'est de la Diète de Besztercebánya qu'il attendait la réalisation de ses ambitions personnelles, la réorganisation intérieure du pays ainsi que la régularisation des affaires internationales. Aurait-il pu compromettre cela pour l'avantage des Tchèques?

Pour fournir à ceux-ci un appui efficace, il essaya de négocier et de faire conclure un armistice entre Ferdinand et ses sujets insurgés; c'est ce qui lui parut le plus utile. Cet armistice aurait grandement amélioré la situation des Tchèques. Bethlen l'exigea sur un ton impérieux et si menaçant que la Cour lui offrit une forte somme d'argent pour renoncer à cette exigence; mais il repoussa l'offre⁶. Naturellement

1. Banska Bystrica, Neusohl.

2. *Correspondance politique de Bethlen*, 151; Hatvani, *Arch. de Bruxelles*, IV, 170-185; *Arch. hist.*, 1892, 338; *Les siècles*, 188, I, 435; *Diarium Regni Comitiorum*; Firnhaber, *Aktenstücke*, 1859, 106, 160; 1860, 26-30.

3. Opel, *Der Niederländische Krieg*, I, 108.

4. Gindely, *Geschichte*, II, 342, raconte que Bethlen décrivait l'image exacte de la coalition devant Hohenlohe sans le savoir. Pourquoi ne l'aurait-il pas su?

5. Le 28 janvier 1620. *Rapport anonyme* (*Arch. hist.*, 1889, 72). Ce rapport s'occupe de l'opinion de Thurzó, mais cette opinion était certainement aussi celle de Bethlen.

6. Il s'agissait, dit-on, de 100,000 écus d'or. Firnhaber, *Aktenstücke*, 1860, 48; *Arch. hist.*,

l'Empereur, escomptant la répression certaine de la rébellion, n'accorda pas l'armistice.

Bethlen envoya quelques secours au camp des insurgés, en exigeant que ceux qui en bénéficiaient en supportassent les frais. Il envoya également Emerich Thurzó à Prague pour obtenir la ratification du traité d'alliance de Pozsony. Elle eut lieu le 25 avril 1620. Représenté par Thurzó, il fut parrain du fils de Frédéric, Rupert, qui, plus tard, se distingua dans la grande révolution d'Angleterre, à la tête des royalistes. En quittant Prague, Thurzó emporta la promesse d'un subside annuel de 300,000 florins hongrois de la part des pays de la couronne de Bohême¹.

La sage abstention de Bethlen porta ses fruits à la Diète de Besztercebánya.

Depuis longtemps, on n'avait pas vu à une Diète hongroise autant d'ambassadeurs et d'émissaires étrangers qu'on en vit au mois de juin 1620 à Besztercebánya. Les représentants de l'Empereur, du roi de France, du roi de Pologne, du sultan, de la Transylvanie et de tous les États alliés à Frédéric du Palatinat étaient représentés. L'armistice de Pozsony avait considérablement grandi l'autorité de Bethlen. Tout dépendait de sa décision depuis qu'à la suite de ses succès il avait repris des forces nouvelles.

Parmi les ambassadeurs étrangers, c'est l'envoyé français qui avait reçu la mission la plus extravagante. On sait qu'à cette époque, à la cour de Louis XIII, l'intérêt de la nation française était subordonné aux exigences des sentiments catholiques. C'est de ce phénomène curieux qu'était issue la mission du duc d'Angoulême, initiateur du traité de défense de la Ligue catholique contre les attaques de l'Union protestante, conclu à Ulm le 3 juillet 1620, qui livrait le Palatinat du Rhin aux armées espagnoles. Le duc envoya aussi à Bethlen un émissaire, Sigogné, qui, en son nom, recommanda au prince et à la Diète, réunie à Besztercebánya, de prêter de nouveau serment à Ferdinand. Sigogné fut bien accueilli, et, ne voulant pas le décourager, Bethlen et la Diète lui rappelèrent que la Hongrie avait compté plusieurs grands rois de sang français ; mais ils regrettaient que Sigogné ne fût arrivé à Besztercebánya que dans la première moitié d'août, alors qu'il était déjà trop tard pour offrir la paix².

1889, 91-96 ; 1888, 422 ; *Correspondance politique de Bethlen*, 185-188, 193, 197 ; *Lettres du prince Bethlen*, 95.

1. Gindely, *Geschichte*, III, 106-109 ; Firnhaber, *Aktenstücke*, 1860, 63 ; Onno Klopp, *Der dreissigjährige Krieg*, I, 509 ; Katona, *Historia Critica*, XXX, 363 ; *Arch. hist.*, 1888, 432, 433.

2. *Ambassade extraordinaire de Monsieur le duc d'Angoulême, etc...* Paris, 1667, 217-245.

Celle-ci dépendait presque exclusivement des offres de Ferdinand. Bethlen avait enfreint l'armistice, ayant envoyé des cavaliers aux insurgés. Mais, durant la première moitié de 1620, l'Empereur n'était pas assez fort pour punir cette infraction ; au contraire, il poursuivait des pourparlers pour empêcher Bethlen d'arriver à déployer toute sa puissance de lutte. Bethlen voyait très clair au travers de la trame d'intrigues qui se tissait à Besztercebánya ; mais il ne voulait pas rompre les relations, escomptant un avenir meilleur et des possibilités nouvelles ; et bien qu'il fût profondément blessé par l'attitude outrageante du comte Collalto, qui, à la Diète, s'était assis à sa place, il défendit vigoureusement les droits qu'il avait obtenus à l'armistice de Pozsony. Bientôt, les émissaires de Ferdinand jugèrent opportun d'abandonner leur rôle si bien joué et de cesser les pourparlers. Maximilien, chef de la Ligue, était le 4 août à Linz ; le 15, le comte Collalto et ses compagnons déclarèrent la Diète illégale et ses délibérations nulles¹.

Les envoyés de Bohême, de Silésie, de Lusace et d'Autriche virent d'un bon œil ce départ. Ils n'étaient venus que pour exciter Bethlen à continuer la guerre. Mais il prévint ses alliés qu'avant le commencement des hostilités ils devraient tenir leurs engagements et payer. Frédéric également voyait que désormais des paroles ne suffiraient plus. Il hypothéqua donc des pierres précieuses et de l'argenterie, pour réunir la première annuité promise à Bethlen : au début d'août, Plessen Volrad versa 100,000 florins au prince. Celui-ci déclara qu'il en attendait encore 300,000, car la guerre de 1620 allait en engloûtir 800,000, et que les alliés devaient s'engager à couvrir la moitié de cette somme². En contre-partie de ces sacrifices, il faisait à ses alliés de grandes promesses. Dans son optimisme, il y avait une certaine sincérité, d'autant plus que le Divan, sur l'amitié duquel il fondait ses espoirs, l'encourageait à ce moment. Yousouf-Aga porta à Beszterce-

Voir Gindely, *Geschichte des dreissigjährigen Krieges*, III, 1-35, et Mariéjol (Lavis), *Histoire de France*, t. VI, p. 211).

1. *Correspondance du prince Bethlen*, 130 ; *Correspondance politique de Bethlen*, 213, protocole de la délibération du 19 juin (Collection de manuscrits de Jaszai, Musée national) ; *Étude de Coloman Demko sur l'Assemblée nationale de Besztercebánya (Les Siècles, 1886, 224-294)* ; Katona, *Historia Critica*, I, xxx, 392-400, 410, 425-437 ; *Gründlicher und wahrhafter Bericht wasmassen der durchleuchtig Fürst Gabriel Bethlen zum König in Ungarn erwählt 1620*, etc. ; Frankel, *Pazmany*, 599, 500 ; Khevenhüller, *Annalium Ferdinandeorum*, IX. Theil, 942.

2. Gindely, *Geschichte*, III, 148-167, 470-495 ; Id., *Archives*, 154-159. Voir Chroust, *Abraham von Dohna*. München, 1896, 146-149.

bánya une lettre du sultan, qui invitait les Hongrois à élire un roi national, avec lequel il était disposé à vivre en « sainte » paix¹.

La Diète promit à Bethlen une aide financière efficace à lever non seulement sur les serfs, mais aussi sur les nobles. Elle lia les questions religieuses et financières. Les revendications des protestants reçurent satisfaction sur tous les points, après quoi les biens de l'Église catholique furent confisqués. On décida que les plus importants ne seraient pas vendus, mais leur revenu affecté à l'entretien des forteresses de la frontière; les autres pourraient être vendus par le souverain avec l'assentiment du trésorier et après un compte-rendu public.

Achevant la formation du nouvel État protestant, la Diète, le 25 août, éleva Gabriel Bethlen à la dignité de roi de Hongrie.

Contrairement à son refus de Pozsony, Bethlen accepta cette fois-ci le titre de roi, car il espérait le sauver grâce à l'argent et aux promesses des alliés, ainsi qu'aux offres de la Diète et à la lettre du sultan. Il se contenta du titre de roi élu et de la possession de la Sainte-Couronne, sans vouloir se faire couronner, bien qu'il en fût prié plus encore qu'à Pozsony. Il suivait l'exemple d'Étienne Bocskay. Comme jadis celui-ci, il s'armait contre son roi et se sentait en droit de le faire, parce que le roi violait les lois. Mais il tenait pour illicite de détrôner son roi légitimement couronné, encore qu'il eût bien voulu lui prendre son royaume. Ce n'était d'ailleurs pas seulement le respect traditionnel de la Sainte-Couronne qui lui commandait ici l'abstention, mais aussi sa sage prévoyance. Il lui était facile de reponcer au titre de roi élu; cela eût été bien plus difficile s'il avait été couronné; la conciliation qu'il recherchait aurait pu s'en trouver empêchée.

Bethlen se plaisait à rappeler que, vingt ans auparavant, il n'avait pu obtenir même un prêt de cent écus à Kassa. Le 25 août, quand il se rendit à cheval à l'église, cavalier et monture étaient couverts d'or et de pierres précieuses qui, sous le soleil, éblouissaient les yeux des spectateurs. Il fut profondément ému de ce revirement de sa destinée; pendant le *Te Deum*, ses yeux s'emplirent de larmes².

Après la clôture de la Diète, Bethlen se rendit au camp. Pour but

1. Gindely, *ouvr. cité*. *Gründlicher und wahrhafter Bericht* 7. Étude de Demko (*Les Siècles*, loc. cit., 300); Miko, *Contributions à l'histoire de Transylvanie*, I, 228, et *Arch. de l'époque turque en Hongrie*, I, 224.

2. Kalona, *Historia Critica*, XXX, 496-508; Frankl, *Pázmány*, I, 551-554; Demkó, *ouvr. cité*. *Le palatin de Hongrie Nicolas Esterházy*, I, 135; *Les siècles*, 1868, 232; *Gründlicher und wahrhafter Bericht*, 11-13.

principal de sa campagne de 1620, il se proposait d'achever la conquête de la Hongrie. Il voulait que son titre correspondit réellement à sa situation. En outre, il considérait la guerre en Hongrie comme une diversion propre à affaiblir l'Empereur en Bohême. Le 29 septembre, il arriva devant Hainburg, avec l'intention de se rendre à Vienne.

Mais la vigilance de Dampierre l'empêcha de mettre son dessein à exécution. Cependant les combats de la rive droite du Danube furent une suite de grands succès. Les forteresses se rendirent l'une après l'autre au roi élu, de telle façon que le pouvoir de Bethlen s'étendit bientôt jusqu'à la frontière de Croatie¹.

Pendant que Bethlen s'occupait de la rive droite du Danube, Dampierre se proposait de surprendre Pozsony. Mais les armées de George Rákóczi arrivèrent sous la ville le jour même de son attaque; la bataille, qui dura de huit heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi, se termina par la défaite totale de l'armée impériale. Dampierre lui-même, le général fidèle, mais peu favorisé de la chance, qui, en 1604, avait dispersé à Temesvár la petite armée de Bethlen exilé², y fut tué.

Cette victoire aurait pu avoir de grandes conséquences si les Turcs avaient tenu les promesses faites dans la lettre du sultan à la Diète et sérieusement soutenu le roi élu. Au contraire, le pacha de Buda, Karakas Mehemed, profitant de ce que Bethlen et Ferdinand étaient occupés ailleurs, réalisa une ancienne aspiration turque, en entrant le 4 novembre 1620 à Vác³. Sans doute, Bethlen avait promis cette ville aux Turcs, lorsqu'il avait vu qu'il ne pourrait obtenir leur aide autrement; mais il espérait que l'ambassade envoyée de Besztercebánya, sous la direction de Jean Köln au nom du royaume de Bohême et de Dóczy et Rimay au nom des Hongrois, en obtiendrait le rachat, ou qu'à défaut il se ferait accorder en compensation une aide militaire définitivement efficace. Mais Karakas Mehemed s'empressa d'occuper la forteresse avant que l'ambassade fût arrivée au Divan⁴.

1. Le palatin de Hongrie Nicolas Esterházy, I, 145-162; *Monumenta Comititalia Regni Transylvaniae*, vol. VII, 531; Pray, *Principatus*, 206; Firnhaber, *Aktenstücke*, 1860, 59; Katona, *Historia Critica*, XXX, 629-635; *Correspondance politique de Bethlen*, 221; Les Mémoires de Jean Kemény, 9; Andreas Komáromy sur Rhédey, *Arch. de l'histoire militaire*, 1894, 464; Hatvani, *Les archives de Bruzelles*, IV, 240-242; Gindely, *Geschichte*, III, 279; Id., *Archives*, 222; *La chronique de Pethő*, 190; Chernel, *Le présent et le passé de Kőszeg*, II, 66-67.

2. Gindely, *Archives*, 229-233; Katona, XXX, 636; *Mitteilungen des K. K. Kriegsarchivs*, 1887, *Kriegschronik*, I.

3. Waitzen, sur le Danube, au nord de Budapest.

4. Le journal de Ladislas Révay (*Arch. historiques hongroises*, III, 245); Arnold Ipolyi, *Les*

Au même moment la cause de Bethlen reçut un coup plus dur encore : la défaite de l'armée de Frédéric du Palatinat par celle de la Ligue, à la Montagne-Blanche, le 8 novembre, et l'écrasement définitif, par là, de l'insurrection bohême.

Bethlen déclina devant lui-même et ses amis toute responsabilité dans cette défaite. Il avait à temps prévenu le duc d'Anhalt de ne pas laisser le duc de Bavière faire sa jonction avec Buquoy et de chasser celui-ci de son camp fortifié avant l'arrivée de ces grands renforts¹. Mais le duc d'Anhalt ne pouvait pas accepter d'exposer ses 20,000 hommes, l'unique pilier de l'indépendance bohême, à une attaque meurtrière où les soldats de Buquoy auraient pu les décimer. Il escomptait que l'armée de Buquoy s'éloignerait à la suite de la guerre menée par Bethlen. Mais cette guerre se révéla moins efficace qu'il ne l'avait espéré². Après la réunion des deux armées de Buquoy et du duc de Bavière, Bethlen conseilla au duc d'Anhalt de ne pas livrer bataille³. C'est au moyen de guérillas qu'il voulait épuiser l'armée catholique. A cet effet, il envoya, avant le 8 novembre, 5,000 cavaliers au camp du duc. Ceux-ci ne cessèrent de harceler l'armée catholique, mais l'énergie de Tilly parvint à reprendre l'avantage et à contraindre le duc à une bataille désastreuse. La cavalerie légère hongroise n'aimait pas à s'engager en face des grandes armées. Toutefois, la situation du duc d'Anhalt aurait pu s'améliorer si cette cavalerie de 5,000 hommes, mise en marche sous Siméon Pécsy, le 28 octobre, avait pu se joindre à son armée. Mais, à cinq lieues de Prague, elle reçut la nouvelle de la fuite de Frédéric⁴.

L'annonce de la défaite de la Montagne-Blanche impressionna vivement l'opinion publique hongroise. En voyant le découragement général, Bethlen lui-même fut ébranlé. Il fit transporter la Sainte-Couronne, le 14 novembre, de Pozsony à Zolyom⁵. Mais il ne désespéra point, d'autant moins que les suites de la défaite de la Montagne-Blanche n'affectaient pas du tout la Hongrie. Au contraire, les possessions de Bethlen augmentaient de jour en jour. En décembre 1620, toutes les

correspondances de Rimay, 236, 239 ; Miko, *Contributions à l'histoire de Transylvanie*, I, 327, 333 ; Rapport de Molard (Doc. de Kufstein), *Arch. hist.*, 1879, 419.

1. Gindely, *Archives*, 89.

2. Jules Krebs, *Die Schlacht am weissen Berge bei Prag*. Breslau, 1879.

3. Pray, *Principatus*, 207.

4. Travail de Krebs ; Miko, *Contributions à l'histoire de Transylvanie*, I, 337-340 ; Katona, XXX, 539 ; Gindely, *Geschichte*, III, 351 ; D' Elvert, *Beiträge zur Geschichte der böhmischen Länder*, III. Brünn, 1875, 562.

5. Stiavnica, Altsohl.

grandes villes de Hongrie, à l'exception de Győr et de Komárom, lui appartenaient¹.

Un mois avant la bataille de la Montagne-Blanche, il avait, bien qu'il n'eût pas lieu de désespérer, voulu entreprendre des pourparlers avec la Cour impériale ; mais l'Empereur avait catégoriquement repoussé sa tentative².

Cependant, l'idée de pourparlers se présentait sous une forme telle que la Cour ne pouvait l'éloigner définitivement. Les ambassadeurs de Louis XIII qui résidaient à Vienne trouvèrent exorbitants les succès de Ferdinand au commencement d'octobre 1620. Ils avaient naguère essayé de conclure la paix en faveur de l'Empereur ; ils craignaient maintenant que son armée n'anéantit complètement la puissance de Bethlen et voulurent donc que celui-ci traitât avant le désastre. Prenant texte de la réponse faite à Sigogné à Besztercebánya, ils prièrent le prince de leur faire savoir où et quand il serait disposé à apprendre d'eux la décision de l'Empereur.

Bethlen répondit qu'il les recevrait volontiers. Angoulême interrogea l'Empereur sur ses intentions. Ferdinand ne voyait pas favorablement cette intervention, mais ne voulait pas désappointer Angoulême. Le 18 octobre, celui-ci, Béthune et Préaux arrivèrent à Pozsony. Les Hongrois se réjouirent de leur entrée pompeuse ; de leur côté, ils furent satisfaits de la réception magnifique qui leur fut faite ; dans leur rapport, ils n'oublièrent pas de noter que la politesse avec laquelle les Hongrois honoraient Louis XIII était sans trace de barbarie. La déclaration du duc d'Angoulême, que l'entremise du roi de France était une garantie suffisante de la durée de la paix, fit grande impression sur l'entourage de Bethlen, qui n'avait jamais eu beaucoup de confiance dans les promesses de Ferdinand, trop dépendant de la cour d'Espagne ; mais elle ne toucha pas assez Bethlen pour qu'il fit des concessions à la légère. Ses espoirs et sa confiance en soi dépassaient les craintes qu'il avait eues à l'époque de la bataille de la Montagne-Blanche ; sa conduite reflète ses dispositions.

Elle montre que Bethlen n'attendait pas grand'chose de la Cour impériale. Ces pourparlers lui servaient, une fois de plus, à prouver sa volonté de conciliation, et en même temps à s'instruire exactement des concessions auxquelles la Cour était disposée, afin d'y conformer ses actes par la suite.

1. *Le palatin Nicolas Esterházy*, I, 161 ; Miko, *Contributions à l'histoire de Transylvanie*, I, 340, 341 ; Grégoire Pethő, *Chroniques*, 192 ; Katona, XXX, 652, 655.

2. *Le palatin Nicolas Esterházy*, I, 157.

Les véritables pourparlers ne furent engagée que le 25 janvier 1621 dans la ville frontière de Hainburg, l'Empereur s'étant refusé à traiter avec Bethlen sur le territoire hongrois. Au jour prévu, l'Empereur, Bethlen, les envoyés de la Diète de Hongrie et l'ambassade française se présentèrent à Hainburg. Sans la médiation des Français, la réunion aurait été vite terminée. Mais bientôt la Cour éleva sans cesse ses offres à Bethlen. Au milieu de mars, elle lui promettait quatre comitats et deux principautés silésiennes, au lieu des treize comitats qu'il avait demandés ; l'ambassadeur du prince fit savoir en secret à celui du roi de France que son maître se contenterait à la rigueur de sept comitats. Le 8 avril, les médiateurs français transmirent aux représentants de Bethlen la dernière proposition de Ferdinand. L'Empereur exigeait que Bethlen renoncât au titre de roi, qu'il lui rendit la couronne et lui restituât les biens confisqués sur l'Église et les particuliers. Pour prix de son acceptation de ces conditions, il lui céderait, outre quatre comitats hongrois, les deux principautés d'Oppeln et de Ratibor en Silésie, reconnaîtrait son titre de prince, lui donnerait 100,000 florins et une forteresse hongroise.

Mais Bethlen exigea plus de territoire et aussi, au nom de la Diète, l'assurance formelle que la liberté politique et du culte serait accordée au pays entier. Il aurait bien voulu conclure avec la Cour un armistice durable et à longue échéance, comme avait été celui de Pozsony, et, à son expiration, convoquer de nouveau une Diète semblable à celle de Besztercebánya. La Cour comprit qu'il ne cherchait qu'à gagner du temps pour reconstituer ses forces et attendre l'aide des Turcs, dont il pouvait espérer mieux qu'en 1620, car le Divan considérait alors comme indispensable l'attaque directe de Bethlen contre l'Empereur. C'est dans ces conditions que, le 22 avril 1621, se sépara la conférence de Hainburg¹.

La situation de Bethlen s'aggrava après ces pourparlers. Beaucoup l'abandonnèrent, même ses émissaires de Hainburg. Le palatin Forgách s'était ouvertement détaché de lui depuis le milieu de mars ; la fidélité même du chancelier Siméon Péchy était sujette à caution. Le nombre des indifférents et des traîtres augmentait sans cesse. Bien que le Divan, au cours d'un débat d'une journée entière, le 3 février, eût

1. Gindely, *Geschichte*, III, 277 ; IV, 237, 241 ; *Ambassade extraordinaire de M. le duc d'Angoulême*, 292-497 ; *Arch. hist.*, 1894, 466 ; Hurter, *Geschichte Ferdinands*, VIII, 399 ; Frankl et Rath, *Écrits de Dallos*, 1867, 66-80 ; *Arch. hist.*, 1888, 614, 618, 626-628 ; Katona, XXX, 663 ; Frankl, *Pierre Pazmany*, I, 581 ; Miko, *Contributions à l'histoire de Transylvanie*, II, 385 ; *Archives de l'époque turco-hongroise*, I, 267, 272.

décidé de soutenir Bethlen, il n'envoya pas d'*adhnamé*, ne voulant pas consentir à de grands sacrifices pour le prince¹.

Bethlen resta inébranlable, non seulement parce qu'il ne voulait pas accepter des conditions aussi humiliantes après l'armistice de Pozsony et la Diète de Besztercebánya, mais parce qu'il redoutait que la Cour impériale, se sentant libre, écrasât sans pitié le protestantisme en Hongrie, abrogeât le droit de libre élection du roi national, laissât tomber la convocation de la Diète et extirpât même les États-Généraux, comme elle faisait alors en Bohême et en Moravie. Cette crainte n'était pas sans fondement. Il continua donc la lutte pour écarter ce danger.

Jamais il ne fut si admirable que pendant la campagne de 1621, où il dut se défendre contre les attaques armées de ses partisans révoltés et lutter contre la Diète, lasse de la longueur de la guerre, pendant que l'armée victorieuse de Buquoy le poursuivait. Pour sa chance, Buquoy, élève de l'Espagnol Mendoza, était un général lent, méfiant, très circonspect et très méthodique ; mais il n'en était pas moins un ennemi redoutable. Le 21 avril 1621, à Vienne, quand il prit congé de Ferdinand, celui-ci, en signe de particulière faveur, ôta son gant pour serrer la main de son général.

Buquoy se dirigea d'abord sur Pozsony. Dans les rangs de son armée, le jeune Descartes entra aussi sur le territoire hongrois². La situation sembla à Bethlen tellement alarmante qu'il fit transporter la couronne de Zólyom à Kassa, et, plus tard, plus loin vers l'Est, à Ecsed. Mais le danger ne faisait qu'augmenter ses forces.

Il était plus alerte et plus souple d'intelligence que jamais. Les batailles décisives de la guerre furent livrées autour d'Érsekújvár³. Le 20 mai, Buquoy arriva sur le champ de bataille avec son armée de 12,000 hommes. Il y devait apprendre à ses dépens quels résultats formidables pouvait obtenir la tactique de la cavalerie légère hongroise quand Bethlen dirigeait les opérations. Lui-même fut tué au cours de l'une de ces attaques, et les débris de son armée s'enfuirent vers l'Ouest. Bethlen se révélait donc un ennemi redoutable, même quand il n'était secouru par personne. Il est vrai que, sur l'ordre de son souverain Frédéric du Palatinat, alors en fuite, le margrave de Jägerndorf, Georges Jean, entra en Hongrie à la tête de 8,000 hommes et se joignit à Bethlen le 9 août. Il trouva auprès du prince plusieurs émigrés, le

1. *Cahiers historiques et archéologiques de Győr*, II, 354 ; *Arch. hist.*, 1878, I, 24 ; *Arch. hist. nationales de l'époque turque en Hongrie*, I, 271, 274 ; *Correspondance politique de Bethlen*, 238.

2. Krebs, *ouvr. cité*, 41 ; *Theatrum Europaeum*, I, 512.

3. Nové Zámky, Neuhausel.

comte Thurn et l'Autrichien Hofkirchen, occupés de la réalisation de leurs rêves. Mais, à ce moment, Bethlen avait déjà achevé le plus dur de la guerre. Il utilisa l'aide du margrave de Jägerndorf pour dévaster les provinces héréditaires, jusqu'à la Silésie et la frontière tchèque¹.

Mais Bethlen demeurait presque seul pour traverser le plus difficile de l'année 1621. Il ne pouvait pas utiliser l'amitié de Frédéric. Au moment où le roi de Bohême, après sa déroute, se réfugiait à Breslau, Bethlen envoya à sa cour l'un de ses secrétaires pour le presser de conclure la paix avec Ferdinand, faute de quoi il la conclurait lui-même. A ce moment, il offrit en effet à Ferdinand une double paix, avec la Hongrie et la Bohême².

Mais les pourparlers de Hainburg éliminèrent ce projet. Bethlen encouragea son allié malheureux à la résistance. Quand Frédéric quitta Breslau, Bethlen lui demanda de rentrer en Silésie pour encourager ses anciens partisans. Mais le souverain détrôné ne reçut cette lettre qu'à La Haye, où il arriva en avril 1621. De là, les larmes aux yeux, il répondit au « roi de Hongrie » par une lettre lamentable, où il lui dépeignait son triste sort. Le duc de Bavière menace le haut Palatinat, tandis que le comte Spinola ravage le Palatinat du Rhin. L'Union protestante, au lieu de protéger les domaines héréditaires du souverain protestant, l'abandonne, dépose les armes et « rompt les liens de l'alliance ». Il fuit donc, accablé sous la mise au ban de l'Empire, trahi et vendu. Mais il ne veut pas renoncer à tout espoir : l'Angleterre, le Danemark, la Suède et les souverains protestants allemands ne peuvent pas l'abandonner complètement³.

Espérances vaines. En 1621, c'est plutôt Mansfeld, le chef mercenaire, qui défend la cause des protestants en Allemagne. Il cause beaucoup d'ennuis à l'Empereur, tantôt en Bohême, tantôt dans le Palatinat ou sur le Rhin. Il avise Bethlen de ses exploits en lui demandant 2,000 cavaliers⁴. Bethlen se réjouit de ses succès, mais l'armée de Mansfeld est très loin de la frontière et s'en éloigne trop constamment pour qu'on sente son influence sur le théâtre de la guerre en Hongrie. Il

1. Chlumecky, *Die Regesten der Archive im Markgrathume Mähren*, Brünn, 1856, I, 259; *Correspondances du prince Bethlen*, 188; Gindely, *Archives*, 293; *Correspondance politique de Bethlen*, 245, 324, 338; *Theatrum Europaeum*, I, 513; *Mémoires de Jean Kemény*, 39; Hallwich, *Gestalten aus Wallensteins Lager*, II, 30; *Arch. hist.*, 1879, 209, 214; D'Elvert, *Beiträge*, III, 100; Gindely, *Geschichte*, IV, 257; Klopp, *Der dreissigjährige Krieg*, II, 79; Katona, XXX, 699; *Arch. hist.*, 1882, 130.

2. Onno Klopp, *ouvr. cité*, II, 11.

3. Gindely, *Archives*, 279, 284.

4. Klopp, *ouvr. cité*, 41.

aurait été peu opportun de fournir une cavalerie à Mansfeld au moment où Bethlen lui-même en avait si grand besoin ; il n'avait jamais cédé ses soldats à ses alliés sans compensation. Sa situation avait été déjà sérieusement compromise par le non-paiement des subsides promis. Cherchant une compensation à ses pertes, c'est vers Venise qu'il dirigea ses regards.

Il connaissait l'importance de la question de la Valteline. Il savait fort bien que la république de Venise, inquiète des projets de contact direct entre les Habsbourg d'Espagne et d'Allemagne par la Valteline, s'intéressait vivement au résultat des guerres de Bohême et des siennes. Frédéric déjà aurait voulu que cet intérêt se transformât en une participation active. Son agent secret, Henri Tecknau, qui arriva au début de 1620 à Venise, fit au doge de séduisantes propositions : le roi de Bohême s'engagerait à empêcher Fiume et Zengg de tomber aux mains des Espagnols et se chargerait également de garantir le libre passage des troupes de la République à travers la Carniole et la Styrie. Dans ces propositions, il englobait probablement, avec le consentement de Bethlen, les avantages offerts par l'alliance de celui-ci. Mais les hommes d'État de Venise n'avaient guère confiance dans l'avenir du « roi d'hiver », et les écus vénitiens ne prirent point le chemin de Prague ; le 21 avril 1620, le doge se borna à remercier poliment, par lettre, de la bonne volonté manifestée à l'égard de la République¹.

Après l'insuccès de la conférence de Hainburg, Bethlen, prenant texte de cette lettre, voulut reprendre les pourparlers de Tecknau. Au milieu d'avril 1621, il envoya à Venise Gáspár Szunyogh et Illés Ványai. Avec les envoyés voyageait un nommé Laurent Agazza, noble de Verceil, qui se vantait d'être au service du roi de Bohême, du roi de Danemark, du duc de Savoie, des souverains allemands et surtout de Bethlen.

Cette ambassade arriva le 28 mai à Spalato. Le Conseil de Venise était embarrassé. Il ne voulait pas offenser Bethlen, mais il désirait également se garder de passer pour allié des sujets rebelles de l'Empereur. Il donna donc l'ordre de ravitailler l'ambassade pendant sa traversée vers Venise, mais de telle façon que cet avantage semblât n'être qu'une politesse faite à des personnes privées et non à des envoyés chargés d'une mission.

1. Zwiedinek-Südenhorst, *Die Politik der Republik Venedig während des dreissigjährigen Krieges*. Stuttgart, 1882, 113.

Le 28 juin, par les soins de deux sénateurs, les envoyés de Bethlen furent introduits dans le palais du doge par une porte dérobée. Le doge, absent, était remplacé par Auguste Michiel. Szunyogh fit connaître en latin l'objet de leur mission. Bethlen, dit-il, n'avait pu répondre à la lettre du doge, n'osant envoyer aucun mandataire en ces temps troubles. Mais, aujourd'hui, il répond aux paroles aimables du doge en déclarant qu'il aspire à contracter une alliance avec la république de Venise. Il la tient en grande estime, car, malgré ses nombreux ennemis, elle a toujours pu sauvegarder ses lois nationales et sa liberté. Dans le temps où elle guerroyait contre l'archiduc Ferdinand, un diplomate vénitien est venu demander à Bethlen un renfort de cavalerie ; il n'était alors que le prince de la Transylvanie, mais aujourd'hui il est le roi légitime de la Hongrie et l'allié du sultan. Une alliance avec lui serait d'un grand avantage pour la République. Si celle-ci avait besoin de cavalerie, Bethlen pourrait lui en envoyer, car son pays en est merveilleusement riche. Il pourrait lui envoyer aussi de l'infanterie des provinces avoisinantes ; en outre, fournir, de Hongrie et de Transylvanie, de la cire, du cuivre, du mercure, du bétail et des moutons.

Michiel promit une prompte réponse à ces offres.

Deux jours plus tard, Agazza complétait par de précieux détails l'exposé de Szunyogh. La Hongrie s'est appauvrie dans des guerres continuelles, Bethlen a besoin d'argent, et la République est aussi riche en argent que la Hongrie en hommes prêts à se battre. Avec l'argent de Venise, Bethlen deviendrait si puissant qu'il obligerait l'Espagne à rendre la Valteline et les Grisons. Même si elle s'y refusait, les attaques de Bethlen contre les provinces impériales faciliteraient les conquêtes de Venise sur le continent.

Mais Venise ne croyait pas qu'en accordant des subsides à Bethlen elle pourrait libérer la Valteline. Le Conseil fit donc à Bethlen une réponse très courtoise, offrit à ses mandataires en présent des chaînes d'une valeur de 300 écus, mais ne lui donna pas le titre de roi et ne lui envoya pas de représentants pour traiter avec lui comme il l'avait espéré.

Szunyogh et Ványai revinrent le 24 août au camp de Bethlen. Pendant leur absence, le prince avait avancé victorieusement jusqu'à la frontière de l'Ouest ; aussi désirait-il plus que jamais l'argent de Venise. Dès le 4 septembre, il mit donc en route Alexandre Lucio, un Piémontais, qui depuis vingt ans parcourait l'Europe et avait, en 1620, accompagné l'envoyé de Frédéric le Palatin à Venise. La mission était secrète, et il voyageait sous les apparences d'un commerçant, avec deux

domestiques. Bethlen savait déjà que la République ne voulait pas s'engager dans une négociation ouverte, et Agazza n'était pas apte à assumer une tâche si délicate, parce que, dans sa dernière mission avec Szunyogh et Ványai, il s'était révélé cupide et peu sûr. Lucio se présenta le 28 octobre devant le Conseil. Il se plaignit que la République n'accordât pas à son maître le titre de roi. Le prince n'en était pas irrité et n'en rendait pas responsable la République ; mais il pensait que ses mandataires avaient dû commettre une faute quelconque. Il savait bien aussi que Venise, dans sa situation politique très délicate, ne pouvait pas donner une réponse définitive, mais il espérait que désormais elle ne serait pas si réservée : soutenu par une armée organisée avec l'argent de Venise, il pourrait faire aux Habsbourg assez de mal pour que l'Espagne fût obligée de concentrer toutes ses forces en Allemagne ; les souverains italiens auraient ainsi cause gagnée et s'affranchiraient. Jamais occasion ne serait meilleure de vaincre la dynastie autrichienne ; si on la laissait échapper, c'est la République et l'Italie qui en souffriraient.

Les faits semblaient justifier ce discours : l'archiduc Léopold occupait Coire, pendant que Fera conquerrait Chiavenna.

Le Conseil, dans sa réponse du 3 novembre, reconnut que ces faits avaient inquiété Venise. Mais c'était par des pourparlers à l'amiable, menés depuis un an avec la France, que la République se proposait de refouler les Espagnols. Le Conseil ne voulait pas blesser les sentiments de la cour de Vienne en acceptant les offres de Bethlen ; mais il se contentait en formules de politesses et assurait le prince de sa plus haute estime et de ses vœux les plus sincères pour son succès.

Lucio se montra fort ému quand le Conseil ne donna à Bethlen que le titre de prince. Mais bientôt on l'entreprit de tous côtés pour le convaincre « que l'on ne doit pas risquer de grandes choses pour des mots » ; aussi bien Bethlen ne s'était-il pas paré des emblèmes de la haute dignité qui lui était due pour ses vertus et ses mérites. Le raisonnement de Lucio, son éloquence, son pathétique restèrent inutiles. En vain, il décrivit le pouvoir et la force de son seigneur et défendit Bethlen contre les médisances répandues en toute l'Europe. En vain, il fit observer que les Français ne servaient que les intérêts des Espagnols, et il obtint encore moins de succès avec ses vives attaques contre ceux-ci, qui ne cherchaient, selon lui, que l'humiliation de l'Italie.

Pourtant, pour sa peine, le Conseil lui vota 500 scudi. En outre, au point de vue pratique, ces deux missions portèrent leurs fruits. Elles firent connaître au Conseil la présence auprès de Bethlen des émigrés.

Thurn, Hofkirchen et le margrave de Jägerndorf offrirent leurs services à la République. Le Conseil apprécia sérieusement ces offres. En outre, les deux ambassades servirent à Bethlen pour stimuler le commerce avec Venise¹.

Bethlen attendit en vain l'argent de Venise en 1621 ; aussi obtint-il des Turcs moins de soldats que ne lui en pouvait faire attendre la décision du Divan du 3 février. Il promit au Divan 100,000 florins contre une armée turco-tartare de 30,000 hommes. Toutes les promesses furent inutiles. Osman II conduisait lui-même son armée contre les Polonais et ne voulait pas se charger de deux campagnes. Il n'y eut au total que 400 soldats turcs dans l'armée de Bethlen durant toute la campagne de 1621. Ce n'est qu'après l'achèvement de la malheureuse guerre de Pologne que le sultan, à la fin, envoya au camp de Bethlen, à Nyitra, le mirza Djelal avec 3,000 Tatars. Quand cet événement se produisit, la guerre était presque finie, mais on pouvait se servir de ce renfort pour amener Ferdinand à la conciliation².

A ce moment, Bethlen ne pensait qu'à la paix ; il ne recevait point d'argent des souverains protestants ; la Diète de Hongrie l'avait abandonné, les Turcs l'aidaient à peine, et même à la fin de 1621 ses capitaines les plus courageux le suppliaient de faire la paix. Il déposa donc les armes.

1. Léopold Ováry, *Arch. des lettres de l'histoire des relations diplomatiques de Bethlen*, 5, 8, 32, 96. Dans son travail, Zwiedinek-Südenhorst s'est servi du manuscrit des documents publiés par Ováry. Nous ne pouvons laisser passer certaines remarques sans observations. Lucio n'avait pas dit (I, 272) que Bethlen regrettait le scandale par lequel la première mission s'était terminée. Dans les mémoires de Lucio, le mot scandale ne touchait qu'Agazza. Le désaveu de la mauvaise direction de la première ambassade n'est qu'une manœuvre diplomatique, et non un véritable jugement, et cependant Lucio donne légèrement tort aux deux mandataires hongrois. Zwiedinek-Südenhorst prétend que l'inconstance notoire du rusé Hongrois fut l'une des raisons, parmi d'autres, du refus par la République des offres de Bethlen. Mais Frédéric le Palatin, qui n'était point rusé, obtint à Venise aussi peu de succès que Bethlen. La situation stratégique et politique explique assez aisément la conduite du conseil de Venise ; le grief contre le Hongrois était en tout point superflu. La prétention que le Conseil aurait désavoué l'orgueil chauvin de Bethlen sur le point du titre royal est dénuée de fondement. Si le Conseil, malgré ses multiples soucis, avait eu le loisir de ridiculiser le chauvinisme hongrois, rien n'était plus simple pour lui que de renvoyer les mandataires du prince dès leur arrivée à Spalato, sans les laisser venir à Venise. Il est singulier de juger ainsi les pourparlers diplomatiques. Bethlen, qui use des formes diplomatiques avec une grande modération et cherche à obtenir la reconnaissance de ses titres, est considéré comme un rusé et orgueilleux chauvin, mais de Venise, appliquée à ménager à la fois et la cour de Vienne et le prince, on dit seulement qu'elle fait briller l'art et la finesse de sa diplomatie.

2. *Arch. historiques de l'époque turco-hongroise*, 311-353 ; Miko, *Contributions à l'histoire de la Transylvanie*, I, 233-234 ; Hammer, *Geschichte des osmanischen Reiches*, II, 791 ; *Arch. hist.* 1882, 414.

Mais le résultat de l'effort de 1621 et l'aide des Tatars furent tellement efficaces que Ferdinand lui accorda à la fin de 1621 presque tout ce qu'il lui avait refusé précédemment à Hainburg. Si, à la paix de Nikolsburg, signée le 6 janvier par lui et le 7 par Ferdinand, Bethlen abdiqua son titre royal et renonça à ses conquêtes, Ferdinand, par contre, le proclama prince du Saint-Empire et lui remit en propriété perpétuelle les principautés d'Oppeln et de Ratibor. En outre, il lui céda, à vie, sept comitats de la Hongrie orientale. Mais le point le plus important était la sanction donnée par Ferdinand aux articles du traité de Vienne et des lois de 1608 et sa promesse de faire insérer son diplôme de couronnement parmi les lois dans une Diète qui serait convoquée dans un délai maximum de six mois.

Sans les batailles de Bethlen, Ferdinand aurait passé sous silence les décisions du traité de Vienne et les lois de 1608 et tout essayé pour changer le régime politique du pays suivant la méthode qu'il avait employée en Bohême.

On peut donc dire en toute conscience que Bethlen sauva l'œuvre de Bocskay¹.

IV

LES DERNIÈRES ATTAQUES DE BETHLEN

Bethlen n'était pas absolument satisfait de la paix de Nikolsburg. Selon quelques-uns, il aurait dit : « Je rentre en Transylvanie, et je m'y reposerai un peu de temps, pour en ressortir ensuite. »

Ce n'était pas pour se contenter de sept comitats qu'il s'était fait élire roi à Besztercebánya. Il ne croyait d'ailleurs pas que Ferdinand exécuterait strictement les clauses du traité de Nikolsburg, en quoi il avait raison dans une certaine mesure ; mais les manquements au traité n'étaient pas assez importants pour justifier un appel aux armes.

Ce n'est plus l'état intérieur de la Hongrie qui le déterminait, mais la situation internationale.

Le Divan n'avait pas été satisfait de le voir conclure la paix de Nikolsburg. Il aurait préféré le voir aux prises avec Ferdinand, car la situation intérieure de la Turquie était très troublée. Les janissaires révoltés avaient tué Osman. Les grands vizirs se succédaient, le trône

1. *Le palatin comte Nicolas Esterházy*, I, 206-296 ; Frankl, *Pierre Pázmány*, I, 592-606 ; Firnhaber, *Aktenstücke*, 13-36 ; Jászai, *Letres, documents* (manuscrit Musée nat.) ; Katona, XXX, 978 ; *Correspondance du prince Bethlen*, 195.

était occupé tantôt par des idiots, tantôt par des enfants. L'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, Thomas Roe, écrivait en 1622 : « Le corps entier de l'Empire turc est malade. » Dans cette confusion, la politique générale des gouvernants turcs fut de soutenir Bethlen. On lui fit remise du tribut de 1621 et aussi, semble-t-il, de celui de l'année suivante. Au commencement de 1623, le Divan décida d'envoyer à ses côtés plusieurs pachas avec une forte armée sous la direction d'un serdar¹.

Ainsi advenait à Bethlen, en 1623, ce qu'il n'avait pu, malgré son désir, obtenir depuis 1619. Pour ne pas laisser échapper l'occasion, il chercha des alliés parmi les États de l'Europe occidentale.

La Hollande ne pouvait regarder avec indifférence ses entreprises. L'ambassadeur des Provinces-Unies à Constantinople défendait les intérêts de Bethlen comme s'il avait été l'envoyé de Transylvanie. Bethlen attendait de la Hollande une aide bien plus puissante. Il en reçut quantité d'encouragements et de promesses ; mais son envoyé, Adam Vitzkow, revint de La Haye les mains vides².

A Constantinople, en 1622, Thomas Roe conseilla au grand vizir d'interdire à Bethlen une nouvelle attaque. Il agissait selon les ordres de Jacques I^{er}, qui, en sollicitant la main de l'infante pour son fils, put avec grand plaisir annoncer à Madrid qu'il avait sauvé la paix³ de la chrétienté. Mais, après avoir perdu l'espoir de conclure cette union et voyant qu'il n'aurait pas l'occasion de reconquérir le Palatinat à l'amiable, il considéra Bethlen d'un autre oeil. Il aurait été tout disposé à encourager l'ami des Turcs, précédemment si dédaigné. L'opinion de Thomas Roe sur Bethlen se modifia aussi en 1623. Mais le secrétaire d'État Conway tenait l'octroi d'une aide financière à Bethlen pour très hasardeux, « parce que le prince de Transylvanie est

1. Frankel, *Correspondance de Pázmány*.

2. *Arch. historiques de l'époque turque en Hongrie*, I, 395-398, la publication d'Ováry déjà citée p. 524. De Gids (Amsterdam, 1873-1895-1896) ; Klopp, *Der dreissigjährige Krieg*, II, 404. La prétendue déclaration du prince d'Orange est incompréhensible : le prince connaissait Bethlen ; pourquoi aurait-il dit : « Je ne sais pas s'il existe quelque part un Gabriel Bethlen ? »

3. *Correspondances du prince Bethlen*, 221 ; *The negotiations of Sir Thomas Roe*, 75-106. Les historiens ont l'habitude de citer une lettre de Jacques I^{er} à Bethlen de la fin de 1621, où le roi promet un grand secours d'argent et incite Bethlen à occuper toute la Hongrie. Cette lettre, qui vit le jour la première fois dans l'*Archiv* de Hormayr en 1828, est très suspecte. Le secrétaire d'État Calvert écrivait en 1622 à Roe : « His Majestie hitherto would never have anything to do with him » (avec Bethlen) (*Negotiations*). Comment peut-on accorder la déclaration de Calvert avec la lettre de Jacques I^{er} ?

un homme inconstant qui se montre tout disposé à déposer les armes quand ses intérêts l'exigent¹ ».

Bethlen considérait toujours les complications de la question de la Valteline. Il voyait que la France et la République de Venise voulaient barrer la route aux conquêtes espagnoles. Il chercha l'appui du roi Louis XIII. Dans une lettre à Césy, ambassadeur de France à Constantinople, il manifesta le désir d'envoyer un mandataire à Paris. Césy, qui ne devait ni trop soutenir ni contrecarrer ses projets, lui répondit par une lettre pleine de phrases banales².

Venise se montrait un peu plus favorable. Zorzi Giustinian, le bailo, suivait l'exemple de Cornelius de Haga, l'envoyé de Hollande³. Le Conseil voyait d'un bon œil les mandataires de Bethlen, qui ne s'occupaient pas uniquement de leur mission politique. En 1622, Étienne Hatvani transporta 100 doubles quinaux de mercure et 50 de cire de Transylvanie à Venise. Il les vendit 10,000 florins et convertit cette somme en achats importants. Avec ses précieuses marchandises, il rapporta certainement des nouvelles politiques. En 1623, il revint à Venise pour y faire des achats, mais en même temps s'acquitter d'une importante mission politique. Il se présenta au siège du Conseil le 15 septembre. Son maître, disait-il, favoriserait l'alliance de Venise, de la France et de la Savoie, étant disposé à ne pas déposer les armes aussi longtemps que la République ne le désirerait pas. Si Venise lui envoyait des ambassadeurs pour conclure une alliance, il s'engagerait à libérer la Valteline.

Le Conseil se conduisit, cette fois encore, comme en 1621. Il craignait à la fois de blesser la cour d'Autriche et de se fermer toute voie d'entente avec Bethlen. Il ne ménagea aux ambassadeurs ni les cadeaux, ni l'argent, ni les bonnes paroles, mais n'envoya pas de mandataires à Bethlen. Il n'est pas exact que la République ait fait passer une forte somme au prince, comme on le supposait alors à Vienne; elle avait assez de dépenses à faire pour des ennemis de l'Espagne plus proches d'elle que Bethlen. La vérité est qu'elle regardait avec plus d'intérêt ses entreprises et voyait que l'attaque du prince la servirait en Valteline et à la frontière austro-vénitienne⁴.

1. Rusdorf, *Mémoires et négociations secrètes*, I, 184, 360 (franç.); *Negotiations of Sir Thomas Roe*, 175.

2. *Arch. historiques nationales de l'époque turco-hongroise*, I, 392; Hurmuzaki, *Documente. Supplément I*, vol. I, 202, 215, 218.

3. Hurmuzaki, *ouvr. cité*, 202.

4. Ováry, *Arch. des lettres*, 125-133; Zwiedineck-Südenhorst, *Ibid.*, II, 18-22; baron Béla Radvanszky, *Souvenirs de notre histoire intérieure*.

De cette attaque, personne n'attendait davantage que Frédéric du Palatinat, dépossédé en 1623 de ses États héréditaires et de sa dignité d'électeur. Le 19 octobre 1622, à La Haye, Georges Petendy, envoyé de Bethlen, lui faisait part des vastes plans de son maître, qui cherchait à briser la puissance de l'Empereur. Encore fallait-il que Frédéric obtint de l'argent de ses amis, car, sans argent, Bethlen ne pouvait réussir. Frédéric reçut Petendy avec une grande satisfaction, mais il ne put pas envoyer d'argent. Par contre, il encouragea Bethlen, en disant que Mansfeld et Christian de Halberstadt, qui défendaient par les armes sa propre cause, assureraient le succès de l'attaque du prince. Thurn et le margrave de Jägerndorf attendaient également l'attaque de 1623. Par leur entremise s'établit bientôt un échange très actif de lettres et de conversations entre les partisans de Frédéric et de Bethlen. On parlait de grands projets militaires.

Le théâtre de la guerre qu'on envisageait s'étendait très loin sur le territoire polonais, sur l'Italie et sur les provinces allemandes de Ferdinand. On tenait pour possible d'abaisser les États catholiques, de rétablir Frédéric dans sa dignité et de faire Bethlen roi de Hongrie et de Pologne. La mission de Thurn à Constantinople et le voyage de Petendy dans la capitale turque avaient trait à ce grand rêve politique. Bethlen se réjouissait de voir que ces espoirs encourageaient ses amis à agir. Il pensait lui-même que le mouvement en Allemagne influencerait favorablement sur son entreprise. Lorsqu'en mai 1623, à Gyulafehérvár, l'envoyé de Christian de Halberstadt le pria d'aider par une campagne l'entreprise militaire de son maître, Bethlen lui répondit qu'à l'instant où Christian lui ferait savoir le moment du début de l'affaire et la direction à prendre, il enverrait le margrave de Jägerndorf se joindre au chef allemand. Entre temps, il ferait marcher le pacha de Bosnie contre la Styrie, et les Tatars s'aventureraient très loin, peut-être jusqu'en Bavière. Enfin lui-même, en compagnie des pachas de Temesvár et d'Eger, prendrait le chemin de la frontière du Nord aussitôt que les épis seraient mûrs.

Il est certain que Bethlen voulait se joindre à Christian de Halberstadt soit en Moravie, soit en Silésie. Mais Tilly battit le chef protestant, le 6 août, à Stadtlohn, et dès lors le plan de guerre de mai ne fut plus réalisable.

Bethlen n'en fut pas découragé. Il n'avait pas pris les armes pour assurer la fortune de Frédéric : c'est de la gloire de Pozsony et de Besztercebánya qu'il s'inspirait. Il aurait été très heureux de la victoire du

protestantisme allemand, mais il avait confiance surtout dans sa propre force et dans l'aide que lui accordaient les Turcs¹.

Le 13 septembre 1623, il entra à Kassa, centre de ses domaines en Hongrie, avec une partie de son armée. Dans des circonstances semblables à celles de 1619, il berçait la cour de Vienne, par ses diverses négociations, dans un sentiment de sécurité. Le 15 octobre, il se joignait au serdar Ibrahim au camp de Nagyszombat. Son armée transylvaine, ses mercenaires hongrois et allemands, en petit nombre, les renforts de la Moldavie et de la Valachie, portaient à plus de 40,000 le nombre de ses soldats².

A cette grande armée, Ferdinand n'avait guère à opposer que 10,000 hommes, réunis sous le commandement de Jérôme Carafa, marquis de Monte-Negro. La Cour craignait pour Pozsony aussi bien que pour Vienne, où le manque des transports de denrées alimentaires de Hongrie causait une grande cherté de vie. Monte-Negro devait approcher de Pozsony par la rive droite de la Morava. Quand Bethlen apprit qu'il traversait le fleuve, il le poursuivit avec toute son armée. Les généraux impériaux, entre autres Wallenstein, n'osaient pas s'avancer au delà de Göding, craignant, s'ils allaient trop loin, que la cavalerie de Bethlen n'empêchât l'approvisionnement de leur armée et ensuite ne l'anéantît complètement. A Göding, la Morava, les forêts, les marécages et de puissants remparts protégeaient les soldats de Monte-Negro. Bethlen encercla le camp ; ne pouvant le prendre d'assaut, il voulut l'affamer. Monte-Negro et Wallenstein se croyaient déjà perdus, quand leur arriva du secours en la personne de Stanislas Thurzo, palatin de Hongrie, qui conclut une trêve avec Bethlen le 20 novembre, sauvant ainsi le camp impérial bloqué depuis vingt-trois jours. Bien des gens s'étonnèrent que Bethlen eût ouvert la soucière et laissé partir l'ennemi, déjà réduit à sa merci.

Cette tournure inattendue des événements avait des causes sérieuses, politiques et militaires. Le froid de novembre rendait déjà pénible la vie des camps ; les armées hongroises murmuraient et voulaient rentrer dans leurs foyers en emportant le butin de Moravie ; en outre, le ravitaillement de l'armée devenait de plus en plus difficile sur un ter-

1. Gindely-Acsády, *Gabriel Bethlen*. Budapest, 1890, 68, 69 ; *Negociations of Sir Thomas Roe*, 129 ; F. Tadra, *Beiträge zur Geschichte des Feldzuges Bethlen Gabors gegen Ferdinand im Jahre 1623* (Arch. f. oesterr. Geschichte, LV) ; Le palatin comte Nicolas Esterházy, II, 44, et surtout M. Ritter, *Untersuchungen über die pfälzische Politik am Ende des Jahres 1622 u. zu Anfang des Jahres 1623* (*Historische Zeitschrift*, Neue Folge Bd. XXX, VIII, 407).

2. Kemény, *Mémoires*, 52 ; Ováry, *ouvr. cité*, 294 ; Jászay, *Documents. La lettre de Stanislas Thurzó* ; D' Elvert, *Beiträge zur Geschichte...*, III, 124.

ritoire dévasté, et le Turc, venu plutôt pour piller que pour se battre, ne se laissait, depuis le 26 octobre, que très difficilement retenir au camp. Bethlen craignait quelque accident du fait de l'indiscipline de son armée ; il redoutait aussi que l'ennemi ne s'échappât ou ne l'attaquât.

Les raisons politiques étaient encore plus importantes. Bethlen savait fort bien qu'en anéantissant Monte-Negro il ne briserait pas encore définitivement la force de l'Empereur, et qu'au contraire il serait obligé de continuer une guerre pour laquelle il n'avait plus d'argent, et dont l'issue était très douteuse ; tandis qu'en concluant un armistice il pouvait à bon droit prétendre qu'il aurait pu ravager les provinces de l'Empereur jusqu'à Prague, s'il n'eût écouté ses bons sentiments envers celui-ci¹. Aussi s'empressait-il de montrer plus que jamais sa bonne volonté.

Nous ne comprendrions pas la raison de cette attitude, si nous ne connaissions l'objet de l'ambassade qu'il envoya à Vienne, le 7 février 1624, sous la direction de Farkas Kamuthy. Elle avait à demander pour lui la main de la fille de Ferdinand. Suzanne Károlyi, sa bonne ménagère et femme fidèle, était morte en mai 1622. Bethlen songeait à un mariage illustre et voulait rehausser son titre de prince du Saint-Empire par la gloire d'une alliance avec les Habsbourg. Il avait jeté ses vues sur la seconde fille de Ferdinand, Renée-Cécile, qui n'avait à cette époque que douze ans, trente de moins que son prétendant. Une fois devenu le gendre de l'Empereur, Bethlen, disaient ses ambassadeurs, accepterait de demeurer gouverneur de toute la Hongrie, sans le titre de roi, mais avec certains des pouvoirs du roi. Pour traitement, il ne demandait que les revenus des mines de cuivre de Besztercebánya, somme imposante à cette époque. Ferdinand n'aurait plus rien à craindre des Turcs ; Bethlen empêcherait toute attaque de leur part et, même, avec l'aide de Ferdinand, les chasserait.

Cette offre de mariage parut ridicule à la Cour ; mais les Espagnols, qui auraient bien voulu délivrer à jamais Ferdinand des perpétuels troubles d'Orient, la traitèrent sérieusement. Dès 1623 Olivarez faisait savoir aux ambassadeurs de Ferdinand que le roi d'Espagne n'était pas hostile à cette union, mais exigeait que Bethlen prouvât sa bonne foi en abjurant le protestantisme dès avant son mariage. En 1623, Bethlen

¹ Tadra, *ouvr. cité*, 410, 432 ; *Mémoires de Jean Kemény*, 56, 57. Sir Th. Roe juge bien les motifs politiques de Bethlen. « He might have forced them if he had pleased, but then he had made his estate desperate of any reconciliation with the emperor and must resolve to continue the war uncerteyne of the constancy of the Turks. » *Negotiations*, 208.

feignit encore de vouloir se convertir pour épouser Renée-Cécile. Mais, en 1624, se rendant compte que sa demande ne serait pas accueillie, il fit savoir à la Cour qu'elle pourrait aussi avoir son alliance sans le mariage¹. Celui-ci n'était pas, en réalité, le point le plus important de l'offre de Kamuthy.

Il ne faut pas non plus prendre au sérieux la promesse de Bethlen de chasser les Turcs de la Hongrie. Bien que le Turc fût depuis 1622 devenu « l'homme malade » — c'est Thomas Roe qui fut le premier à user de cette comparaison significative — Bethlen, tout comme ses prédécesseurs Moise Székely et Bocskay, était bien convaincu du contraire, c'est-à-dire de la grande puissance des Turcs, et il croyait que, pour éviter de tomber sous le joug de l'Empereur, la Transylvanie ainsi que la Hongrie devraient s'appuyer encore longtemps sur eux. S'il aspirait au gouvernement de la Hongrie, ce n'était pas seulement pour s'élever en rang et en puissance, mais aussi pour pouvoir, en s'appuyant sur ces deux grandes puissances, l'Empereur et le sultan, garantir l'existence des Hongrois de Transylvanie et de Hongrie. Sous un gouvernement protestant, il n'y aurait plus jamais à redouter de Contre-Réforme en Hongrie.

L'Empereur, en 1624, était beaucoup trop fort pour consentir à céder à Bethlen le gouvernement de la Hongrie, mais il ne l'était pas assez pour déplacer la base du traité de Nikolsburg. La paix conclue le 8 mai 1624 ne diffère point de ce traité sur les questions territoriales. Si Bethlen y renonçait à Oppeln et Ratibor, d'où il tirait un revenu annuel de 300,000 florins, il recevait des compensations en Hongrie. Mais il manquait dans cette paix de Vienne la sanction des libertés religieuses et constitutionnelles, bien que les partisans hongrois du prince l'eussent exigée de lui. Elle ne leur apportait une nouvelle garantie que dans la mesure où elle témoignait la puissance de Bethlen, qui, abandonné par les États occidentaux, peu soutenu par les Turcs, encore moins par la noblesse de Hongrie, demeurerait assez fort pour n'être pas obligé d'abandonner les gages de Nikolsburg².

La question de la paix ou de la guerre restait encore ouverte entre

1. Ováry, *ouvr. cité*, 318, 323, 324 ; Szilágyi, *Pièces sur l'histoire des alliances de Gabriel Bethlen*, 44-56 ; *Les écrits de Nicolas Dallos*, 215 ; Khevenhüller, *Annal. Ferdinand*, X, 168 ; *Arch. hist.*, 1899, 117.

2. Le texte de la paix donné dans Pray-Miller (*Principatus Gabr. Bethlen*) n'est pas authentique ; c'est celui de Khevenhüller (X, 599) qui l'est. Pour les pourparlers, voir Jászay, *Documents*, XI ; Michael Horváth, *Histoire de la Hongrie*, V ; Frankl, *Pierre Pázmány*, II ; La dissertation d'André Veress sur *Oppeln et Ratibor*, *Musée de Transylvanie*, 1897, 213. Voir encore Szilágyi, *Contributions*..., 60, 1.

le roi de Hongrie et le sultan, puisqu'en 1623 les troupes du pacha de Bosnie avaient combattu du côté de Bethlen. En outre, la validité du traité de Zsitva (1606) expirait en 1626, et, pour cette raison déjà, la Cour souhaitait d'entamer les pourparlers de paix avec le sultan en 1624. Bethlen s'offrit comme intermédiaire des deux côtés. Ferdinand, sous l'influence des magnats hongrois catholiques, refusa son offre. Le Divan fut plus sensible à ses flatteries. Le sultan Mourad lui fit remise du tribut transylvain pour 1623-1624, en ramena le montant annuel, à compter d'octobre 1624, de 15 à 10,000 écus et ordonna au pacha de Buda de consulter les agents de Bethlen lors des pourparlers de paix.

Les mandataires du prince, arrivés à Gyarmat, firent tous leurs efforts pour obtenir l'insertion dans le traité d'une clause qui aurait mis la liberté de la Transylvanie et des sept comitats sous la protection des deux empereurs. Nicolas Esterházy, ancêtre de la maison princière de ce nom, alors palatin de Hongrie, empêcha la réalisation de ce dessein, qui visait la réunion des sept comitats à la Transylvanie après la mort de Bethlen. C'est ici que l'on voit avec quelle rapidité Bethlen changeait ses grands projets en de petites visées pratiques. En 1624, il demandait le gouvernement de la Hongrie, mais en 1625 il se serait contenté de la réunion des sept comitats à la Transylvanie¹. Il croyait cependant alors pouvoir obtenir davantage ; il supposait que les guerres commencées par la révolte de la Bohême ne se développeraient qu'à ce moment en une véritable lutte européenne. Selon ses propres paroles pendant la campagne de 1624, il voyait qu'il n'était pas utile de guerroyer avec l'Allemand tant qu'on ne lui créait pas d'autres ennemis. Il trouvait donc nécessaire « d'établir un fondement solide pour les négociations avec les États chrétiens² ».

Pendant qu'il s'offrait à l'Empereur comme gendre et comme auxiliaire contre les Turcs, il sondait l'un après l'autre les ennemis des Habsbourg, pour savoir jusqu'à quel point et contre quel prix ils aspiraient à ses services.

Il voyait avec satisfaction le changement survenu dans la politique de la France envers lui. Après lui avoir été au début plutôt hostile et ne lui avoir prêté qu'un appui fort douteux, elle lui ouvrait maintenant — sans attendre qu'il y frappât — sa porte toute grande.

1. Paul Jaszay, *La paix de Gyarmat* (Arch. scient., 1837) ; *Le palatin Nicolas Esterházy*, II, 119-352 ; *Arch. hist.*, 1883, 131-148 ; *Acta Comititalia Regni Transylvaniae*, vol. VIII, 194, 239 ; XI, 183 ; Szilagyi, *Correspondance du prince Bethlen*, 296, 300 ; *The Negotiations of Sir Thomas Roe*, 454.

2. *Arch. historiques nationales de l'époque turco-hongroise*, I, 417.

Richelieu, qui avait pris la direction des affaires en 1624, estima très haut le rôle que Bethlen devait jouer dans la guerre pour la destruction de la puissance austro-espagnole. L'ambassadeur français Bocourt de Montalte partit le 2 janvier 1625 pour la Transylvanie, et le résultat de sa mission fut un échange très actif de communications écrites et verbales de Gyulafehérvár avec Paris d'une part, et de l'autre l'ambassade de France à Constantinople¹.

Il se présenta aussi à la cour de Transylvanie un ambassadeur de l'Union protestante, car on peut donner ce titre au capitaine Paul Strassburg, bien qu'il n'eût reçu aucune charge officielle de la part des États protestants. C'était Anstruther, l'ambassadeur anglais à Copenhague, qui l'avait recommandé à Frédéric du Palatinat à la fin de 1624. Frédéric demanda à son beau-père d'envoyer le capitaine auprès du souverain transylvain. Jacques I^{er} avait toujours horreur de l'idée d'envoyer un ambassadeur ou d'adresser une lettre à l'allié des païens. Le mandataire de Frédéric à Londres, Rusdorf, n'arriva pas à vaincre son antipathie, mais il obtint que le prince de Galles adressât une lettre à Thurn, pour confier aux bons soins de celui-ci l'affaire de Bethlen et de Strassburg. Après la campagne de 1623, Thurn quitta la Hongrie en promettant de mettre Bethlen au courant de la situation européenne. Engagé depuis au service de Venise, il se trouvait sur le territoire de la République quand Strassburg le rencontra. Thurn adressa le capitaine à Bethlen en qualité de représentant des États du Nord. Durant l'été de 1625, à son arrivée en Transylvanie, Strassburg raconta à Bethlen que les peuples du Nord, dont les ancêtres avaient envahi autrefois le monde entier, s'étaient tournés contre l'Empereur : une guerre violente et indéfinie menaçait Ferdinand. Il n'apprit pas beaucoup de nouvelles au prince. Les espérances de celui-ci étaient si excitées qu'il distribuait déjà les États de l'empire de Ferdinand. En mars 1625, Frédéric, avec des flatteries, le pria de lui abandonner la Moravie. Bethlen répondit avec éloquence au pathétique de Strassburg, mais, même parmi ces rêveries fantastiques et les promesses, il n'oubliait pas les dures exigences de la cruelle réalité. Mansfeld, le roi de Danemark et la Hollande, disait-il, font leur guerre avec de l'argent étranger : comment soutiendrait-il une si grande guerre si les puissances ne voulaient rien lui donner²?

Strassburg parla beaucoup à Bethlen des projets de Gustave-Adolphe.

1. Proposition de Sellar : *Ováry, op. cit.*, 159, et Gindely-Acsády, *Gabriel Bethlen*, 122.

2. Rusdorf, *Mémoires et négociations*, I, 406, 409 (français) ; *Arch. hist.*, 1883, 225-236 ; Gindely, *Arch. des doc.*, 409. La lettre de Moissesso : *Ováry, op. cit.*, 148.

Le souverain transylvain, comme beaucoup d'autres princes protestants, espérait que ce serait le roi de Suède qui dirigerait la coalition protestante. Dans ses plans pour l'écrasement de la puissance catholique, Gustave-Adolphe comptait aussi sur Gabriel Bethlen. Dès 1623, il aurait voulu le voir se joindre à lui en Silésie. Depuis lors, les deux souverains s'entretenaient de la manière et du lieu de leur jonction. En 1624, Bethlen avait envoyé en Suède le capitaine allemand Mathias Quadt, venu en Hongrie avec le margrave de Jägerndorf (qui mourut en 1624) et qu'il tenait pour un bon diplomate. Quadt et ses compagnons, déguisés en commerçants, passèrent par la Pologne, mais le roi Sigismond les fit arrêter, jugeant les commerçants dangereux. C'est par une autre voie que le roi de Suède reçut le message de Bethlen¹.

Le passage des ambassadeurs à travers le territoire ennemi était très difficile et ne se faisait d'ailleurs pas sans attirer l'attention. Bethlen jugea plus utile, pour s'enquérir des intentions des États européens à son égard, de s'adresser à leurs ambassadeurs à Constantinople. Les mandataires transylvains envoyés au Divan en 1625 remirent ses propositions aux ambassadeurs français, hollandais, vénitien et anglais. Il offrait d'entrer dans l'alliance européenne et de lui apporter l'appui de 40,000 soldats contre l'ennemi commun ; pour l'entretien de cette énorme armée, il demandait 40,000 écus par mois ; il ne ferait pas de paix sans l'avis de ses alliés et leur demandait aussi de ne conclure aucun traité sans l'y inclure lui-même. Les ambassadeurs trouvèrent la somme excessive. Thomas Roe déclara qu'il ne fallait pas conclure le traité dans la capitale turque, mais qu'il serait préférable que les représentants de Bethlen se rendissent successivement dans les capitales des pays alliés. L'ambassadeur français trouvait l'attitude de ses collègues étrangers envers les envoyés de Bethlen un peu tiède. Il fit savoir à Roe que le roi de France l'avait autorisé à accepter les conditions de Bethlen. Roe, qui voulait absolument avoir la gloire d'avoir, par son habileté diplomatique, amené une mésintelligence entre Bethlen et l'Empereur, fut humilié de voir le gouvernement anglais rester en arrière de la France pour la conclusion du traité. Il est vrai que De Priard, l'ambassadeur français envoyé en Transylvanie dans l'été de 1625, essaya d'obtenir de Bethlen une réduction de ses exigences. Comme il n'y réussit pas, Harlay de Césy envoya de Constantinople à Bethlen l'interprète Fornetti. Celui-ci dit au prince que les gouvernements anglais, hollandais et vénitien n'avaient pas répondu à ses propositions, mais

1. Droysen, *Gustav Adolf*, I, 188, 194, 234 ; Rusdorf, 650 ; *Arch. hist.*, 1891, 412 ; *Mémoires, de Jean Kemény*, 65.

que le roi des Français lui avait donné instruction d'accepter de payer le quart de la somme de 40,000 écus, au cas où Bethlen commencerait son offensive. Il acceptait également les autres conditions et, si l'Angleterre, la Hollande et Venise ne s'engageaient pas à payer leur part respective, le gouvernement français paierait 50,000 écus à Bethlen au commencement de l'offensive.

Bethlen fut heureux de la bonne volonté manifeste des Français, mais il désirait encore davantage. Il s'était déjà rendu compte qu'il serait impossible de conclure aucune négociation par l'intermédiaire des ambassades à Constantinople. Il décida donc de dépêcher des envoyés aux cours protestantes. Son choix tomba sur Quadt, récemment libéré de captivité en Pologne. Pour masquer le but de son voyage, Bethlen lui ordonna de se joindre à la mission qui se rendait à Berlin pour faire une demande en mariage en son nom. Depuis 1624, il n'entretenait qu'en apparence ses pourparlers de mariage avec diverses princesses, dont la main lui avait été offerte, mais dont il ne voulait épouser aucune. La cour de Vienne croyait le prendre au piège en le flattant dans son orgueil par le mirage de mariages princiers. Mais il ne se prêtait guère à ce jeu, cherchant plutôt dans un camp sympathique la possibilité d'une alliance où il fût attiré par ses sentiments, non par ses intérêts. La femme de Frédéric du Palatinat, Élisabeth, avait une dame d'honneur, Madeleine de Farensbach, dont le frère, le comte Vollmar, servait Thurn. C'est par cette voie qu'Élisabeth, en mai 1624, attira l'attention de Bethlen sur Catherine de Brandebourg. Au mois de juin, la dame d'honneur avisa sa maîtresse que Bethlen était conquis à cette idée. Il avait été séduit par l'honneur d'être le beau-frère de Gustave-Adolphe. La mission dirigée par Quadt, qu'avait arrêtée le roi de Pologne, était aussi chargée de traiter avec le roi de Suède l'affaire de ce mariage¹.

Au commencement de mars 1624, Bethlen envoya le médecin de sa cour, Seultetus Weichard, à Berlin pour demander la main de la jeune sœur de l'Électeur. Celui-ci répondit que rien ne l'indisposait contre Bethlen, mais qu'il devait se garder d'exciter la colère de l'Empereur aussi bien que celle du roi de Pologne ; il demanda donc l'ajournement de l'envoi de la mission².

Georges-Guillaume estimait heureuse et profitable une union avec

1. *Negotiations of Sir Thomas Roe*, 287, 403, 472, 485, 486 ; *Ováry, op. cit.*, 579, 580, 610 ; *Correspondance du prince Bethlen*, 325. L'article de Friedrich Krüner sur Bethlen (*Historische Zeitschrift*, XXIII, 32) ; *Arch. hist.*, 1891, 412 ; *Mémoires de Kemény*, 77.

2. *Arch. hist.*, 1888, 640-683.

un prince protestant connu de toute l'Europe. Mais, tant qu'il ne pouvait pas s'appuyer sur le consentement formel de l'Empereur, il n'osait pas prendre une décision définitive. La permission de l'Empereur lui aurait servi à faire taire les réclamations de la Pologne, où, depuis l'arrestation de Quadt, Sigismond l'avait averti de ne conclure aucun traité avec ses ennemis¹.

L'ambassade qui, dirigée par Kovachoczy et Miko, se rendit en juillet 1625 à la cour de Ferdinand et à laquelle se joignit Quadt, avait pour but d'obtenir le consentement de l'Empereur. Dès avant son départ, Bethlen fit savoir au chancelier de Hongrie qu'il renonçait à l'espoir d'une alliance de famille avec l'Empereur, mais que cependant il restait dévoué à Ferdinand. Ses ambassadeurs furent reçus par l'Empereur à Wiener-Neustadt avec la solennité due aux envoyés des têtes couronnées. Ferdinand voulait par des honneurs faire oublier l'amertume du refus des offres de mariage. Il donna à Bethlen le titre de sérénissime, ce qui déplut visiblement aux puissances étrangères; l'ambassadeur espagnol dit que son roi lui-même n'avait pas reçu un titre plus éminent. Ferdinand s'excusa sur ce que cette distinction si haut prisee était accordée par le roi de Hongrie et non par l'Empereur. En outre, les ambassadeurs firent allusion au désir encore persistant de Bethlen de s'allier à la famille impériale. La Cour voulut leur faire croire à la possibilité d'un mariage avec la fille aînée de Ferdinand et à la probabilité du consentement de l'Empereur. Mais c'était seulement pour les retenir, parce qu'on savait bien que la demande en mariage n'était pas le seul objet de leur voyage à Berlin. Quand il fut question du consentement de l'Empereur au mariage de Bethlen et de Catherine de Brandebourg, Ferdinand répondit que Georges-Guillaume n'était pas son ami, mais qu'il ne le craignait pas. En vérité, le médiocre électeur n'aurait pu qu'accepter sans plus la réponse négative de l'empereur, mais il eût été, pour la politique impériale, tout à fait superflu de blesser à la fois l'électeur et Bethlen en cette occasion. Les ambassadeurs signèrent donc à Berlin, en septembre 1625, le contrat de mariage².

Quadt, ayant d'autres affaires à régler, quitta ses compagnons et arriva au quartier général du roi de Danemark Christian IV, à Nimburg,

1. Arch. hist., 1891, 416-424.

2. Frankl, *Pierre Pázmány*, II, 116, 117; Rapport de Padavin dans Ováry, *op. cit.*, 370-372; *Monumenta Comititalia Transylvaniae*, VIII, 305; Arch. hist., 1888, 646, 663; Kurz, *Magazin für Geschichte Siebenbürgens*. Brassó, 1884, 344; Droysen, *Geschichte der preussischen Politik*, III, 135.

le 16 octobre 1625¹. Le roi avait déjà commencé la guerre. Sans attendre l'arrivée du mandataire de Bethlen, l'envoyé danois, Berbisdorf, s'était, déguisé en pharmacien, rendu à travers la Silésie à Kassa. Il demanda à Bethlen d'attaquer les provinces héréditaires de l'Empereur, d'entrer dans l'alliance des rois confédérés et d'envoyer à Christian 6,000 soldats aux frais des alliés. Bethlen répondit évasivement. S'il avait permis l'engagement de ses troupes, il aurait troublé les fêtes du mariage. Il alléguait donc qu'il serait très difficile de traverser la frontière en hiver avec une armée et chargea l'envoyé de répondre qu'il ne marcherait point avant d'être admis dans l'Union des États protestants².

Personne n'aspirait plus à son entrée dans l'alliance que le roi de Danemark. Celui-ci envoya donc Quadts, en compagnie de ses ambassadeurs Ulfeld et Sehested, à La Haye, le 10 novembre. Le mois suivant, les ambassadeurs de Danemark, d'Angleterre et de Hollande conclurent l'alliance. Bethlen n'y était pas compris. Mais à l'article XIV du traité des souverains protestants il était dit que les intéressés l'aviseront de l'alliance conclue et que le prince de Transylvanie pourrait ainsi décider s'il se soumettait ou non aux conditions du traité. Si la question d'argent n'avait pas mécontenté les Hollandais et les Anglais, le document aurait parlé de Bethlen avec plus de ménagements ; mais ils lui firent savoir en particulier qu'il recevrait les 40,000 écus mensuels, s'il faisait la diversion désirée, et qu'il pourrait obtenir un peu plus que la somme fixée s'il renvoyait ses ambassadeurs à La Haye pour le mois de mars 1626, date de l'échange des ratifications³.

A l'époque où Quadts quittait La Haye avec ce maigre résultat, la grande ambassade qui amenait de Berlin à Kassa la fiancée du prince était déjà en route, sous la direction de George Rákóczi. Dans le contrat de mariage envoyé à Berlin par Bethlen, la dot avait été spontanément augmentée de 50,000 florins. Les noces eurent lieu à Kassa le 2 mars 1626. Bethlen reçut de riches cadeaux du sultan, de l'empereur, du Ferdinand III, des électeurs de Bavière et de Cologne et du roi d'Espagne. Sachant qu'il serait difficile d'éviter de froisser ou l'ambassadeur de Ferdinand ou le pacha turc s'ils assistaient ensemble au mariage, Bethlen détourna celui-ci d'être présent à la fête. Les ambassadeurs vénitien, français, anglais, y manquèrent également ; ils ne

1. Hurter, *Geschichte Ferdinands*, IX, 500.

2. Ováry, *op. cit.*, 172 ; Le palatin Nicolas Esterházy, II, 175 ; Les publications de Rakoczi (*Arch. hist.*, 1881, 112).

3. Szilágyi, *Contributions à l'histoire des confédérations de Bethlen*, 82 ; Opel, *op. cit.*, II, 338-341 ; J. Roe, *op. cit.*, 493, 503.

trouvèrent pas nécessaire d'obliger le prince, sachant bien comment ils pourraient gagner ses services et voulant en même temps éviter tout éclat¹.

Au cortège qui accompagnait la jeune femme se joignit aussi le premier ministre du Brandebourg, le comte de Schwarzenberg. Dans la guerre entre catholiques et protestants, le Brandebourg se trouvait entre l'enclume et le marteau. Schwarzenberg sollicita Bethlen, à Kassa, d'intervenir auprès des membres de l'alliance de La Haye pour que fussent ménagés les intérêts du Brandebourg. Bethlen, bien qu'il reconnût la situation délicate de son beau-frère, lui conseilla de se rallier plus hardiment au camp protestant. Il espérait que, membre de l'alliance de La Haye, Georges-Guillaume pourrait influencer ses alliés et leur faire accepter les propositions portées par Mathias Quadt à La Haye.

On savait le comte Schwarzenberg plutôt partisan de l'Empereur. Christian IV en avertit Bethlen à temps pour lui permettre de le retenir sous des prétextes honorables aussi longtemps que possible, de façon à l'empêcher d'arriver par trop tôt pour annoncer les intentions de Bethlen à la Cour impériale. Bethlen s'acquitta consciencieusement de cette mission : Schwarzenberg festoya pendant trois mois et demi à sa cour².

Il n'y avait presque pas d'État européen dont Bethlen n'eût fait entrer la politique dans ses calculs en vue d'assurer la victoire de sa troisième campagne. Mais le point de convergence de ses vastes projets restait toujours Constantinople. Il demanda d'abord au sultan la permission de conclure une alliance avec les États occidentaux. Ce ne fut pas par ses ambassadeurs, mais par Roe, Giustinian et Cornelius a Haga qu'il fit faire la démarche, recourant à l'intervention étrangère pour tenir les diplomates de l'Empereur dans l'ignorance de ce qu'il demandait au Divan. Dès septembre 1625, Mourad IV envoya la permission demandée, faussement datée de mars pour que les Impériaux ne pussent prétendre que cette lettre avait été écrite après le traité de Gyarmat³.

En juillet 1626, l'ambassadeur transylvain obtint que le kaïmakam Retchep ordonnât au pacha de Bude de protéger conjointement avec Bethlen la frontière turque. Selon Roe, la lettre du kaïmakam

1. *Mémoires de Jean Kemény*, 37 ; Opel, *op. cit.*, II, 427 ; Auguste Örvös, *Catherine de Brandebourg* (*Bulletin de l'Ac. hongroise*, II, 1861) ; Szilágyi, *Données*, 75.

2. *Arch. hist.*, 1881, 101 ; 1888, 643 ; Opel, *op. cit.*, II, 462.

3. Öváry, *op. cit.*, 590-594.

était froide et équivoque, mais Bethlen comprit que Retchep n'était pas contre l'attaque et qu'il tenait seulement à éviter l'apparence de rompre la paix¹.

Bethlen voulait maintenant encore s'assurer de la collaboration amicale de l'alliance de La Haye. Il ne put envoyer Quadt parler aux alliés qu'en avril 1626².

Quadt se trouva à Wolfenbüttel chez Christian IV au commencement de juin. Il demanda que les alliés reconnussent Bethlen comme membre de l'alliance et qu'on lui fournît une aide armée et l'argent promis, soit 40,000 écus mensuels; Bethlen se contenterait d'abord de trois mensualités, mais il voulait que le roi de Danemark payât tout de suite sa part. Le roi était de mauvaise humeur. La défaite de Mansfeld d'un côté et l'insuffisance de l'aide de l'Angleterre de l'autre le désolaient. Quadt ne se contenta pas de la réponse de Christian. Il se rendit à Stendal et menaça les chefs de l'armée, en disant que son maître ne ferait pas un pas hors de Kassa tant que satisfaction n'aurait pas été donnée à ses demandes. Les généraux de Christian, Fuchs et le prince Jean-Ernest, eurent peur. C'est au nom de l'Évangile et de la liberté de l'État allemand qu'ils demandèrent au roi de ne pas contre-carrer Bethlen. Cette fois, Christian promit d'envoyer Mansfeld en Silésie et de lui remettre une partie de l'argent demandé. Après avoir délibéré sur la question de la rencontre de Bethlen avec Mansfeld au camp de ce dernier à Tangermünde, Quadt continua son voyage³.

Il arriva à La Haye le 22 août. Il y répéta ce qu'il avait déjà dit à Wolfenbüttel; mais on ne l'encouragea point. Les Hollandais avaient besoin d'argent pour la guerre d'Espagne et pour l'appui à donner au roi de Danemark. Ils attendirent la réponse du roi d'Angleterre pour se décider. Cependant, à l'époque où Quadt quitta La Haye pour se rendre à Londres, Bethlen entrait déjà en campagne avec son armée⁴.

Il n'ignorait point qu'il ne pouvait pas compter sur l'argent français. L'ambassadeur français à Constantinople avait fait une soudaine volte-face en juillet 1626. Il avait été l'instigateur de l'affaire; mais quand il se rendit compte que Bethlen attaquerait sans les 400,000 écus exigés

1. Ováry, *op. cit.*, 632, 644, 665; *Arch. historique de l'époque turco-hongroise*, I, 441-466; *Negotiations of Sir Thomas Roe*, 524, 537, 538.

2. Gindely, *Archives*, 472; Marczali, *Regestes* (*Arch. hist.*, 1874, 550); *Correspondance politique de Bethlen*, 415.

3. *Arch. hist.*, 1881, 101; Opel, II, 519-524.

4. Ováry, *op. cit.*, 790, et *De Gids* (Amsterdam, 1873), 446; *Caroli Carafa commentarii de Germania Sacra*. Viennae, 172-178; II, 101-125.

de la France, il la laissa mener aux ambassadeurs d'Angleterre, de Hollande et de Venise¹.

Une désillusion plus grave attendait Bethlen : la rupture entre Gustave-Adolphe et les alliés de La Haye. Quand le roi de Suède s'aperçut que l'union n'avait pas de base solide, il abandonna la direction au roi danois et se retourna contre la Pologne, son ancienne ennemie. A l'occasion du mariage de Bethlen, il lui envoya Philippe Sadler, porteur non pas seulement de félicitations, mais d'une nouvelle proposition, celle de s'unir contre la Pologne. Celle-ci faisait partie de la ligue catholique, et Bethlen pourrait grandement servir le protestantisme en aidant à renverser le trône de Sigismond III ; ce travail fait sur la Vistule, il n'y aurait rien de plus facile que d'anéantir l'armée impériale au moyen des forces qu'on réunirait en Silésie. Mais Bethlen jugea plus utile la jonction projetée en Silésie. Il se serait gravement compromis en commençant une guerre contre la Pologne ; ses pourparlers et ses engagements avec le Divan et les États occidentaux étaient dirigés dans un tout autre sens ; il ne voulait ni ne pouvait se dégager de l'alliance de La Haye, surtout depuis que Quadt avait traité la question militaire avec Mansfeld à Tangermünde. Les ambassadeurs de Frédéric et du roi de Danemark eurent beau supplier Gustave-Adolphe de se rendre en Silésie, selon le désir de Bethlen, tous leurs efforts restèrent vains².

La décision du roi de Suède bouleversa beaucoup les projets et les idées de Bethlen. L'illusion d'une rencontre des armées alliées sous les murs de Vienne pendant que les pachas dévasteraient les provinces impériales se dissipa. Mais les vestiges de la grande préparation demeurèrent, qui n'étaient pas sans valeur. L'armée transylvaine de Bethlen, les haidouques, l'aide du pacha de Buda et la collaboration de Mansfeld étaient autant de garanties contre une défaite définitive ; l'insuccès même ne pouvait pas trop nuire. L'échec de Mansfeld à Dessau inquiéta pourtant Bethlen, qui redoutait que le roi de Danemark, ébranlé, n'abandonnât la direction des opérations. Aussi envoya-t-il Beckmann, le secrétaire de sa femme, à Wolfenbüttel, pour inciter Christian à tenir ses promesses.

1. *Negotiations of Sir Thomas Roe*, 510, et *Ováry*, op. cit., 648.

2. *Rikskanslaren Axel Oxenstiernas Skrifter. Första Afdelningen Första, Bandet*. Stockholm, 1885, 525 (Instructions de Sadler de la fin de 1625 ou du début de 1626) ; *Arch. hist.*, 1883, 244 ; Alexandre Szilágyi, *Gabriel Bethlen et la diplomatie suédoise*. Budapest, 1882, 33 ; *Opel*, op. cit., II, 346, 529.

Il n'était pas satisfait de la direction des opérations en Allemagne et craignait que l'Empereur et l'armée de la Ligue n'eussent raison de la résistance allemande. La défaite du roi de Danemark à Lutter (27 août), dont le bruit circula dès le début du mois de septembre, l'exaspéra et l'incita à agir¹. Mansfeld et le prince de Saxe-Weimar, Jean-Ernest, attendaient Bethlen en Silésie; Quadt leur avait promis qu'il y serait le 20 juillet. Les généraux allemands comptaient se servir de lui dans la guerre d'Allemagne². Lui, par contre, voulait les faire venir en Hongrie pour renforcer son armée. Mansfeld et le prince ne pouvaient pas rester en Silésie, parce que Wallenstein les poursuivait. Le 3 septembre, ils traversèrent la frontière hongroise avec l'aide de Gaspar Illéshazy, seigneur de Trencsen, partisan de Bethlen. L'insurrection générale organisée par le palatin ne fut ni assez rapide ni assez forte pour arrêter les deux généraux allemands ni à la frontière ni sur le Vág³. Le 10 septembre, leurs troupes campaient à Szentkereszt et harcelaient les villes minières⁴.

Pendant que Mansfeld s'approchait de celles-ci, Bethlen était encore à Nagyvárad. Ne voulant pas se hâter, il trouvait nécessaire de se montrer pendant longtemps un homme de paix, patient et blessé. Les partisans de Ferdinand doutèrent jusqu'au dernier moment qu'il osât franchir la frontière royale⁵. Son retard visait aussi à leurrer l'armée impériale à l'intérieur du pays.

Wallenstein arriva le 9 septembre à Vágújhely⁶. Trois capitaines réputés en Europe, Mansfeld, Bethlen et lui, se préparaient dans l'automne de 1626 à la bataille sur le territoire hongrois. Wallenstein n'était pas venu là de son plein gré, car il connaissait les dangers des batailles hongroises. Il ne pouvait pas oublier Göding. L'art de sa stratégie consistait à garder le plus possible son armée intacte : où pourrait-elle être anéantie plus facilement que sur le territoire hongrois, où la cavalerie hongroise, en accord avec les Tatars, pouvait facilement faire du mal à cette armée si choyée? Il exaspérait la Cour et les partisans hongrois de l'Empereur par ses exigences continuelles, son extrême lenteur et son excessif orgueil. Il resta pendant dix jours à

1. *Arch. hist.*, 1881, 105; *Correspondance du prince Bethlen*, 338, 343; Pray, *Epistolae Procerum*, III, 387.

2. Opcl, *op. cit.*, II, 583; Gindely, *Archives*, 413.

3. Váh, Waag.

4. Le palatin Nicolas Esterházy, II, 364-387; *Arch. nat.*, IX, 464; Pécs, *Histoire de l'industrie des mines dans la basse Hongrie*, II, 205; *Mémoires de Kemény*, 99.

5. Nicolas Esterházy, II, 390.

6. Nové Mesto nad Vahom, Waag-Neustadt.

Vágújhely, mais enfin il dut céder aux sommations impatientes de la cour, surtout quand il apprit que le pacha de Buda ravageait le pays. Ce n'était plus le vieux et impotent Sofi Mehemed, à qui le kaimakam Retchep avait donné l'ordre de soutenir Bethlen, comme serdar, avec ses 15,000 hommes. Quand Bethlen arriva sous la montagne de Saint-Gérard, Sofi Mehemed n'était plus de ce monde. Bethlen ne l'avait guère aimé et il lui préférait un jeune pacha guerrier¹. Il agit, semble-t-il, pour faire nommer Murteza à la fois pacha de Buda et serdar².

Le nouveau serdar commença la guerre par le siège de Nograd. Ce siège obligea Wallenstein à se déplacer un peu plus vite. Ses armées campèrent à Érsekújvár le 26 septembre, avec les troupes hongroises du palatin, d'ailleurs peu nombreuses. Les généraux de Ferdinand apprirent là que Bethlen était entré, malgré toutes ses promesses, sur le territoire hongrois³. De son camp de Fulek, le prince appela Mansfeld et Jean-Ernest à le rejoindre. Trois jours après, quand cet appel résonna plus impérieusement, Bethlen s'aperçut avec étonnement que l'ennemi, laissant canons et bagages en arrière, amenait son infanterie à dos de cheval à Léva, le 27 septembre. Cette rapidité était due presque sûrement à Esterházy⁴.

Mais ni Mansfeld ni Jean-Ernest ne se hâtèrent. Mansfeld avait l'intention de retourner par la Bohême dans le Palatinat, en emmenant quelques milliers de soldats hongrois. Il était arrivé jusqu'à Nemet-Prona, quand Bethlen l'appela auprès de lui dans le comitat de Nograd. Mais il refusa de prendre la route indiquée, parce que Wallenstein s'y dirigeait également⁵.

Au lieu de Mansfeld, c'est Murteza qui se trouva là. Bethlen l'avait aussi appelé pour délivrer la citadelle de Nograd assiégée par les Turcs et afin de fortifier son armée contre Wallenstein. Wallenstein voulait engager le combat avec Bethlen à Drégely-Palank, le 30 sep-

1. Les publications de Tadra : *Fontes Rerum Austriacarum*, XLI, 399-441 ; Nicolas Esterházy, II, 372, 388 ; Gindely, *Waldstein*, I, 119-122.

2. Ovary, *op. cit.*, 666 ; François Salamon, *Deux diplomates hongrois*, 216 ; *Arch. hist.*, 1883, 149 ; *Arch. historiques de l'époque turco-hongroise*, II, 55.

3. Esterházy, II, 391.

4. Tadra, *op. cit.*, 442, 443, et les lettres de Bethlen, Gindely, *Archives*, 419-422. Ces lettres sont déjà publiées par Katona.

5. Pécs, *op. cit.*, II, 642 ; Gindely, *Archives*, 421, 423. Dans son travail déjà cité sur Bethlen (p. 181), Gindely écrit que Mansfeld s'avança jusqu'à Magyar-Brod. C'est une erreur qui vient de ce que Gindely a lu dans la lettre écrite par Mansfeld le 26 septembre 1626 Magyar-Brod au lieu de Nemet-Prona.

tembre. Quand l'armée allemande ne fut plus qu'à un quart de lieue de l'adversaire, Wallenstein s'aperçut que celui-ci avait devant lui un petit fossé qu'il pourrait utiliser avantageusement pour sa défense. Il voulut alors absolument éviter la bataille de nuit. En outre, l'armée de Bethlen était beaucoup plus nombreuse que la sienne. Bethlen avait sous ses drapeaux à peu près 30,000 hommes de toutes armes, cavaliers, fantassins, auxiliaires de Moldavie, Turcs. Mais il craignait l'infanterie allemande, ne voulait pas exposer son armée à son contact et jugea le terrain peu propice à la guerre de cavalerie. Murteza se plaignit de cet abandon, mais comprit vite qu'il serait très dangereux d'exposer aux fusils de l'armée de Wallenstein leurs armées, bien plus nombreuses, mais mal équipées. Bethlen demanda à Wallenstein un armistice pour la nuit du 1^{er} octobre. L'armée de Wallenstein avait grand besoin aussi du repos de cette nuit ; Esterházy lui-même fut heureux de l'armistice. A la faveur de l'obscurité, Bethlen recula jusqu'à Széchény¹.

Il demeura vainqueur. Wallenstein n'osa pas le suivre ; en vain, Georges Zrinyi, l'énergique ban de Croatie, protesta devant le conseil de guerre et le général qui le détestait de toutes ses forces. Wallenstein recula jusqu'à Érsekújvár, et de là encore jusqu'au Vág. Il songea un temps à empêcher la jonction de Mansfeld et de Bethlen, mais ne put pas se décider. Malade et fatigué, Mansfeld amena à Bethlen, à Széchény, une armée épuisée et décimée, où il manquait beaucoup des 10,000 hommes à la tête desquels il était entré en Hongrie².

Si Bethlen ne s'en trouva pas encouragé à attaquer l'ennemi, il s'avança jusqu'à Bars, harcelant et fatiguant l'armée de Wallenstein³. Un de ses capitaines captura à Vágújhely le comte de Schlick, commandant de l'artillerie allemande, ainsi que le colonel Lorenzo del Maestro. La famine et la maladie ravageaient l'armée de Wallenstein encore plus que les hussards de Bethlen. Le chef allemand était courroucé, maudissait la Hongrie et aspirait à la paix.

Bethlen avait donc obtenu un résultat important ; il avait isolé Wal-

1. Gindely, *Archives*, 426 ; Tadra, *op. cit.*, 433 ; Jean Kemény, 92, 98, 100 ; Esterházy, II, 400-402. Pour l'effectif de l'armée de Bethlen, voir *Arch. hist.*, 1894, 678. Du calcul de Tadra et Huber, on peut voir que l'armée de Wallenstein n'était pas plus forte que 20,000 hommes. Pour l'armée de Bethlen et de Murteza et leur état respectif, voir les paroles de Murteza dans Salamon, *Deux diplomates hongrois*, 13.

2. Tadra, *op. cit.*, 443, 445 ; Aladar Ballagi, *Les carabiniers croates de Wallenstein*, 152-154 ; Miko, *Contributions à l'histoire de Transylvanie*, I, 228 ; *Les siècles*, 1868, 235 ; Gindely, *Archives*, 449.

3. Bethlen fit un rapport détaillé de la bataille du 16, qui pourtant n'était qu'une petite escarmouche.

lenstein de l'Allemagne et, avec relativement peu de sacrifices, presque entièrement brisé l'armée de l'Empereur. Il avait augmenté la grande autorité de son nom. Mais il ne jugea pas utile de continuer la guerre. Mansfeld ne voulait pas non plus demeurer en Hongrie; n'osant pas marcher vers la Silésie, il se dirigea vers l'Italie, laissant à Bethlen les débris de son armée. Il voulait gagner Padoue pour s'y soigner et, avec l'aide de ses protecteurs, reformer une nouvelle armée. Mais, non loin de Sarajevo, il succomba à la tuberculose¹.

Les seigneurs insurgés du parti de Bethlen voulaient également rentrer chez eux². Le voyage de Quadt n'apportait pas de résultats suffisants. De La Haye, il s'était rendu à Londres, où Rusdorf, l'envoyé de Frédéric du Palatinat, le soutenait. Charles I^{er} reçut l'ambassadeur de Bethlen le 8 octobre 1626, tête découverte, de peur que s'il mettait son chapeau Quadt ne suivit son exemple. A la fin de novembre, le roi signa le traité par lequel il acceptait les conditions posées par Quadt à la conférence de La Haye. A son retour, le capitaine conclut des traités semblables avec la Hollande et le roi de Danemark, le 9 et le 28 février 1627³.

Bethlen faisait donc désormais partie de l'alliance de La Haye, assez tardivement, il est vrai. Il ne se fiait pas beaucoup aux promesses, et avec raison, car le roi de Danemark seul lui avait fait assigner 30,000 écus à Constantinople, et seulement à la fin de 1626⁴.

Depuis octobre de cette année, l'armée de Murteza frondait aussi. Le pacha lui-même aurait bien voulu commencer une nouvelle entreprise, mais on lui interdisait d'entreprendre une attaque à laquelle Ferdinand pourrait s'opposer en déclarant la guerre à la Turquie. Il resta donc en paix, surtout quand il connut la victoire des Perses à Bagdad.

C'était — écrivit Roe — le plus grand désastre qui eût jamais atteint la Turquie. Quand Bethlen apprit la nouvelle, il dit en soupirant : « Je vois que je dois conclure la paix⁵. »

Jean-Ernest, le généreux prince de Saxe-Weimar, qui mourut à la fin de 1626 dans le comitat de Turóc, essaya en vain, peu avant sa mort, d'encourager Bethlen à continuer la guerre. Selon sa sage habi-

1. Ováry, *op. cit.*, 227-428; *Mémoires de Kemény*, 107; Marczali, *Regesta*, III, 462; *Arch. hist.*, 1879, 556.

2. *Arch. hist.*, 1894, 678; *Les siècles*, 1868, 237; *Arch. nat.*, III, 462.

3. Rusdorf, *Mémoires*, I, 748; Szilágyi, *Données sur l'histoire des alliances de Bethlen*, 79-93. Remarquons que le manuscrit publié par Fraknoi n'est pas de 1627, comme le suppose également Opel, mais de 1625.

4. Ováry, *op. cit.*, 694.

5. *Negotiations of Sir Thomas Roe*, 550, 561, 685; *Mémoires de Kemény*, 109; *Nicolas Escházay*, II, 414.

tude, le prince avait, dès le début, conjugué les pourparlers aux mouvements des armées. La Cour impériale aurait bien voulu le châtier; mais l'insuccès de Wallenstein, les troubles d'Allemagne, la menace turque et la pression des conseillers hongrois obligèrent les ministres de Ferdinand à entrer en négociations avec Bethlen : les conseillers hongrois signalèrent au roi que les armées de Mansfeld, Murteza et Wallenstein dévastaient une grande partie de la Hongrie royale et que ce désert serait le tombeau de l'armée qui voudrait s'y maintenir au printemps de 1627¹. Aussi Bethlen acheva-t-il la campagne de 1626 par la paix de Pozsony, qui sanctionna les points les plus importants du traité de Nikolsburg, y compris les libertés politiques et religieuses. C'était un résultat très significatif après les victoires de l'Empereur à Dessau et à Lutter dans la même année et après la défaite turque à Bagdad².

Les mêmes causes qui militaient en faveur de la conclusion de cette paix de Pozsony recommandaient encore plus fortement des négociations avec le Turc. Après la défaite de Bagdad, le Divan aspirait également au renouvellement du traité de Gyarmat. Un envoyé de Bethlen participa aux discussions de 1627 à Szöny comme à celles de 1625 à Gyarmat. Mais Bethlen, cette fois, ne pensait pas à l'indépendance des sept comitats; il demanda aux deux empereurs de reconnaître l'indépendance de la Transylvanie et des provinces adjacentes de la Moldavie et de la Valachie. Murteza aurait volontiers soutenu la demande de Bethlen si elle avait pris une forme qui exclût l'intervention de l'Empereur; mais il ne lui plaisait pas de voir la Transylvanie s'agrandir et s'affranchir de l'influence du sultan. Pourtant Bethlen exigea une garantie des deux côtés, ce qui fit échouer son projet³.

Les relations du prince avec ses alliés de La Haye se gâtèrent après la paix de Pozsony. Les 30,000 écus qu'il toucha après la conclusion de ce traité n'étaient vraiment pas un dédommagement suffisant des frais de la campagne de 1626. Il réclama un nouveau versement de 120,000, qui l'aurait d'ailleurs dédommagé un peu largement. Le roi de Danemark lui demanda de ne pas laisser se disperser les débris de l'armée de Mansfeld et de Jean-Ernest, mais de les utiliser pour une

1. Nicolas Esterházy, II, 408-431; Gindely, *Archives*, 439, 444.

2. Franke], *Pierre Pázmány*, II, 195-205, *Lettres politiques de Bethlen*, 427; *Monumenta Comitatus Transylvaniæ*, VIII, 360; Pray, *Principatus Gabr. Bethlen*, II, 92; *Les siècles*, 1868, 236-237.

3. Paul Jászay, *La paix de Szöny* (*Arch. scient.*, 1838); François Salamon, *Deux diplomates hongrois*; Michel Horváth, *Les registres de Kismarton* (*Arch. historiques hongroises*, X, 26); *Arch. hist.*, 1882.

nouvelle campagne. Cela était impossible après la paix de Pozsony et au moment des pourparlers de Szöny. A agir ainsi, Bethlen se serait heurté à un mur, sans avancer nullement la cause de l'alliance de La Haye.

Après la dispersion de l'armée des deux chefs morts, Thomas Roe accusa amèrement Bethlen ; Bernard de Zierotin et les fervents protestants de Moravie l'accusèrent en même temps d'avoir vendu l'armée à l'Empereur. Cette amertume de Roe et de Zierotin s'explique par leurs dispositions du moment ; mais il est vrai que Bethlen n'avait pas ménagé l'armée silésienne. Thomas Roe était beaucoup plus près de la vérité en rendant responsables de l'échec les vaines promesses de l'ambassadeur français et l'avarice des Vénitiens¹.

En vérité, Bethlen n'était pas découragé, mais il visait d'autres buts que ceux que lui proposaient ses alliés. Depuis Jean Sigismond, fils d'une princesse royale de Pologne, tous les princes transylvains aspiraient à la couronne de Pologne. A l'époque de sa première campagne, Bethlen s'était déjà occupé de la question, et il avait même avisé le Divan de son projet. Mais il n'ignorait point les difficultés qu'en rencontrait la réalisation.

En 1624, plusieurs seigneurs polonais mécontents firent savoir à Bethlen qu'on le verrait volontiers dans leur pays. L'année suivante, il poursuivit des pourparlers secrets avec eux et non sans succès, comme le remarquait son entourage².

Gustave-Adolphe connaissait également ces tentatives de Bethlen : aussi, avant sa troisième campagne, l'invita-t-il à marcher sur la Vistule et le flatta-t-il en lui disant que les seigneurs polonais le saluaient comme un soleil levant³.

Il paraît étrange que les deux souverains protestants si réputés qui cherchaient à nuire à l'Empereur et à anéantir la force du catholicisme polonais n'aient pas collaboré à une même entreprise. En 1626, Gustave-Adolphe demanda à Bethlen ou d'entrer immédiatement en Pologne sans attendre la mort de Sigismond III, ou d'envoyer un certain nombre de soldats hongrois au camp suédois. Ses ambassadeurs, Strassburg et Farensbach, excitaient en Bethlen l'espoir de parvenir

1. *Negotiations of Sir Th. Roe*, 646-711 ; *Opel, op. cit.*, III, 205-213 ; *Ováry, op. cit.*, 714. *Arch. historiques*, 1881, 103.

2. Szilágyi, *Données sur l'histoire des alliances de Bethlen*, 66 ; *Ováry, op. cit.*, 158, 174.

3. Alexandre Szilágyi, *Gabriel Bethlen et la diplomatie suédoise*, 35.

au trône de Pologne, pour le déterminer à intervenir en faveur de leur maître.

Pendant un certain temps avant la mort de Sigismond III, Bethlen ne voulut pas conduire son armée sur le territoire de la République. Il s'y serait rendu à jamais impossible s'il avait essayé de l'humilier en alliance avec le roi de Suède, que l'on y détestait. Il désapprouvait la politique du héros suédois : « Gustave-Adolphe », disait-il, « a des pieds de plomb, car il est appelé à relever le protestantisme allemand piétiné et, au lieu de le faire, il moleste la Pologne. » Il soupçonnait, et non sans raison, que Gustave-Adolphe tenterait d'obtenir le trône de Pologne par un accord avec les mêmes seigneurs sur lesquels il comptait lui-même. C'est pourquoi il ne voulait conclure aucune alliance avec les Suédois, tant que leur roi ne tournerait pas ses armes contre l'Empereur. Le siège de Stralsund promettait déjà que Gustave-Adolphe entrerait dans la guerre d'Allemagne. Bethlen espérait pouvoir se joindre à lui en Silésie, ou tirer avantage d'une guerre suédo-allemande en Pologne¹.

Mais il ne voulait commencer aucune campagne sans le consentement du Divan. Les réprimandes contenues dans la lettre du kaimakam reçues au commencement de 1628 lui déplurent fort. Retchep désapprouvait ses tentatives, que les notables des deux provinces roumaines avaient dénoncées, de réduire ces provinces en sa vassalité. Bethlen répondit que ce n'était pas des impôts qu'il demandait, mais des dettes bien dues, et qu'il demandait aussi aux voïvodes des présents dus de tout temps aux princes transylvains. Il ne visait pas à la domination de ces deux provinces, mais il voulait sauvegarder la suprématie de la Transylvanie sur la Moldavie et la Valachie. Elle lui était nécessaire pour ses projets polonais aussi. C'est également pour assurer l'étendue de la dénomination transylvaine qu'il avait essayé de faire insérer dans le traité de Szöny les articles déjà mentionnés.

Il calma la colère du Divan par de belles paroles et un envoi de tribut. Il demanda au Divan de conclure la paix avec les Perses, d'autant plus que la force de l'Empereur augmentait sans cesse. En même temps, il avisa le sultan que les seigneurs polonais lui offraient la couronne. Le

1. Parmi les documents mentionnés ci-dessus, la lettre de Nicodem, l'instruction d'Oxentierna, les rapports de Farensbach, mais surtout les rapports de Strassburg sont importants; voir encore les publications de Wibling, *Arch. hist.*, 1892, 488, 452; Geyer, *Geschichte Schwedens*, III, 249; lettre de Wake, *Negotiations of Sir Thomas Roe*, 711.

Divan fit bon accueil au conseil et à l'avis ; le kaïmakam répondit à Bethlen que les sabres turcs étaient encore aiguisés¹.

Bethlen l'eût cru, même si le kaïmakam ne l'avait pas dit. Mais il jugea quand même utile d'entretenir l'amitié avec Ferdinand. Les relations entre les cours de Vienne et de Transylvanie ne furent jamais aussi intimes qu'après la paix de Pozsony : Bethlen voulait rassurer la Cour sur ses intentions. Il lui fit parvenir des renseignements si précieux sur les pachas et les régions hongroises de la frontière que le palatin Esterházy lui-même dut exprimer sa gratitude pour le service ainsi rendu.

Bethlen, à ce moment, discutait la possibilité d'une guerre de libération contre le Turc, avec autant de sérieux qu'au temps où il sollicitait la main de la fille de l'Empereur. Il voulait s'assurer la bienveillance de la Cour impériale pour l'élection au trône de Pologne. Malade, il attendait la mort du vieux roi Sigismond, également malade. Mais celui-ci était résistant et la patience de Bethlen à bout. A la fin de 1628, il se prépara sérieusement à la campagne. Plusieurs circonstances influèrent sur sa décision. Il croyait proche le changement de politique de Gustave-Adolphe. Les ambassadeurs du tsar de Moscou avaient, à Constantinople, lié connaissance avec le sien, Toldalagi, et fait savoir à Bethlen que leur riche et puissant souverain désirait conclure une alliance avec lui. Bientôt arrivèrent aussi en Transylvanie deux diplomates voyageurs. L'un était le huguenot Jacques Roussel, avocat à Sedan, l'autre se prétendait marquis de Talleyrand. Ils étaient envoyés par le duc de Rohan. Tous deux aussi avaient déjà beaucoup voyagé. Roussel connaissait bien la situation en Pologne. Bethlen avait grand besoin d'hommes de ce genre. Il les envoya en compagnie de Sigismond Mikes, ambassadeur principal, à Constantinople en mars 1629. Ils avaient ordre de cacher leur commission et leur nationalité, et de demeurer dans la maison de Transylvanie comme simples compagnons de l'ambassadeur. Mais il semble que parmi les vertus politiques de ces Français la prudence manquât ; ils ne firent pas le secret sur leur mission, et elle finit par s'ébruiter, ce qui causa d'abord un certain embarras. Les dirigeants les accueillirent favorablement, tandis que Cornela Haga les aidait en tout. Si le grand vizir ne les reçut pas, pour éviter les soupçons possibles des ambassadeurs impériaux, le

1. Arch. historiques de l'époque turco-hongroise, II, 8-91 ; Mémoires de Jean Kemény, 112 ; Hurmuzaki, *Fragmente zur Geschichte der Rumänen*, III, 80-88.

kaimakam écouta toutes les demandes qu'ils exprimaient au nom de Bethlen. Il révoqua le voïvode Bernavsky de Moldavie, que Bethlen accusait d'intelligence avec les Polonais, donna l'ordre au khan des Tatars de suivre les ordres du prince quand celui-ci lui commanderait de partir en campagne, et dirigea une armée avec un pacha vers le Danube. Il refusa seulement la demande relative à l'ajournement de la ratification du traité de Szöny, ne voulant pas engager encore le Divan à une rupture avec l'Empereur. Les deux Français firent aussi visite au patriarche de Constantinople, Cyrille. Celui-ci leur promit de gagner les Cosaques à l'entreprise. En juillet 1629, Roussel et Talleyrand quittèrent Constantinople pour se rendre à Moscou. Ils avaient mission d'aller encore plus loin, parce que les rois de Suède, de Danemark et d'Angleterre devaient appartenir aussi à l'alliance. Les Polonais mécontents, dont le plus important était Christophe Radziwill, auraient, avec des Cosaques, des Tatars et des Moscovites, soutenus par les armées de Bethlen, des deux voïvodes roumains et des Turcs, représenté une force redoutable contre le roi Sigismond, surtout si l'alliance protestante attaquait l'Allemagne. Mais, quand les deux Français arrivèrent à Moscou, Bethlen était mort d'hydropisie, le 15 novembre 1629, à l'âge de quarante-neuf ans¹.

V

SON CARACTÈRE

Thomas Roe, qui cherchait volontiers à démêler les motifs des actions de Bethlen, trouvait la tâche de plus en plus difficile : « Bethlen », écrivait-il un jour, « serait capable d'arracher sa propre chemise, s'il supposait que celle-ci se doutât de ses intentions. » Le mystère de cet état d'esprit ne s'éclaircissait point. Roe s'irritait quand il se trompait au sujet de Bethlen, ce qui arrivait souvent. Parfois, il avouait carrément qu'il ne le comprenait point². L'incompréhension se change fréquemment en haine. La haine ou l'enthousiasme des contemporains se reflètent chez les écrivains des divers partis. Mais ce n'est pas le parti pris ou le préjugé qui empêchaient que l'on comprît les actes du prince ; sa diplomatie compliquée y était pour beaucoup et aurait déconcerté l'observateur même le plus sagace.

1. *Nicolas Esterházy*, III, 363, 523 ; *Szilágyi, Bethlen et la diplomatie suédoise*, *Ováry, op. cit.*, 748-778 ; *Arch. historiques de l'époque turco-hongroise*, II, 99-125 ; *Correspondance du prince Bethlen*, 408.

2. *Negotiations of Sir Thomas Roe*, 662 et ailleurs.

Les impressions de jeunesse de Bethlen, qui expliquent ses sentiments de l'âge mûr, il les évoquait assez souvent : « Il nous advint un jour », écrivait-il dans un de ses ordres secrets, « de voir, pour les humbles services que nous avons rendus à l'empereur Rodolphe, arriver les bourreaux, apportant à pleins bras des cordes qu'ils jetèrent devant les nobles et les seigneurs pour choisir parmi eux ceux qu'il leur plairait et les prendre ensuite l'un après l'autre¹ ».

Bethlen avait subi la domination du voïvode Michel et de Basta en Transylvanie. L'impression qui en résultait pour lui était que la Transylvanie ne pouvait sauver son indépendance que par la protection des Turcs. Il se sentait d'accord avec Bocskay, qui disait que la Transylvanie indépendante était le bouclier de la nation hongroise. S'il lui était resté quelques doutes sur la justesse de la politique de Bocskay et de Moïse Székely, les attaques de Drugeth de Homonna auraient servi à les dissiper. Cette conviction ne fut jamais ébranlée dans son esprit jusqu'à sa mort. Dans son testament, il se réfère aussi à l'époque de Rodolphe et demande à la noblesse de Hongrie de ne jamais se mettre du côté des Allemands, mais d'avoir confiance dans le Turc, qui est appelé par Dieu « à servir de bouclier à notre patrie² ».

Était-ce là sa pensée quand il sollicita la main de la fille de l'Empereur et s'offrit comme allié contre le Turc ?

En apparence, sa politique changea à cette époque, en fait, les offres qu'il fit à la Cour n'en modifiaient point l'unité. Elle eût été troublée s'il avait voulu obtenir la protection turque par une soumission d'esclave. On l'a fréquemment accusé de n'avoir été toute sa vie que l'esclave des Turcs. Ce qui est vrai, c'est que, dès sa jeunesse, il connaissait les usages turcs et se rendait compte que la domination turque, au lieu d'être pire que celle des chrétiens, était à certains points de vue réellement meilleure. La puissance ottomane l'impressionnait beaucoup ; malgré les rudes revers subis par ce peuple, il était sûr qu'il représentait une force redoutable en face de la chrétienté divisée. C'est pour cette raison qu'il fit des sacrifices pour obtenir l'alliance turque quand il en vit la nécessité. Les lettres en style turc qu'il écrivit à la Porte, et que ses ennemis mentionnaient avec tant d'ironie, furent peut-être le moindre. Il souffrait vivement de voir les prisonniers chrétiens emmenés par les troupes turques, ses alliées, mais il ne pouvait l'empêcher. Ce fait fut habilement utilisé par ses adversaires dans la propagande menée contre Bethlen par

1. Szilágyi, *Données sur l'histoire des alliances de Bethlen*, 46.

2. Joseph Koncz, *Le testament de Gabriel Bethlen*.

toute l'Europe, et qui fut efficace. Cependant, les chrétiens avaient aussi peur des soldats impériaux que des Tatars.

Malgré son respect pour la protection que pouvait lui assurer la Turquie, Bethlen n'en était pas moins pressé à assurer et à augmenter son indépendance. Il diminua le tribut et réduisit les présents au sultan et à ses grands officiers. Ce n'est pas sans raison que ses ennemis remontraient au Divan que les soldats tures, à partir de 1623, servaient plutôt les intérêts de Bethlen que ceux de leur patrie. Depuis la campagne de 1621, le Turc voyait d'un bon œil son redoutable vassal et usait d'indulgence envers certaines de ses prétentions. Bethlen tâchait d'augmenter sa puissance pour se rendre plus indépendant du Divan. C'est pour cela qu'il recherchait la faveur de l'Empereur, mais sans s'éloigner de la base solide de sa politique. Il voulait être intermédiaire entre les deux empereurs ; c'est pourquoi il tâcha d'élargir les frontières de la Transylvanie en devenant gendre de l'Empereur et gouverneur reconnu de la Hongrie. Il cherchait, d'une part, à se servir des Tures pour faire impression sur la cour de Vienne et, de l'autre, à intimider le Divan par le force de l'Empire. Il croyait pouvoir léguer ce rôle à ses successeurs et éviter ainsi à la nation entière et à la Transylvanie la répétition des horreurs de l'époque de Rodolphe et de Basta. Mais ses projets prirent également d'autres formes. Il prit volontiers les armes pour écraser la puissance de la maison autrichienne : c'est cet espoir qui le poussa à la guerre de conquête pour la couronne de Bohême ; de même quand il chercha à obtenir l'entrée de la Hongrie dans un empire allemand protestant. Peut-être est-ce la même pensée qui le fit aspirer à la couronne de Pologne. Mais il se contentait de résultats plus modestes. Quand, au traité de Gyarmat, il chercha à faire insérer une clause assurant l'annexion des sept comitats à la Transylvanie, il voulait, en fait, obtenir pour lui et ses successeurs le rôle important d'intermédiaires. Tout ne s'accomplit pas selon ses désirs, mais il obtint, néanmoins, de très beaux résultats. Deux succès doivent être relevés à son actif : la confirmation de la paix de Vienne par l'Empereur au moment de l'écrasement de la Bohême, et la protection de la Transylvanie, si bien assurée que, pendant les seize ans du règne de Bethlen, l'ennemi n'osa point inquiéter le pays. Il releva sa petite principauté jusqu'à en faire un facteur important de la politique européenne. L'œuvre de son génie, quoiqu'il n'ait pas toujours été heureux, jeta de l'éclat jusque sur le trône de ses successeurs.

Ce n'est pas à dire que, dans ses campagnes, Bethlen poursuivît des fins purement désintéressées. Il y avait certes chez lui une ambition

dynastique. Il était fier de son origine, ainsi que des succès par lesquels il avait conquis, pour lui et sa famille, puissance et gloire. Il voulait gagner un rang toujours plus haut parmi les souverains européens. Il se complaisait à l'éclat de sa cour. Selon Opitz, le luxe de l'Orient et celui de l'Occident s'unissaient dans son château¹.

Pour réaliser ses desseins, il avait avant tout besoin de soldats ; il ne se fiait pas grandement à l'« insurrection » noble² et ne se lassait jamais de se moquer de ces hommes qui soupiraient toujours après le retour dans leurs foyers. Il estimait davantage les mercenaires, surtout les étrangers³. La cavalerie était l'élite de son armée. Toute la stratégie de Bethlen avait pour base la tactique de la cavalerie légère ; c'est par ce moyen qu'il eut raison de Buquoy, de Monte-Negro et de Wallenstein. Il recommanda cette stratégie dûment éprouvée à ses successeurs, leur disant d'éviter par tous moyens la bataille face à face avec l'Allemand⁴.

Il avait grandi sur le champ de bataille. A la fin de 1623, il disait avoir participé jusqu'alors à quarante-quatre combats⁵. Il se plaisait à des parades militaires qui, à cette époque, avaient grande importance. Un jour, il resta en selle du matin jusqu'au soir pour inspecter 13,400 hommes. Il ne se ménageait pas devant l'ennemi et parfois couchait sur la neige avec son armée⁶. Au siège de Füleke, en 1621, il demeura toute la nuit sur les remparts et ne dormit point. Sa tente fut traversée par plusieurs balles, mais il refusa de changer de place. Devant Pozsony, en 1621, une balle siffla près de sa tête ; ses partisans lui conseillèrent la prudence ; il leur répondit que la vie des princes est garantie par Dieu⁷.

Il tenait ses soldats aussi disciplinés que possible et les exhortait à une vie pieuse. Dans l'été de 1621, il y avait dix prédicateurs dans son camp, et chaque jour le tambour battait en vingt-huit endroits différents pour appeler les troupes au sermon et à la prière⁸.

1. *Mémoires de Kemény*, 50 ; Gindely-Acsády, *Gabriel Bethlen*, 252.

2. Cavalerie survivante des armées de chevaliers.

3. Richelieu écrivait : « Je suis obligé de remarquer qu'il est presque impossible d'entreprendre avec succès de grandes guerres avec des Français seuls. Les étrangers sont absolument nécessaires pour maintenir le corps des armées » (J.-H. Mariéjol, *Henri IV et Louis XIII ; Lavisse, Histoire*, VI, 318). Bethlen pensait d'une armée purement hongroise ce que Richelieu pensait d'une armée purement française.

4. Son testament (Koncz), 24.

5. *Monumenta Comititalia Transylvaniae*, VIII, 213.

6. *Les Mémoires de Kemény*, 149 ; *Correspondance politique de Bethlen*, 79-230.

7. *Correspondance du prince Bethlen*, 185 ; *Mémoires de Kemény*, 59-67 ; Gindely, *Archives*, 328.

8. *Arch. hist.*, 1887, 193.

Mais ses plus grandes victoires furent dues à sa diplomatie. Il était maître dans l'art de persuader et savait se mettre tout à fait à la place de ceux qu'il voulait convaincre. Les gens qu'il avait déjà trompés lisaient ses exagérations avec un sourire incrédule, mais ensuite, comme par enchantement, ils revenaient à le croire.

Sa politique était un mélange de projets grandioses, parfois fantastiques, et de raisonnement pratique et minutieux jusqu'au plus petit détail ; elle rappelle celle de Gustave-Adolphe. Lui-même croyait un peu à ce qu'il voulait faire croire, et cette petite dose de franchise suffisait, malgré tout, à convaincre ses ennemis. Même ses alliés, peut-on dire, étaient des ennemis. Il ne se fiait à personne, ce qui lui a épargné des désillusions, et glissait dans toutes les mains.

Il hérita de ses prédécesseurs un pays bouleversé et presque dévasté. Gabriel Bathory avait tellement dilapidé les biens de l'État que de soixante-treize domaines du comitat de Fogaras il n'en restait qu'un, et de 10,000 serfs de Varad, 150¹. Bethlen porta remède à cette situation.

Pour la réorganisation de l'État et pour ses entreprises, beaucoup d'argent était nécessaire. Avec ses campagnes nombreuses, l'élévation des impôts votés par les Diètes rend vraisemblable l'affirmation de ses ennemis, qui déclarent qu'il était impopulaire. Pourtant il ne s'occupa pas seulement d'enrichir le fisc. Si, au début de son règne, la fausse monnaie circulait aussi librement dans son pays que dans celui de Ferdinand, il fit, à la fin de 1625, frapper à Kassa et à Nagybánya une nouvelle et bonne monnaie, qui remplaça l'ancienne². La mauvaise situation financière était en rapport avec le mauvais état des mines. Au début du règne, les mines d'or et d'argent de Transylvanie s'éboulaient et se remplissaient d'eau. Après la paix de Nikolsburg, il fit venir environ 200 mineurs hongrois en Transylvanie et commencer l'exploitation des mines, qui, tout d'abord, coûta plus qu'elle ne rapporta³.

Bethlen appela de tous côtés des artisans en Transylvanie. En 1625, il accueillit et établit à Alvinc les anabaptistes chassés de Moravie. Les artisans saxons furent peu satisfaits de l'arrivée de ces concurrents de tous métiers ; mais Bethlen ne croyait pas que la concurrence

1. *Correspondance du prince Bethlen*, 36.

2. Krauss, *Chronik*, 74-75 ; Miko, *Contributions à l'histoire de Transylvanie*, I, 140 ; IV, 193 ; *Correspondance politique de Bethlen*, 431 ; *Monumenta Comititalia Transylvanie*, vol. VIII, 399.

3. *Arch. nationales de l'époque turco-hongroise*, I, 359, et II, 59 ; Mikó, *op. cit.*, IV, 189.

pût leur nuire. Il aida les misérables émigrants et fit proclamer par la Diète le libre exercice et la protection de leur culte¹.

La mauvaise monnaie était cause de prix très élevés, et la taxation ne remédiait pas à la cherté de la vie. Après avoir fait frapper de la bonne monnaie, Bethlen obligea les commerçants et artisans à se conformer aux prix établis. Les commerçants grecs en particulier eurent à payer de lourdes amendes, quand leurs prix étaient trouvés exagérés par les délégués du gouvernement. Les Transylvains s'étaient plaints surtout que les Grecs exportassent du pays la bonne monnaie ; car ils préféraient recevoir pour leurs marchandises exportées de l'argent étranger. La Transylvanie exportait du mercure, de la cire, du cuivre, du sel, du bétail, des chevreaux et des peaux, en Pologne, en Autriche, à Venise et en Turquie. Bethlen était le premier commerçant du pays. Quelquefois, il interdisait l'exportation du bétail, des chevaux ou de la cire pour faire monter le prix de ses propres marchandises. En 1625, il fut interdit d'exporter des bœufs de Transylvanie et, dans la même année, il fit mener 1,500 bœufs aux abattoirs de Vienne².

Le trésor public avait besoin de plus en plus de revenus. Bethlen fut accusé d'avarice même par ses amis. Murteza disait qu'on aurait pu finir mieux la campagne de 1626, si Bethlen n'avait pas été si avare. Cependant, les impôts élevés, les rançons des prisonniers de guerre nobles et la bonne administration augmentèrent sa fortune. Aux attaques, il répondait invariablement qu'il avait besoin de mettre de l'argent de côté pour n'être jamais obligé de s'adresser aux autres. Pendant la préparation de la campagne de Pologne, il se vantait fièrement d'être pourvu de tout le nécessaire³.

Mais il ne ménageait pas l'argent quand il s'agissait de l'Église, de l'instruction, de l'art ou de l'éclat de la maison souveraine. Il consacra de grosses sommes au collège de Gyulafehérvár, où il appela d'éminents professeurs étrangers. Il fut, dans ses dernières années, très satisfait d'apprendre que l'éminent théologien Alsted promettait de venir en Transylvanie. Il s'occupait de plusieurs autres écoles supérieures protestantes, et il envoya beaucoup de jeunes gens transylvains dans

1. *Monumenta Comitialia Transylvaniae*, VIII, 182 ; Krauss, *Chronik*, 72 ; Antoine Aldássy, *Les anabaptistes du XVI^e et du XVII^e siècle* (Revue catholique, 1893).

2. *Arch. nationales de l'époque turco-hongroise*, I, 335 ; Mikó, *op. cit.*, II, 80 ; *Correspondance politique de Bethlen*, 111 ; *Correspondance du prince Bethlen*, 335 ; Krauss, *Chronik*, 56-74 ; *Arch. hist.*, 1879, 716 ; *Monumenta Comitialia Transylvaniae*, vol. VII, 127.

3. *Ováry, op. cit.*, 755.

les universités étrangères. Il les y faisait instruire pour devenir pasteurs, savants, diplomates ou ingénieurs militaires. Il avait lu plusieurs fois la Bible et, aux examens de théologie, il avait sa Bible devant lui pour contrôler les citations et il écoutait aussi volontiers les explications. La science de la guerre, l'histoire et les relations des États européens l'intéressaient beaucoup. Mais il disait lui-même qu'il n'avait jamais appris le latin et ne savait écrire qu'en hongrois¹.

Il aimait à faire construire. Il appela des maçons, des sculpteurs, des architectes polonais, allemands et italiens. Il ne fit pas bâtir seulement des forteresses et des redoutes, mais aussi de belles et grandes maisons dans les différentes villes de Transylvanie. Gyulafehérvár n'était plus, après le passage de Basta, qu'un terrain dévasté : Bethlen le transforma en une véritable résidence souveraine. C'est lui aussi qui éleva l'aile sud-est du château fortifié de Vajda-Hunyad et y fit transformer la maison d'habitation. Son œuvre ici se rencontrait avec celle des Hunyades, comme s'il voulait ressusciter l'époque du roi Mathias. Il est certain qu'il avait le désir de reprendre aux Turcs la bibliothèque de Mathias².

La musique lui était presque aussi chère que l'architecture. A un musicien italien à la solde du pape, il promit 1,000 écus d'or par an pour l'attirer à la cour de Transylvanie. Le musicien espagnol Don Diego distrayait la Cour avec une troupe de comédiens juive qui parlait l'italien. Surtout après le mariage avec Catherine de Brandebourg, on vit souvent de grands ballets au château de Gyulafehérvár.

Le prince, si Hongrois dans ses sentiments et ses coutumes, s'intéressait aux habitudes étrangères et reconnaissait volontiers le mérite des autres nations. Il traitait très amicalement les colons saxons. En général, il ne touchait pas aux privilèges et ne poursuivait que ceux qui affaiblissaient le pouvoir central³. Il voulait aussi améliorer le sort des Roumains et faire traduire la Bible en leur langue. Avec l'aide du patriarche Cyrille, il se proposait de les ramener au calvinisme. Il n'agissait pas ici par intérêt national, mais pour servir la religion et la civilisation⁴.

1. Correspondance du prince Bethlen, 323; *Mémoires de Kemény*, 69; *Rapport du résultat des recherches faites aux archives du chapitre de Gyulafehérvár*, 1880, 16-21, par Szilágyi; Szalárdy, *Chronique désolante*, 33; Casparus Böjthini, *De Rebus gestis*, 244; Krauss, *Chronik*, 56, 76; *Les siècles*, 1889, 238; *Correspondance politique de Bethlen*, 460; Melotai Ny. J., *Speculum Trinitatis*, Debreczen, 1622.

2. Szalárdy, *op. cit.*, 34; Arányi, *Le château de Hunyad*; *Monumenta Comitalia*, VIII, 369.

3. *Monumenta Comitalia*, VIII, 104-106. Ici est intéressante son action contre les Sicules qui voulurent se soustraire au service militaire.

4. Jancsó, *Histoire des efforts nationaux roumains*. Budapest, 1896, I, 503-526.

Il était un fervent adepte de sa foi. L'œuvre principale de sa vie a été de faire reculer la Contre-Réforme dans son pays. On ne peut pas prendre au sérieux ses propos de conversion. Dans ses voyages, il ne manquait jamais d'avoir un pasteur près de lui. « Sans pasteur », écrivait-il dans une de ses lettres, « nous ne pouvons faire un pas¹. » Il favorisait son Église autant qu'il le pouvait. Les pasteurs et leurs descendants reçurent de lui la qualité de nobles. Il s'occupait même des pasteurs luthériens et n'aimait pas les pasteurs saxons qui s'attachaient à la *formula concordiae*. Aux étudiants qui partaient à l'étranger, il recommandait le cours de Pareus, professeur à Heidelberg, parce que celui-ci préconisait l'union des calvinistes et des luthériens. Le pasteur de sa cour, Alvinczi, qui prétendait que le calvinisme n'était pas loin de Luther dans la question de l'eucharistie, était un de ses favoris. Il ne toucha pas aux unitariens, tout en disant que c'était eux qu'il chasserait le plus volontiers du pays. Le plus étonnant est qu'il ne restreignit pas les libertés catholiques ; mais il n'en toléra ni la domination, ni l'extension. Il chargea souvent des catholiques de missions diplomatiques, quelquefois même des Jésuites ; s'il ne supportait pas leurs tendances de propagande, il reconnaissait leurs mérites. Georges Kaldy, le grand orateur et écrivain jésuite, fut de ses diplomates occasionnels. Il accorda des privilèges aux Juifs aussi bien qu'aux anabaptistes, pour élargir le personnel des commerçants, mais il poursuivit la secte des Sabbatariens. Il trouvait les religions suffisamment divisées en Transylvanie sans cette secte, qui était formée de Hongrois d'origine, s'accommodant aux rites juifs².

La bienveillance de sa justice était aussi remarquable que sa tolérance religieuse. Il écrivait en 1621 : « Jusqu'ici je n'ai fait mettre à mort aucun noble³. » Sa sagesse généreuse était vraiment rare dans ce temps ; il savait pardonner à ceux qui l'avaient trahi. Il ne pardonnait pas à tout le monde, il est vrai, et châtiât durement les récidivistes ou ceux dont le crime eût créé un précédent dangereux. Mais, quand on compare son attitude à celle de ses prédécesseurs ou de ses contemporains, on doit reconnaître qu'il pouvait écrire en pleine connaissance de cause : « Notre-Seigneur Christ se sacrifia pour les pécheurs convertis⁴. » Il se sentait assez fort pour pratiquer la

1. Kézöly, *Bulletin protestant*, 1890, 413.

2. Joseph Pokoly, *Les rapports des souverains transylvains avec l'Église protestante* (*Revue protestante*, 1896) ; Coloman Révész, *Cent ans de lutte pour la formation de l'Église calviniste à Kassa* (*Arch. hist.*, 1881, 306 ; 1895, 140) ; Jaszay, *Documents*, X, 27 ; *Monumenta Comitatus Transylvaniæ*, vol. VII, 488 ; VIII, 143 ; Katona, *Historia Critica*, XXXI, 184.

3. Miko, *op. cit.*, II, 394.

4. *Correspondance politique de Bethlen*, 34.

grâce ; son âme ignorait la cruauté des despotes nerveux et inquiets. Dans sa rigueur même, il y avait un certain charme patriarcal, et il récompensait la fidélité éprouvée par un chaleureux attachement.

Étant de son époque, il ne faut pas s'étonner qu'il ait été aussi superstitieux. Il considérait le samedi comme un jour heureux pour lui. Il croyait également aux charmeurs, aux sorciers, aux voyants et aux devins¹.

Tout cela n'affaiblissait pas la puissance de son intelligence. En vérité, il faisait tout tout seul : « J'ai tant d'affaires », écrivait-il un jour à Emerich Thurzó, « que je crains pour ma santé ; la lecture des lettres me donnerait assez de travail du matin au soir, même si je ne devais pas y répondre tout de suite ! » Un grand travail et une vie irrégulière ruinèrent vite sa santé. Dès 1620, il était malade des reins, bien que son teint ne laissât rien à désirer. Sa grosse tête, avec ses cheveux courts, tordus en toupet et par devant, portait sous un front très large deux grands yeux brillants et une large bouche entourée par une longue barbe noire, qui tira tôt sur le gris.

Les progrès de sa maladie ne brisèrent pas son courage au travail. Il n'abdiqua aucun de ses projets, parce qu'il espéra longtemps la guérison ; mais il se préparait aussi à la mort avec un grand et mâle courage. Il arrangea les affaires de sa famille et celles de son pays, pour qu'après sa mort rien de ce qu'il avait si soigneusement édifié ne s'écroulât, et, après une longue lutte, il attendit le repos éternel. Il avait lutté longtemps contre des puissances telles que les armes d'une franche simplicité n'en auraient pas eu raison. Son attitude paraît souvent manquer de dignité ; pourtant, au fond de son âme, il avait une solide base de vertus. Il avait le sentiment d'être un serviteur auquel on demandera compte de ses actes. Il était fermement convaincu de l'importance de son œuvre et de la mission bienfaitrice dont l'avait chargé le Seigneur. Au jour de sa mort, alors qu'il ne pouvait plus parler, il demanda un papier et écrivit : « Si Dieu est avec nous, qui est contre nous ? — Personne sûrement ; sûrement personne². »

D. ANGYAL.

1. *Arch. hist.*, 1883, 533 ; *Correspondance politique de Bethlen*, 182 ; *Monumenta Comitatus Transylvaniae*, vol. VI, 412.

2. *Corresp. polit. de Bethlen*, 253 ; *Arch. hist.*, 1879, 112 ; *Gründlicher und wahrhafter Bericht*, 12 ; *Mémoires de Kemény*, 145.

MÉLANGES

SAINT-SIMON HISTORIEN

I

Devant l'opinion

Avant de juger l'œuvre de Saint-Simon, il importe d'écouter les critiques qui l'ont appréciée depuis cent cinquante ans, à mesure qu'elle paraissait devant le tribunal de l'opinion. C'est auprès de ces arbitres du goût que le public va volontiers puiser des arrêts, tout faits et prêts à être répétés indéfiniment. Ils ont réagi différemment suivant leur tempérament, leur culture et les préoccupations de l'heure et du milieu ; on peut les classer en trois catégories : les adversaires, les admirateurs et ceux qui restent à mi-chemin des extrêmes, donnant des gages tantôt à un camp, tantôt à l'autre.

Parmi les ennemis de Saint-Simon on trouve tous les descendants et les partisans de ceux qu'il a stigmatisés ; ce sont des adversaires implacables, irréductibles. Il n'y a là qu'un phénomène très naturel ; il avait prévu lui-même que, si son œuvre paraissait, elle ferait hurler : « Si ces *Mémoires* voient jamais le jour, je ne doute pas qu'ils n'excitent une prodigieuse révolte ; chacun est attaché aux siens, à ses intérêts, à ses prétentions, à ses chimères, et rien de tout cela ne peut souffrir la moindre contradiction ; on n'est ami de la vérité qu'autant qu'elle favorise, et elle favorise peu toutes ces choses-là ; ceux dont on dit du bien n'en savent nul gré, la vérité l'exigeait ; ceux, en bien plus grand nombre, dont on ne parle pas de même, entrent d'autant plus en furie que ce mal est prouvé par les faits » (éd. 1856, t. XX, p. 91-92). Son but était de dire tout, le bien comme le mal, et de *peindre les hommes tels qu'ils sont* ; il ne s'en détourna pas pour si peu : « Comme je n'en verrai rien, peu m'importe » (ibid.). De son vivant déjà, beaucoup d'appréciations lui échappèrent sur ses contemporains et le firent juger sévèrement ; il rapporte que Louis XIV lui dit (4 janvier 1710) : « Mais aussi, Monsieur, c'est que vous parlez et que vous blâmez ! voilà pourquoi on parle contre vous » (t. XVIII, p. 385), et que M^{me} de Maintenon le jugeait (1703) « glo-

rieux, frondeur et plein de vues » (t. XIII, p. 245). Ses ennemis, révoltés par tant de vigueur dans l'attaque, n'hésitent pas à le récuser et à mettre en doute sa probité ; il faut remarquer cependant que, dans certains cas, même les plus acharnés retiennent la partie favorable de son témoignage ; cet hommage a la valeur d'une indication.

Les admirateurs de Saint-Simon, enthousiasmés en présence de cette fresque que sont les *Mémoires*, adhèrent de confiance à l'évocation merveilleuse, unique en son genre, de la vie au grand siècle. Les partisans absolus sont peu nombreux, car le vacarme des censeurs précédents les inquiète presque tous ; craignant de passer pour dupes, ils voudraient savoir si l'auteur prétendait peindre au naturel, en historien sincère et véridique, ou s'il se proposait de reconstituer et d'interposer entre nous et la réalité une vision de son goût, en artiste qui transmue conformément à un idéal ; ses intentions sont formulées dans le mot de Ponchartrain qu'il cite : « Vous êtes un homme vrai ! » (t. V, p. 377). La majorité des lecteurs de Saint-Simon l'admire et réserve son adhésion, parce qu'elle regarde le problème comme incomplètement résolu ; tant d'échos divergents lui sont parvenus sur la sincérité et la véracité de l'auteur ! C'était peut-être déjà l'opinion de Chamillart, qui, dans son *Journal*, n'apprécie, en aucune manière, ni en bien ni en mal, la personne du jeune duc. Une étude spéciale ne paraît donc pas inopportune sur cette question.

La divulgation des *Mémoires* provoqua de véhémentes protestations de la part de certaines familles : les Lamoignon (1781), les Noailles, les Dreux-Brézé. Sous la Restauration, Michaud apprécie ainsi Saint-Simon, en 1819 : « doué d'un certain talent d'écrire, et d'écrire d'un style mordant, qui amuse les oisifs et les méchants ! » (*Biographie universelle*, art. Fargues) ; le duc de Noailles qualifie l'auteur d'« homme de mauvaise foi », et l'œuvre de « long tissu de calomnies », « erreurs », « mensonge », « libelle » ; le comte d'Haussonville l'appelle « calomniateur de génie », et les éditeurs des *Mémoires du duc de Luynes* « pamphlétaire posthume ». Th. Lavallée traite ses récits de « romanesques », « contes absurdes » ; il ajoute : « Les *Lettres de Mme de Maintenon* doivent être regardées comme le contrepoison moral et historique des *Mémoires de Saint-Simon* et surtout des *Lettres de la princesse Palatine* ; elles rafraîchissent l'âme des scandales, des infamies, des calomnies dans lesquelles l'un et l'autre se complaisent, et réduisent leurs récits et leurs accusations à leur juste valeur » (*Lettres... édifiantes*, t. I, p. vi, 464, xiii). Pour ceux-là, Saint-Simon est un menteur.

D'autres ont cru à sa sincérité ; il convient de reconnaître parmi eux des admirateurs indépendants et particulièrement qualifiés. Sainte-Beuve, en 1856, écrivait : « Saint-Simon est le plus grand peintre de son siècle, de ce siècle de Louis XIV dans son entier épanouissement... Mais... dira-t-on... il obéit à des préventions haineuses et à une humeur méchante... Selon moi..., il est doué par nature d'un sens particulier et presque excessif d'observation,

de sagacité, de vue intérieure, qui perce et sonde les hommes et démêle les intérêts et les intentions sur les visages... ; un tel don, une telle faculté est périlleuse, si l'on s'y abandonne, et elle est sujette à outrer sa poursuite et à passer le but... On a fort cherché depuis quelque temps à relever des erreurs de fait dans les *Mémoires de Saint-Simon*, et l'on n'a pas eu de peine à en rassembler un certain nombre... La question de la vérité des *Mémoires de Saint-Simon* n'est pas et ne saurait être circonscrite dans le cercle des observations de ce genre, même quand les erreurs se trouveraient cent fois plus nombreuses... En général toutefois, le talent de Saint-Simon est plus impartial que sa volonté, et, s'il y a quelque qualité dans celui qu'il hait, il ne peut s'empêcher de la produire ; et puis — oserai-je dire toute ma pensée et ma conviction ? — ce n'est pas une bonne marque à mes yeux pour un homme que d'être maltraité et défiguré par Saint-Simon : il ne s'indigne jamais que contre ceux à qui il a manqué certaines fibres... Il est curieux de voir comme chacun s'accorde à dire que c'est mal écrit, que les portraits sont mal faits, en ajoutant toutefois que c'est intéressant... Il peut bien souvent y avoir quelque réduction à faire dans le relief et les couleurs... Toutefois..., il est vrai, il est sincère, il l'est au plus haut degré, dans l'acception morale et pittoresque... Saint-Simon n'a eu que raison, quand il a conclu de la sorte, en se jugeant : « Ces *Mémoires* sont de source, de la première main : leur vérité, leur authenticité ne peut être révoquée en doute... » La postérité, après avoir bien écouté ce qui s'est dit et se dira encore pour et contre, ne saurait, je crois, conclure autrement » (*Causeries du lundi*, t. XV).

Chéruel, en 1865 : « Observateur curieux et sagace, lié avec les divers partis, s'efforçant de compléter les témoignages l'un par l'autre et de les contrôler par des documents écrits, il s'est livré à un travail consciencieux pour arriver à la vérité. Sa vie entière l'atteste. Mais son imagination a souvent suppléé à l'insuffisance des documents ; elle a grossi des détails sans importance et amoindri des faits considérables... La première impression de ces *Mémoires* est saisissante. On est sous le charme des tableaux qui se déroulent avec tant d'ampleur et d'éclat... Mais, lorsqu'on vient à comparer Saint-Simon aux autres témoins, on s'aperçoit que souvent l'imagination a pris la place de la réalité, que les passions et les préjugés de l'auteur ont obscurci sa vue, qu'il a adopté avec une étrange légèreté des anecdotes fausses ou du moins suspectes. C'est l'effet qu'une étude attentive des documents contemporains a produit sur les historiens qui ont traité du règne de Louis XIV. Les esprits les plus divers se rencontrent sur ce point... ; de nos jours, quelques écrivains, entraînés par la réaction contre Saint-Simon et irrités par ses assertions tranchantes, ont été plus loin ; ils ont attaqué sa probité... Je persiste à croire à l'honnêteté de Saint-Simon, tout en signalant ses exagérations et ses violences de langage. Je suis de l'avis des historiens qui pensent qu'on ne doit admettre ses jugements qu'après les avoir soumis à un contrôle sévère » (*Saint-Simon considéré comme historien de Louis XIV*, p. 11 à VIII).

Faugère (1880) : « On a prétendu le surprendre en flagrant délit de volontaire injustice envers la plupart des personnages dont sa plume a dessiné le portrait, et on l'a représenté comme obéissant le plus souvent à l'inspiration de la haine ou d'une méchante misanthropie. Ce reproche ne nous paraît pas fondé... ; en l'étudiant dans ses écrits..., nous n'y trouvons la trace d'aucun mauvais et bas sentiment... » (*Écrits inédits*, t. I, p. VIII).

Gaston Boissier, en 1892 : « Ses ennemis ont été jusqu'à en faire un imposteur habile, qui arrange les faits à sa fantaisie, qui ment volontairement et de parti pris pour abuser la postérité. C'est aller bien loin... Je trouve dans ses affirmations un accent de sincérité qui me touche... ; lorsqu'il proteste qu'il a voulu dire la vérité, je ne crois pas que personne ait le droit de refuser de le croire. Mais il a pu se tromper et nous tromper, sans le vouloir, et il faut bien avouer, quelque goût qu'on ait pour lui, que cet accident lui est souvent arrivé. Sa mémoire est sujette à des défaillances singulières... Il semble surtout qu'il ait eu toute sa vie l'horreur des chiffres ; il est rare qu'à propos de la date des faits, de l'âge des gens, des sommes d'argent qu'ils ont reçues ou données, il ne commette pas quelques erreurs... Assurément, ces inexactitudes de détail, ces *menuaillies* comme il les appelle, ne sont pas très graves..., mais elles nous impatientent, elles nous inquiètent et finissent par nous mettre en défiance contre lui... Il faut donc que celui qui le consulte ait l'œil très ouvert, l'examine de près et le contrôle sans cesse... Ce n'est pas tout ; cette rédaction tardive de ses *Mémoires* peut avoir d'autres résultats, et bien plus graves, que de lui faire commettre quelques fautes de détail ; n'est-il pas possible qu'elle ait altéré la couleur générale de ses jugements et de ses récits ? D'ordinaire, à soixante-dix ans, on ne pense pas comme à quarante. (On dit) qu'il ne nous donne que son opinion dernière et définitive... Je ne crois pas qu'il se soit modifié, en vieillissant, autant qu'on le suppose... Ce qui peut justement nous mettre en défiance, quand nous le lisons, c'est sa passion... Il va droit à ses ennemis, sans dissimuler sa marche ; il les attaque ouvertement et au grand jour... La partialité de Saint-Simon est donc moins dangereuse, parce qu'elle se trahit par ses excès mêmes... On se méfie moins des anecdotes qu'il rapporte, parce qu'en général elles sont charmantes, qu'il les raconte très agréablement et qu'elles flattent notre malignité... ; et c'est pourtant ce qui, dans son œuvre, mériterait le plus d'être suspect, non qu'il les ait inventées de toutes pièces, mais il les accepte trop vite... Que devient une anecdote vraie, après qu'elle a passé par plusieurs bouches qui chacune y ajoutent ou la dénaturent?... S'ils [les commérages] ne nous apprennent pas ce qu'ils [les personnages] ont fait réellement, ils nous montrent ce qu'on les croyait capables de faire... C'est à nous... à nous faire une opinion moyenne entre les documents contraires... » (*Les grands écrivains français : Saint-Simon*, p. 111-128).

Les prudents, dans l'intention louable de pacifier adversaires et admirateurs — et de n'avoir jamais tort — imaginèrent un système intermédiaire

(on le perçoit même chez les admirateurs) : « Saint-Simon est sincère, et il ment » ; par un jeu de bascule, on affirme et on nie simultanément. Boislisle écrit en 1879 : « C'est ainsi que Saint-Simon... pourra regagner, comme autorité historique, ce qu'une partie de ses lecteurs lui conteste, souvent à tort », et en note : « Nous sommes du reste complètement d'accord avec les éditeurs de Dangeau : il ne faut pas qu'un Saint-Simon ou un Voltaire, « au moyen de quelques mensonges, revêtus d'une forme charmante », aient raison « d'un patient et scrupuleux témoin tel que Dangeau » (Préface, p. XL) ; en 1886, il le dit inexact « volontairement ou non » (t. V, p. 248, n. 1) ; en 1897, il parle d'« erreurs ou falsifications historiques » ; c'est d'abord la contradiction, puis l'expectative.

MM. Bourgeois et André, en 1913 : « Saint-Simon n'a donc pas laissé une histoire, mais des matériaux pour écrire une histoire. Ces matériaux doivent toujours être employés avec précaution. Les erreurs de fait, inconscientes ou voulues, abondent, et les derniers éditeurs de ces *Mémoires* ont fait à cet égard une ample moisson. On ne peut pas croire Saint-Simon lorsqu'il écrit : « J'ai préféré la vérité à tout, et je n'ai pu me ployer à aucun déguisement. » Que ses erreurs soient dues à des défaillances de mémoire, à des transcriptions inexactes de notes, ou à d'autres causes, peu importe ; elles existent, et l'historien doit toujours être sur ses gardes » (*Les sources de l'histoire de France*, art. 893).

M. René Doumic, en 1920 : « Un point ne peut être contesté : la sincérité de Saint-Simon est entière, sa bonne foi absolue. De toute son âme, il a voulu dire la vérité. J'en ai pour gage sa parole d'honnête homme, et l'un des plus honnêtes que l'on sache. En vingt, en cinquante endroits de ses *Mémoires* il affirme sa volonté d'être étroitement véridique : nous ne pouvons la mettre en doute... Seulement, la sincérité est une chose et la véacité en est une autre. Saint-Simon n'a pas voulu nous tromper ; mais ne s'est-il pas trompé ? » (*Saint-Simon historien de Louis XIV*, p. 48-51) ; ce qui n'empêche pas M. Doumic d'écrire : « calomnie, nettement qualifiée et sans excuse » (p. 159), « c'est un mensonge » (p. 163).

Pour M. Lanson, en 1923, il ment sans le savoir : « Saint-Simon... a négligé les documents écrits... ; ses *Mémoires* fourmillent d'inexactitudes, d'erreurs, de mensonges même, mensonges passionnés qui échappent aux honnêtes gens de petit esprit... Il est peintre... ; de là vient que ses portraits sont si vivants, si vrais, quoique si souvent injustes... ; ce qui est pour l'esprit est souvent faux, mais ce qui est pour la sensation est toujours réel... ; il a le sentiment de la vie, c'est-à-dire du changement... » (*Histoire de la littérature française*, p. 70-73).

C'est, à peu de chose près, l'opinion de M. Ascoli, en 1924 : « Saint-Simon prétend être vrai, et sans doute croit-il tout ce qu'il raconte ; mais il ne sait pas, ou ne veut pas, critiquer des témoignages ; il méprise les vérifications les plus aisées ; il accueille tout ce qui le flatte... Renonçons donc à trouver chez

lui la vérité historique..., ou même la vérité morale... ; la vérité pittoresque subsiste : ravissante, unique » (Bédier et Hazard, *Histoire de la littérature française illustrée...*, p. 53). Celle encore de M. Louis Bertrand, en 1925 : « Il n'y a aucune espèce de raison pour suspecter la véracité historique de Saint-Simon... ; ce n'était peut-être pas un homme très intelligent... ; érudit tatillon, il fait une place démesurée à des questions de préséance, de blason ou de généalogie... ; [il] ignore, de parti pris, les bourgeois, les paysans, les artisans... ; on peut affirmer que Saint-Simon n'a rien compris à la politique du règne » ; il méconnaît Louis XIV (*Anecdotes*, préface).

M. Charles Sarolea : « Dire que Saint-Simon est partial, c'est ne rien dire ; il y a une partialité qui est une vertu... ; sa partialité est la partialité d'un honnête homme et d'un homme éclairé... Aucun historien n'est autant préoccupé d'être juste... Ce qui prouve combien peu les préventions de la critique contre Saint-Simon sont fondées et combien, en général, on peut se fier à ses jugements, c'est qu'en général la postérité les a confirmés... ; ses jugements sur les hommes et les institutions et les événements se trouvent ratifiés à deux cents ans de distance » (*La cour de Louis XIV*, p. 14-18).

De toute cette confusion, si l'on veut dégager la vérité, il suffit encore de se reporter à l'*Introduction* écrite par Sainte-Beuve en 1856, pour totaliser louanges et réserves, et afin « de rappeler et de fixer avec netteté quelques-uns des points principaux, acquis désormais et incontestables ». Ses conclusions demeurent favorables dans l'ensemble.

L'opinion, on le constate, a évolué de la réprobation à la confiance, avec retour marqué vers la suspicion plus ou moins affirmée ; les causes de ces oscillations s'atténueront vraisemblablement.

II

Comment il est sincère

Avant tout, distinguons les termes mensonge et erreur, sincérité et véracité.

Litttré, d'accord en cela avec le catéchisme, définit le mensonge : « Discours contraire à la vérité, tenu avec l'intention de tromper » ; et l'erreur : « État d'un esprit qui se trompe ». Par suite, c'est l'intention, la volonté consciente qui caractérise le mensonge ; l'inconscience est inconciliable avec le mensonge et elle existe dans l'erreur, sur laquelle on reviendra plus loin. Toute la difficulté consiste à pénétrer l'âme de l'auteur, pour être en mesure de déterminer si oui ou non il y a volonté consciente et de prononcer la flétrissure de mensonge ; on n'a pas le droit de le faire quand on se trouve, d'une part, en présence d'affirmations catégoriques de sincérité et qu'on ne possède pas, d'autre part, des indications contraires, qui échappent à toute les explications raisonnables. Jusqu'ici, je n'ai rencontré que les protesta-

tions de sincérité de Saint-Simon et rien qui m'ait permis de les suspecter avec quelque sécurité.

Il écrit : « J'ai préféré la vérité à tout, et je n'ai pu me ployer à aucun déguisement » (éd. 1856, t. XX, p. 90).

« Je le dois à la vérité, qui règne uniquement dans ces *Mémoires* » (t. XXX, p. 8).

« La même charité qui impose toutes ces obligations n'impose pas celle de ne pas voir les choses et les gens tels qu'ils sont ; elle n'ordonne pas, sous prétexte d'aimer les personnes, parce que ce sont nos frères, d'aimer en eux leurs défauts, leurs vices, leurs mauvais desseins, leurs crimes... ; elle veut même qu'on avertisse ceux qu'ils menacent, pour qu'ils puissent s'en garantir » (t. I, p. 15).

« Il me reste une observation à faire sur les conversations que j'ai eues avec bien des gens, surtout avec Mgr le duc de Bourgogne, M. le duc d'Orléans, M. de Beauvillier, le duc du Maine une fois, trois ou quatre fois avec le feu Roi, etc. Il y en a de telles, et en nombre, que je comprends qu'un lecteur qui ne m'aura point connu sera tenté de mettre au nombre de ces discours factices que les historiens ont souvent prêtés du leur à des généraux d'armée, à des ambassadeurs, à des sénateurs, à des conjurés, pour orner leurs livres. Mais je puis protester avec la même vérité qui, jusqu'à présent, a conduit ma plume, qu'il n'y a aucun de tous ces discours, que j'ai tenus et que je rapporte, qui ne soit exposé dans mes *Mémoires* avec la plus scrupuleuse vérité, ainsi que ceux qui m'ont été tenus » (éd. 1856, t. XX, p. 92-93).

« Ce que je n'ai pas vu, ou manié moi-même, je veux citer comment je le sais, et d'où je l'ai pris » (t. XXXVI, p. 185).

Quand il ignore certains détails, il s'abstient de préciser, ainsi à propos de Mme des Ursins : « La perte de celle-ci fut conclue entre le Roi et Mme de Maintenon, mais d'une manière si secrète, devant et depuis, que je n'ai connu personne qui ait pénétré de qui ils se servirent ni ce qu'ils firent pour l'exécuter ; il est de la bonne foi d'avouer ses ténèbres et de ne donner pas des fictions et des inventions à la place de ce qu'on ignore » (t. XXVI, p. 101-102).

« De tous côtés, je ne suis pas janséniste... ; je pense... que le nom de jansénisme et de janséniste est un pot au noir, de l'usage le plus commode, pour perdre qui on veut » (t. XXIII, p. 5-8), et il fait profession de gallicanisme.

Sa manière de rédiger est caractéristique et fournit un indice de sincérité ; il écrit rapidement, sa pensée jaillit de source, il n'efface jamais, la première esquisse demeure visible, aucune correction ne l'anéantit ; il procède par touches successives, pour accentuer ou atténuer dans un souci de précision ; c'est pourquoi il ne faut jamais isoler ses jugements sur un personnage ou un fait, mais, au contraire, les grouper chronologiquement et ne pas attacher plus d'importance qu'il ne le fait lui-même à une expression.

Ce procédé littéraire lui a permis d'atteindre à un style très personnel, à un art unique, à des effets auxquels il n'a pas prétendu ; par contre, il comporte des longueurs, répétitions, incidentes sans terme, négligences, insuffisances, flottements. Il les avoue loyalement : « J'ai senti ces défauts, je n'ai pu les éviter, emporté toujours par la matière, et peu attentif à la manière de la rendre, sinon pour la bien expliquer ; je ne fus jamais un sujet académique... ; pour bien corriger ce qu'on a écrit, il faut savoir bien écrire ; on verra aisément ici que je n'ai pas dû m'en piquer ; je n'ai songé qu'à l'exactitude et à la sincérité » (éd. 1856, t. XX, p. 94).

Quoi qu'il en soit, il se prononce toujours catégoriquement, suivant son âme et conscience ; avec sa piété, son esprit de famille, sa conduite morale, on a des garanties de loyauté absolues. Il faudrait des preuves bien fortes pour les anéantir ; à priori il mérite qu'on lui fasse crédit ; on verra plus loin la nature de ses erreurs.

III

Comment il est véridique

Chez un témoin, on en a des exemples tous les jours, la sincérité est une chose et la véracité, ou conformité objectivement rigoureuse avec la vérité, en est une autre ; combien de gens sincères qui croient dire vrai et s'abusent ! Certainement, Saint-Simon a la prétention d'être sincère et même véridique, et par ailleurs il n'a pu échapper à la loi commune de l'erreur inconsciente. Il n'existe pas d'homme capable d'écrire une histoire, formant la matière de vingt-deux volumes in-octavo, sur une époque antérieure à la sienne et sur les événements et les hommes de son temps — en grande partie sur des témoignages oraux et de mémoire, en partie sur des documents écrits dans un temps où il n'existait pour ainsi dire pas de bibliothèques et d'archives publiques, et cela à une distance de quinze à soixante-quinze années — sans commettre des milliers d'inexactitudes de détail. Aucun auteur n'est impeccable, aucune œuvre n'est parfaite ; si Saint-Simon n'avait pas erré souvent, son cas serait unique ; même sur notre temps et sur les choses auxquelles nous sommes mêlés, beaucoup de précisions nous échappent.

Pour le bien comprendre, il faut voir s'il a cherché une information complète et s'il a fait effort pour être équitable.

Il n'a rien négligé, semble-t-il, pour savoir exactement ; il a interrogé ses contemporains, amis et ennemis, avec des ruses de reporter, afin de pratiquer des recoupements. Il est véritablement un témoin d'une rare persévérance, d'une acuité pénétrante. Aux heures historiques, il se trouve là, à point nommé, aux aguets, pour saisir la moindre parole, le moindre geste : à l'inauguration de la statue du roi (1686), à la mort de Louvois, au mariage du duc de Chartres, à la mort de Monseigneur, du duc de Bourgogne et de Louis XIV. Il faudrait citer tous ses informateurs, il en possède dans tous les

milieux ; il arrache par bribes les secrets des Conseils, des familles et des antichambres ; il consulte le chancelier Pontchartrain, les ministres Beauvillier, Chevreuse, Chamillart, Desmaretz, le secrétaire d'État La Vrillière, le président de Mesmes, le procureur général Joly de Fleury, le duc d'Orléans, plus tard le ministre Torey, son propre beau-frère Lauzun, Caillières ; les dames, M^{mes} de Nogaret, de Lévis, de Roucy, de Rochefort, de Beuvron, du Châtelet, du Lude, de Mailly, la duchesse et la maréchale de Villeroy, la maréchale de Clérambault, M^{me} de Blanzac, « la fleur des pois de la Cour », M^{lle} de Chausseraye, les filles de Chamillart, qui le mettent « au fait de mille bagatelles de femmes », souvent plus importantes qu'elles-mêmes ne croyaient (t. X, p. 413) ; il parvient à faire causer, pour savoir, le jésuite Le Tellier, le duc de Noailles, la princesse des Ursins, les gens du service du roi, le chirurgien Maréchal, le valet de chambre Bontemps, du Mont, qui est au service de Monseigneur, du Lude, de Chesne, qui est à celui du duc de Bourgogne ; il a des amis dans le clergé, Rancé, Mailly, Pomponne, le P. de La Tour, etc... En 1746, il se refusa (18 avril) à vendre ses « fiches » au duc de Luynes ; ses contemporains avaient fini par s'apercevoir qu'il était un dictionnaire ambulante. Il a la coquetterie de montrer la correction de son attitude, même lorsqu'il s'approche de gens brouillés entre eux ; il avoue à Chamillart ses relations avec Pontchartrain (t. X, p. 407), comme il le fait avec Beauvillier (t. V, p. 376), et il rend compte à Pontchartrain qu'il a mis ceux-ci au courant. Sur son enquête orale, très poussée, on ne peut l'inculper de négligence ; cette source n'en reste pas moins sujette, comme pour ce qu'il a vu lui-même, à une double défaillance : bonne foi et jugement des témoins, erreurs de sa propre mémoire ; il est impossible qu'il ne s'y soit pas glissé quelques défauts. Pour les documents écrits, il en a réuni une masse imposante ; l'inventaire de 1755 mentionne 123 volumes manuscrits in-folio ou in-quarto, 162 portefeuilles (dont 11 de Mémoires), 493 pièces de correspondance et 3 catalogues ; une partie seulement a été conservée (Mémoires à la Bibliothèque nationale, Manuscrits France 156 à 230 aux Affaires étrangères). Il est juste de se rendre compte des conditions matérielles de son travail : il a réuni une documentation aussi vaste que possible, tout ce qu'il pouvait atteindre. Beaucoup de pièces d'archives, que nous possédons maintenant, étaient hors de sa portée ; on ne saurait prétendre d'ailleurs à priori que la vérité se trouve plutôt dans un procès-verbal, rédigé dans un sens déterminé, que dans le rapport d'un témoin qui a vu la physionomie d'une réunion, surtout quand ce témoin est Saint-Simon ; les annotateurs exagèrent un peu lorsqu'ils notent : « Ce n'est pas exactement conforme au texte officiel inséré dans les Registres du Parlement » (t. XXX, p. 17, n. 4) ; pour ce qu'il a vu ou entendu, il est au moins le reflet d'une opinion, et c'est le cas, même lorsque ce qu'il raconte, comme l'empoisonnement de Madame, n'est pas établi. Pour les textes volumineux qu'il a eus sous les yeux, il ne pouvait pas ne pas commettre des fautes de copie, de lecture, de compréhension, et

c'est d'autant plus explicable qu'il a rédigé une œuvre immense et dans un âge déjà avancé, de quarante-quatre à soixante-seize ans, avec interruption par le chagrin de la mort de sa femme ; la douleur faillit lui faire abandonner tout travail ; sa mémoire et son attention ont subi des défaillances, bien qu'il se soit astreint à se relire, à écrire lui-même la minute définitive. Une preuve de sa véracité, c'est qu'il corrige les erreurs quand il les aperçoit ; ainsi, il change 40,000 l. en 4,000 l. (t. V, p. 252) et 1662 en 1660 (t. V, p. 253), il reprend un récit pour le mettre au point et fait les renvois (t. XIV, p. 133), il groupe en un récit continu la suite des incidents (t. XII, p. 56).

Saint-Simon a pétri laborieusement la pâte de ses *Mémoires* ; on peut s'en rendre compte en lisant les fragments insérés par Faugère dans les huit volumes d'*Écrits inédits* ; ils n'ont trouvé place que partiellement dans les *Mémoires*. Le meilleur morceau est ce « Parallèle des trois premiers rois Bourbons », apologie la plus vigoureuse et la mieux raisonnée que l'on ait sur Louis XIII ; il l'écrivit en mai 1746, dans le dessein de caractériser et de comparer Henri IV, Louis XIII et Louis XIV dans leur éducation, âge à l'avènement, famille et domestiques, vertus militaires, mœurs privées et publiques, gouvernement, fautes, faiblesses, vertus et perfections, derniers moments ; il fit passer dans ses *Mémoires* (t. XXVIII) ce qui concernait Louis XIV ; il avoua que la reconnaissance l'avait poussé à faire rendre justice à Louis XIII, submergé dans la popularité du père et la gloire du fils, puis il termina ainsi : « Enfin, c'est maintenant au lecteur à porter un jugement éclairé et équitable ».

Saint-Simon s'affirme historien tel qu'il le conçoit ; pour lui, l'impartialité ne consiste pas à tenir la balance toujours égale sans un frisson, quoi qu'il adienne, avec une rigidité puritaine et une équité extérieure ; il estime que l'âme de l'honnête homme doit prendre parti dans le conflit du bien et du mal ouvertement, mettre en évidence le pour et le contre, pousser l'enquête aussi loin que possible, pénétrer la psychologie de ses héros, ne rien dire que de vrai, ne dissimuler ni ses préférences ni ses aversions ; il ne prend pas pour juger ses semblables le masque d'un demi-dieu. Plus témoin que théoricien, il est plus puissant dans l'analyse que dans la synthèse ; on est impressionné par certains mots de lui sur Louis XIV, toujours roi et jamais homme, souverain à l'orientale, de plus en plus inaccessible, absolu et gouverné, passionné de luxe et de flatterie, spectateur des combats, sympathique malgré tout et plus grand dans l'adversité que dans la prospérité.

Lorsqu'en septembre 1713 il traça un « projet pour les Conseils », il sut faire abstraction de ses haines, il suggéra des noms qu'on n'attendait guère sous sa plume : Torcy « court et timide, éclairé par tout le Conseil, suivra le chemin par où on le mènera » ; le maréchal de Villeroy, qu'« il serait injuste d'exclure... » ; même Fénelon : « pour évêques, c'est dommage que le respect du Roi, et peut-être encore le goût d'une longue retraite, empêche de penser à M. de Cambrai, qui, sans cela, serait merveilleux de tous points » (*Écrits inédits*, t. II).

* * *

Comment et pourquoi Saint-Simon n'a-t-il pas mentionné qu'il se servait continuellement d'une copie du *Journal* de Dangeau?

On le lui a reproché comme un plagiat clandestin, comme une malhonnêteté insigne. Les éditeurs de Dangeau, Soulié et Dussieux, montrent Saint-Simon (t. XVIII, p. 489) « déguisant soigneusement le secours qu'il tirait de son *Journal* [de Dangeau] ». Boislisle indique « la trame empruntée à Dangeau, c'est-à-dire au seul de ses contemporains dont Saint-Simon n'ait pas parlé, parmi ceux qui lui fournissaient chaque jour des récits » (t. I, p. xxxiii), M. Lecestre : « A cet aveu, Saint-Simon aurait bien dû joindre celui du service immense que le *Journal* de Dangeau lui a rendu, pour la rédaction de ses propres *Mémoires*, qui n'auraient pas existé sans ce guide fidèle » (t. XXXI, p. 253, n. 1) ; « mais pourquoi n'a-t-il pas complété cet éloge, en avouant que Dangeau a été pour lui le guide le plus sûr, qu'il s'en est servi à chaque instant, à ce point qu'il n'est sûrement pas exagéré de dire que, si le *Journal* n'avait pas existé, nous n'aurions pas les *Mémoires* de Saint-Simon ; car, s'il n'en avait pas possédé une copie, il n'y aurait pas ajouté les *Additions*, qui ont été le premier essai et la base de son œuvre ; un peu plus de justice aurait été mieux venue de sa part que le dénigrement systématique qu'il a affecté » (t. XXXVIII, p. 34, n. 1) ; « on regrette que Saint-Simon n'ait pas eu la loyauté de dire que lui-même en possédait une, de ces copies, que le duc de Luynes lui avait laissé prendre, et qu'elle lui a été incomparablement utile » (t. XXXVIII, p. 34, n. 3). — Il n'est pas tout à fait exact que Saint-Simon omette de citer Dangeau ; il le réfute nommément, très fréquemment, dans les *Additions*, rédigées de 1729 à 1738, où il parle de lui-même à la troisième personne, et plusieurs fois dans les *Mémoires*, composés de 1743 à 1751 par la mise en œuvre des *Additions*. Ainsi il écrit dans les *Mémoires* : « L'espèce de gazette qu'il a laissée, dont on parlera ailleurs » (t. XXX, p. 290) ; — « Dangeau, dont je me réserve de parler ailleurs, écrivait depuis plus de trente ans, tous les soirs, jusqu'aux plus fades nouvelles... ; la fadeur et l'adulation de ses *Mémoires* sont encore plus dégoûtantes que leur sécheresse, quoiqu'il fût bien à souhaiter que, tels qu'ils sont, on en eût de pareils de tous les règnes » (t. XXXI, p. 252, 253) ; — « il se trouve dans ces *Mémoires* des grossièretés d'ignorance... qui surprennent au dernier point » (t. XXXVIII, p. 35) ; — « je n'eus occasion de voir ces *Mémoires* que depuis la mort de Dangeau, et cet endroit me surprit au dernier point ; je n'en avais aucune idée... » (t. XXXVIII, p. 254-257) ; — « je ne pouvais imaginer que Dangeau eût mis dans ses *Mémoires* une fausseté de cette espèce, et tellement datée et circonscrite ; cela me tourmenta quelques jours... » (t. XXXVIII, p. 255) ; — il cite les passages. Manifestement, il montre qu'il a le texte de Dangeau sous les yeux ; il le

regarde comme une source nulle et erronée, excepté pour la chronologie, qu'il apprécie, et à laquelle il adhère souvent ; elle est pour lui le seul mérite de Dangeau, et encore peut-on la trouver ailleurs et quelquefois plus sûre. Dans les *Additions*, écrites au verso dans sa copie, il a mis au recto ses rectifications et explications ; là il critique Dangeau, l'indignation fait jaillir ses notes, mais ne l'empêche pas de rester juste : « Quelque fade et petit que cela soit, en beaucoup de choses, il faut avouer que c'est un ouvrage précieux, par les suites et les dates » (*Add.*, t. II, p. 457) ; — « Dangeau continue son silence sur ce qui est désavantageux à M^{me} des Ursins... ; il prive ses lecteurs des précisions de dates, de noms et de détails qui échappent par les suites et qui font le seul, mais le vrai mérite de son ouvrage » (*Add.* n. 89) ; — « l'amitié trompe Dangeau » (*Add.*, n. 1211) ; — Dangeau relate la mort de M^{me} de Maintenon : « C'était une femme d'un si grand mérite, qui avait tant fait de bien et tant empêché de mal durant sa faveur, qu'on n'en saurait rien dire de trop. » Saint-Simon riposte, en marge de sa copie : « Voilà bien fadement, salement et puamment mentir à pleine gorge. » — Il y avait entre Dangeau et Saint-Simon une divergence profonde d'appréciation ; le premier pratiquait la politique de l'autruche : ne rien voir d'ennuyeux, ne rien écrire qui pût attirer des ennuis ; l'autre voulait tout savoir, tout noter, tout dire, quoi qu'il en coûtât. Ce sont deux conceptions différentes de l'histoire, qui se heurtent violemment. « Il faut que le récit des faits découvre leurs origines, leurs causes, leurs suites et leurs liaisons les unes aux autres, ce qui ne se peut faire que par l'exposition des actions des personnages... ; ... plus, donc, on a de lumière là-dessus et plus les faits deviennent intelligibles... ; c'est ce qui rend nécessaire de découvrir les intérêts, les vices, les vertus, les passions, les haines, les amitiés et tous les autres ressorts, tant principaux qu'incidents, des intrigues, des cabales et des actions, publiques et particulières, qui ont part aux événements qu'on écrit, et toutes les divisions, les branches et les cascades, qui deviennent les sources et les causes d'autres intrigues et qui forment d'autres événements » (t. I, p. 5-6). A la rédaction, Saint-Simon prit bravement la décision de se nommer lui-même à la première personne, et de passer sous silence les nombreuses invectives contre Dangeau ; il en subsiste cependant. Lui reproche-t-on leur rareté ? Il oppose la manière dont il comprend l'histoire à celle de Dangeau. Pour lui, il ne craint pas de prendre parti ouvertement pour ce qu'il estime le bien, il se considère plutôt comme l'organe du ministère public que comme un président d'assises, le masque de l'impassibilité lui répugne : « Le stoïque est une belle et noble chimère. Je ne me pique donc pas d'impartialité, je le ferais vainement... Dans ces *Mémoires*, la louange et le blâme coulent de source, à l'égard de ceux dont je suis affecté » (éd. 1856, t. XX, p. 91). Il pense qu'une seule chose compte : la vérité, et qu'il a le devoir et le droit de ne rien pallier, puisque son œuvre ne pourra nuire par cette divulgation tardive et posthume. « L'histoire n'attaque et ne révèle

que des gens morts, et morts depuis trop longtemps pour que personne prenne part en eux... ; son ouvrage doit mûrir sous la clef et les plus sûres serrures, passer ainsi à ses héritiers, qui feront sagement de laisser couler plus d'une génération ou de deux et de ne laisser paraître l'ouvrage que lorsque le temps l'aura mis à l'abri des ressentiments ; alors ce temps ne sera pas assez éloigné pour avoir jeté des ténèbres » (t. I, p. 20). Il s'excuse ainsi de découvrir les vices de la duchesse de Berry, parce qu'il se tairait « si ce silence ne jetait pas des ténèbres sur toute la suite de ce qui fait l'histoire de ce temps, dont l'obscurité couvrirait la vérité » (t. XXVI, p. 316) ; il raisonne de même dans un autre cas (t. XIX, p. 358-359). Saint-Simon croit qu'un amour manifeste du bien et une haine violente du mal ne sont pas incompatibles avec la fonction d'historien ; il avoue cette passion, et il a soin dans chaque portrait de donner toujours les qualités et les défauts ; il estime que l'historien doit parler comme Alceste ; il apprécie hautement ce tempérament quand il le rencontre, par exemple chez le cardinal d'Estrées : « Il savait haïr et le faire sentir, mais il savait encore mieux aimer » (t. XXV, p. 172) ; il fait sa profession de foi en ces termes : « C'est en ce genre d'écrire que l'exactitude la plus scrupuleuse, sur la vérité de chaque chose et de chaque trait, doit se garder également de haine et d'affection, de vouloir expliquer ce qu'on n'a pas pu découvrir, et de prêter des vues, des motifs, des caractères, et de grossir ou diminuer ; ce qui est également dangereux et facile si l'homme n'est droit, vrai, franc, plein d'honneur et de probité, et fort en garde contre les pièges du sentiment, du goût et de l'imagination ; très singulièrement si cet auteur se trouve écrire de source, pour avoir eu part, par lui-même ou par ses amis immédiats de qui il aura été instruit, aux choses qu'il raconte ; et c'est en ce dernier cas où tout amour-propre, toute inclination, toute aversion et toute espèce d'intérêt doit disparaître devant la plus petite et la moins importante vérité, qui est l'âme et la justification de toute histoire, et qui ne doit jamais, pour quoi que ce puisse être, souffrir la moindre ternissure, et être toujours exposée toute pure et tout entière » (t. I, p. 67). Là est le point délicat, son amour-propre l'a égaré inconsciemment maintes fois, et je ne connais point d'auteurs à qui pareille mésaventure ne soit jamais arrivée.

De Dangeau il voit immédiatement le fort, le faible surtout, et il le déclare nettement ; on ne peut que souscrire à son jugement. Voici pour l'éloge : « C'était un grand homme fort bien fait, devenu gros avec l'âge, ayant toujours le visage agréable... On l'aimait parce qu'il ne lui échappait jamais rien contre personne, qu'il était doux, complaisant, sûr dans le commerce, fort honnête homme, obligeant, honorable... ; ses *Mémoires* sont remplis de mille faits que taisent les gazettes, qui gagneront beaucoup en vieillissant, serviront beaucoup à qui voudra écrire plus solidement, pour l'exactitude de la chronologie et pour éviter confusion ; enfin, ils représentent, avec la plus désirable précision, le tableau extérieur de la Cour, des journées, de tout

ce qui la compose, les occupations, les amusements, le partage de la vie du Roi, le gros de celle de tout le monde... » (t. XXXVIII, p. 18-34). — Le blâme y est joint : « Ce fut une espèce de personnage en détrempe... ; aussi La Bruyère disait-il dans ses excellents *Caractères de Théophraste* que Dangeau n'était pas un seigneur, mais d'après un seigneur... Tout cela enfla Dangeau et en augmenta merveilleusement les ridicules... De là vient la partialité, que toute sa tremblante politique n'a pu cacher dans ses *Mémoires*... jusqu'à y avoir sacrifié la vérité bien des fois à cet égard, et d'autres fois passé grossièrement à côté, n'osant hasarder les négatives, et d'autres fois omettant ce qui s'était passé sous ses yeux... ; ... c'est ce qui paraît par sa partialité extrême... Il se mit à écrire tous les soirs les nouvelles de la journée, et il a été fidèle à ce travail jusqu'à sa mort. Il le fut à les écrire, comme une gazette, sans aucun raisonnement, en sorte qu'on n'y voit que les événements avec une date exacte, sans un mot de leur cause, encore moins d'aucune intrigue ni d'aucune sorte de mouvement de cour ni d'entre les particuliers ; la bassesse d'un humble courtisan, le culte du maître..., la terreur et la fadeur suprême... pour ne blesser personne, excuser tout..., éclatent dans toutes les pages... et dégoûtent merveilleusement... ; il est difficile de comprendre comment un homme a pu avoir la patience et la persévérance d'écrire un pareil ouvrage tous les jours pendant plus de cinquante ans... Mais il faut dire aussi qu'il eût été difficile à Dangeau d'écrire de vrais *Mémoires*, qui demandent qu'on soit au fait de l'intérieur et des différentes machines d'une cour... ; il ne savait rien au delà de ce que tout le monde voyait... Dangeau était un esprit au-dessous du médiocre, très futile... ; toute sa capacité n'allait qu'à se bien conduire, ne blesser personne, multiplier les bouffées de vent qui le flattaient... » (*ibid.*).

Dans ces conditions, on conçoit que Saint-Simon n'ait pas cité Dangeau à chaque page, ce qu'il ne fait d'ailleurs pour personne, et qu'il n'ait pas hésité à s'en écarter plusieurs fois volontairement, et non pas par inadvertance, lorsqu'il le croyait en défaut. Son idéal était tout autre : au lieu de tableaux incolores, de vues de l'extérieur, de phrases veules, il met une psychologie pénétrante, le sentiment de la vie, la crânerie de l'expression. M. Doumic lui reproche d'être un artiste : « Comment un si honnête homme a-t-il pu mentir si effrontément... ? La réponse se fait d'elle-même, si vous voulez bien convenir que l'art est une déformation de la réalité, que la vérité de la vie n'est pas la vérité de l'art, et que la vérité à laquelle se réfère Saint-Simon est la vérité de l'art et non celle de la vie... » (p. 294-295). Certes, Saint-Simon voit le monde avec quelque pessimisme : « Écrire l'histoire de son pays et de son temps, c'est se montrer à soi-même pied à pied le néant du monde, de ses craintes, de ses désirs, de ses espérances, de ses disgrâces, de ses fortunes, de ses travaux ; c'est se convaincre du rien de tout, par la courte et rapide durée de toutes ces choses et de la vie humaine... » (t. I, p. 18). Est-on certain qu'il ait toujours tort ? Pour Noailles et Chamillard, ses annotateurs lui donnent leur assentiment (t. XXII, p. 193, n. 4). Les

relations se modifient parfois avec les années. Dans bien des cas, Dangeau et Saint-Simon présentent pour un même fait des versions qui se juxtaposent, et souvent des versions divergentes. Chéruel remarque que les *Additions* ont mis en valeur Dangeau, que seules elles le font lire, et que Saint-Simon a payé largement ses emprunts en ornant ainsi Dangeau, par réaction contre sa platitude (p. 160-162). Détail à remarquer en passant : ces mémorialistes sont originaires tous deux du pays chartrain.

* * *

Comment et pourquoi Saint-Simon a-t-il prétendu qu'il puisait des informations diplomatiques près de Torcy, si en réalité il ne l'a fait que partiellement ?

Il écrit : « On a vu en plusieurs endroits de ces *Mémoires* que j'y ai toujours parlé sur les affaires étrangères d'après Torcy » (t. XXXIV, p. 282) ; le mot « toujours » figure en interligne. Les passages auxquels cette affirmation se réfère ont trait : 1° à des conversations avec Torcy, d'où quelques menues précisions sur Louis XIV en 1697 (t. IV, p. 276), en 1702 (t. X, p. 316), en 1705 (t. XII, p. 416-417), en 1706 (t. XIII, p. 236-238) ; 2° aux extraits puisés par Torcy dans le cabinet noir du courrier diplomatique, extraits qui furent la source des *Mémoires* du ministre ; Saint-Simon en obtint copie après 1740 ; il l'indique : « Torcy m'a prêté ses extraits, c'est d'où j'ai puisé le détail du récit que j'ai donné depuis la mort du roi de la suite et du détail des affaires étrangères ; je les ai abrégées et n'ai rapporté que le nécessaire... ; quoique la netteté, le coulant, la noblesse du style que j'ai copié fasse, par son agrément et sa douceur, sauter aux yeux la différence d'avec le mien, je n'ai pas voulu toutefois laisser ignorer au lecteur (si jamais ces *Mémoires* en trouvent) ce qui n'est pas de moi, par le mépris que j'ai pour les plagiaires, et lui donner en même temps la confiance la plus entière dans ce que je rapporte des affaires étrangères en lui expliquant d'où je l'ai pris » (t. XXXIV, p. 281-284) ; il invoque le témoignage de Torcy pour la Régence, lorsqu'il insère des extraits copieux empruntés à ce même Torcy pour la période 1715 (oct.) à 1717 (déc.) ; 3° aux fragments de *Mémoires* de Torcy, d'une part, pour 1700, 1709 et 1712 ; Saint-Simon les fit copier entièrement, ne les inséra pas et y renvoya sous forme de Pièces justificatives en 1704 (t. XII, p. 158), 1709 (t. XVII, p. 177), 1721 (t. XXXVIII), — et, d'autre part, aux extraits pour 1718 (janvier à août) qu'il déclare reproduire intégralement (t. XXX à XXXIV), à tel point que là c'est le texte de Torcy lui-même que nous avons sous les yeux ; il renvoie à Torcy avant 1712 pour éclaircissements, et il écrit d'après Torcy pour 1718.

Il n'y a qu'à s'en tenir à ses propres termes et à le croire sur parole ; il ne se lia avec Torcy que vers 1717 et n'eut communication de ses écrits que vers 1740-1745, alors qu'il avait déjà rédigé le règne de Louis XIV ; il semble bien qu'il n'ait pas connu le *Journal* de Torcy pour 1709-1711, ni les *Mémoires*

de Torcy (s'ils ont existé) pour 1713 et 1714. M. Émile Bourgeois a parfaitement mis en lumière sur ce point ce qu'il a appelé « la collaboration de Saint-Simon et de Torcy » (*Revue historique*, 1905) et la valeur des documents diplomatiques mis en œuvre ; les derniers éditeurs ne sauraient lui rendre justice trop largement (t. XXIX, p. 523-526).

On a opposé aux *Mémoires*, écrits vers la soixantaine, les *Lettres* de Saint-Simon à ses contemporains, avant cette époque. Ce grief n'est pas moins spécieux que le précédent ; les circonstances, le genre et l'âge de l'auteur suffisent à expliquer les nuances réelles ; Saint-Simon pouvait, par exemple, être plus optimiste à trente ans qu'à soixante-dix sur l'abbé Dubois ; autre chose est une lettre de courtoisie et un jugement écrit secrètement dans les *Mémoires* ; il n'y a là rien d'anormal. On lui a opposé à propos d'un passage sur la vanité des titres (t. V, p. 318) un autre plus ancien sur ses prétentions (t. V, p. 319, n. 2) ; cela ne prouve qu'une chose, le changement qu'apporte l'expérience. — Lemontey écrit : « ... il faut y joindre une correspondance, immense et variée... ; quelquefois elle explique et rectifie les injustices de ses *Mémoires* » (*Histoire de la Régence*, p. 3). M. René Doumic : « Au centre de son œuvre, il a campé un personnage, qui est lui-même ou qu'il croit être lui, paysan du Danube, à la rude franchise, à la loyauté intraitable, soutien des disgraciés, vengeur des opprimés... ; et il se trouve que presque tous les documents qu'on exhume, et d'abord les lettres de Saint-Simon, démentent cette attitude » (p. 69). MM. Bourgeois et André, plus réservés, notent : « Les lettres... ne sont ni très nombreuses [60 et 80 dans Chéruel, 20 dans Feugère] ni très importantes » ; il y en a encore 16 dans Delavaud.

IV

Ses erreurs

Saint-Simon en a commis un grand nombre, moins peut-être qu'on ne l'a prétendu. Dès 1690, à l'âge de quinze ans, il eut la première pensée de son œuvre ; il la commença en juillet 1694 (t. I, p. 26) ; il ne cessa jamais de regarder, d'écouter, d'interroger, de prendre des notes. En 1729 il eut connaissance du *Journal* de Dangeau par le duc de Luynes, petit-fils du mémorialiste, et il en obtint une copie, comme beaucoup de ses contemporains ; ses *Additions* jaillirent de source. Il mit en œuvre tous les documents réunis de 1735 à 1751 ; il rédigea de sa main la minute définitive et mourut en 1755, à quatre-vingts ans. Nous sommes donc en présence d'un auteur qui a rédigé de quarante-quatre et surtout de soixante-deux à soixante-seize ans ; des défaillances de mémoire et d'attention, des confusions sont à peu près inévitables, tant pour les témoignages oraux que pour l'utilisation des documents écrits. Ainsi s'explique la nature de ses erreurs, avec cette circonstance particulière que le duc de Saint-Simon, entièrement idéologue, n'attachait qu'une importance secondaire aux détails matériels de ses propres affaires ;

il compta toujours très mal ; pour lui l'idée primait la réalité. Les défaillances de mémoire ou d'attention abondent chez Saint-Simon ; elles portent particulièrement sur les chiffres et les dates ; il n'avait pas l'esprit mathématique ; on en trouve aussi sur les noms de lieu, quand il rapporte d'après autrui. Citons quelques-unes de ses erreurs : Henriette d'Angleterre ne paraît pas avoir été empoisonnée ; mais la version de Saint-Simon reflète l'opinion contemporaine. Fargues ne fut pas décapité à Paris pour meurtre, mais bien, comme rectifient les annotateurs, pendu à Abbeville en 1665 pour malversations, sans que Lamoignon en ait été cause. Ceci établi, l'essentiel des affirmations de Saint-Simon subsiste : Fargues fut découvert dans les environs de Versailles (t. XIII), arrêté, puis exécuté, et Lamoignon profita de la confiscation. Ce cas est un exemple de la déformation que subissent les sources orales après de longues années.

Harcourt : Saint-Simon se trompe sur l'objet du Conseil auquel assista ce maréchal le 10 janvier 1702 (t. X, p. 33, n. 7), si l'on admet que Dangeau fut renseigné exactement et que Saint-Simon n'ait pas su le fin mot par une autre source.

Duchesse de Bourgogne : Saint-Simon dit qu'elle écrivait au duc de Savoie. Chamillart constate qu'à un Conseil elle prit des notes, et M^{me} de Maintenon qu'elle a appris depuis sa mort certaines choses qui la font trembler. On n'a pas de preuves qu'elle ait trahi.

Catinat : il est possible que Saint-Simon s'abuse le 11 mars 1702, en parlant de lettres interceptées par M^{me} de Maintenon (t. X, p. 232-233), mais il déclare qu'il tenait le détail de Chamillart, et l'on constate que le pseudo-Sourches en sait quelque chose.

Père de Saint-Simon : dans ses récits, cet homme s'est donné le beau rôle, comme il convenait, et le fils a rapporté de confiance les récits, peut-être erronés, des circonstances du duel avec Vardes et des relations avec Chavigny. La félonie de Chavigny n'en demeure pas moins évidente, il fut traité comme tel ; peu importe que ce ne fût pas lui, mais Condé, qui était malade à l'heure de la disgrâce.

Fouquet : il y a là un bel exemple d'inadvertance ; « il fut arrêté à Nantes en 1661, paya... de trente-quatre ans à Pignerol... ; il mourut à Pignerol en 1680 » ; depuis le transfert en 1666, cela ne fait que quatorze ans ; il aura mis un 3 au lieu d'un 1. Il est favorable à Fouquet, comme Chamillart.

Affaire du bonnet : 1715-1716, il se trompe, après 1737, à plus de vingt ans d'intervalle, sur certains détails (t. XXIX, p. 219-220 ; t. XXX, p. 432-433) ; il est à remarquer qu'il n'y a pas d'*Addition* pour les années 1729 et suivantes.

Affaire des légitimés (t. XXXI, p. 254, 257) : même catégorie d'erreur.

Valenzuela (t. III, XIII) : par confusion, à la place de ce nom il a mis : Vasconcella.

Villars : type de l'Orondate du *Cyrus* de M^{lle} de Scudéry : ce héros ne se trouve que dans *Cassandre* de La Calprenède (t. V).

Tremblement de terre du 6 octobre 1711 : il a mis novembre pour octobre.

Il ne faudrait pas avoir le fétichisme des petits papiers et croire que la vérité se trouve nécessairement dans tout document qui appuie une contradiction. Nous sommes mieux placés que Saint-Simon pour la documentation écrite, mais en état d'infériorité vis-à-vis de lui pour apprécier les impondérables, l'information orale ; nous sommes trop éloignés des hommes et des choses de son temps, dépourvus du contact avec les réalités vivantes. Il est certain que les questions de noblesse ancienne et de préséance nous hantent moins que tous ses contemporains et que nous ne l'écoutons là-dessus qu'avec un certain agacement ; Dangeau lui-même ne se flattait-il pas de descendre de Hugues Capet ? Pour être juste, il faut admettre Saint-Simon tel qu'il est, adapter notre mentalité à la sienne, si on veut le comprendre, et ne pas faire pleuvoir inutilement des cheminées sur sa tête, comme il s'en plaignait dès 1709 (t. XVIII, p. 1).

V

Les erreurs de ses annotateurs

De tous côtés, en présence des polémiques suscitées par les éditions précédentes, on réclamait une annotation documentaire, de nature à évoquer l'ambiance, qui échappait aux lecteurs du XIX^e siècle ; il fallait expliquer les noms de personnes et de lieux, les termes désuets et les allusions ; l'équité et le bon sens réclamaient des lumières. Avec son esprit généreux et libéral, Montalembert esquissa un programme : « Il faut qu'un commentaire courant, au bas de chaque page, réponde aux besoins de tout homme qui veut savoir le vrai des choses et qui n'a pas le temps d'aller vérifier chacune des assertions du terrible historien. Il faut le mettre en présence des auteurs contemporains, des correspondances officielles, du récit des auteurs ou des témoins... On n'a certes pas besoin de citer tout ce qui le contredit, mais il faut au moins avertir, indiquer, mettre sur la voie... Je suis convaincu que ni la gloire ni la véracité de Saint-Simon n'ont à redouter cette épreuve et qu'il en sortira avec plus de succès qu'aucun autre historien moderne ; mais il ne faut pas laisser croire qu'il est en tout irréprochable et donner à son autorité une infaillibilité illégitime » (*Correspondant*, 25 janvier 1857).

Chéruel le tenta dans les éditions de 1856 et de 1873 ; on trouva tout de suite qu'il y avait lieu d'étendre le commentaire. Il ne s'agissait pas en principe de combattre Saint-Simon, mais de mettre au point ses données, au moyen des archives et des bibliothèques modernes, dont le classement permettait désormais ce travail. L'espoir d'une réfutation devait ensuite ouvrir les portes des archives privées de tant de familles nobles qui s'estimaient

lées ; cette perspective influa inconsciemment sur le second commentaire, commencé en 1879, et lui donna par instants un ton dépourvu de bienveillance ; ainsi, à propos de la démission de Saint-Simon (t. X, p. 458-466), l'auteur est qualifié de « petit et chétif seigneur, plus agité et bavard que belliqueux ». Dangeau ne devrait cependant qu'être mis au même niveau, mais l'annotateur ajoute : « Jusqu'ici nous ne l'avons vu se signaler que par des petitesse et des mesquineries de détail dans la vie journalière de Versailles, dont il essaie vainement de faire parade, comme si elles avaient présenté quelque importance, et, malgré son travail assidu pour se rattacher aux puissants du temps présent et du temps à venir, il ne compte littéralement point, à moins que ce ne soit comme esprit inquiet, taquin et brouillon ; à l'armée il en a été de même qu'à la cour, et son départ n'a pu laisser de regrets bien profonds ni au prince ni au ministre » (p. 465). C'est l'indice d'un état d'esprit peu favorable à un jugement objectif ; dans ces conditions, on se demande quelle raison pouvait obliger l'annotateur à se charger d'une tâche aussi désagréable pour lui.

Cette réserve faite, il faut reconnaître que le dernier commentaire, monumental, a la plus haute valeur, par l'étendue de l'information, l'effort critique, la bibliographie et la précision des références. On n'a cessé de lui prodiguer les plus grands éloges, et c'est justice, il les mérite ; on a même quelque peu exagéré en plaçant la glose au-dessus du texte, avec l'illusion tendancieuse que cela tuera ceci. Le commentaire a rendu les plus grands services, éclairé beaucoup de questions dans l'histoire du xvii^e siècle, suscité quantité d'excellents travaux. Dire que ce travail est définitif serait excessif, ici-bas rien n'est que provisoire. Boislisle, qui n'était pas chartiste, conduisit l'édition seul depuis 1879 jusqu'en 1885, puis avec M. Léon Lecestre, du tome V jusqu'au tome XX. De son collaborateur il dit (1901) qu'il possède une « profonde connaissance des époques et des documents qui sont, pour ainsi dire, le domaine des commentateurs de Saint-Simon » (t. XV, p. 111). Après la mort de Boislisle (1908), M. Lecestre rendit hommage au maître en promettant que son esprit et sa méthode ne cesseraient de présider à son œuvre. M. Gaston Reynaud résuma l'opinion générale en ces termes : « En complétant ainsi, et surtout en rectifiant, les assertions de Saint-Simon, M. de Boislisle a réussi à réaliser... un merveilleux instrument de travail » (*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*). Il est permis de penser que la collaboration de plusieurs archivistes et bibliothécaires n'eût pas été inutile, et d'imaginer ce qu'elle eût produit. Les continuateurs ont exploité, dans la limite des forces humaines, les Archives nationales et la Bibliothèque nationale ; ils ne pouvaient suffire à tout ; leur entreprise avait pris l'allure d'une revue documentaire des xvii^e-xviii^e siècles pour résumer Saint-Simon ; on y trouve jusqu'à des analyses qui font figure de recension posthume (t. V, p. 310, n. 5). Dans une œuvre de cette envergure, continuée pendant quarante-huit ans, à la cadence de deux tiers de volume, puis d'un

volume par an, il devait infailliblement se produire des erreurs, des flottements, des lacunes. Les annotateurs ont laissé de côté quantité d'excellentes publications documentaires parues pendant l'impression ; aujourd'hui restent à paraître six volumes : tables de Saint-Simon pour les t. XXIX et suiv., tables des appendices et de l'annotation. Constaté quelques erreurs n'enlève rien au mérite de ceux qui ont réalisé ce beau et utile travail, mais il est nécessaire d'en déterminer la nature pour se tenir en garde et ne pas les accroître ; elles se résument à deux catégories, comme chez Saint-Simon : défaillances d'attention, entraînement passionné. Quand un historien avoue : « je ne me pique pas d'impartialité », on est averti.

Boislisle s'était rendu compte qu'il y avait lieu de faire droit aux réclamations des souscripteurs, en hâtant la publication du texte et en restreignant l'ampleur, sinon la multiplicité, des appendices et commentaires ; il promit (t. XV, p. 11) « de renvoyer aux textes publiés, ou même à ceux qui sont encore inédits, mais facilement abordables, plutôt que d'encombrer le bas des pages et la fin des volumes » ; de fait, on vit paraître quelques rares pages sans notes, il y en a davantage dans les derniers volumes ; au fond, la situation resta inchangée. On pourrait concevoir une annotation parallèle, très différente, non moins étendue ; celle-ci ouvre des horizons, suscite des recherches, mais donne l'impression d'une contradiction constante et de l'inanité de la science historique. On suppose toujours Saint-Simon moins informé et moins honnête que ce qu'il est ; c'est un postulat dangereux.

Les annotateurs commettent des erreurs faciles à éviter et à corriger :

La Chastre : ils l'identifient à la fois avec un marquis que Saint-Simon n'aurait connu que par ouï-dire (t. XIII, p. 142, n. 3) et avec un autre qui aurait été son contemporain (t. XIII, p. 153, n.).

M^{me} d'Heudicourt ; lapsus de mauvaise copie (t. XVII, p. 66, n. 1) : « morte très occupée de riens et de la crainte de la mort », lisez : « très occupée de Dieu ».

M^{me} Guyon : ils ont cru que les réunions se tenaient à l'hôtel de Beauvil-lier à Paris (t. II, p. 342) ; ils durent rectifier (t. XXVIII, p. 247, n. 3) et mettre : à Versailles.

Godet des Marais : « passa au siège de Blois en 1697 » (t. II, p. 207, n. 4) ; il faudrait dire : demanda (1693) le démembrement de son diocèse de Chartres et l'érection d'un siège à Blois, où Bertier fut nommé (1697). Godet resta évêque de Chartres jusqu'à sa mort (1709).

Ligny : « sieurs de Rentyilly et de Saint-Piat au Perche » (t. IV, p. 122) ; Saint-Piat est situé près de Maintenon dans la vallée de l'Eure ; les Ligny ont leur sépulture dans le chœur de l'église.

S'il n'y avait que ces « menuaillies » dont Saint-Simon n'a pas le monopole, il vaudrait mieux n'en pas parler ; mais les annotateurs utilisent des témoignages suspects :

Villars. Ses Mémoires ne sont à employer qu'avec prudence, ne serait-ce qu'à cause de leur rédaction tardive et de leur vantardise (t. X, p. 316).

Bellerive. Celui-là est d'une mauvaise foi insigne; ce pamphlétaire (qui mourut en prison), pour satisfaire sa haine contre Chamillart et M^{me} de Maintenon, se sert du prétexte de l'apologie de Vendôme; il fabrique de toutes pièces des lettres et arrange celles qu'il n'invente pas; les imputations de ce faussaire ne méritaient que du mépris, il fallait les citer et les écarter. Les annotateurs, au contraire, en font longuement état (t. XVI, p. 538-636); ils ont pourtant senti que cette source était viciée. L'un d'eux avoue même son erreur; il écrit: « J'ai eu le tort de me servir exclusivement jusqu'à présent, peut-être avec trop de confiance [de la copie Bellerive de la correspondance de Vendôme] » (t. XVI, p. 539). Après cela on croirait qu'il va la répudier; non, il continue à l'exploiter dans ce volume et les suivants; il fausse ainsi beaucoup de conclusions. Il pense qu'il lui suffit de constater qu'il n'a pas retrouvé l'autographe et de déclarer: « Les textes des Lettres, dont l'original existe à la Guerre ou ailleurs, ont été collationnés avec soin, et j'y ai relevé de fréquentes et profondes différences, volontaires certainement, et intentionnelles de la part de Bellerive » (p. 541); il se sert d'un grief de Bellerive contre Chamillart (t. XVII, p. 428, n. 1) et utilise encore Bellerive dans un appendice (t. XVII, p. 569-579); on peut contrôler par Chamillart lié à Vendôme.

Lavallée. Nombreuses sont les erreurs qu'il commet sur M^{me} de Maintenon; revenu des excès de l'*Histoire des Français*, Lavallée a donné dans des travers opposés. Pour la déclaration du mariage, Saint-Simon affirme que M^{me} de Maintenon la souhaitait; les annotateurs le concèdent (t. XXVIII, p. 64, n. 2), puis ils le nient (p. 242, n. 4). Quant aux « trois Villarceaux » avant 1669, les annotateurs les récusent (t. XXVIII, p. 192, n. 8), M^{me} de Maintenon fait allusion aux « beaux-frères » de M^{me} de Montchevreuil (*De l'envie de plaire*). Et cela fait dire à M. René Doumic: « Il n'y a eu qu'un Villarceaux, et Saint-Simon le sait bien, qu'importe? il en met trois » (p. 163). Les annotateurs citent une lettre de M^{me} de Maintenon omise, disent-ils, par Lavallée qui (t. V, p. 351) l'a publiée d'après l'autographe de Feuillet de Conches avec la date du « 29 décembre 1701 »; ils la donnent d'abord du mardi 8 mai, puis d'après Morrison du 13 décembre (t. XV, p. 15). Ils font de M^{me} de Maintenon en 1709 une sorte de stratège en chambre: « toute cette fin de campagne avait été prévue, pour ainsi dire, par M^{me} de Maintenon » (t. XVII, p. 2, n. 2). Ils confondent les lettres de M^{me} de Maintenon à Godet des Marais, que Mérimville déclara avoir détruites en 1709, avec les lettres de Godet à la même (t. XVIII, p. 235, n. 7); ces dernières ont subsisté pour la plupart, au moins en copie. On citerait de nombreux exemples d'erreurs à propos de M^{me} de Maintenon.

Les annotateurs emploient des sources mal identifiées:

Chamillart: au sujet de son *Journal* (publié sous le nom de *Mémoires* et attribué à tort au marquis de Sourches)¹, ils se sont livrés à des découvertes

1. M. l'abbé Langlois et M. Léon Lecestre ont exposé des opinions tout à fait opposées

successives et contradictoires, dont l'annotation porte les traces. De 1879 à 1886, ils admettent que Sourches est l'auteur : « les Mémoires du marquis de Sourches », « les Mémoires de Sourches » (t. I, Préface, p. III ; t. V, p. 133, n. 2). Après 1886, les observations de la critique leur firent suspecter l'attribution à Sourches, « auteur présumé, mais sans grande vraisemblance, des Mémoires qui portent son nom », et ils écrivirent « l'auteur des Mémoires de Sourches », « l'auteur du Sourches » (t. VI, p. 210, n. 6 ; t. XIII, p. 260, n. 4 ; t. XV, p. 175, n. 1 ; t. XVI, p. 55, n. 2 ; t. XX, p. 237, n. 2 ; t. XXVI, p. 309, n. 5) ; ils laissèrent néanmoins subsister en même temps l'appellation antérieure (t. VII, p. 1, n. 2 ; t. XV, p. 172, n. 3) ; ils allèrent plus loin et distinguèrent un autre auteur dans l'annotation : « l'annotateur des Mémoires de Sourches » (t. V, p. 178, n. 2 ; p. 181, n. 2 ; t. VI, p. 289, n. 5 ; t. XXVIII, p. 126, n. 5) ; en 1926, ils revinrent à l'hypothèse primitive, combattue par l'un d'eux en 1912 (t. XXXVIII, p. 77, n. 6 ; p. 183, n. 5) ; pour eux désormais, texte et notes sont de Sourches. Ils n'ignorent pas qu'il a été établi en 1925 qu'ils avaient fait fausse route et que cent quatre-vingts pages publiées en 1925 sur cette question ont été réunies en 1926 dans *Louis XIV et la Cour*, mais leur attitude antérieure les empêche de le comprendre, comme si la passion qu'ils reprochent à Saint-Simon avait agi sur eux par un phénomène de mimétisme naturel. Afin d'établir que l'auteur de l'identification « a inféré [témérairement] que Chamillart montra à Saint-Simon le manuscrit de ses prétendus Mémoires », ils travestissent le passage suivant : « Saint-Simon eut connaissance de quelque chose qui lui ressemble assez... ; il n'est pas douteux qu'il n'ait recherché... la trace du manuscrit..., s'il l'avait vu pendant trois semaines » (1926, t. XXXVIII, p. 177, n. 6) ; cette phrase conditionnelle n'est nullement la base de l'identification, comme ils le donnent à entendre, en la qualifiant d'« imagination trop ingénieuse ». L'identification repose sur une lettre autographe adressée à l'auteur et insérée par lui et sur un ensemble de constatations révélées par l'analyse du texte. Il faut qu'ils en prennent leur parti ; personne n'adoptera toutes leurs variations, la vérité ne peut changer ainsi, et fatalement le nom de Chamillart reprendra la place de celui de Sourches ; toute l'édition sera à corriger. Il suffit de renvoyer à leur dernière proposition (*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, 1924). — Saint-Simon n'avait pas tort lorsqu'il écrivait, à propos des Sourches et des Montsoreau : « ils n'étaient mêlés à la Cour avec personne » (t. XVII) ; Sourches « n'avait jamais pu se faire admettre nulle part à la Cour » (t. XXIV, p. 378). Le *Journal* abonde en détails sur certaines affaires, auxquelles Chamillart fut mêlé secrètement ; il ne contient rien de personnel à Sourches, mais des informations communes avec Saint-Simon, qui, on le sait, se renseignait chez Chamillart ; il diffère de tout ce que l'on connaît des écrits de Sourches.

sur le véritable auteur des *Mémoires* du marquis de Sourches (voir *Rev. histor.*, t. CXLIX, p. 115). Ce n'est pas ici le lieu de prendre parti dans cette controverse [N. DE LA R.].

Les annotateurs ont failli plusieurs fois toucher du doigt l'identification : quand Chevreuse est associé à Beauvillier pour notifier à Chamillart sa disgrâce (1709), ils notent : « Est-ce de Chamillart lui-même ou de M. de Beauvillier que notre auteur tenait ces détails ? » (t. XVII, p. 441, n. 4). La réponse figure, comme souvent (t. XVI, p. 3, n. 1), dans le pseudo-Sourches (p. 351), qui rapporte le même fait. Quand Saint-Simon rapporte que Chamillart partit incognito, « sans que, de longtemps après, on en sût rien à Versailles » (t. XVII, p. 443), et que le pseudo-Sourches mentionne : « ce fut la nouvelle du jour », cela ne veut rien dire de plus, sinon qu'on en causa, mais on peut parfaitement ne s'être aperçu de rien sur le moment. De même ils ont remarqué que l'annotateur était « ami de Vendôme » (t. XVI, p. 32, n. 6), « grand partisan de Vendôme » (t. XVII, p. 30, n. 1), « un de ses familiers » (t. XVII, p. 618). C'était précisément le cas de Chamillart. Ce ministre fit rédiger par d'Hozier, en 1706-1708, un recueil sur les origines roturières des familles du Parlement, afin de divertir secrètement Louis XIV, et il s'en inspira un peu pour annoter son *Journal*; on en possède une minute (Rouen, 2624) et des copies (Rouen, 3312, 2620, 2625; Bibl. nat., Clairambault 754). L'original aurait été donné à Noailles en 1717; ce recueil trouve sa réplique dans celui qui fut composé par Auguste Galland pour Clairambault; ils ont senti la main d'un généalogiste dans l'annotation.

Ils contredisent parfois Saint-Simon sous des prétextes futiles :

Sur Chamilly. Saint-Simon lui attribue les réponses aux *Lettres portugaises* en 1669; de l'observation qu'ils font (t. XI, p. 11, n. 3), il résulte, au contraire, qu'il doit avoir raison.

Sur le P. de Chévigny. Saint-Simon donne des précisions au sujet du séjour de cet oratorien chez La Rochefoucauld à Liancourt (t. V, p. 22); on ne voit pas quels motifs les annotateurs ont pour le contester.

Sur Guilleragues et son mariage (t. III, p. 199) : « ce récit ne paraît point exact » (n. 5). Il ressort de la note que les précisions de Dangeau et de Saint-Simon sont parfaitement conciliables.

Sur le duc de Bourgogne. Saint-Simon croit à la version de l'empoisonnement; le pseudo-Sourches et la Palatine font allusion à un bruit; M^{me} de Maintenon y pense, c'est visible dans ses lettres à M^{me} des Ursins; Fagon soutenait qu'il y avait eu poison. Maréchal affirme le contraire dans un procès-verbal; Saint-Simon invoque son témoignage oral et contradictoire. D'autre part, Louis XIV a voulu étouffer le bruit et Maréchal lui fournit des apaisements. Pour les annotateurs, Saint-Simon serait seul de son avis et aurait inventé : « après cela, nous laissons le lecteur tirer la conclusion qui lui semblera la plus raisonnable » (t. XXIII, p. 369, n. 2; p. 382, n. 1); n'est-ce pas excessif?

Quand la Dauphine fut morte en 1712, Saint-Simon mentionne une visite du Dauphin au Roi « après le réveil ». Les annotateurs le contestent (t. XXII, p. 299, n. 3), parce qu'ils n'en trouvent pas trace ailleurs; cependant, Saint-

Simon donne des souvenirs personnels ; d'autre part, il note une visite du Roi au Dauphin « l'après-midi », et le pseudo-Sourches dit bien « après la messe », donc vraisemblablement après midi.

Pour la mise au feu du contenu de la cassette, que Saint-Simon raconte d'après Beauvillier, ils mettent en doute le récit parce que des pièces ont subsisté : « exagération, fanfaronnade, pour ne pas dire plus » (t. XXII, p. 361, n. 1). Comment peuvent-ils être certains que les écrits émanés du Dauphin n'étaient pas chez les destinataires, et que ceux qui provenaient de Saint-Simon ne se trouvaient pas en double chez l'auteur ; comment savent-ils que tout cela était précisément dans la cassette ?

Sur M^{me} de Soubise. Les annotateurs se livrent à l'exercice assez vain de rechercher, en vingt-sept pages, dans des documents écrits, ce qu'il faut croire sur l'inconduite de M^{me} de Soubise ; les écarts de cette personne sont affirmés, très nettement, par M^{me} de Caylus et d'Argenson (t. V, p. 289, n. 2), et à mots couverts par M^{me} de Sévigné. Chamillart, il est vrai, les nie implicitement lorsqu'il écrit une première fois (1687) : C'était « une des plus belles et des plus vertueuses femmes de son temps », et une seconde fois (1709) : « On n'avait guère vu de son siècle aucune femme qui eût plus de beauté, plus de sagesse, plus d'esprit, plus de savoir et plus de prudence qu'elle » ; mais il ajoute en note un correctif, omis par les annotateurs : « Le Roi avait une considération très extraordinaire pour elle. » Louis XIV pouvait savoir sur cette singulière fortune des bruits auxquels il n'ajoutait pas foi ; Chamillart et M^{me} de Soubise avaient une amie commune, M^{me} d'Espinoy. D'autre part, M^{me} de Maintenon traite la princesse de Furstemberg, amie de M^{me} de Soubise, de « peste publique » ; ce ne sont là, évidemment, que des indices d'opinion ; en tout cas, les choses se passaient entre M^{me} de Soubise et M^{me} de Maintenon littéralement comme si le pacte invoqué par Saint-Simon eût existé. Il était informé souvent par M^{mes} de Rochefort et d'Espinoy et par Bontemps. Il y a des lacunes concordantes dans les correspondances de M^{mes} de Maintenon, des Ursins et Sévigné ; il valait donc mieux avouer tout bonnement que rien n'est établi, ni pour ni contre, enfin que certaines choses échappent à l'histoire et lui importent peu d'ailleurs.

Sur M^{me} des Ursins. A propos de sa perte concertée, dit Saint-Simon, entre le Roi et M^{me} de Maintenon, les annotateurs partent en guerre : « Il n'est pas possible d'imputer à la cour de France la disgrâce de M^{me} des Ursins, ni même de soupçonner Louis XIV de s'en être fait le complice, pas plus que M^{me} de Maintenon. La passion égare encore une fois de plus notre auteur » (t. XXVI, p. 101, n. 2). Ils publient des documents qui sont loin d'étayer leur affirmation et qui découvrent plutôt les fils de la trame ourdie à Versailles, avec ce que l'on sait d'autre part ; le récit de Saint-Simon en sort confirmé. En 1714, M^{me} de Maintenon félicite fraîchement M^{me} des Ursins de sa principauté, dont celle-ci ne lui a pas parlé. M^{me} des Ursins sent venir l'orage, sa correspondante répond qu'on ne lui confie aucune chose et qu'elle ne se mêle jamais de rien. M^{me} des Ursins s'étonne, l'autre

réplique : « Je puis vous assurer... que personne n'a envie de se défaire de vous » (25 novembre) ; on est en plein dans les préparatifs. M^{me} de Maintenon ajoute qu'elle a bien entendu énoncer quelques griefs, mais ne connaît nullement MM. de Saint-Aignan et de Pompadour, nommés par Pontchartrain seul (9 et 16 décembre) ; à quoi M^{me} des Ursins riposte : « Je serais satisfaite qu'on ne voulût point me faire du mal » (14 décembre). Les annotateurs remarquent, en se contredisant : « Les lettres adressées par M^{me} de Maintenon à la princesse des Ursins, entre le 8 février et le 14 mai..., sont pleines de consolations assez banales et de protestations d'attachement, dont la sincérité semble douteuse » (p. 180, n. 3). Quand on vit à Versailles le danger d'un mariage avec Philippe V, la décision se confirma ; le duc d'Orléans et Saint-Simon savent, les 4 et 5 avril 1714, que Berwick, en présence du Roi et de M^{me} de Maintenon, devenue « pot à miel » (Baschet, p. 386-390), a feint, pour complaire à M^{me} des Ursins, de se rapprocher d'Aubigny et d'Orry. Louis XIV joue double jeu ; il donne à Albergotti des instructions tendant à fortifier la situation de M^{me} des Ursins et, quand la future reine d'Espagne arrive en France, il échange des mots énigmatiques avec Torcy ; il la fait escorter par le duc de Saint-Aignan, qui s'abouche avec Albéroni et Malazanni. Breteuil a noté formellement : « Le comte Malazanni... a été un de ceux qui a [*sic*] le plus fortement persuadé à la Reine, quand il la fut joindre en Languedoc, qu'elle n'aurait aucune considération et aucun crédit sur l'esprit du Roi, tant que la princesse des Ursins serait près de lui » (t. XXVI, p. 440). Avant la scène du renvoi (24 décembre), un agent de Pontchartrain annonce des « nouveautés divertissantes » ; aussitôt après, un rapport est envoyé. Tout cela est transparent.

Sur M^{me} de Montespan. Saint-Simon relate ainsi la mort (t. XV, p. 102) : « D'Antin arriva... comme elle approchait de sa fin » ; ils remarquent : « ceci est en contradiction avec le récit fait par d'Antin lui-même à M^{me} de Maintenon » (n. 4). En effet, la lettre de M^{me} de Maintenon porte : « M. d'Antin m'a conté la mort de M^{me} de Montespan ; il a été auprès d'elle les trois derniers jours de sa vie » (p. 102, n. 1), mais les *Mémoires* d'Antin déclarent formellement : « arrivé à Bourbon la veille de son dernier jour » (p. 183, n. 2). Saint-Simon aurait donc raison.

Sur la duchesse de Bourgogne. A propos de son accident (23 avril 1708), Saint-Simon dit qu'il était présent quand Louis XIV déclara : « je ne serai plus contraint dans mes voyages » (t. XV, p. 472) ; les annotateurs lui opposent le pseudo-Sourches ; or, celui-ci mentionne (bien qu'ils ne le disent pas) : « et le Roi déclara sur-le-champ qu'il partirait de Marly le 5 mai » ; la concordance existe.

Sur Racine. Saint-Simon raconte que Racine mourut disgracié à propos d'une réflexion maladroite : « oncques depuis le Roi ni M^{me} de Maintenon ne parlèrent à Racine, ni même le regardèrent » (t. VI, p. 170-176). Le poète écrivit à M^{me} de Maintenon, le 4 mars 1698 : « ... on me fait passer pour janséniste..., je suis privé de l'honneur de vous voir... ; ce même grand Prince...

me regarde peut-être comme un homme plus digne de sa colère que de ses bontés », et l'on possède l'autographe. Racine revint à la Cour, mais on n'a aucune preuve qu'on lui ait jamais adressé la parole. M^{me} de Maintenon marquait encore à M^{me} de Glapion (11 avril 1704) : « il vous aurait entraînée dans la cabale des jansénistes ». M^{me} de Caylus dit bien que cet incident « fut l'époque de sa disgrâce ». Louis Racine, qui met la distraction au compte de Boileau, n'avait que six ans alors. Boileau ne fut pas incriminé, et l'on avait réellement joué des pièces de Scarron que Racine aurait stigmatisées s'il faut en croire Saint-Simon ; l'essentiel subsiste.

Sur la campagne de 1693. Le texte dit formellement que « les dames » accompagnèrent Louis XIV en Flandre le 18 mai ; le Roi se sépara d'elles ; il y eut des larmes comme en 1691. M^{me} de Maintenon s'est réjouie, quand le Roi déclara le 8 juin qu'il rentrerait : « pour moi je suis ravie que l'intérêt de l'État le force à retourner à Versailles » (12 juin) ; elle comprenait ainsi l'intérêt de l'État en fonction de ses goûts. Saint-Simon est témoin que d'autres le jugeaient autrement, et les annotateurs avouent : « accusation... sur laquelle nous devons dire qu'il se trouve d'accord avec plusieurs écrivains militaires du temps » (t. I, p. 231, n. 1).

Sur le camp de Compiègne, les annotateurs regrettent manifestement de n'être pas en mesure d'infirmer le témoignage de Saint-Simon ; raison de plus pour noter l'hommage, trop rare, à son information : « nous n'avons rien trouvé qui confirme ceci ; cependant, Saint-Simon devait être bien informé » (t. XXXVIII, p. 138, n. 2).

Ils constatent dans l'ensemble que M^{me} de Maintenon assistait parfois aux Conseils d'État, qu'il était très rare qu'elle ne se trouvât pas présente au travail des ministres avec le Roi, qu'on trouve trace de son intervention au sujet des ambassadeurs Amelot, Harcourt, Barrillon, Brancas, M^{me} des Ursins, des ministres Beauvillier, Pontchartrain, Torcy, Chamillart, Desmarests, Voysin, des chefs d'armée Villars, Tessé, Boufflers, Vendôme, Orléans, qu'elle rencontrait de la résistance et déclarait toujours ne rien savoir et ne rien pouvoir, qu'elle n'était pas toujours très franche. Dans le détail, ils nient souvent les mêmes choses, parce qu'ils emploient une source tendancieuse, Lavallée, par qui la physionomie complexe de la marquise n'a nullement été mise au point. Il serait trop long de le démontrer ici ; on pourra se reporter à toute la correspondance de M^{me} de Maintenon. Gaston Boissier (1892) entrevit la vérité par la concordance entre le témoignage de Saint-Simon et celui de M^{me} de Maintenon : « Faut-il croire que, s'il [Saint-Simon] n'avait pas écrit, on ne songerait pas à lui être sévère (à M^{me} de Maintenon) ? Quand nous n'écouterions que des témoins impartiaux, ou favorables, croit-on que nous aurions d'elle une opinion bien différente ? »

Sur les mœurs de l'archevêque Harlay, les annotateurs adoptent une légende que n'admettaient ni Louis XIV, ni le nonce, ni Saint-Simon, et qui a été propagée avec insistance par M^{me} de Maintenon.

* * *

Les lignes générales du portrait de Louis XIV tracé par Saint-Simon en 1745 restent vraies dans l'ensemble et conformes à ce que l'on sait d'autre part ; les longs desseins échappaient aux contemporains, qui voyaient mieux, dans les rapports quotidiens, les traits d'autorité, d'égoïsme, de dissimulation, de duperie par la flatterie, à côté de l'aisance exquise de la politesse raffinée, de la vaillance, de la piété, de la clairvoyance. Saint-Simon estime le Roi petit, en le conférant avec des prétentions démesurées (t. XXVIII) ; il réagit contre l'hyperbole de grandeur et de bonté, tout en se défendant de vouloir insulter « le lion mort » ; il reconnaît que Louis XIV fut vraiment grand dans le malheur.

Le tort principal des annotateurs a été de ne pas expliquer Saint-Simon uniquement par lui-même ou par son accord avec ses victimes ; il ne fallait pas le juger sur des mots, mais sur l'ensemble. Chaque portrait contient le pour, qu'on veut retenir, et le contre, qu'on tend à éliminer ; il est nécessaire de le prendre en bloc, les ombres atténuent la lumière et la soulignent. Quand il écrit que Beauvillier était comme « dans une bouteille », que Chamillart était inintelligent, entêté, incapable en un mot, cela signifie simplement que ces deux ministres avaient le tort de ne pas tout dire et de ne pas adopter les avis de Saint-Simon. Ailleurs, il déplore que Chamillart ait abandonné le pouvoir ; cette opinion serait insoutenable au cas où il faudrait prendre ses expressions à la lettre. Il constate que ce ministre était sage, doutant de ses capacités, qu'il ne voulait pas assumer les charges de Colbert, de Louvois, qu'il écrivait assez bien et qu'il était peu cultivé (on peut le constater) ; mais ceci est incompatible avec une certaine stupidité. Mme de Maintenon s'extasiait sur la modestie de Chamillart. Quand Saint-Simon parle de Louis XIV, il le dépeint exactement, c'est-à-dire grand, avec des petitesse.

Montalembert dit de Saint-Simon : « Il est, de toute la littérature française, le plus grand des peintres et le plus varié » ; et il ajoute, pour parler comme Bossuet : « il semble rendre la vie plus vivante » (*Correspondant*, 1857). Cet homme, qui a cherché la vérité, mérite d'être traité avec équité pour ses qualités et indulgence pour ses erreurs.

Marcel LANGLOIS.

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE D'ALLEMAGNE

MOYEN AGE

Le présent *Bulletin* — arrêté en principe au mois de juillet 1927 — est le premier de sa nature qui paraisse ici depuis la guerre. L'arriéré était énorme ; malgré l'obligeance des éditeurs, certaines omissions n'ont pu être évitées. Il est peu probable que les ouvrages passés sous silence aient toujours été les plus insignifiants ou les moins influents : le plus grave inconvénient de ces lacunes sera donc, selon toute apparence, d'avoir entraîné quelques erreurs de perspective, que je prie par avance le lecteur averti de bien vouloir pardonner. Nous tâcherons de faire mieux à l'avenir¹.

I. INSTRUMENTS DE TRAVAIL. — La publication du *Reallexikon der germanischen Altertumskunde*, commencée en 1911, sous la direction de M. Johannes Hoops, s'est achevée après la guerre². C'est un instrument de travail capricieux, en ce sens qu'on ne sait jamais d'avance ce qu'on y trouvera. Les articles, en principe, s'arrêtent au XI^e siècle pour l'Allemagne, au XII^e pour les civilisations nordiques ; mais l'excellent article *Deutsche Schrift* (par M. TANGI) va jusqu'au XVI^e siècle. Il en est qui constituent de véritables mémoires (par exemple : *Deutsches Siedlungswesen*, par O. SCHLUETER), alors que d'autres, dont on eût attendu quelque ampleur, remplissent péniblement un tiers de colonne (*Sklaven*, par G. v. BELOW). Mais ce qu'on y trouve est toujours utile, et souvent de premier ordre.

Le livre de M. Victor LOEWE sur les archives allemandes³ n'a pas l'am-

1. Le recensement d'une littérature historique demeure aujourd'hui incomplet s'il ne comprend, avec les livres, les principaux articles de revue ; tel court mémoire, paru dans un périodique, marque souvent dans l'historiographie une date plus considérable que beaucoup de gros volumes. Mais, en pratique, le dépouillement, dans ce domaine, n'est possible que si le travailleur chargé du bulletin obtient communication de tirés à part. Nous en avons reçu quelques-uns, trop peu. Nous souhaitons vivement que l'usage de ces envois se généralise, des deux côtés de la frontière, notamment en ce qui touche les études parues dans les organes locaux, qui sont si difficilement accessibles ; tous les extraits qui nous seront adressés seront l'objet de mentions ou analyses, en rapport, bien entendu, avec leur importance.

2. Strasbourg, Trübner, 1911-1919, 4 vol. in-8°, XVIII-642, XII-630, XII-540, XIV-604 p.

3. *Das deutsche Archivwesen*, Breslau, Priebatsch, 1921, in-8°, 130 p. Les seules archives

pleur des *Archives de l'histoire de France* de MM. Langlois et Stein. Il ne décrit guère que les archives d'États et celles des principales villes, confiées à des archivistes de profession. Dans ces limites, cet exposé, clair et précis, inspiré par un sens très juste des besoins de la recherche historique, rendra de précieux services. Rien sur les bibliothèques. On pourra, dans une certaine mesure, parer à cette lacune grâce au substantiel petit volume dans lequel M. K. LOEFFLER, après une introduction sur les bibliothèques monastiques en général, a étudié une à une celles des principaux monastères allemands, en suivant leurs destinées jusqu'à nos jours¹.

II. SOURCES NARRATIVES. — On a appelé Jean de Winterthur (mort peu après 1348) le plus crédule des chroniqueurs du Moyen Âge. C'est un prix qu'il est difficile de décerner ; du moins le bon frère est-il de ceux qui peuvent concourir. Sa chronique n'en est pas moins curieuse pour cela, bien au contraire ; outre qu'elle nous livre, malgré tout, quelques renseignements sûrs, l'œuvre du Salimbene souabe nous donne un vivant écho des récits qui couraient dans cette société merveilleusement bavarde qu'était un couvent franciscain. L'excellente édition de M. Friedrich BAETHGEN réserve aux folkloristes bien des joies².

La chronique de Mathieu de Neuburg est en voie d'édition, par M. Adolf HOFMEISTER, dans la nouvelle série des *Scriptores*. Le premier fascicule, seul paru, donne, avec des notes historiques abondantes et fort précieuses, le texte du manuscrit de Berne, ainsi que les variantes et additions fournies par le manuscrit du Vatican et le manuscrit aujourd'hui perdu qu'utilisa le premier éditeur, Cuspinian. Le second renfermera la version dont la base est le manuscrit de Strasbourg ; on y trouvera également une introduction, où sans doute l'éditeur prendra position vis-à-vis des problèmes posés par ce document capital, mais difficile et d'attribution contestée. Il faudra en reparler à ce moment³.

III. LA GERMANIE ET LES INVASIONS. — L'examen de la *Germanie* de Tacite, « déposée par une bonne fée dans le berceau de l'histoire allemande »,

privées dont, sauf erreur, il soit fait mention sont celles du prince-évêque de Breslau. Les archives autrichiennes sont comprises dans la description.

1. *Deutsche Klosterbibliotheken (Bücherei der Kultur und Geschichte*, Bd. 27). Bonn et Leipzig, Kurt Schroeder, 2^e édit., 1922, in-12, 319 p. M. Loeffler (p. 272, n. 43) reproche à un ouvrage anglais d'avoir « mit echt insularer Borniertheit » considéré l'Allemagne comme inexistante. Est-il sûr d'avoir lui-même toujours échappé, vis-à-vis d'autres pays, à un reproche analogue ? La disposition typographique, qui rejette les notes à la fin du volume, est, dans un travail de cette nature, bien incommode.

2. *Chronica Johannis Vitodurani* (*Mon. Germ. Hist., SS. rer. germ., nova series*, t. III). Berlin, Weidmann, 1924, petit in-8°, xxxvii-332 p. ; prix : 15 mk.

3. *Chronica Mathiae de Nuwenburg (Rec. B et VC.)* (*Mon. Germ. Hist., SS. rer. germ., nova series*, t. IV, fasc. 1). Berlin, Weidmann, 1924, petit in-8°, vii-312 p. ; prix : 12 mk.

a été repris par M. Eduard NORDEN¹. Par profession historien des littératures antiques, et des plus fins, M. Norden, dans une suite d'essais un peu discontinus, mais auxquels l'application d'une même méthode confère une véritable unité, s'est attaché surtout à replacer l'œuvre de Tacite dans le courant littéraire de l'ethnographie gréco-romaine ; il s'efforce d'en déterminer les sources écrites (emprunts textuels et appropriation de motifs traditionnels), sans omettre de faire leur part aux sources orales, récits de voyageurs et de marchands. On observera qu'il laisse complètement dans l'ombre le thème satirique — opposition des mœurs primitives à la corruption romaine — où d'autres commentateurs ont cru trouver, à tort, je crois, tout le secret de l'inspiration de Tacite. L'ouvrage, en dépit de quelques excès d'ingéniosité — défaut presque nécessaire de toute *Quellenforschung* — est de premier ordre, indispensable tant aux historiens de Rome (voir notamment le développement sur l'invasion cimbrique) qu'à ceux des anciennes sociétés germaniques : à condition toutefois pour ces derniers de ne pas oublier que la *Germanie* gagne beaucoup à être lue à la lumière non seulement des ethnographes anciens, mais aussi de l'ethnographie comparée des XIX^e et XX^e siècles. La difficulté qu'il y a à dater les renseignements fournis par Tacite ressort éloquentement des études critiques sur les passages relatifs à la légende d'Arminius (p. 274) et à l'usage des monnaies républicaines (p. 281) ; ces données empruntées à Pline valent seulement pour son temps. Page 125, rapprochement curieux du passage sur le compagnonnage avec un texte de Polybe (II, 17, 12) touchant les Gaulois cisalpins.

À l'usage des Allemands de Bohême, M. Ludwig NOWAK a rassemblé un choix de textes relatifs à l'histoire des peuplades celtiques (les Boïens) et surtout germaniques (Marcomans et Quades) qui occupèrent le pays avant l'arrivée des Tchèques. Ces derniers, au temps où ils n'étaient pas les maîtres, ont trouvé dans l'étude du passé le plus sûr appui de leur conscience nationale ; il faut que les Allemands fassent aujourd'hui de même. Cette préoccupation de propagande explique que les documents ne soient présentés qu'en traductions, ce qui empêchera le recueil de rendre de bien grands services aux historiens².

M. Ludwig SCHMIDT a repris à l'usage du grand public — mais heureusement non sans un discret appareil d'érudition, rejeté à la fin du volume — l'histoire des peuples germaniques jusqu'à la fin des invasions, qu'il avait déjà traitée dans deux ouvrages bien connus. On appréciera dans ce volume

1. *Die germanische Urgeschichte in Tacitus Germania*, 3^e édit. Leipzig, Teubner, 1923, in-8°, xiv-523 p., 1 carte ; en tête, un beau portrait de Zeuss. La première édition était de 1920. De l'une à l'autre, M. Norden a changé d'avis sur un point assez important : il considère maintenant (p. 451) la *Germanie* comme écrite pour être publiée à part. Dans la préface, p. v, émettant hommage à Déchelette.

2. *Quellen zur Geschichte der Bojer, Markomannen und Quaden (Sudetendeutsches Volk und Land*, H. 9). Reichenberg, Sudetendeutscher Verlag Fr. Kraus, s. d., in-8°, 39 p.

les mêmes qualités que chez ses prédécesseurs : l'information est généralement excellente (je relève cependant l'absence dans la bibliographie de Rostovzel, *Iranians and Greeks in South Russia*, indispensable, en dépit de son titre, pour l'étude de la civilisation gothique) ; l'exposé est d'une remarquable clarté ; mais, au moins en ce qui touche les invasions, un plan aussi antihistorique que possible — peuple par peuple et non période par période — rendra la marche des événements médiocrement intelligible aux lecteurs qui ne seront pas d'avance familiarisés avec elle. La préhistoire est, cette fois, traitée plus largement que par le passé, à grand renfort de conjectures d'une hardiesse un peu inquiétante. Le chapitre sur les conséquences politiques et sociales des invasions est évidemment trop court pour être bien utile¹.

Les vieux problèmes d'origine que, depuis près de quatre siècles, les historiens, aussitôt qu'ils touchent aux invasions germaniques, se plaisent à agiter, donnent aujourd'hui sang et vie à l'œuvre de M. Alfons Dopsch. Les deux grands ouvrages du professeur viennois ont paru en première édition, le premier — *l'Évolution économique de l'époque carolingienne* — peu avant la guerre (1912-1913)², le second — *les Fondements économiques et sociaux de la civilisation européenne et de son évolution de César à Charlemagne* — de 1918 à 1920³. Il faut leur joindre un petit volume plus récent sur la *Civilisation allemande au Moyen Age*⁴. Livre de vulgarisation et d'enseignement, la clarté et l'aisance de l'exposé, l'exact équilibre qu'on y voit maintenu entre un sentiment national très vif et une juste appréciation des dettes contractées par la civilisation allemande envers ses voisines, en font dans ce genre un véritable modèle. Je n'ai pas à analyser ici en détail les thèses soutenues dans ces divers travaux ; mais elles ont eu trop de retentissement, leur prolongement dans l'historiographie de ces dernières années apparaît avec trop de netteté, pour que je puisse me dispenser d'en rappeler au moins les traits essentiels. Réaction contre la conception romantique du germanisme : les sociétés germaniques n'étaient ni égalitaires ni républicaines ; les Germains n'étaient pas de naïfs et purs barbares ; leur civilisation, à l'époque historique, avait déjà subi fortement les influences méditerranéennes. Par suite, rabaissement du rôle attribué jusque-là par la plupart des historiens alle-

1. *Geschichte der germanischen Frühzeit. Der Entwicklungsgang der Nation bis zur Begründung der fränkischen Universalmonarchie durch Chlodowech*. Bonn, Kurt Schroeder, 1925, in-8°. 357 p., 17 pl., 3 cartes ; prix : 8 mk. Le terme de monarchie universelle, appliqué à l'État franc, est singulier. On eût souhaité parfois (notamment p. 40) que le patriotisme de l'auteur prit un tour moins agressif.

2. *Die Wirtschaftsentwicklung der Karolingerzeit vornehmlich in Deutschland*, 2 vol., 2^e édit., 1921-1922.

3. *Wirtschaftliche und soziale Grundlagen der europäischen Kulturentwicklung aus der Zeit von Caesar bis auf Karl den Grossen*, 2 vol., 2^e édit., 1924.

4. *Die deutsche Kulturwelt des Mittelalters* (Deutsche Hausbücherei, Bd. 98). Vienne, (Esterreichischer Schulbuchverlag, 1924, petit-in-8°, 110 p., 16 pl.

mands aux invasions : les Germains, héritiers géniaux, n'ayant fait en somme que continuer, en se l'appropriant, l'œuvre romaine, la crise des IV^e et V^e siècles ne marque pas une rupture (une « césure ») dans le développement historique : donc, accent mis sur l'idée d'évolution. En vertu de cette même idée évolutionniste, négation du rôle capital attribué souvent à l'époque carolingienne ; la formation du régime seigneurial date de plus haut ; la théorie fameuse qui montrait la libre « marche » primitive dévorée, en ce temps, par la *Grundherrschaft* doit être remise dans le magasin des accessoires historiques hors d'usage ; le caractère arriéré de l'économie franque a été exagéré ; là encore pas de « césure » avec l'économie romaine. Tout dans ces idées et dans les discussions de détail sur lesquelles elles se fondent n'est pas nouveau ; tout le nouveau n'est pas sûr. Un souci fiévreux d'originalité, l'utilisation parfois trop rapide de documents lus trop vite font par moments regretter le ton plus sobre, l'exactitude plus minutieuse des grands érudits du milieu du XIX^e siècle, que M. Dopsch critique à l'occasion si vertement. Mais l'information (archéologique aussi bien que puisée aux textes) est incontestablement très vaste ; les vues pénétrantes ne manquent pas ; les grands problèmes de l'histoire, au lieu d'être, comme trop souvent, ou évités ou considérés d'avance comme résolus, sont vigoureusement pris corps à corps. L'espèce de passion intellectuelle qui anime ces ouvrages explique à la fois leur action et les colères également passionnées qu'ils ont soulevées. Leur influence — les élèves directs de M. Dopsch mis à part — semble s'être exercée avec force surtout sur les archéologues — tel que M. Karl Schumacher, l'éminent spécialiste de l'archéologie romaine et barbare du Rhin¹ — plutôt que sur les historiens proprement dits ; chez ceux-ci, chez les historiens du droit notamment, des résistances très vives se sont affirmées : discussions utiles jusqu'au jour, qui n'est peut-être pas très loin, où elles menaceront de tourner éternellement dans le même cercle.

IV. HISTOIRE POLITIQUE DEPUIS LA DISSOLUTION DE L'EMPIRE CAROLINGIEN JUSQU'AU XVI^e SIÈCLE. — La politique impériale et italienne des Otton et de leurs successeurs fut-elle un malheur pour l'Allemagne, ainsi que le pensait Sybel, prussien et protestant, ou bien doit-on la tenir, au contraire, comme le catholique et *Grossdeutsche* Ficker, pour un des plus beaux titres de gloire dont puisse s'enorgueillir la nation allemande ? Cette vieille controverse semblait assoupie ; depuis 1871 et surtout depuis l'avènement de la *Weltpolitik*, les idées de Ficker avaient peu à peu conquis la plupart des historiens allemands, même les plus opposés à ses tendances romaines et autrichiennes. Or, voici qu'aujourd'hui M. G. VON BELOW entreprend une défense

1. *Siedlungs- und Kulturgeschichte der Rheinlande von der Urzeit bis in das Mittelalter*, 3 vol., 1921-1925. On trouvera une discussion plus détaillée des théories de M. Dopsch et de M. Schumacher dans un article que j'ai publié dans le *Journal des Savants*, 1926, p. 403-420.

vigoureuse de la thèse de Sybel¹. Malgré le brillant plaidoyer pour le droit de l'historien aux jugements de valeur par lequel s'ouvre son livre, on peut douter que la science ait beaucoup à gagner à cette façon de poser les problèmes. Mais, une fois admis le point de vue, on lira avec intérêt ce petit ouvrage, où l'on retrouvera les caractères habituels du talent de M. von Below : à côté de polémiques fatigantes, un grand nombre d'observations judicieuses et souvent pénétrantes (notamment, p. 30, sur l'absence de toute saine politique des frontières chez les empereurs ; p. 36, sur la puérilité des théories qui expliquent le morcellement politique de l'Allemagne par la géographie ; p. 90, sur les transformations, au xiii^e siècle, des grandes fortunes seigneuriales, fondées désormais moins sur la terre que sur l'exercice de la justice et sur le droit à la taille, ou *Bede* ; p. 92, sur la vraie signification de l'emploi des *ministeriales* d'Empire..., etc.). On s'étonne qu'aucune allusion ne soit faite aux difficultés de communications qui ont certainement largement contribué à la fragilité de l'État impérial.

Le livre de M. Bernhard SCHMEIDLER sur l'empereur Henri IV et ses auxiliaires est de ceux dont on hésite à parler, car on redoute toujours de ne pas les avoir très bien compris². L'auteur, dans l'avant-propos, nous conseille de nous attaquer tout d'abord au chapitre x (*Zur Geschichte und Methode dieses Buches*). On s'étonne qu'il n'ait pas mis en tête ce qui doit être lu en premier. Du moins cette disposition et cet avis donnent une juste idée des difficultés que la forme de l'ouvrage réserve au lecteur. L'idée maîtresse est la suivante : substituer à la sécheresse d'une histoire sans individus — comme l'est ou le paraît être trop souvent, de par la nature de sa documentation, celle du xi^e siècle — une histoire vivante, peuplée d'hommes en chair et en os ; donc restituer leurs personnalités aux divers clercs qui composaient l'entourage de Henri IV ; pour cela établir la part de chacun d'eux dans la rédaction des principaux documents, diplômes ou traités politiques. Et comment y parvenir ? Par la critique stylistique. Elle est pratiquée ici avec beaucoup de soin et non sans un juste sentiment des excès les plus graves à éviter (p. 383-384). Mais le postulat même de la méthode est fragile. Il revient à supposer que tout écrivain a son style. Or, s'il est un fait que l'histoire littéraire montre au contraire avec éclat, c'est que rien n'est plus rare qu'un style personnel ; la plupart des hommes, quand ils écrivent, pastichent des modèles plus ou moins consciemment choisis, et, au gré de leurs lectures, changent aisément de vocabulaire et de tour de phrase. Il va de soi qu'on trouvera ça et là dans le livre de M. Schmeidler, qui connaît fort bien

1. *Die italienische Kaiserpolitik des deutschen Mittelalters, mit besonderem Hinblick auf die Politik Friedrich Barbarossas* (Beiheft 10 der *Histor. Zeitschr.*). Munich et Berlin, R. Oldenbourg, 1927, vii-159 p. ; prix : 7 mk.

2. *Kaiser Heinrich IV. und seine Helfer im Investiturstreit, stilkritische und sachkritische Untersuchungen*. Leipzig, Dyksche Buchhandl., 1927, in-8°, xiv-422 p. M. Schmeidler ne cite nulle part, je crois, les importants travaux de M. Fliche sur la *Réforme grégorienne*.

la période étudiée, des faits curieux et des observations intéressantes ; mais je ne crois pas qu'on puisse tirer grand'chose de certain ou même de probable de prémisses aussi mal assurées. Du reste, les conclusions que M. Schmeidler lui-même a cru pouvoir dégager ne paraissent point, par leur originalité, en rapport avec l'immensité de son labeur. Son portrait de Henri IV (ch. IX), fort sensé, aurait pu être écrit d'après les documents ordinairement consultés, en dehors de toute « Stilkritik ».

En novembre 1196, l'empereur Henri VI, négociant avec le pape Célestin III, lui offrit, dit-il lui-même plus tard (*M. G. Const.*, I, p. 525), « une chose telle que jamais pareille ne fut offerte par mon père ou par aucun de mes prédécesseurs à aucun des vôtres ». Quel était l'objet de ce cadeau magnifique, qui ne fut pas accepté ? L'hommage de l'Empire, a-t-on répondu quelquefois, en se fondant sur une lettre d'Innocent III. Un historien français, M. E. JORDAN¹, un historien allemand, M. Volkert PFAFF², indépendamment l'un de l'autre, ont montré que ce document doit être mis hors de cause ; il ne fait allusion qu'à un détail du rituel du sacre (usage du globe d'or). Le problème demeure donc entier. M. Pfaff croit en trouver la solution dans un passage de Giraud de Cambrie déjà signalé, notamment par M. Haller. Le plan eût été le suivant : dans chaque église métropolitaine de l'Empire et dans les plus riches églises épiscopales le pape eût joui d'une prébende ; en outre, un certain nombre d'autres prébendes, dans les mêmes conditions, auraient été réservées aux cardinaux et à la curie ; un concile général devait ensuite étendre ces dispositions à toute la Chrétienté. En somme, création, en faveur de la papauté, de ressources budgétaires stables, en compensation de l'abandon, en Italie, des territoires revendiqués par l'Empire. La démonstration de M. Pfaff, appuyée sur une étude soignée des besoins financiers de la cour romaine et des moyens envisagés pour y porter remède (au concile de Latran de 1215 un système analogue à celui que Giraud de Cambrie attribue à Henri VI fut proposé de nouveau, p. 72), emporte la conviction. Mais il semble supposer que les prébendes ainsi réservées devaient être distribuées par le pape à ses créatures. Le plan ne prévoyait-il pas plutôt que le pape en toucherait directement les revenus ?

Dans le tome VI de son *Histoire du peuple allemand*, le P. Emil MICHAEL, de la Société de Jésus, donne un récit détaillé et clair des événements politiques qui se placent entre la mort de l'empereur Henri VI (1197) et celle du

1. *Henri VI a-t-il offert à Célestin III de lui faire hommage pour l'Empire ?* dans *Mélanges d'histoire du Moyen Age offerts à M. Ferdinand Lot*, 1925, p. 285-306.

2. *Kaiser Heinrichs VI. höchstes Angebot an die römische Kurie (1196)* (*Heidelberger Abh. zur mittleren und neueren Geschichte*, H. 55). Heidelberg, Carl Winter, 1927, in-8°, 88 p. : prix : 7 mk. M. Pfaff diffère d'ailleurs de M. Jordan sur un point important. Pour M. Pfaff, l'investiture par le globe était un rite ancien, mais tombé dans l'oubli et dont le rétablissement aurait été demandé par l'Empereur ; elle est au contraire considérée par M. Jordan comme une innovation de la curie, imposée au prince.

pape Honorius III (1227) ¹. L'admiration sans réserve qu'inspire à l'auteur l'action des papes s'exprime avec une candeur dénuée d'artifice.

M. Karl HAMPE, l'historien attitré des empereurs souabes, a pris occasion d'un discours rectoral pour étudier ce que les Bollandistes appelleraient la « gloire posthume » de Frédéric II ² : miroir changeant où se reflètent, au cours de plus de six siècles d'historiographie, les passions politiques ou philosophiques les plus diverses. Frédéric II a beaucoup embarrassé les historiens qui, comme J. Ficker, unissaient dans une même vénération l'Église et l'Empire ; Burckhardt, dont l'idéal politique, puisé à la fois dans la vie bâloise et dans la Renaissance italienne, répugnait à tout impérialisme, l'a détesté ; Herder, par contre, l'a salué comme « l'étoile du matin de jours meilleurs » ; Nietzsche crut reconnaître en lui une sorte de précurseur, et Guillaume II s'est senti avec le grand Hohenstaufen certaines affinités, fort illusoires, pense M. Hampe, qui ne voit entre les deux souverains d'autre ressemblance qu'une « réceptivité facile ».

Cet attrait exercé sur les imaginations allemandes par le moins allemand des empereurs médiévaux ne semble pas près de s'éteindre. Les principales de ses « lettres politiques » viennent d'être traduites, à l'usage du grand public, par M. Wolfram von den Steinen, à qui l'on devait déjà une commode analyse de l'ensemble de ces documents ³. Rien de plus instructif pour la connaissance de l'idéologie impérialiste que cette immense littérature de chancellerie, à condition de ne la prendre que pour ce qu'elle est, — œuvre de chancellerie, en effet, qui exprime sous des formes convenues la pensée d'un groupe, non, comme le serait une correspondance intime, image fidèle d'une âme humaine. M. Hampe (*loc. cit.*, p. 57) observe que le style personnel de Frédéric II (dans sa conversation ou son *De Arte Venandi*), direct et précis, paraît avoir été fort éloigné de l'éloquence ampoulée de ses clercs : judicieuse distinction que plus d'un historien et notamment l'auteur de la dernière biographie de l'Empereur auraient eu profit à méditer ⁴.

1. *Geschichte des deutschen Volkes vom dreizehnten Jahrhundert bis zum Ausgang des Mittelalters*, Bd. VI : 1^{re} bis 3^{1re} Auflage. Fribourg-en-Brigau, Herder, 1915, xxxii-512 p. Les cinq premiers volumes de l'œuvre étaient consacrés à l'histoire de la civilisation : d'où le titre annexe qui apparaît sur la page de garde de celui-ci : *Politische Geschichte Deutschlands vom Tode Kaiser Heinrichs VI. bis zum Ausgang des Mittelalters*, Bd. I.

2. *Kaiser Friedrich II. in der Auffassung der Nachwelt*. Berlin, Stuttgart et Leipzig, Deutsche Verlags-Anstalt, 1925, in-16, 79 p.

3. *Staatsbriefe Kaiser Friedrichs des Zweiten*. Breslau, Ferdinand Hirt, 1923, in-8°, vii-104 p. Cf. précédemment *Das Kaisertum Friedrichs des Zweiten nach den Anschauungen seiner Staatsbriefe*, 1922.

4. La dissertation (berlinoise) de O. VEHSE, *Die politische Propaganda in der Staatskunst Kaiser Friedrichs II.*, 1924, ne semble pas avoir été imprimée. L'auteur s'est proposé : 1^o d'étudier les manifestes dans leur ordre chronologique ; 2^o d'en marquer les emprunts soit aux manifestes impériaux antérieurs, soit (par reprise de motifs semblables, mais tournés dans un autre sens) aux productions de la chancellerie apostolique. On trouvera un résumé de

Car l'utile liste de livres dressée par M. Hampe à la fin de son travail est déjà périmée. Tout récemment, M. KANTOCOROWICZ, qui n'est point, je crois, érudit de profession, mais plutôt homme de lettres de ce cercle viennois qui se groupe autour de Hugo von Hofmannstahl, a consacré à Frédéric II une ample étude, agréable à lire, parfois émouvante, mais qu'on eût souhaité un peu plus concise et simple de ton¹. Pour le fond, les plus graves reproches que l'on doive faire à ce récit, adroitement mené, c'est d'abord de tourner trop aisément au panégyrique. Il n'est pas jusqu'à l'entourage de Frédéric II qui ne profite du culte dont le maître est l'objet : peut-on dire vraiment que Pierre de La Vigne fut, en latin, le plus grand styliste du Moyen Age (p. 275)², et n'y a-t-il pas un pseudo-nietzschéisme un peu agaçant à traiter de *Gigant* ce brigand d'Ezzelino da Romano (p. 560)? C'est surtout de ne pas apporter grand'chose de nouveau. Peut-être ces deux défauts tiennent-ils à une même cause : une certaine méconnaissance du milieu et des précédents historiques. La législation féodale de Frédéric II en Sicile apparaîtrait beaucoup moins originale à M. Kantocorowicz s'il avait étudié celle des Plantagenets ou même de Philippe-Auguste (p. 110-111). Il est tout à fait exagéré de dire que « presque par un seul mot » (celui de nécessité) « Frédéric II a changé la théorie de l'État » (p. 224). Sur l'atmosphère messianique qui baigne toute l'histoire tragique de l'Empereur, pour les uns quasi-Messie en effet, pour les autres Antéchrist, M. Kantocorowicz a quelques pages intelligentes et littérairement bien venues ; mais la recherche d'ensemble, indispensable au sujet, manque tout à fait. La pauvreté du Moyen Age en documents psychologiques est telle que les biographies, même de personnages de premier plan, ne sont sans doute pas le moyen le plus sûr de faire progresser notre connaissance de ces temps ; c'est d'études plus larges qu'il faut attendre la réponse aux énigmes des destinées individuelles elles-mêmes³.

quelques-unes de ses conclusions, qui sont intéressantes, dans les n. 99, 104 et 114 du livre de E. Caspar sur *Hermann von Salza*, signalé ci-dessous, p. 149.

1. *Kaiser Friedrich der Zweite*. Berlin, G. Bondi, 1927, in-8°, 651 p., 1 pl. L'appareil d'érudition sera donné dans un fascicule supplémentaire, qui n'a pas encore paru. Rien de mieux que de ne pas encombrer le récit de notes trop abondantes et surtout de renvois bibliographiques. Mais eût-il été impossible d'accompagner les citations, presque toutes puisées dans trois ou quatre recueils documentaires bien connus et faciles à désigner par abréviation, de références entre parenthèses? — Malgré une préparation consciencieuse, çà et là quelques erreurs : Melchisédec a servi de symbole aux écrivains politiques de toute opinion bien avant Innocent III ; — l'opposition entre l'aristocratie cistercienne et les tendances démocratiques des ordres mendiants (p. 79) est tout artificielle : étaient-ce donc des plébéiens qu'un Dominique, un Thomas d'Aquin ou même un saint François? — il n'est pas exact que saint Louis ait en 1238 envoyé à Frédéric II des troupes pour l'aider dans son entreprise sur Brescia (p. 422) ; l'Empereur avait dans son armée des chevaliers français, ce qui est fort différent.

2. De même, p. 148, Leonardo Fibonacci, « le plus grand mathématicien du Moyen Age » : *the greatest in the world*!

3. Sur le milieu intellectuel où vécut Frédéric II, il convient de rappeler les beaux travaux de Ch. H. HASKINS, réunis dans ses *Studies in the History of Medieval Science*, 1924.

Beaucoup de princes d'Empire, au Moyen Age comme plus tard, se mirent au service tantôt du roi de France, tantôt du roi d'Angleterre. Alliés ou soudoyers? De l'un à l'autre la nuance est parfois délicate. L'examen de ces conventions, qu'a entrepris M. Walther KIENAST¹, n'intéresse pas seulement l'histoire diplomatique; il semble propre aussi à jeter quelque lumière sur l'évolution politique de l'Empire, et même — vu la forme fréquemment donnée aux contrats et les problèmes d'application qu'ils posaient — sur les transformations du droit féodal. Malheureusement, M. Kienast a cru devoir réserver pour la fin de son ouvrage l'étude juridique; les deux premiers volumes seront exclusivement narratifs. Le tome I, seul paru, mène le lecteur jusqu'à la mort de Philippe-Auguste. Les événements étant déjà assez bien connus d'autre part, ce très consciencieux récit n'apporte guère de précisions nouvelles que sur des points de détail, qui d'ailleurs ne sont pas toujours sans importance.

La biographie de l'empereur Henri VII, due à M. Friedrich SCHNEIDER, ne fait pas partie des *Jahrbücher des deutschen Kaiserreiches*; mais elle s'en rapproche beaucoup par son caractère. C'est un récit à peu près strictement chronologique, fort clair et qui, sans rien renouveler, n'en rendra pas moins de réels services².

M. S. STEINHERZ publie, d'après un manuscrit de l'Université de Prague, une lettre d'un roi des Romains, en même temps roi de Bohême, à son père l'Empereur, lui demandant de l'instruire de ses devoirs de prince, et la réponse de l'Empereur, qui, très développée, constitue en réalité un véritable traité, un « Miroir des Princes », selon la mode du temps³. Les deux personnages sont aisés à identifier: Venceslas et Charles IV. Exercice de style composé par un rhétoricien anonyme attaché à la chancellerie impériale, ou

1. *Die deutschen Fürsten im Dienste der Westmächte bis zum Tode Philipps des Schönen von Frankreich*, Bd. I (Bijdragen van het Instituut voor middeleeuwse Geschiedenis der Rijks-Universiteit te Utrecht, X). Utrecht; à l'Institut; Leipzig et Munich, Duncker et Humblot, 1924, in-8°, viii-222 p. Le comte de Flandre, qui était pour une part vassal de l'Empire, est rangé parmi les princes étudiés; d'ailleurs, la recherche, d'une façon générale, a été très largement comprise, au point d'embrasser aussi l'examen des relations de vassalité des feudataires français avec l'Empire. P. 211, n. 1, la présence de Thiébaud I^{er} de Lorraine à Bouvines, dans les rangs de l'armée guelfe, est affirmée, pour des raisons qui semblent solides. Parfois (notamment p. 177, à la note), certaines indications touchant les règles du droit vassalique surprennent un peu. Attendons le troisième volume! On trouvera une critique, détaillée et instructive, du livre de M. Kienast, par M. Petit-Dutaillis, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1927, p. 99-105.

2. *Kaiser Heinrich VII*. Greiz-i.-V. et Leipzig, H. Bredts, 2 fasc., 1924 et 1926, in-8°, 217 p., 1 carte. Sous sa forme actuelle, l'ouvrage poursuit le récit jusqu'à la mort de l'Empereur; manquant la conclusion et les appendices, qui devront former un troisième fascicule.

3. *Ein Fürstenspiegel Karls IV.* (Quellen und Forschungen aus dem Gebiete der Geschichte, Abg. von der Histor. Kommission der deutschen Gesellschaft der Wissenschaften und Künste für die Tschechoslowakische Republik, H. 3). Reichenberg, Sudetendeutscher Verlag Fr. Kraus, 1925, in-8°, 65 p.

correspondance authentique? M. Steinherz donne en faveur de la seconde hypothèse des arguments ingénieux, troublants, qui ne sont peut-être pas absolument décisifs. Le morceau attribué à l'Empereur est dépourvu de toute allusion à la politique du temps; il se tient dans les vagues généralités propres à ce genre de littérature; mais, tout plein de centons empruntés à la fois aux anciens, à Pétrarque et à la Bible, c'est un témoignage de toute façon significatif de la floraison de l'humanisme chrétien à la cour impériale, plus curieux encore si l'on accepte de le tenir pour l'œuvre de l'Empereur lui-même.

V. HISTOIRE RÉGIONALE¹. — Le recueil des sources relatives à l'histoire de l'archevêché de Brême (des origines à 1525), composé par M. Hermann STRUNK, s'adresse surtout au grand public et à l'enseignement secondaire. C'est pourquoi les textes latins n'apparaissent qu'en traductions; les textes allemands, au contraire, dans leur langue originale, assez éloignée pourtant du haut allemand moderne (des notes aident à la lecture). On trouvera réunis dans ces quatre petits fascicules, et surtout dans les deux derniers (depuis 1213), un grand nombre de documents curieux, non seulement extraits de chroniques ou pièces d'archives, mais aussi poésies populaires, inscriptions, etc., qu'il serait souvent malaisé de se procurer ailleurs. Le tout forme un ensemble très vivant. La publication d'un choix de cette sorte prouve combien le goût du passé demeure répandu en Allemagne, en dehors même des cercles érudits².

Le tome I de l'*Histoire de Bavière*, par M. M. DOEBERL, a atteint sa troisième édition: succès mérité à la fois par l'importance du sujet et par les qualités d'un exposé très clair, qui s'appuie sur une connaissance approfondie des faits et de la littérature; les points sujets à controverse sont discutés avec beaucoup de probité. Le patriotisme bavarois qui anime l'ouvrage n'a rien d'indiscret, mais il a conduit l'auteur à croire, d'une foi vraiment trop irraisonnée, à la continuité et comme à la prédestination du groupe ethnique qu'il étudie. Une nationalité n'est pourtant pas une réalité donnée une fois pour toutes; elle naît, elle se développe. Comment? Problème capital qu'on se fût attendu à voir au centre d'un ouvrage de cette sorte. Mais il eût d'abord fallu comprendre qu'il y a problème³.

VI. HISTOIRE DU DROIT: MANUELS, SOURCES ET DROIT PRIVÉ. — En histoire du droit, trois manuels classiques ont été, depuis la guerre, l'objet de

1. On ne trouvera pas dans cette subdivision les ouvrages relatifs au pays de colonisation de l'Est; j'ai préféré les grouper dans une étude d'ensemble qui prendra place plus bas.

2. *Quellenbuch zur Geschichte des Erzstifts Bremen*, 2^e édit. (*Hansa-Heimatlücher*, H. 11/12, 19/20, 25/26, 31/33). Bremerhaven, E. Hackmeister, 4 fasc., in-12, 1923-1925, 56, 56, 72 et 80 p.

3. *Entwicklungsgeschichte Bayerns*; t. I: *Von den ältesten Zeiten bis zum westfälischen Frieden*. Munich, Oldenbourg, 1916, in-8°, x-637 p.

nouvelles éditions. Chacun d'eux embrasse toute l'évolution juridique de l'Allemagne, droit public comme droit privé, des origines à 1914 pour les deux premiers, à 1919 pour le troisième.

Les *Éléments d'histoire du droit allemand*, par H. BRUNNER, remis à jour par E. HEYMANN, ne sont qu'une esquisse, et qui n'est point sans lacunes, mais, comme tout ce qui est sorti de la main de Brunner, admirablement lucide et intelligente. Bonne bibliographie choisie¹.

Le *Manuel d'histoire du droit allemand* de Richard SCHROEDER, revu avec beaucoup de soin par M. VON KUENSSBERG, demeure, sous sa nouvelle forme, le compagnon indispensable de quiconque s'intéresse à l'histoire de l'Allemagne ou (pour la Gaule même) à l'histoire franque. Exposé très riche, que sa densité rend par endroits un peu difficile à suivre; ample bibliographie².

L'*Histoire du droit allemand* de Hans FEHR, destinée surtout aux besoins de l'enseignement, ne prétend point remplacer le manuel de Schröder; elle est — volontairement — beaucoup moins copieuse que lui; mais elle se lit beaucoup plus aisément et non sans plaisir (malgré, çà et là, un soupçon de grandiloquence); elle témoigne d'un effort très louable pour replacer l'histoire juridique dans le courant de l'histoire générale et notamment de l'histoire des idées; malheureusement, le plan, parfois singulier, a amené des omissions (rien, par exemple, sur la division de la société médiévale en classes). Aucune indication bibliographique dans le corps du livre, mais à la fin un bon exposé, qui est plus qu'une simple liste, sur les sources et la littérature³.

Chargé, dans la série in-4^o des *Monumenta Germaniae*, de publier la *Loi des Bavaïrois*, Ernst VON SCHWIND, à la différence de son prédécesseur Merkel, auteur de l'édition in-folio, décida de prendre pour base la version à laquelle la pureté relative de son latin a valu le nom d'*Emendata*. Cette résolution, connue bien avant l'achèvement des travaux préparatoires, provoqua des critiques très vives qui, d'abord renfermées dans les commissions des *Monumenta*, furent rendues publiques, en 1924, par un réquisitoire de M. Bruno KRUSCH⁴; attaques et contre-attaques se déchaînèrent; en 1927,

1. *Grundzüge der deutschen Rechtsgeschichte*, 7^e édit. Munich et Leipzig, Duncker et Humblot, 1921, x-347 p., petit in-8^o. Cf. *Rev. histor.*, t. CXLIII, p. 108.

2. *Lehrbuch der deutschen Rechtsgeschichte*, 6^e édit. Leipzig, Veit, 1919 et suiv., in-8^o, x-1124 p., 1 portrait, 3 cartes. Le livre ayant paru en deux fascicules successifs, séparés par un assez long intervalle, les indications bibliographiques des §§ 1 à 51 doivent être complétées par les *Literatur-Nachträge*, p. 1022-1033, qui, d'ailleurs, renferment aussi quelques rectifications aux §§ suivants.

3. *Deutsche Rechtsgeschichte*, 2^e éd. Berlin et Leipzig, Walter de Gruyter, 1925, xi-404 p.

4. *Die Lex Bajuvariorum : Textgeschichte, Handschriftenkrüik und Entstehung; mit zwei Anhängen : Lex Alamannorum und Lex Ribuariorum*. Berlin, Weidmann, 1924. A la différence du travail signalé à la note suivante, cet ouvrage n'a pas été envoyé à la *Revue* et je ne le connais que par des comptes-rendus.

M. Krusch est revenu à la charge ¹. Le choix fait par von Schwind a été, en somme, à peu près unanimement condamné, au point de se trouver l'objet d'un blâme, courtois mais fort net, jusque dans l'avant-propos que M. Ernst Heymann a placé en tête de l'édition, entièrement établie par von Schwind, mais parue seulement après sa mort. L'ardeur de la controverse surprendrait si l'on ne savait qu'il faut la tenir pour un simple épisode. Au sein des *Monumenta* une grande querelle a sévi, dont l'aventure de la *Loi salique* (l'édition préparée par M. Mario Krammer a été mise au pilon ²) forme un autre chapitre, plus curieux encore : crise grave qui ne met pas en jeu seulement des questions de personne, mais les principes même de la critique textuelle. Deux groupes s'affrontent : les philologues, dont M. Krusch est le chef de file, et les « juristes » de l'école de Brunner. C'est tout le travail accompli par ces derniers sur les sources juridiques qui est aujourd'hui contesté : car M. Krusch n'a point mis en cause seulement la *Loi des Bavares* ; les théories généralement reçues au sujet de la *Loi des Alamans* et de la *Loi ripuaire* n'échappent pas davantage à ses coups. Il tient la première pour une loi royale de Clotaire II, reprise plus tard par le duc Lantfrid. Il attribue la seconde à Pépin, qui, encore maire du Palais, l'eût promulguée dans le duché ripuaire, possession héréditaire des Arnulfingiens ; jusque-là les Francs de cette région n'auraient pas eu de coutume propre. Quoi qu'on puisse penser de ces thèses, dont la dernière au moins est assez surprenante, les études de M. Krusch apportent incontestablement beaucoup d'observations intéressantes, et leur verve un peu grosse n'est pas sans pénétration. Quant à la *Loi des Bavares*, ses diverses rédactions sont heureusement loin de présenter entre elles des différences aussi fortes que celles de la *Loi salique* ; de sorte que l'édition von Schwind ³, même si l'on doit, comme il est probable, tenir pour erroné son principe, reste parfaitement utilisable. Établie d'ailleurs avec le soin qui caractérise les *Monumenta*, elle fournit un tableau très complet des variantes et d'utiles indications sur les sources et la littérature.

Les érudits, néanmoins, feront bien d'avoir recours en même temps à la publication que, pour commémorer le centenaire du transfert de l'Université bavaroise de Landshut à Munich, M. Konrad BEYERLE a tout récemment donnée du manuscrit dit d'Ingoldstadt, un des principaux de ceux qui renferment la version de la loi communément appelée *Antiqua* ⁴. Le texte s'y

1. *Neue Forschungen über die drei oberdeutschen Leges : Bajuvariorum, Alamannorum, Ribuvariorum* (Abhandl. der Gesellsch. der Wissensch. zu Göttingen, Phil. hist. Kl., Neue F., Bd. XX, 1). Berlin, Weidmann, 1927, in-8°, 208 p., 8 pl. ; prix : 20 mk.

2. Voir le *Neues Archiv der Gesellsch. für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. XXXIX (1914), XL (1916), XLI (1917-1919).

3. *Lex Bajuvariorum* (Mon. Germ. Hist., Legum Sectio I, Legum nationum germanicarum, t. IV, p. 11). Hanovre, Hahn, 1926, in-4°, vii-314 p.

4. *Lex Bajuvariorum, Lichtdruckwiedergabe der Ingoldstädter Handschrift des bayerischen Volkrechts mit Transkription, Textnoten, Uebersetzung, Einführung, Literaturübersicht und Glossar*. Munich, Max Hueber, 1926, in-8° (20 × 23 cm.), xciv-213 p.

accompagne d'un fac-similé complet du manuscrit, d'une très précieuse traduction, d'un répertoire bibliographique (commodément dressé chapitre par chapitre) et enfin d'une copieuse introduction. Dans cette dernière, l'auteur prend position non seulement (dans un sens opposé à celui de von Schwind) sur le problème de la traduction manuscrite, mais aussi, d'une façon très personnelle, sur les problèmes, également contestés, qui touchent l'origine même de la loi. A la différence de Brunner, qui la considérerait comme rédigée entre 744 et 748, mais incorporant un édit de Dagobert I^{er} et inspirée d'un *Pactus Bajuvariorum* plus ancien ; à la différence de Krusch, qui suppose une première rédaction, émanée de Charles-Martel, mais fortement modifiée au cours du VIII^e siècle, M. Beyerle voit dans la *Loi des Bavares*, telle que nous la possédons aujourd'hui, une œuvre d'un seul jet et une œuvre privée, composée entre 741 et 743 par un clerc, probablement un moine de Niederaltaich, dans un esprit à la fois profondément ecclésiastique et favorable aux rois francs. La précision de cette date et cette localisation dans un monastère exactement déterminé éveillent quelque méfiance ; mais le caractère du texte, l'époque approximative de sa rédaction et son origine cléricale me semblent, jusqu'à nouvel ordre, brillamment démontrés.

Bonne édition critique, avec traduction, par M. Herbert MEYER, du coutumier dit de Mülhausen². L'introduction, très développée, aide à saisir l'intérêt du texte, des plus curieux par sa date (1190-1220) qui en fait le prédécesseur peut-être, au plus le contemporain, du *Sachsenspiegel*, — par son origine (rédigé dans la petite ville thuringienne de Mülhausen et surtout préoccupé de problèmes touchant la société bourgeoise, il n'en prétend pas moins exposer le *Jus Imperii*, reflétant ainsi la pensée d'une époque qui ne séparait pas encore nettement le droit de la ville de celui du pays), — par les caractères ethniques de la coutume qu'il exprime (coutume franque, Mülhausen étant un ancien établissement franc au cœur de la Thuringe), — enfin par la saveur d'un esprit et d'un style sensibles avant tout aux formes concrètes de la vie juridique.

Les *Weistümer* sont des coutumes de village mises par écrit d'après les déclarations (*Weisungen*) faites sous serment par des personnes dignes de foi et supposées au courant des anciens usages ; elles furent à peu près découvertes par Jacob Grimm, au début du XIX^e siècle, en même temps que les vieux contes. Comme ceux-ci, sous l'influence des mêmes courants intellec-

1. M. Beyerle fait sienne une observation de M. Krusch qui croit trouver trace de l'influence de la *Loi* dans une charte de Freising du 12 septembre 744 (Bitterauf, *Die Traditionen des Hochstifts Freising*, t. I, p. 28) ; la *Loi* serait, par conséquent, antérieure à cette date. Mais je ne vois de ressemblance entre les deux textes que la mention de part et d'autre du *iudex terrenus*, opposé au Divin Juge ; c'est peu de chose.

2. *Das Mühlhauser Reichsrechtbuch aus dem Anfang des dreizehnten Jahrhunderts. Deutschlands ältestes Rechtsbuch nach den altmitteldeutschen Handschriften herausgegeben, eingeleitet und übersetzt.* Weimar, H. Böhlau, 1923, in-8°, xi-189 p. ; prix : 5 mk. L'absence de liste bibliographique rend parfois les renvois difficiles à interpréter.

tuels, elles ont longtemps presque unanimement passé pour une des expressions les plus spontanées de l'âme nationale allemande ; on les tenait pour émanées des communautés paysannes, de nature toute populaire par conséquent ; et, tirant argument du traditionalisme rural, on croyait, en dépit de la rédaction assez tardive de la plupart d'entre elles, pouvoir les traiter comme les témoins d'un état de droit extrêmement ancien. Sous l'inspiration de M. Dopsch, dont on connaît la croisade contre le romantisme historique, M^{lle} ERNA PATZELT, prenant pour base les *Weistümer* autrichiennes (au sens large du mot : Tyrol, Styrie, Carinthie, territoire de Salzbourg compris), a soumis la doctrine courante à un nouvel examen et l'a trouvée de tout point erronée¹. Il y a peu d'unité dans le groupe des *Weistümer* ; rédigées à des époques très diverses, elles présentent souvent, à une même période, des caractères fort différents. Incontestablement, cependant, la plupart d'entre elles furent établies avec la collaboration des pouvoirs seigneuriaux ou du moins avec leur assentiment ; beaucoup avaient pour objet précisément de fixer les rapports du seigneur et de ses sujets ; ce qu'elles expriment, c'est essentiellement le droit de la seigneurie (*Hofrecht*), non celui de la communauté. On en trouve, il est vrai, qui furent le résultat d'une codification des usages villageois, accomplie par la communauté rurale elle-même, réglant presque indépendamment du seigneur sa vie intérieure. Mais, contrairement à ce qu'on pensait jusqu'ici, celles-là figurent non parmi les plus anciennes, mais parmi les plus récentes (xviii^e siècle surtout) ; bien loin de devoir être considérée comme une survivance des mœurs primitives, cette demi-autonomie n'était que l'effet de tendances politiques nouvelles : faveur témoignée aux paysans, depuis le xvi^e siècle, par le gouvernement territorial ; effort de celui-ci pour utiliser au profit de sa police (police religieuse) notamment les collectivités rurales. Tout cela paraît très juste, et il faut ajouter que, chemin faisant, M^{lle} Patzelt nous donne une fort utile esquisse de l'histoire de la condition des paysans en Autriche depuis la fin du Moyen Age (noter, en particulier, les tentatives des seigneurs pour substituer aux tenures perpétuelles des baux annuels — p. 77 et suiv. — et comparer — ce que M^{lle} Patzelt n'a pas fait — avec l'évolution anglaise). Mais je ne sais si les problèmes les plus graves et les plus difficiles ne restent pas encore à résoudre. L'intervention seigneuriale et la coutume ne sont pas, comme M^{lle} Patzelt semble parfois le croire, deux concepts inconciliables ; en théorie certainement, en pratique, dans une mesure difficile à déterminer (on se souvient combien cette question fondamentale avait préoccupé Maitland), le seigneur devait respecter la « coutume du lieu ». D'autre part, de ce que la communauté rurale apparaît dominée par le seigneur, il ne ressort pas nécessairement ni qu'elle n'ait aucune vie propre, ni qu'elle ne soit pas antérieure à la sei-

1. *Entstehung und Charakter der Weistümer in Oesterreich. Beiträge zur Geschichte der Grundherrschaft, Urbairialreform und Bauernschutzgesetzgebung vor Maria Theresia*. Budapest, Eligius Verlag, 1924, in-8°, 124 p.

gneurie¹. En sorte qu'il n'est pas impossible que les *Weistümer* ne fournissent souvent des traits d'un droit assez ancien. Mais il valait la peine de prouver que cette antique filiation n'est pas aussi simple à établir qu'on le croyait jadis : Mlle Patzelt y a parfaitement réussi.

L'histoire des moyens de preuve ouvre sans conteste une des voies qui permettent de pénétrer le plus loin dans la mentalité juridique — disons mieux, dans la mentalité, sans épithète — des sociétés passées. Aussi le consciencieux travail de M. Rudolf ROTH² sur les témoins et les cojureurs dans le droit criminel allemand mérite-t-il d'intéresser tous les historiens. Les conclusions, en gros, sont les suivantes. Pendant tout le Moyen Age, c'est, en règle générale, par son serment, appuyé sur celui de cojureurs, que l'accusé se défend. Par serment également et par cojureurs le plaignant à l'origine attaquait ; mais ici, d'ailleurs avec une extrême lenteur, les cojureurs se transformèrent en témoins. La généralisation de la poursuite publique, ainsi que la disparition du duel judiciaire, favorisèrent, surtout dans les villes, les progrès du témoignage accusatoire. Je passe sur beaucoup de précisions et de nuances intéressantes. Malheureusement, la recherche n'a guère porté que sur les textes législatifs ou la littérature juridique (les documents de la pratique étant à peu près exclus) ; la langue est terriblement abstraite et le plan tient peu de compte de la chronologie.

VII. INSTITUTIONS POLITIQUES. — Dans deux amples études qui portent exactement le même titre et ont eu, l'une et l'autre, un grand retentissement, deux historiens, déjà connus par beaucoup d'excellents travaux, M. VON BELOW (dont l'inlassable activité ressort des nombreuses mentions dont son nom sera ici l'objet) et M. F. KEUTGEN, ont cherché à dégager les traits généraux de l'État allemand du Moyen Age. Le livre de M. von Below a déjà été recensé ici même lors de sa première édition (*Rev. histor.*, t. CXXXVIII, p. 343) ; la seconde a paru en 1925³ ; mais il demeure toujours incomplet, puisque le seul volume publié en annonçait un second, qui manque encore. Le livre de M. Keutgen⁴, beaucoup plus bref, se présente, en somme, comme une réponse à celui de son collègue, non pas réplique d'un adversaire (la dédicace à M. von Below lui-même suffit à prouver qu'il ne s'agit pas de polémique), mais plutôt reprise d'un même thème par un nouvel interlocuteur, qui apporte à son tour son lot de compléments et de rectifications. On

1. De même l'absence de tout lien entre les *Banntaidinge* — analogues à nos « plaids généraux » ou « annaux » — et les *placita* carolingiens ne me paraît pas démontrée. En tout cas, le problème est trop délicat pour pouvoir être touché, en passant, par une simple négation.

2. *Zeugen und Eideshelfer in den deutschen Rechtsquellen des Mittelalters* ; I. Teil : *Klagen wegen strafbarer Handlungen (Untersuchungen zur deutschen Staats- und Rechtsgeschichte, H. 133)*. Breslau, Marcus, 1922, in-8°, x-288 p. ; prix : 9 mk.

3. *Der deutsche Staat des Mittelalters. Ein Grundriss der deutschen Verfassungsgeschichte* ; Bd. I : *Die allgemeinen Fragen*. Depuis la rédaction de ce *Bulletin*, nous avons appris la mort de M. von Below, enlevé en pleine vigueur intellectuelle. Cf. *Rev. histor.*, t. CLVII, p. 223.

4. *Der deutsche Staat des Mittelalters*. Iena, G. Fischer, 1918, in-8°, vii-186 p.

y trouve moins de discussions doctrinales et un souci plus vif du concret. Excellent chapitre notamment sur l'histoire de la dignité princière (*Reichsfürstenstand*) ; il résulte de cet exposé qu'il n'y eut pas, comme on l'enseignait couramment depuis Ficker (dont la thèse semble d'ailleurs avoir été quelque peu forcée par les érudits qui l'ont suivi), substitution, vers la fin du XII^e siècle, aux critères anciens de cette dignité d'un critère nouveau dont l'adoption aurait eu pour effet de réduire singulièrement le nombre des « princes » ; plus simplement, l'ancien usage du nom princier, différent selon les régions, et partout mal fixé, fit place à ce moment dans la langue de la chancellerie impériale et chez les théoriciens du droit à une classification pour la première fois rigoureuse : nouvelle preuve de cette tendance à une stricte hiérarchisation de la société, où l'on doit voir le trait marquant du droit allemand de ce temps. Judicieuses indications aussi sur la fausseté de la conception qui oppose, comme deux phases différentes de l'organisation politique, l'époque de la « fonction publique » (*Ami*) et celle du « fief » ; le fief n'était-il pas le salaire du fonctionnaire ? Malgré tout, ces deux essais de synthèse sont l'un et l'autre décevants. Des deux parts même abus de grands concepts brumeux : telle cette notion du « dualisme » fondamental de l'État germanique — fruit tantôt de la collaboration, tantôt des luttes de deux éléments toujours présents, le peuple et les chefs — à laquelle M. Keutgen attribue tant de valeur explicative ; je n'arrive à y voir, pour ma part, qu'un universel truisme. Surtout, même habitude fâcheuse de considérer le droit en soi, comme une sorte de réalité supra-humaine. Un contemporain de Barberousse ou de Frédéric II était tout autrement armé pour penser politiquement qu'un contemporain d'Otton I^{er} ; pas un mot pourtant, ni chez M. Keutgen ni chez M. von Below, des vicissitudes de l'éducation juridique. Qu'est-ce, après tout, que l'histoire de l'État allemand, sinon celle du sentiment clair ou obscur que, aux différentes périodes, les différents groupes humains, plus ou moins bien préparés intellectuellement à réfléchir sur ces choses et à formuler leurs pensées, plus ou moins capables de traduire leurs idées dans les faits, ont eu de cet État ? Cette histoire reste encore à écrire.

M. Georg von Below a, d'autre part, réédité son recueil d'essais intitulé *Le territoire et la ville* (paru pour la première fois en 1900), mais non sans modifications¹. Non seulement les essais anciens ont été remaniés et remis au courant, mais la composition de l'ouvrage n'est plus la même. Outre l'introduction, qui était pourtant intéressante, deux mémoires, jugés sans lien suffisant avec les problèmes indiqués par le titre, ont disparu. Ce sont : *L'Est et l'Ouest allemands : origines du grand domaine foncier [de l'Est], et Sur la formation des domaines nobles (Rittergüter)*. J'avoue regretter très vivement

1. *Territorium und Stadt, Aufsätze zur deutschen Verfassungs-Verwaltungs-und Wirtschaftsgeschichte* (*Historische Bibliothek*, Bd. 11). Munich et Berlin, R. Oldenbourg, 1923, in-8°, XII-257 p. ; prix : 6 mk. 50. Sur les *Probleme der Wirtschaftsgeschichte* du même auteur, 2^e édit., Tubingue, 1926, cf. mon compte-rendu *Revue critique d'histoire et de littérature*, 1927, p. 350.

l'élimination du premier, à mon sens tout à fait capital. A leur place, trois mémoires nouveaux : *Origines des dominations territoriales, Les commencements de l'État moderne et La lutte contre la vie chère au Moyen Âge et de nos jours*. Il en sera question plus loin en leur lieu. Sous cette forme nouvelle, le livre reste ce qu'il était sous son premier vêtement : lucide et suggestif, gâté malheureusement par l'abus des personnalités.

J'ai nommé plus haut J. FICKER. La publication de son grand ouvrage sur le *Principat d'Empire*, dont il n'avait pu faire paraître de son vivant que le premier volume (en 1865), s'est poursuivie après sa mort, par les soins de son élève Paul PUNTSCART. Les deux derniers tomes ont vu le jour après la guerre¹. La part de M. Puntchart, pour n'être que modestement indiquée, n'en est pas moins, semble-t-il, assez large. Le texte, sauf quelques modifications de peu d'importance, est celui que Ficker avait rédigé ; mais des notes abondantes (entre crochets droits), dues à M. Puntchart, le mettent au courant des recherches les plus récentes ; certains de leurs éléments, il est vrai, sont empruntés au manuscrit de Ficker lui-même, qui, ayant préparé ces indications complémentaires, n'avait pas eu le loisir de les incorporer à l'exposé. Ce respect de la rédaction primitive, en lui-même très louable, ne va pas sans quelques inconvénients ; il ne faut jamais oublier de lire attentivement les notes, car il arrive qu'elles contredisent radicalement le texte (exemple II, 2, p. 226 et n. 13). Le premier volume étudie les diètes impériales ou royales (dans l'Empire ou dans les différents royaumes qui le composaient), puis celles que convoquaient les princes, en groupe ; le second, après un développement sur la dignité ducale en général, les diètes des différents duchés. L'œuvre, en réalité, offre beaucoup plus que son titre ou ceux de ses divers chapitres ne semblent le promettre. Le sous-titre : *Recherches sur la constitution de l'Empire aux XII^e et XIII^e siècles*, donne une idée plus juste du contenu. On y retrouve, avec les caractères propres de la manière de Ficker — juxtaposition d'un grand nombre de petits paragraphes pas toujours parfaitement liés, érudition d'une ampleur prodigieuse, extrême précision juridique, avec parfois un soupçon de schématisme — des traits où se marque le tour d'esprit d'une génération d'érudits (Ficker, de treize ans plus jeune que Waitz, était de quatorze ans l'ainé de Brunner) qui fut très différente par ses tendances des historiens de la génération suivante : beaucoup moins de polémiques personnelles, absence de tout effort philosophique ou sociologique. Impossible de résumer une pareille richesse de renseignements. Signalons l'opposition très fortement mise en lumière entre le duché bavarois, caractérisé par la concentration entre les mains des ducs de pouvoirs considérables, et le duché saxon, de constitution beaucoup plus lâche. Ce contraste a eu dans l'histoire d'Allemagne, jusqu'à nos jours,

1. *Vom Reichsfürstenstande : Forschungen zur Geschichte der Reichsverfassung zunächst im XII und XIII Jahrhundert*, Bd. II, Teil II. et Teil III. Graz, Ulr. Moser, 1921 et 1923, 2 vol. in-8°, xiii-275 et xxxvii-520 p. Prix : 10 et 15 sch.

de longs retentissements. Notez aussi (II, 3, p. 326) l'expression d'une juste méfiance envers le *Sachsenspiegel*, enclin, comme tous les coutumiers, et plus encore que la plupart d'entre eux, à des systématisations artificielles. Qui-conque travaille sur l'histoire politique de l'Empire au Moyen Age (y compris les Pays-Bas et les régions aujourd'hui françaises de la Lorraine et du royaume de Bourgogne) devra avoir ce précieux recueil sur sa table. Malheureusement l'absence, provisoire, il faut l'espérer, de tout index, dont les conditions actuelles de l'impression sont responsables, sera une gêne cruelle¹.

M. Martin LINTZEL a porté son attention sur les résolutions des diètes allemandes de 911 à 1056². On ne peut guère reprocher à ce petit livre substantiel et intelligent que de se laisser aller parfois (surtout dans sa première partie consacrée à la « signification juridique des résolutions des diètes ») à systématiser avec trop de rigueur, sous forme de prescriptions précises, des usages assez flottants et communs à toutes les monarchies du temps. A l'occasion pourtant, un louable souci de prudence : Ficker (*Vom Reichsfürstenstande*, II, 2, p. 76 et suiv.), étudiant surtout les XII^e et XIII^e siècles, avait cru pouvoir établir l'existence, dans la pratique des diètes, d'une sorte de règle de l'unité de lieu ; en vertu de la prééminence reconnue, parmi tous les groupes ethniques qui composaient l'Empire, à la nation franque, ces assemblées n'auraient été tenues, en principe, que dans le pays franc. Obligé d'examiner l'application de cette théorie à la période antérieure, M. Lintzel l'accepte, mais non sans nuances : on avait, dit-il, l'idée d'une telle règle, mais on était loin de l'observer toujours (p. 15-16) et certains souverains (p. 103) l'ont peut-être enfreinte sciemment. La seconde partie — sur la « signification politique des résolutions des diètes » — renferme des pages intéressantes sur les relations des rois avec l'Eglise et le rôle, dans la direction de l'Empire, des différents duchés.

A l'avènement d'Otton I^{er}, en 936, les prélats avaient pris part à la consécration, cela va de soi, mais non à l'élection. En 1002, par contre, l'archevêque de Mayence, Willigis, à la tête d'un petit groupe d'évêques, joua dans la désignation du nouveau roi — Henri II — un rôle décisif : ce fut l'origine du droit au premier vote, dont les successeurs du Mayençais devaient jouir jusqu'au grand interrègne. Nouveauté ? En Allemagne, certainement. Il y avait néanmoins un précédent, mais français : Willigis, selon toute apparence, s'inspira de l'exemple donné, en 987, par Adalbéron de Reims. Telle est, du moins, l'hypothèse présentée par M. Ulrich Stutz dans un élégant petit mémoire³ : simple conjecture à vrai dire, mais séduisante et propre à attirer l'attention

1. Il convient d'ailleurs d'observer qu'une des thèses de Ficker — les comtés, en Bavière, presque tous tenus en fief du duc — est rejetée par la plupart des historiens bavarois et l'a été encore, tout récemment, par M. Stowasser dans l'ouvrage signalé ci-dessous, p. 129 (p. 86, n. 11).

2. *Die Beschlüsse der deutschen Hoftage von 911 bis 1056 (Historische Studien, H. 161)*. Berlin, E. Ebering, 1924, in-8°, 139 p.

3. *Reims und Mainz in der Königswahl des zehnten und zu Beginn des elften Jahrhunderts*

sur l'intérêt qu'il y aurait à étudier de près les interactions entre les deux royaumes voisins.

Les deux seules études que nous avons jusqu'ici sur le domaine des souverains allemands, celles d'Eggers (période saxonne) et de Niese (xiii^e siècle), laissent entre elles une page blanche. Le travail de M. Manfred STIMMING sur la période salienne¹ commence à combler cette lacune, qui le sera tout à fait lorsque l'auteur aura, selon son dessein, poussé jusqu'au règne de Barberousse. L'ouvrage semble destiné surtout à éclairer l'histoire politique ; les problèmes juridiques et économiques ne sont pas creusés bien à fond. Solide et nettement écrit, il rendra, dans ces limites, de sérieux services. Dommage seulement que, pour des raisons matérielles, les cartes n'aient pu être publiées ! On appréciera particulièrement les développements, très clairs, sinon très originaux, sur la ministérialité d'Empire et sur la politique domaniale de Henri IV. Le changement de front, sous le règne de Henri V, lorsque l'Empereur, ayant dû renoncer à faire de la Saxe le centre de sa puissance territoriale, se tourna vers le Haut-Rhin, est bien mis en lumière. L'exemple de ces utiles recherches mériterait d'inspirer les érudits français à en entreprendre d'analogues².

L'histoire des tentatives de réformes constitutionnelles dans l'Empire, au xv^e siècle, que M. Erich MOLITOR a entrepris de raconter³, est, entre toutes, ingrate. Son récit détaillé, sans échapper à une monotonie nécessaire et par elle-même instructive, est clair et juste de ton. M. Molitor ne se dissimule pas la vanité et, le plus souvent, l'insincérité des projets de réforme : simples trompe-l'œil à l'ordinaire, mais qui n'en offrent pas moins un témoignage instructif sur l'idéal politique que leurs auteurs cherchaient à flatter et dont

(extrait des *Sitzungsberichte der preussischen Akademie der Wissenschaften*, XXIX, 1921). Berlin, W. de Gruyter, in-8°, 20 p. Est-il bien sûr que les évêques n'aient pas eu part à l'élection avant Henri II ? M. Lintzel, *Die Beschlüsse der deutschen Hoftage*, p. 116, n. 7, a soutenu le contraire, avec des arguments qui méritent considération.

1. *Das deutsche Königsgut im 11. und 12. Jahrhundert* ; Teil 1 : *Die Salierzeit* (*Historische Studien*, H. 149). Berlin, E. Ebering, 1922, in-8°, xii-128 p.

2. M. Stimming cite à plusieurs reprises, le plaçant, selon l'usage, en 1064-1065, l'inventaire intitulé *Iste sunt curie que pertinent ad mensam regis Romanorum*. Plus récemment, M. Haller (*Neues Archiv*, t. XLV, 1923-1924) a prouvé que ce document, postérieur de plus d'un siècle à sa date traditionnelle, doit être attribué au règne de Barberousse ; ce n'est pas une liste des biens du domaine royal en général, c'est l'état des terres désignées pour servir à l'entretien de l'héritier présomptif, le « roi des Romains » Henri (le futur Henri VI). Cf. *Anuario de Historia del Derecho Español*, t. III, p. 108 et suiv., où j'ai présenté quelques conjectures sur l'interprétation de ce texte difficile.

3. *Die Reichsreformbestrebungen des 15. Jahrhunderts bis zum Tode Kaiser Friedrich III* (*Untersuchungen zur deutschen Staats- und Rechtsgeschichte*, H. 132). Breslau, M. et H. Marcus, 1921, in-8°, x-222 p. ; prix : 7 mk. 20. P. 54 : une phrase de Nicolas de Cues, d'un latin difficile, est citée avec la mention « kaum zu übersetzen » ; c'est rejeter bien cavalièrement sur l'auteur du texte un fardeau que l'auteur du commentaire se doit à lui-même d'assumer. P. 57 : le choix du nombre 12 par le même Nicolas de Cues pour les cercles entre lesquels l'Empire doit, selon lui, être divisé, n'a rien d'« inexplicable » ; la préoccupation mystique est évidente.

ils coloraient des ambitions généralement assez médiocres. Il analyse avec beaucoup de soin et d'intelligence l'attitude des différents groupes : roi ou empereur, électeurs, princes et villes (notamment p. 78 et suiv.). Les résultats de la longue rivalité qui opposa le margrave de Brandebourg Albert Achille aux Wittelsbach sont mis en lumière d'une façon fort originale. A relever aussi des indications intéressantes sur la formation du *Reichskammergericht* (p. 32 et suiv.¹). Les considérations d'histoire comparée qui ouvrent le volume ne paraissent ni très approfondies (abus de la notion bien vague de « capitalisme ») ni toujours très bien informées (antagonisme, en France, entre la civilisation féodale du Midi et la civilisation urbaine du Nord).

M. Franz KAMPERS² poursuit ses études sur la « mystique » impériale allemande. Il s'attache surtout à en découvrir les racines dans les anciennes religions orientales. Son nouveau livre, malheureusement très confus, renferme des renseignements utiles et des vues suggestives. Mais il inspirera à beaucoup d'historiens la plus vive méfiance : d'abord en raison du caractère extrêmement aventureux de beaucoup de rapprochements et de conjectures (il faut une grande audace pour affirmer sans un mot d'explication — p. 22 — la survivance secrète des religions de mystère au Moyen Age), et aussi par la façon même dont les problèmes sont posés. Nul ne disconviendra que la légende monarchique médiévale n'ait quelques-unes de ses racines en Orient. L'intéressant serait avant tout de déterminer comment les vieilles idées orientales, ainsi transplantées, se modifièrent peu à peu et s'accommodèrent à des représentations religieuses nouvelles ; or, c'est ce que M. Kampers ne se demande jamais. Il néglige à ce point les chaînons intermédiaires de l'évolution que (p. 20), croyant trouver l'origine première de l'onction royale dans le sacre égyptien — ce dont on peut d'ailleurs douter — il oublie que, même une fois admise cette source lointaine, la source immédiate du rite resterait incontestablement tout autre ; c'est chez les rois hébreux qu'il faut la chercher, la Bible ayant servi de lien avec les civilisations occidentales. Cette méthode est celle qu'appliquaient au langage les vieux étymologistes, qui pensaient avoir tout dit sur l'histoire d'un mot quand ils en avaient restitué la forme et la signification les plus reculées ; nous savons aujourd'hui que l'étymologie n'est pas la sémantique.

VIII. LE PROBLÈME DES « TERRITOIRES ». — Un phénomène domine l'his-

1. Sur cette question, maintenant : HANS SPANGENBERG, *Die Entstehung des Reichskammergerichts und die Anfänge der Reichsverwaltung*, dans *Zeitschr. der Savigny St.*, G. A., 1926, p. 231-287.

2. *Vom Werdegange der abendländischen Kaisermystik*. Leipzig et Berlin, B. G. Teubner, 1924, in-8°, 178 p., 4 pl. ; prix : 12 mk. En appendice, une dissertation sur le *labarum*, que je n'ai pas qualité pour discuter. Sur l'histoire de l'idée impériale, il convient de signaler les beaux articles de M. Ed. Jordan, *Dante et la théorie romaine de l'Empire*, dans *Nouv. Revue historique du droit*, 1921, et *Revue historique du droit*, 1922 ; beaucoup plus riches que leur titre ne le ferait prévoir, ils sont malheureusement inachevés.

toire intérieure de l'Allemagne depuis la fin du XII^e siècle : la constitution des « territoires », qui recueillirent peu à peu les pouvoirs que l'Empire déchu laissait échapper et devaient devenir les États fédérés du futur corps germanique, voire du Reich weimarien d'aujourd'hui. Une série d'études récentes (bien que le mot de territoire n'apparaisse pas toujours dans leur titre et que certaines d'entre elles touchent en même temps à de tout autres sujets) doivent être groupées autour du problème de la formation territoriale, qu'elles se sont avant tout préoccupées d'éclairer par des biais divers¹. Quand nous les aurons examinées, nous pourrons, avec plus de fruit, passer à l'examen du seul travail — d'ailleurs très court — qui ait, en ces derniers temps, abordé de front la question dans son ensemble.

L'élégant petit livre de M. Otto H. STOWASSER² développe, à propos de l'Autriche, des thèses d'une portée générale. L'Autriche, ancienne marche bavaoise, puis (à partir de 1156) duché séparé de la Bavière, est une des régions où la puissance du *Landesherr* se constitua le plus tôt et le plus solidement. Pourquoi? Précisément, répond-on d'ordinaire, en raison de cette qualité originelle de marche³; la doctrine classique veut, en effet, que toute marche ait formé une circonscription d'un seul tenant, où seul le margrave aurait reçu de l'Empire les pouvoirs comtaux, quitte à les inféoder à son tour à des comtes, ses vassaux. M. Stowasser ne nie point, bien entendu, la précocité de la formation territoriale en Autriche; mais il pense que l'on a trop sous-estimé les forces contraires. Surtout, il démontre l'existence, à l'intérieur même de l'ancienne marche, devenue duché, de comtés tenus directement de l'Empire, ou d'avoueries tenues d'établissements ecclésiastiques; ces comtes ou voués n'étaient point attachés au margrave — plus tard duc — par le lien féodal; ils n'en dépendaient pas moins de lui à certains égards; leurs seigneuries étaient « dans sa terre » (marche ou duché); ils devaient assister à ses diètes; en vertu du droit bavaois (appliqué dans ce morceau détaché de la Bavière) le duc — le duc d'Autriche, en l'espèce, depuis 1156 — héritait d'eux (bien qu'ils ne fussent pas ses vassaux) lorsqu'ils n'avaient point de descendance. On notera l'intérêt très large de cette distinction entre la vassalité et le « principat » territorial. Feu Jacques Flach en eût été ravi; et il y aurait lieu, en effet, d'en étudier — avec prudence — l'application à d'autres contrées que l'Allemagne.

La haute justice, un des fondements, le principal, comme nous le ver-

1. Il convient d'ajouter aux études qui vont être signalées celle de M. Pfitzner sur l'évêché de Breslau, dont il sera rendu compte plus loin : la colonisation de l'Est.

2. *Das Land und der Herzog in Bayern und Oesterreich : Untersuchungen zur beyrisch-osterreichischen Verfassungsgeschichte*. Berlin, Verlag für Kulturpolitik, 1925, petit in-8°, 147 p., 1 carte.

3. Tout le monde est d'accord pour tenir compte aussi de la nécessité où se trouva Barbe-rousse de dédommager les Babenberg, un moment maîtres de la Bavière tout entière, puis réduits à l'Autriche, en 1156, par la réconciliation provisoire des Hohenstaufen avec les Welf.

rons, selon G. von Below, de la puissance territoriale, a été étudiée par M. Hans Hirsch¹. L'auteur prend son point de départ dans la seconde moitié du XIII^e siècle. La haute justice, nous dit-il, était alors essentiellement la justice du sang, entendez le droit de juger les crimes entraînant la peine de mort ou du moins de les punir (en exécutant les jugements prononcés par les juridictions inférieures, lorsque celles-ci y étaient autorisées). Ces crimes, c'étaient le vol, le rapt, l'homicide (ce dernier, quelquefois, restreint à l'assassinat, qui, en raison de son caractère secret, passait, au même titre que le vol, mais à la différence du brigandage ou du simple meurtre, pour une faute contre l'honneur). La haute justice ainsi comprise est bien celle qui devait être un des éléments décisifs de la formation territoriale. Mais on ne saurait voir en elle une notion bien ancienne. Elle ne put apparaître, en effet, que lorsque au vieux système germanique des compositions pécuniaires se fut substitué un régime nouveau de peines afflictives : profond changement dans les idées et dans les lois, dont l'exposé forme une des parties les plus intéressantes du livre de M. Hirsch. Les institutions de paix (*Landfrieden*) répandirent le concept de crime public. La procédure du flagrant délit, de tout temps puni sur-le-champ, en vertu d'une sorte de vengeance collective, le droit des non-libres, traditionnellement caractérisé par l'usage des châtiments corporels et peu à peu appliqué, conformément à une tendance générale du temps, aux hommes libres eux-mêmes, fournirent le modèle des pénalités. Le mouvement rencontra des résistances, surtout du côté de l'Église, hostile à l'effusion du sang ; en triomphant, il donna au droit criminel du Moyen Âge finissant une couleur d'extrême cruauté jusque-là inconnue. A qui incombait l'exercice de cette justice répressive ? Aux comtes, bien entendu, en principe ; sur les immunités ecclésiastiques, aux voués ; mais dès l'origine aussi (et non, comme on le croit parfois, à la suite d'une usurpation tardive) aux centeniers ou à leurs équivalents — *Gografen* saxons, par exemple ; — la punition des flagrants délits appartenait en effet, probablement dès l'époque carolingienne, à la cour de centaine. Enfin, beaucoup d'autres seigneurs s'approprièrent la justice du sang, moins par usurpation proprement dite que par une extension naturelle sur les hommes libres des pouvoirs qu'ils possédaient légitimement sur leurs serfs. Aux ducs revenait la surveillance générale de la « paix » et, par conséquent, sur certaines catégories de criminels professionnels — *landschädliche Leute* — une juridiction propre, qu'ils surent plus tard largement utiliser pour l'établissement de leur autorité territoriale. Mais avant le XII^e siècle ? Ici j'avoue mon embarras, M. Hirsch ayant commis la singulière maladresse de ne traiter nulle part dans un exposé suivi cet aspect du problème. Voici ce que je crois

1. *Die hohe Gerichtsbarkeit im deutschen Mittelalter* (Quellen und Forschungen aus dem Gebiete der Geschichte, hgg. von der histor. Kommission der Gesellsch. für Förderung deutscher Wissenschaft, Kunst und Literatur in Böhmen, H. 1). Reichenberg, Sudetendeutscher Verlag Fr. Kraus, 1922, in-8° XII-241 p.

saisir de ses vues. Les peines pécuniaires, réservées plus tard à la basse justice, se répartissaient alors entre les différents degrés de juridictions : au comte l'amende de soixante sous, au voué celle de cinq. Quant aux peines corporelles, beaucoup plus rares, celles de sang étaient, en ce qui concernait les hommes libres, toujours prononcées par le comte (mais quelles étaient au juste les limites de la « liberté » ?) ; sur la population libre des domaines ecclésiastiques, les voués n'avaient droit qu'à la peine « à peau et à cheveux » (le coupable était rossé et ses cheveux coupés) ; sur les serfs, ils avaient toute juridiction. En cours de route, l'auteur a semé, un peu au hasard, des indications précieuses, qu'un bon index eût rendues plus aisément utilisables, sur beaucoup de détails du droit criminel et sur la politique des empereurs, de Henri IV notamment, vis-à-vis des avoueries ; sur ce dernier point, d'ailleurs, une systématisation sans doute excessive. Tout n'est pas à louer dans le livre. Le désordre du plan, la gaucherie de la forme ne font que traduire un certain manque de netteté dans la conception même du sujet. Par moments, peut-être par la faute même des documents, M. Hirsch traite moins de la justice que de l'avouerie ; les relations d'une église avec son voué, qui théoriquement était son mandataire, n'étaient pourtant pas de même ordre que celles qui s'établissaient normalement entre bas et haut justicier. Par ailleurs, si M. Hirsch a admirablement montré que l'histoire du droit de justice ne saurait se séparer de celle du système pénal, n'a-t-il pas oublié qu'elle ne saurait non plus se poursuivre indépendamment de l'étude des moyens de preuve ? En France du moins, le duel judiciaire était normalement un cas de haute justice. Un bel effort néanmoins, beaucoup de résultats importants, des aperçus féconds. Quand aurons-nous, en France aussi, une histoire de la haute justice ?

Non plus la haute justice en général, mais spécialement l'avouerie, envisagée surtout comme une des origines du territoire (beaucoup de seigneurs territoriaux, en effet, tirèrent de la possession d'avoueries ecclésiastiques une part importante de leurs pouvoirs), forme l'objet des recherches de M. Adolf WAAS¹. Malheureusement, le nom d'avouerie est susceptible de bien des équivoques ; je crains que le travail de M. Waas ne contribue guère à dissiper cette ambiguïté.

Le mot de *Vogt*, voué, *advocatus*, est d'abord, en Allemagne comme en France, susceptible d'une valeur très précise : il désigne alors le seigneur laïque, auquel se trouvent confiées la protection et jusqu'à un certain point l'administration, surtout judiciaire et militaire, de tout ou partie d'une seigneurie ecclésiastique. Il n'est pas douteux que, dans l'Empire, les voués n'aient réussi, en règle générale, beaucoup plus complètement que leurs collègues français à se substituer aux prélats ou aux communautés dans

1. *Vogtei und Bede in der deutschen Kaiserzeit* (Arbeiten zur deutschen Rechts- und Verfassungsgeschichte, H. 1 et 5), Teil 1, 1919 ; Teil 2 : *Vogtei und Bede als Grundlagen des deutschen Territorialstaates*. Berlin, Weidmann, 1923, in-8°, 151 p. ; prix : 7 mk. 80.

l'exercice du pouvoir et la perception des revenus. Dans un premier fascicule, M. Waas avait étudié les origines de l'avouerie ainsi entendue; il la ramenait tout entière à cette fameuse notion, prétendument germanique, de l'appropriation des églises (*Eigenkirchenwesen*), dont M. Stutz, qui l'a lancée dans la circulation, doit penser parfois qu'on fait un singulier abus¹. Les transformations de l'institution depuis la réforme clunisienne sont exposées dans le premier chapitre du second fascicule². Chose étonnante, l'auteur ne paraît pas s'être rendu compte que les efforts des voués, presque toujours vassaux fiefés des seigneuries ecclésiastiques, pour se rendre indépendants de celles-ci, ne sont qu'un cas particulier du grand mouvement qui entraînait tous les hommes de fief, tous les fonctionnaires ou serviteurs seigneuriaux, vers l'hérédité et l'autonomie. Par là même historiquement insuffisante, l'étude n'en apporte pas moins des renseignements dignes d'être retenus sur la lutte de l'Église réformée contre l'avouerie, sur le programme des gens de Hirsau et les faux qu'il inspira, sur les survivances tenaces des vieilles notions. Mais, en France³ et surtout en Allemagne, les mots d'avouerie, de *Vogtei* prenaient parfois un sens beaucoup plus général : le *Vogt* est un protecteur (*advocatus*), par conséquent — la société dite féodale étant construite presque tout entière sur la notion de protection — un chef. Ainsi la Chanson des Nibelungen, que M. Waas, sans doute, comme trop de médiévistes en tous pays, médiocrement familier avec les textes littéraires, n'a pas songé à citer, traite volontiers le roi Gunther de *Vogt von Rine*. Dans la seconde partie du travail de M. Waas, c'est cette signification qui, par une sorte de glissement involontaire, prend peu à peu la place de la première. Là il étudie l'origine de la *Bede*, impôt qui, aux *xiv^e* et *xv^e* siècles, était perçu surtout au profit des gouvernements territoriaux. M. von Below le considérerait comme d'origine comtale. M. Waas, au contraire, voit en lui, beaucoup plus généralement, l'expression de la protection (*Vogtei, Munt*); en échange de celle-ci, le seigneur, quel qu'il soit — comte, voué d'Église ou tout autre — qui l'exerce a le droit de réclamer à ses sujets certains secours (le français du Moyen Age disait, avec une parfaite précision de termes, une *aide*), qui peuvent prendre la forme, entre autres, de prestations pécuniaires. Rien de

1. M. Waas ne va-t-il pas jusqu'à rendre compte du pouvoir de l'Empereur sur l'Église de Rome en disant qu'il en était l'*Eigenkirchenherr* (H. 2, p. 23)? Il est difficile de méconnaître plus radicalement les principes mêmes de l'État impérial.

2. Pourquoi M. Waas place-t-il (p. 12) Cluny en Lorraine? D'autre part, quel singulier contresens que d'attribuer aux mouvements partis de Cluny et de Hirsau un caractère pratique (*real*) plutôt que religieux (p. 14)!

3. Voyez l'institution des avoueries royales, qu'on peut rapprocher des *Vogteien* exercées par certains seigneurs, au nom du roi, sur des groupes d'hommes libres; fort ingénieusement, M. Waas voit dans cette dernière institution l'origine des mystérieuses *Freigrafschaften* allemandes. A Chartres, le chapitre exerçait certains droits de protection et de seigneurie sur des hommes libres, qu'on appelait ses avoués. En Allemagne, le mot de *Vogt* prend un autre sens encore : fonctionnaire royal ou seigneurial, équivalent à peu près à nos baillis ou prévôts français. Cf. Stimming, *Das deutsche Königsgut*, p. 33.

plus juste ; c'est, à mon sens, l'histoire même de la taille française, dont l'étude eût pu fournir à M. Waas l'occasion de suggestifs rapprochements¹. Mais qui ne voit que cette *Vogtei* n'a plus rien à faire avec l'avouerie ecclésiastique ? Le livre de M. Waas renferme beaucoup de données utiles et de vues intéressantes ; il n'en mériterait pas moins de figurer dans les traités de méthodologie comme exemple d'une erreur rarement portée à un si haut point de perfection : une étude fondée tout entière sur une confusion verbale².

Le mémoire que G. von BELOW vient de consacrer à la formation des territoires en général³ est destiné à défendre et à préciser une thèse que l'auteur avait déjà plusieurs fois soutenue. Ce qui caractérise essentiellement le *Landesherr*, c'est la possession de la haute justice ; or, ce droit de nature publique, et non domaniale, appartenait originellement aux comtes ; la source de la souveraineté territoriale, c'est donc le pouvoir comtal. Parfois le *Landesherr* descend, en effet, de comtes devenus héréditaires, ou bien de voués ecclésiastiques, peu à peu, par le jeu de l'immunité, assimilés aux comtes. Ailleurs, héritier de simples seigneurs, il tient son indépendance vis-à-vis du tribunal comtal soit d'un privilège du roi, soit, tout bonnement, d'une heureuse usurpation. Naturellement, c'est par l'union de ces différents procédés que les territoires, mosaïques de circonscriptions judiciaires d'origines diverses, se sont constitués, au cours de luttes incessantes contre la royauté qu'il s'agissait d'éliminer et les autres juridictions qu'il s'agissait d'absorber. Géographiquement, ils n'ont plus grand'chose de commun avec les anciens comtés ; juridiquement, leurs maîtres sont bien les successeurs des comtes. Toutes réserves faites sur certaines outrances de détails (il est plus que téméraire de nier, ou peu s'en faut, l'existence d'une juridiction propre du seigneur sur ses serfs) et sur les difficultés nées de l'évolution même de la notion de haute justice, mise en lumière par M. Hirsch, la démonstration ne manque pas de force probante⁴. Mais rechercher la filiation des pouvoirs judiciaires des *Landesherren* n'équivaut pas à analyser la formation de la puissance territoriale. Le problème est plus haut : il faudrait rendre compte du processus de concentration politique qui s'est opéré, dans

1. Mais il eût fallu avoir quelque connaissance des ouvrages français. Pour prouver l'existence, en France, de la taille servile, M. Waas en est réduit à Du Cange.

2. Sur les problèmes du territoire, de la justice et de l'avouerie, je crois devoir signaler aussi l'important travail de Hermann AUBIN, *Die Entstehung der Landeshoheit nach niederrheinischen Quellen : Studien über Grafschaft, Immunität und Vogtei* (*Historische Studien*, H. 143), 1920, que nous avons eu le regret de ne pas recevoir.

3. *Der Ursprung der Landeshoheit*, dans *Territorium und Stadt*, 2^e édit., p. 1-52.

4. Noter, p. 51, une vue très ingénieuse sur l'établissement de la théorie, classique dans le droit allemand du XIII^e siècle, qui exige pour tout pouvoir judiciaire une investiture royale. « Cette théorie n'aurait-elle pas été forgée ou du moins surtout défendue par ... les *ministeriales* [chevaliers de condition originellement servile], qui eussent cherché par là à se libérer de tout reste du pouvoir coercitif arbitraire exercé sur eux [comme non-libres] par leurs seigneurs ? »

toute l'Europe occidentale et centrale, à la fin du Moyen Age, et expliquer pourquoi, en France et en Angleterre, il eut pour principaux bénéficiaires les États monarchiques — mais en France quelques « grands fiefs » aussi¹ — tandis qu'en Allemagne il n'a guère profité qu'aux princes aux dépens de l'Empereur-Roi. On pouvait espérer trouver quelques réponses à ces grandes questions dans un second mémoire de M. von Below : *Les commencements de l'État moderne envisagés spécialement dans les territoires allemands*²; mais, en dépit de son titre, ce travail est, du point de vue de l'histoire comparée, d'une déconcertante pauvreté. En regard de l'évolution allemande, M. von Below n'a guère su mettre que des faits empruntés au royaume de Sicile.

IX. LE PROBLÈME DE LA MINISTÉRIALITÉ. — Le droit allemand (du XIII^e siècle surtout) a désigné, sous le nom de *ministeriales* ou *Dienstleute* — au propre serviteurs ou fonctionnaires — une classe d'hommes définie par l'union de deux traits qui, au premier abord, semblent contradictoires : incapacités ou charges de caractère servile ; privilèges et genre de vie nobiliaires³. Les énigmes que pose cette singulière formation juridique demeurent à l'ordre du jour de la science allemande⁴.

M. Georg WINTER les a examinées dans le cadre du Brandebourg, pays de colonisation et marche d'Empire, pour cette double raison profondément différent dans sa situation sociale et politique de l'ancienne Allemagne⁵. Le

1. M. von Below cite un grand fief français : la Flandre ; mais il le considère comme étant « par sa nature politique » un territoire allemand. Pourquoi ? Quelles différences avec la Bretagne, par exemple ?

2. *Die Anfänge des modernen Staats mit besonderem Blick auf die deutschen Territorien*, dans *Territorium und Stadt*, p. 161-193. Les premières pages reprennent cette opposition du *Lehnstaat* et du *Feudalstaat*, déjà développée dans *Der deutsche Staat des Mittelalters*, qui me semble une bien fâcheuse invention verbale. *Feudum* — en latin —, *Lehn* — en allemand — avaient exactement le même sens et sont, dans les textes, constamment traduits l'un par l'autre. Le mémoire apporte d'ailleurs, en ce qui regarde l'histoire allemande, mais l'histoire allemande seulement, d'utiles compléments au précédent : voir notamment, p. 174 et suiv., les excellents développements sur l'élimination de certains voués ecclésiastiques au profit des grands *Landesherren* ; le mouvement (comme l'avait déjà montré M. Dopsch) fut favorisé par la réforme ecclésiastique, laquelle se trouva ainsi, bien involontairement, travailler pour les territoires ; la France offre des faits analogues.

3. Le mot, d'ailleurs, même une fois pourvu d'une signification juridique précise, n'en resta pas moins susceptible, dans l'usage, d'une acception beaucoup plus générale et plus vague : bon exemple, WINTER, dans l'ouvrage cité ci-dessous, p. 106, n. 1.

4. L'attention a été récemment ramenée sur le problème international de la ministérialité par l'importante étude de M. F. L. GANSHOF, *Étude sur les ministeriales en Flandre et en Lotharingie*. Bruxelles, 1926 ; on y trouvera une utile analyse des principales théories allemandes. J'ai cherché moi-même à reprendre la comparaison, sur ce point, entre l'évolution sociale de la France et celle de l'Allemagne dans la *Revue historique du droit*, janvier-mars 1928.

5. *Die Ministerialität in Brandenburg : Untersuchungen zur Geschichte der Ministerialität und zum Sachsenspiegel (Veröffentl. des Vereins für Gesch. der Mark Brandenburg)*. Munich et Berlin, R. Oldenbourg, 1922, in-8°, VIII-124 p. ; prix : 2 mk. 40. L'absence d'une ministé-

résultat essentiel est le suivant. En Brandebourg, il n'y eut jamais, juridiquement parlant, de classe ministérielle. Dès le XIII^e siècle, une classe unique de « chevaliers » y groupait, sans distinction d'origine, ou peu s'en faut, deux éléments primitivement bien distincts. D'abord certains hommes libres, inférieurs aux membres des familles de haute noblesse (celles-ci, d'ailleurs très rares, se caractérisaient par la possession de grandes seigneuries soit allodiales, soit tenues directement de l'Empire), mais élevés au-dessus de la masse des libres paysans par la nature de leur fortune, toute seigneuriale, et leur genre de vie, tout militaire ; c'étaient les *Schöffenbarfreien*, ainsi nommés parce qu'ils étaient tenus pour capables de siéger, comme échevins, au tribunal comtal. A côté de ces « chevaliers » libres et au même rang, les ministériaux du margrave. Cette fusion, il est vrai, n'est pas en elle-même un phénomène spécialement brandebourgeois ; elle s'est accomplie à peu près partout dans le reste de l'Allemagne, vers la fin du Moyen Age ; mais, en Brandebourg, beaucoup plus tôt qu'ailleurs, de sorte que la ministérialité n'eut pas le temps de s'y constituer en ordre à part. Pourquoi ce rythme plus précipité ? parce que le Brandebourg, précisément, était une marche d'Empire. Toute terre y étant tenue en fief du margrave, les *Schöffenbarfreien* ne s'y opposaient pas aux ministériaux comme des alleutiers à des hommes de fief. Le pouvoir du margrave se faisant sentir avec beaucoup de vigueur sur le pays entier, les hommes libres étaient attachés à lui, dès l'origine, par des obligations militaires, judiciaires, etc., à peu près aussi fortes que celles qui pesaient sur les ministériaux. Ces observations semblent à M. Winter dépasser, par leur portée, la région qui forme l'objet propre de l'étude ; elles mettent en lumière l'action exercée sur la nouvelle classification sociale, qui se fit jour en Allemagne depuis le XIII^e siècle, par la formation des puissances territoriales, formation précoce dans les marches (d'où cette rapidité dans l'évolution, brûlant les étapes intermédiaires), ailleurs plus lente, mais partout efficace. D'ailleurs, toute une partie du travail — entremêlée, d'une façon assez gênante, à la partie proprement brandebourgeoise — concerne le droit de l'Allemagne à l'ouest de l'Elbe. M. Winter, en effet, n'a pas cru possible d'étudier le Brandebourg, originairement marche saxonne, sans soumettre à une nouvelle épreuve les passages cent fois discutés où l'auteur du *Sachsenspiegel* exposa sa conception de la hiérarchie sociale. Sa conclusion est que le coutumier saxon pêche non seulement par esprit de système, mais encore et surtout par traditionalisme¹ ; Eike von Reggow s'attachait sciemment à une classification de son temps déjà périmée. Je ne puis discuter ici dans le détail ces différentes thèses qui ont été attaquées et dont l'appareil de preuves semble, en effet, manquer par moments de solidité. Quelques critiques de méthode, d'application générale, trouveront leur place plus loin. Le livre, en tout cas, mérite d'être lu plume en main et médité.

¹alité proprement dite dans divers territoires de l'Est avait déjà été signalée, notamment par M. H. SPANGENBERG, *Vom Lehnstaat zum Ständestaat*, 1912, p. 29.

M. Karl WEIMANN a choisi pour objet de ses recherches une époque trop souvent négligée par les historiens de la ministérialité : les deux derniers siècles du Moyen Âge¹. Il l'étudie à peu près uniquement à l'aide de documents bas-rhéniens (du pays de Clèves surtout), pour la plupart inédits ; c'est dire que, malgré le titre un peu trop ample de son livre, on ne saurait sans imprudence en généraliser les résultats. Ces résultats même ne ressortent pas toujours très clairement d'un exposé dont la netteté n'est pas la qualité maîtresse. Ce qu'on en peut saisir est neuf et intéressant. Tous les *Dienstleute* d'ancienne origine ne se sont pas fondus dans la petite noblesse ; beaucoup ont simplement atteint la liberté. Cette classe de « libres sergents » s'est considérablement accrue aux XIV^e et XV^e siècles, d'un côté par l'attribution d'offices seigneuriaux à des hommes libres, de l'autre parce que, devenue en vérité une classe, pourvue d'un statut juridique précis, elle accueillit dans son sein des hommes qui, sans recevoir des charges seigneuriales, s'y faisaient admettre, quelquefois par une cérémonie formaliste, tout simplement pour améliorer leur condition, pour devenir de serfs hommes libres. Ainsi la *Freidienstmannschaft* aurait donné aux États modernes le modèle de la condition du libre sujet. Ça et là beaucoup d'indications utiles sur le servage.

Quelques remarques d'ensemble s'appliquent aux deux études qu'on vient de voir et pourraient s'appliquer à d'autres du même type. Les deux auteurs ont fait l'un et l'autre un grand effort pour saisir les variations chronologiques du droit. Mais dans cette même direction de pensée, un pas de plus, semble-t-il, serait nécessaire : une classification sociale ne change pas seulement dans le temps ; à une même époque, surtout dans un monde juridique dépourvu de code, les divers individus ou les divers groupes en ont un sentiment différent. J'ai cru pouvoir montrer ailleurs que, en France, certains milieux populaires avaient eu du servage une notion qui n'était pas conforme à celle de la jurisprudence ; celle-ci, à son tour, s'écartait notablement des conceptions du droit savant. Ajoutez les difficultés d'expression ; tous les notaires ne savaient pas exprimer dans les chartes les idées régnantes avec la même rigueur. Il y a eu plus encore. Ce qui a varié, ce n'est pas seulement le contenu de la classification (le concept de servitude par exemple) ; c'est aussi l'idée qu'on se faisait, d'abord de l'importance du classement hiérarchique en lui-même, ensuite, dans la fixation de cette hiérarchie, de la valeur du principe héréditaire. Peut-être conviendrait-il d'envisager plus nettement qu'on ne le fait d'ordinaire l'histoire de la ministérialité comme un fragment d'une histoire plus vaste : celle des classes considérées comme représentations collectives².

1. *Die Ministerialität im späteren Mittelalter*. Leipzig, Dyksche Buchhandl., 1924, in-8°, 132 p.

2. Voir encore sur l'histoire des classes, et notamment pour l'étude du mot *nobilis*, le livre de M. SANTIFALLER sur le chapitre de Brixen analysé ci-dessous, p. 155 ; également les études de M. Viktor ERNST, *Die Entstehung des niederen Adels*, 1916 ; *Mittelfreie*, ein

X. GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ; ÉTUDE DES ÉTABLISSEMENTS HUMAINS¹. —

Une étude de frontières : voilà en réalité ce que, sous un titre médiocrement explicite, nous a donné M. Fr. STEINBACH² : grande et heureuse rareté, ce problème — une fois mis à part le relevé tout sec des frontières d'État et les travaux spéciaux des linguistes — ayant été jusqu'à présent à peu près complètement négligé par la géographie historique. Il s'agit ici de limites de nationalités, et, étant donné les conditions particulières de l'Allemagne au haut Moyen Âge, de deux catégories différentes parmi ces limites : celle qui dessinait vers l'extérieur les contours de la nationalité allemande dans son ensemble ; celle qui, dans l'intérieur de ce grand cadre, séparait les différents groupes ethniques alors si vigoureux ; d'une part le *Volk*, de l'autre les *Stämme* : le tout, afin de ne pas étendre indéfiniment le travail, envisagé seulement dans l'Allemagne de l'Ouest. On sent combien va loin ce sujet de recherches ; une nationalité se définissant surtout par son opposition à ses voisines, écrire l'histoire de ses limites, c'est en somme écrire son histoire tout court. Mais où trouver les critères de la nationalité et par suite de quels phénomènes pointer sur la carte les variations territoriales ? Il semble qu'il y ait eu sur ce point quelque flottement dans la pensée de M. Steinbach : son étude de la frontière du *Volk* n'est guère qu'une étude sur la frontière des langues allemande et romanes. Sur les groupes ethniques intérieurs, au contraire, l'enquête est moins incomplète : dialectes, toponymie, formes de maison ; — rien, malheureusement, sur les coutumes juridiques, M. Steinbach ayant dû, nous dit-il, faute de trouver le terrain suffisamment préparé, abandonner, à son vil regret, cette direction de recherches. Les conclusions s'accordent, par leur esprit « relativiste », avec celles auxquelles ont abouti, par des voies différentes, d'autres chercheurs, en France, par exemple, M. Febvre. Une frontière est une chose qui se fait et se défait sans cesse, sous la pression de toutes sortes de phénomènes sociaux. La frontière linguistique de l'allemand a été mise en place — et parfois déplacée — par suite non de migrations, mais d'influences complexes de civilisation (les régions fortement peuplées dès l'époque romaine ayant été les centres de résistance des langues romanes). Des actions de même sorte — analysées d'une façon très intéressante — expliquent les vicissitudes et le groupement des noms de lieux. Les *Stämme* n'apparaissent pas, dès l'aurore de l'histoire allemande, comme des entités données une fois pour toutes et une fois pour toutes fermées ; il faut voir en eux le « résultat de l'histoire allemande sur le sol alle-

Beitrag zur schwäbischen Landesgeschichte, 1920 ; *Die Entstehung des deutschen Grundeigentums*, 1926 (sur cette dernière, cf. *Revue critique d'histoire et de littérature*, 1927, p. 176).

1. Pour les pays de l'Est, voir ci-dessous la subdivision spéciale.

2. *Studien zur westdeutschen Stammes- und Volksgeschichte* (*Schriften des Instituts für Grenz- und Auslandsdeutschtum an der Universität Marburg*, H. 5). Iena, Gustav Fischer, 1926, in-8°, vi-180 p., 10 cartes. Comment traduire *Stamm* ? Je propose « groupe ethnique » et, dans les composés, l'épithète « ethnique ». Il importe, en tout cas, d'adopter une terminologie uniforme, capable de rendre la terminologie allemande.

mand » (p. 123). Les limites dialectales, celles de la forme des maisons ne coïncident pas entre elles et ont d'ailleurs, les unes comme les autres, beaucoup varié. Les « duchés ethniques » (*Stammherzogtümer*) sont, au même titre que les « territoires » de la fin du Moyen Age et que le *Reich* lui-même, des formations politiques qui ont, après coup, non pas créé, il est vrai, mais du moins singulièrement précisé et fixé la conscience des nationalités régionales et dans tous les domaines — langue, civilisation matérielle — fortifié les particularismes. L'exposé témoigne d'une information très large, où l'on voit avec plaisir que la littérature géographique française n'a pas plus que l'allemande été négligée ; beaucoup de remarques de détail intéressantes et justes ; une excellente étude, notamment sur les noms de lieux en *-weiler*, *-villiers*, dont M. Steinbach voit l'origine (tant en Allemagne qu'en France) dans une colonisation intérieure postérieure aux invasions¹ ; des cartes sur transparents fort bien établies. L'impression finale pourtant demeure un peu trouble : on ferme l'ouvrage avec le sentiment d'avoir lu moins un livre qu'une collection d'essais, chacun d'eux étant fait à son tour d'une suite d'observations assez mal liées entre elles, presque toujours suggestives, mais fondées sur une documentation qui trop souvent laisse le sentiment de n'être ni parfaitement précise ni très complète ; par surcroît, dans la forme, une diffusion fatigante. Quelques recherches, d'un champ plus étroit, mais plus fouillées, auraient sans doute donné plus de force probante à ce très intelligent effort.

C'est encore de la frontière occidentale de l'Empire que M. Georg Wilhelm SANTE a traité dans un mémoire très bref et plus sensé qu'original². On saura gré à l'auteur de ses justes observations sur la fallacieuse précision des tracés de nos atlas ; mais on s'étonnera qu'il n'ait pas songé à mettre en évidence les rapports de la notion de frontière avec les conditions de l'occupation du sol, si différentes au haut Moyen Age de ce qu'elles sont aujourd'hui : rien de plus frappant à cet égard que, sur la frontière même qu'il étudie, le cas de l'Argonne, dont il ne prononce même pas le nom ; le besoin d'une limite exactement dessinée ne s'y fit sentir qu'après les défrichements.

Les fameuses théories de Meitzen sur l'histoire agraire comparée des Germains, des Celtes et des Slaves, un moment presque classiques dans la science allemande, sont aujourd'hui de toutes parts vigoureusement battues en brèche. Aux yeux de Meitzen, une expérience cruciale était fournie par la Westphalie, dont les habitations dispersées et les champs enclos (paysage assez comparable à celui de l'ouest de la France), s'opposant fortement aux villages agglomérés et aux parcelles ouvertes et enchevêtrées du reste de l'Allemagne du Nord, ne pouvaient, à son gré, s'expliquer que par la survi-

1. Il est regrettable que M. Steinbach n'ait pu connaître les recherches de M. Julian sur la fragmentation des anciens domaines romains, après les établissements barbares (*Revue des études anciennes*, notamment 1926 : *L'analyse des territoires ruraux*).

2. *Die deutsche Westgrenze im 9. und 10. Jahrhundert* (extrait des *Historische Aufsätze Aloys Schulte zum 70 Geburtstag gewidmet*). Dusseldorf, L. Schwann, 1927, in-8°, 13 p.

vance d'une population et d'habitudes celtiques. M. Rudolf MARTINY a repris l'examen du problème westphalien avec une méthode excellente, où l'on sent l'influence du professeur Gradmann : étude parallèle du terrain, des documents cartographiques modernes et de tous les instruments de la recherche historique (archéologie, toponymie, documents d'archives)¹. Il a reconnu, chemin faisant, non seulement (ce qu'on savait bien) que l'information historique de Meitzen était insuffisante et son interprétation des cartes incomplète et faussée par l'esprit de système, mais aussi que les productions mêmes qu'il a données des plans ne sont pas toujours sûres (p. 66). Voici les conclusions. On trouve aujourd'hui en Westphalie : 1^o de gros villages fortement agglomérés, nombreux surtout dans le Sud ; 2^o de petits villages à réseau très lâche (larges intervalles entre les maisons), surtout dans le Nord ; 3^o des habitations dispersées, surtout vers le Centre (pays de Munster) ; naturellement, des formes de transition, surtout entre le deuxième et le troisième type. A chaque type d'habitat correspond un type de terroir : aux villages agglomérés, les champs ouverts avec parcelles allongées, chaque propriétaire possédant un grand nombre de parcelles dans des quartiers différents ; aux habitations dispersées, les champs enclos, rectangulaires, groupés au voisinage de la maison du cultivateur ; aux villages à réseau lâche, des *Esche* ; on appelle ainsi des groupes de parcelles ouvertes et enchevêtrées, groupes semblables, par leur aspect, aux quartiers entre lesquels se divisent les terroirs des villages agglomérés, différents d'eux cependant en ceci que, au lieu de former tous ensemble une surface cultivée d'un seul tenant, ils demeurent séparés les uns des autres par des friches. Le village à réseau lâche, avec *Esch*, est le type originel, préhistorique. Villages agglomérés et habitations dispersées sont le résultat de deux formes différentes du grand peuplement médiéval. Les premiers sont issus d'entreprises de colonisation ordonnée, faites sous la direction des seigneurs ; parfois un établissement nouveau fut créé, de toutes pièces, avec son terroir ; ailleurs, il y eut simplement accroissement et régularisation de l'établissement primitif ; dans ce dernier cas, la mise en culture de terrains réservés autrefois à la pâture supprima les vides entre les labours ; l'arrivée d'immigrants, qui bâtirent leurs demeures dans les espaces jadis laissés libres entre les maisons, aboutit à resserrer l'habitat. La dispersion, au contraire, provient de colonisations sporadiques ; dans les lieux où les communautés avaient la surveillance des pâquis, elles ne souffrirent pas de larges essarts ; mais il arriva qu'elles laissèrent faire, peu à peu, des défrichements, sans plan d'ensemble ; de nouveaux venus défoncèrent, par-ci par-là, quelques fractions du communal et, près de leurs champs, construisirent leurs maisons ; d'anciens habitants suivirent leur exemple ; progressivement l'agglomération se dissémina. Les villages à réseau lâche sont

1. *Hof und Dorf in Altwestfalen : das westfälische Streusiedlungsproblem* (Forsch. zur deutschen Landes- und Volkskunde, Bd. 24, H. 5). Stuttgart, J. Engelhorn, 1926, in-8°, 66 p., 10 cartes, dont 1 hors texte ; prix : 5 mk. Les cartes ne sont pas toujours parfaitement lisibles.

ceux où l'on ne défricha pas du tout, parce que les communautés protègent rigoureusement la pâture. Ils se rencontrent, de même que les groupes à défrichements désordonnés et gênés (habitations dispersées), surtout dans les pays découverts où le peuplement était ancien et les landes dès longtemps appropriées par les collectivités pour l'usage de leurs troupeaux. Le défrichement seigneurial, mieux réglé, s'opéra plutôt dans les contrées forestières du Sud. — On voit tout ce que ce petit livre apporte d'original dans l'esprit de la recherche et dans ses résultats. Un doute pourtant : dans beaucoup de régions françaises, le défrichement seigneurial s'est traduit, en même temps que par la création de villages nouveaux, par l'établissement, aux abords des vieux terroirs, de grandes fermes isolées¹ : la Westphalie n'a-t-elle rien connu de pareil ?

XI. LES VILLES, LE COMMERCE ET LES MÉTIERS. — L'histoire urbaine, dans son ensemble, a fait l'objet de deux recueils d'essais, l'un et l'autre publiés après la mort de leurs auteurs et sans que ceux-ci aient pu y mettre la dernière main.

Dans les *Villes allemandes d'autrefois* de Gustav SCHMOLLER², on trouvera commodément rassemblés, sans autre modification que la mise au point des références, quatre mémoires déjà anciens, et dont trois au moins — les trois derniers — étaient presque célèbres : *Le mouvement de la population dans les villes allemandes depuis leurs origines jusqu'au XIX^e siècle* (étude par endroits un peu vague) ; — *La prospérité de Strasbourg et la révolution économique du XIII^e siècle* ; — *Strasbourg au temps des luttes corporatives* ; — *Les villes [prussiennes] sous Frédéric-Guillaume I^{er}*. Des travaux inédits occupent la moindre partie du volume : ce sont — après une introduction sur *Les historiens allemands du mouvement urbain* — *Les conditions extérieures du développement urbain dans l'Allemagne médiévale* ; *La ministérialité et les villes* ; *Les villes sous la domination des évêques et des princes et les débuts des libertés urbaines* ; *Le Conseil (Rat) et la liberté urbaine* (ce dernier incomplet). On y reconnaît la manière habituelle de Schmoller : manque de rigueur systématique, ce qui n'est pas un mal ; mais souvent aussi, ce qui est moins heureux, manque de netteté dans la construction (les idées centrales, indiquées d'un trait un peu flou, ne semblent pas très éloignées de celles de M. Pirenne, qui, sauf erreur, n'est pas cité), sens avisé des réalités de la vie urbaine, dont l'auteur avait une grande connaissance pratique (il rappelle dans sa préface qu'il siégea au Conseil municipal de Halle et je l'ai entendu moi-même invoquer, à son séminaire, l'expérience acquise par lui dans les commissions de la Chambre des Seigneurs de Prusse). Voyez ses justes remarques (notamment p. 55) sur les difficultés créées à la fois aux villes mé-

1. Cf., en Allemagne même, les indications données pour le Mecklembourg par M. Maybaum dans l'ouvrage analysé ci-dessous, p. 152.

2. *Deutsches Städtewesen in älterer Zeit* (Bonner Staatswissenschaftliche Untersuchungen, H. 5). Bonn et Leipzig, Kurt Schroeder, 1922, in-8°, x-428 p.

diévala et à beaucoup de villes contemporaines par l'existence, au sein d'agglomérations économiquement unes, de districts dépendant de seigneuries ou d'administrations différentes.

Le livre de Paul SANDER sur l'*Histoire des villes allemandes*¹ donne plus que le titre ne ferait prévoir (puisqu'il s'ouvre par une assez longue introduction sur l'économie urbaine en général et les villes antiques) et moins, puisqu'il ne traite, en Allemagne, que du Moyen Age. Ce sont les leçons d'un cours professé à Berlin et à Prague. Les amis qui les ont publiées auraient bien fait de corriger les erreurs de détail (p. 65, les Carnutes devenus les *Aurelianenses*; p. 96, Édouard I^{er}, duc de Normandie) et peut-être aussi d'effacer quelques graves erreurs de fond (p. 5, les représentants des bourgs élément actif de la Chambre des Communes, alors que ce rôle appartient, pendant tout le Moyen Age, aux chevaliers des comtés; p. 30, caractère tardif de la civilisation urbaine en pays slave : voyez, en sens contraire, les belles pages de Rostovzeff et de Pirenne sur la Russie des Varègues); ces taches mettent le lecteur en défiance. On regrettera aussi de voir le sens historique de l'auteur trop aisément faussé par le parti pris nationaliste le plus naïf (p. 42, le Germain, dès la Germanie primitive, aime, à la différence du Grec, le travail pour lui-même : voir Tacite : et cette idée, constamment présente, que la ville allemande offre le type parfait de la ville médiévale). Enfin, l'absence de références est bien gênante. Ces réserves faites, il reste que cet exposé, de lecture agréable, renferme beaucoup d'observations suggestives. On y notera, en particulier, un effort, souvent heureux, pour serrer de près le concret (rôle de la vie militaire, influence de la difficulté des communications, appréciation quantitative des phénomènes). L'idée dominante — opposition de la grande ville antique, qui serait avant tout un centre de consommation, avec la petite ville médiévale, foyer productif — contient une forte part de vérité, mais demanderait à être nuancée; il y eut dans le monde antique des petites villes d'artisans.

M. M. V. CLARKE a écrit sur l'histoire politique comparée des villes allemandes et italiennes un petit livre de vulgarisation agréable à lire et où ne manquent pas les remarques intelligentes (notamment, p. 33, cette observation que ce furent les villes les moins peuplées et d'industrie peu développée où le système corporatif le plus strict s'établit); mais les problèmes d'histoire sociale ne sont guère qu'effleurés et l'information, surtout sur l'Allemagne, semble parfois un peu sommaire².

Il ne faut pas, nous dit M. Richard KOEBNER dans son étude sur les *Com-*

1. *Geschichte des deutschen Städtewesens* (Bonner Staatswissenschaftliche Untersuchungen, H. 6). Bonn et Leipzig, Kurt Schroeder, 1922, in-8°, II-155 p. Dans la même direction sociologique que le livre de Paul Sander, mais avec plus de vigueur et de pénétration, Max WEBER, *Die Stadt*, dans *Archiv für Sozialwissenschaft*, t. XLVII (1921), réimprimé dans *Grundriss der Sozialökonomik*, Abt. III, 1922.

2. *The Medieval City State, An Essay on Tyranny and Federation in the later middle ages*. Londres, Methuen, s. d. [1926], VIII-220 p.

*menagements de la communauté Colonaise*¹, chercher à Cologne le noyau vivant de la ville médiévale dans l'intérieur de l'ancienne enceinte romaine, plus qu'à demi vide depuis les invasions. Aux ix^e et x^e siècles, des marchands commencèrent à peupler l'espace, à peu près inhabité au temps des Romains, qui s'étendait entre les remparts et le Rhin, en liaison au sud avec le port, au nord avec le petit groupe de maisons qui, dans l'angle nord-est des murailles, à leur abri, mais tout contre elles, s'était maintenu autour du palais royal d'abord, puis de la cathédrale. Ce faubourg, âme de la cité ressuscitée, ne se constitua d'ailleurs jamais en unité juridique à part; dès la fin du x^e siècle, selon toute apparence, deux levées de terres prolongeant les faces septentrionales et méridionales des anciens murs, jusqu'au fleuve, unirent la vieille et la nouvelle villes dans une même ligne de fortifications. Aussi bien, aux xi^e et xii^e siècles, le peuplement, qui avait commencé par la rive du Rhin, ne tarda pas à gagner de toutes parts, derrière les murailles romaines comme à leurs abords. Une plus grande enceinte, de terre d'abord (1179-1180), puis de pierre (à partir de 1200), signe visible de l'unité urbaine, engloba toute l'agglomération. Dès ce moment, la communauté avait (depuis 1074) entamé la lutte contre l'archevêque qui, duc en même temps que prélat; et n'ayant souffert auprès de lui ni comte ni avoué (il y avait bien un *Stadtvogt*, mais ce n'était qu'un officier épiscopal, non un grand vassal), avait été longtemps à Cologne le seul maître. Le combat fut mené par les riches marchands; instruits au jour le jour des événements qui se déroulaient dans les places de commerce avec lesquelles leur négoce les mettait constamment en contact, l'exemple des communes françaises et lotharingiennes et celui des villes italiennes inspira, sur beaucoup de points, leur action. Ces *meliores*, en vertu des conceptions sociales du temps, représentaient vraiment la communauté, dont ils étaient la conscience et les chefs naturels; pour mieux dire, ils étaient la communauté, la *stat* elle-même, comme les grands étaient l'Empire. La constitution compliquée qui s'élabora peu à peu aux xii^e et xiii^e siècles leur donna tout le pouvoir; la ville était dominée par la *Richerzeche*, le « tour des riches » (au sens où nous disons tour de garde, tour de service), curieuse association composée des anciens bourgmestres qui appelaient à eux les bourgmestres en expectative. Deux catégories de métiers se formèrent en corporation, sous l'influence d'idées assez différentes. Ceux qui travaillaient pour l'exportation ne désiraient pas restreindre le nombre de leurs membres, car les débouchés étaient pratiquement infinis; s'ils formaient des unions et contraignaient tous les gens de la même profession d'y entrer, c'était afin de pouvoir exiger de tous la fabrica-

1. *Die Anfänge des Gemeinwesens der Stadt Köln. Zur Entstehung und ältesten Geschichte des deutschen Städtewesens.* Bonn, P. Hanstein, 1922, in-8°, xxiv-606 p., 1 carte. Cf. l'article, dont les critiques ne me paraissent pas en général porter bien juste, de Luise v. WINTERFELD, *Neue Untersuchungen über die Anfänge des Gemeinwesens der Stadt Köln*, dans la *Vierteljahrsschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, t. XVIII.

tion de marchandises de bonne qualité, seules capables de retenir la clientèle. Par contre, les artisans qui ne fournissaient que le marché local, par essence limité, craignaient avant tout la concurrence : leur objet était, en s'associant, d'écarter les nouveaux venus (eux-mêmes se succédaient en général de père en fils) ; la surveillance de la production, qui les laissait indifférents, leur fut imposée d'en haut par la municipalité, dans l'intérêt des consommateurs... Une question vient tout naturellement à l'esprit : ces marchands du faubourg du Rhin, ces *maiores* de la cité et tout le menu peuple qui s'agitait derrière eux, d'où venaient-ils ? Vieille ville, campagne, pays lointains ? Ne pouvait-on chercher à le savoir et, si la recherche a été faite et est demeurée vaine, nous le dire ? Cette absence de toute étude sur les origines de la population semble la seule lacune de ce très beau livre, dont le bref résumé qu'on vient de lire est bien loin d'épuiser la richesse. Il est rare de voir une telle précision dans l'enquête documentaire s'allier à une analyse sociale aussi pénétrante et aussi largement comprise.

M. Richard KRALIK¹ a écrit moins une *Histoire de Vienne* que les annales de cette ville, disposées règne par règne. Point de références, point d'étude topographique et une illustration bien fantaisiste. Le sujet méritait mieux.

Dans une dissertation volontairement concise, M. Hermann HALLERMANN étudie, sous ses divers aspects, la tenure héréditaire dans les villes westphaliennes² ; il montre, de la façon la plus convaincante, la fragilité de la distinction que certains historiens du droit urbain ont imaginée entre deux types, prétendument différents, d'amodiation perpétuelle ; il expose enfin les grandes étapes de l'évolution qui, en Westphalie particulièrement tôt — dès le xiv^e siècle — transforma le tenancier en propriétaire et le seigneur en crédit rentier. Une question : doit-on vraiment tenir ces faits pour spécifiquement urbains ? En France, du moins, l'histoire de la censive rurale suivit presque de tous points la même courbe.

La belle collection de documents sur le commerce Colonais, que publie M. Bruno KUSKE³, concerne surtout les deux derniers siècles du Moyen Age et tout particulièrement le xve (32 pièces antérieures à 1301, 378 de 1301 à 1400, 2,452 de 1301 à 1500)⁴. Cette inégalité dans la répartition chrono-

1. *Geschichte der Stadt Wien und ihrer Kultur*, 2^e édit. Vienne, A. Holzhausen, 1926, in-8°, viii-591 p., 599 ill. Le récit est mené jusqu'en 1926.

2. *Die Erbleihe an Grundstücken in den westfälischen Städten bis 1500* (Unters. zur deutsch. Staats- und Rechtsgesch., H. 135). Breslau, Marcus, 1925, in-8°, vii-56 p. ; prix : 2 mk. 50. M. Hallermann, qui connaît bien la littérature du droit urbain allemand, semble ignorer les études relatives à la tenure en bourgage anglaise et normande.

3. *Quellen zur Geschichte des Kölner Handels und Verkehrs im Mittelalter* (Publikationen der Gesellschaft für Rheinische Geschichtskunde, XXXIII). Bonn, P. Hanstein, 3 vol. in-8°, t. I (12 Jahrh. bis 1449), 1923, viii-448 p. ; t. II (1450-1500), 1918, iv-855 p. [renferme l'avant-propos] ; t. III (Besondere Quellengruppen des späteren Mittelalters), 386 p., 7 pl. [tableaux des Handels- und Hausmarken], 1923.

4. Non compris les testaments (t. III) classés par ordre alphabétique de personnes ; la plupart sont d'ailleurs du xve siècle.

gique tient sans doute en partie au principe même de l'édition. Les documents ont été pris exclusivement aux archives municipales de Cologne ; or, les registres où l'on transcrivait les lettres expédiées par l'autorité urbaine n'y subsistent en série à peu près continue que depuis la fin du XIV^e siècle. Le premier mouvement du lecteur est de regretter que l'enquête ne se soit pas étendue aux archives des villes ou des États qui, en si grand nombre, furent en relations économiques avec la grande métropole rhénane et dont les dépôts n'ont pas tous été explorés à fond par les auteurs du *Hansiches Urkundenbuch* ; certaines affaires (un curieux incident avec des marchands rouennais par exemple, t. II, n° 592)¹ auraient peut-être pu, par là, être suivies jusqu'au bout ; mais devant tant de richesses offertes par ce recueil, paru en un temps si peu favorable aux œuvres d'érudition, on n'ose exprimer quoi que ce soit qui puisse ressembler à un blâme. Les pièces sont les unes publiées intégralement ou par extraits, les autres seulement analysées ; ce dernier procédé, de règle pour les textes déjà imprimés ailleurs et dans ce cas excellent, offre, pour les inédits, quelques inconvénients ; mais le moyen de faire autrement ? Malheureusement, deux instruments de travail manquent encore : les index et l'introduction, qui constituera un premier essai de mise en œuvre de ces textes capitaux ; un morceau détaché, en tête des extraits des testaments (t. III, p. 189-201), montre par avance ce que M. Bruno Kuske pourra nous donner. Je regrette que le manque de place m'interdise de faire ici autre chose que d'indiquer d'un mot ces pages si pleinement instructives, que tous les historiens de la bourgeoisie (il s'agit ici d'histoire sociale plutôt que d'histoire économique) devront lire ; impossible d'écrire désormais sur la famille bourgeoise, sur la société ecclésiastique de la fin du Moyen Âge, sur la charité, sans se reporter à elles. Quant aux textes, la même raison d'opportunité m'empêche d'en tenter la moindre analyse ; je signale en passant l'ancienneté (dès 1456, t. II, n° 175) des rapports des marchands Colonnais avec l'Espagne, qui devait devenir, comme l'on sait, une des terres bénies du capitalisme allemand.

Dans l'*Histoire de la pêche d'eau douce dans l'Europe centrale*, de M. Wilhelm Koch², on trouvera quelques renseignements sur la technique et surtout la littérature de la pêche. Peu de chose sur la partie juridique du sujet. Utile bibliographie.

M. Hans Joachim SEEGER a tracé de la vie commerciale et industrielle de la Westphalie du IX^e au début du XIV^e siècle un tableau parfois instructif (cf. notamment, p. 29, une bonne discussion sur les *Hansegrafschaften* de Dortmund et Borken), mais dans l'ensemble plus minutieux que vraiment

1. Le texte de ce document paraît susceptible de quelques corrections, notamment dans la ponctuation.

2. *Die Geschichte der Binnenfischerei von Mitteleuropa* (extrait du *Handbuch der Binnenfischerei Mitteleuropas*, Bd. IV). Stuttgart, E. Schweizerbart, 1925, gr. in-8°, 56 p., 7 pl. ; prix : 6 mk. 50.

pénétrant. Il insiste très justement sur l'importance — trop souvent négligée — du commerce à faible rayon (notamment p. 119) ; il n'a malheureusement cherché nulle part à analyser les matières et les acteurs de ce commerce¹.

Centre politique et religieux, nœud de routes qui rayonnaient vers tous les points cardinaux, Ratisbonne fut, à certains moments du Moyen Age, un grand *emporium* ; un grand foyer industriel, jamais. Les métiers n'y alimentaient guère que le marché local. Trois d'entre eux seulement surent se créer des débouchés plus larges : la draperie, qui, d'ailleurs, au xv^e siècle, eut, là comme partout, à souffrir gravement de la concurrence rurale (p. 270) ; la fabrication des étoffes mêlées de lin et de coton (*Barchent*), en décadence, elle aussi, vers la fin du Moyen Age ; la préparation des fourrures ; ces deux dernières industries nées du commerce même que la ville entretenait avec l'Italie du Nord, l'Orient et la Russie. La suprématie du négoce explique la faiblesse des corporations d'artisans ; elles parvinrent, il est vrai, à secouer le joug des divers pouvoirs seigneuriaux, duc, évêque, burgrave, dont les droits rivaux avaient abouti parfois à la formation de groupements distincts au sein d'un même métier ; elles profitèrent aux xii^e et xiii^e siècles de la décadence des économies monastiques (le grand monastère de Saint-Emmeran et d'autres sans doute comme lui durent, vers ce temps, renoncer à couvrir eux-mêmes par des prestations exigées des tenanciers leurs besoins en étoffes) ; mais ce ne fut que pour tomber sous la dépendance des marchands, représentés soit par la municipalité elle-même, soit par la « Hanse » urbaine. Tels sont, semble-t-il, les principaux résultats qui ressortent de l'étude consciencieuse et raisonnable consacrée par M. Hermann HEIMPEL à la vie industrielle de Ratisbonne au Moyen Age² ; l'auteur, gêné par un souci exagéré du détail et un plan maladroit, ne les a pas mis lui-même bien fortement en lumière.

1. *Wesfalens Handel und Gewerbe vom 9. bis zum Beginn des 14. Jahrhunderts* (Studien zur Geschichte der Wirtschaft und Geisteskultur, hgg. v. R. HAPKE, Bd. 1). Berlin, Karl Curtius, 1926, in-8°, xvi-163 p., 3 croquis ; prix : 5 mk. M. Seeger ayant découvert dans le *Calendar of Close Rolls*, Henry III, t. III, p. 44 et 63, la mention de deux *haubergers* — deux frères — qui, en 1235, faisaient le commerce des armes entre Rouen et Londres, revendique ces deux braves négociants comme des compatriotes (p. 12, n. 76, et p. 85), *Hauberg* désignant, dans la région des mines de fer du Siegerland, les pentes boisées exploitées tantôt pour la culture, tantôt comme forêts ; s'il avait pris la peine de consulter un dictionnaire, il aurait vu que *haubergier*, en ancien français, veut dire fabricant de haubert, ce qui ôte toute vraisemblance à cette prétendue origine westfalienne. — Je regrette vivement de n'avoir pu voir le livre — aujourd'hui épuisé — de Walter STEIN, *Handels- und Verkehrsgeschichte der deutschen Kaiserzeit von der Karolingerzeit bis zur Zeit Heinrichs des Löwen* (Abhandlungen zur Verkehrs- und Seegeschichte, H. 10), 1922 ; le même auteur a donné, dans le tome II de la *Realencyclopädie de Hoops*, un excellent article *Handel* (Deutsches). Sur l'ouvrage de P. KLETLER, *Nordwesteuropas Verkehr, Handel und Gewerbe im frühen Mittelalter* (Deutsche Kultur, Historische Reihe, H. 2), 1924, cf. *Rev. histor.*, t. CLI (1926), p. 93, et *Journal des Savants*, 1926, p. 454.

2. *Das Gewerbe der Stadt Regensburg im Mittelalter* ; mit einem Beitrag von Franz BAS-
TIAN : *Die Textilgewerbe* (Beihfte zur Vierteljahrschr. für Sozial- und Wirtschafts-gesch., H. 9).

La ville de Fribourg-en-Brisgau a parfois été présentée comme ayant pratiqué, du ^{xiv}^e au ^{xvii}^e siècle, sous la pression des métiers, une politique économique tout entière commandée par les intérêts, étroitement compris, des petits bourgeois — donc absurdement protectionniste, défavorable au grand commerce et finalement ruineuse pour tout le monde. Le principal résultat du travail soigneux et fermement conduit que M. Karl Friedrich MULLER a consacré à l'alimentation en blé et pain de la ville¹ est de montrer qu'il y avait dans cette vue beaucoup d'exagération. En matière alimentaire, la municipalité appliqua avec une grande modération les principes habituels de l'économie urbaine, ne recourant à des mesures restrictives des échanges qu'en périodes de crise (en même temps elle achetait elle-même du blé et accordait des crédits aux boulangers), prête même à reconnaître expressément les avantages de la libre circulation des grains (p. 9, rapports d'une mission d'études en 1473).

Le court essai de G. von BELOW, *La lutte contre la vie chère au Moyen Age et de nos jours*², est naturellement fort loin d'épuiser le sujet. On y notera surtout (p. 254) des vues pénétrantes sur les différences qui opposent les mouvements antiinterventionnistes du Moyen Age à ceux d'aujourd'hui. L'anti-interventionnisme moderne, qui puise souvent ses inspirations secrètes dans des soucis fort intéressés, est dans sa forme essentiellement dogmatique. Celui du Moyen Age n'avait pas de doctrine, les théories régnantes étant uniformément favorables à la réglementation économique. Mais, dans la pratique, l'application des règlements se heurtait à de vives résistances, partant de milieux divers, que M. von Below s'applique à discerner. Il est regrettable qu'il n'ait pu reprendre avec plus d'ampleur cette trop brève analyse.

M. Jakob STRIEDER s'est fait une spécialité de l'histoire du capitalisme allemand aux ^{xv}^e et ^{xvii}^e siècles. Ses *Études sur l'histoire des formes de l'organisation capitaliste*, parues en deuxième édition en 1925, ont apporté sur les grandes entreprises des ^{xiv}^e et ^{xvi}^e siècles une foule de renseignements nouveaux et importants³. Sa biographie de Jacob Fugger le

Stuttgart, W. Kohlhammer, 1926, in-8°, viii-328 p. ; prix : 18 mk. Au cours de l'exposé, un bon nombre de précisions intéressantes. Noter (p. 160, n. 16) que, au début du ^{xiv}^e siècle, des marchands de Ratisbonne fournissaient d'or la Monnaie royale française. Je crains bien que, dans la notice citée p. 43, les mots : « annuatim cardine revoluto », pédante allusion à la révolution annuelle de la voûte céleste, ne soient sans lien aucun avec la draperie et le *cardon* (*cardus*) des cardeurs.

1. *Geschichte der Getreidehandelspolitik, des Bäcker- und Müllergewerbes der Stadt Freiburg i.-Br. im 14, 15 und 16 Jahrhundert* (Beihefte zur Zeitschrift der-Gesellsch. für Beförderung der Geschichts-, Altertums- und Volkskunde von Freiburg..., H. 2). Fribourg-en-Br., Poppen et Ortman, 1926, in-8°, viii-111 p.

2. *Mittelalterliche und neuzeitliche Teuerungspolitik*, dans *Territorium und Stadt*, p. 247-256.

3. *Studien zur Geschichte kapitalistischer Organisationsformen. Monopole, Kartelle und Aktiengesellschaften im Mittelalter und Beginn der Neuzeit*; cf. *Rev. histor.*, t. CLV (1927), p. 369, et *Revue critique*, 1927, p. 325. Voir également dans le tome XLIX (1925) du *Jahrbuch für Gesetzgebung* un important article : *Die Finanznot des Staates und die Genesis des europäischen Unternehmertums*.

Riche' (1459-1525) est visiblement destinée à un public plus large que le monde des érudits : d'où une présentation extérieure tout à fait séduisante (on goûtera particulièrement une admirable série de portraits) ; d'où aussi, moins heureusement, une éloquence un peu diffuse et un ton apologétique qui nuit par endroits à la couleur historique. Mais la carrière économique du grand marchand-financier et des siens (partis de la draperie, les Fugger, en dépit d'une activité multiple, finirent par s'intéresser surtout aux emprunts d'État et aux entreprises minières, deux genres d'affaires qui, à l'époque, par suite des droits régaliens sur les mines, se trouvaient étroitement mêlées), sa formation personnelle (influence de l'Italie), son esprit si curieusement dynastique sont analysés de main de maître. Curieuses indications également sur l'antagonisme entre le milieu capitaliste et la morale économique du passé. L'étude des inventaires (p. 86 et suiv.) paraîtra peut-être un peu sommaire ; il n'y est pas tenu compte des variations dans le pouvoir d'achat de la monnaie.

XII. LA COLONISATION DE L'EST. — Sur l'expansion vers l'Est du peuple allemand et de la nationalité allemande, les dernières années nous ont apporté, outre diverses recherches de détail, souvent d'un vif intérêt, qui seront analysées plus loin, un bon exposé d'ensemble dû à M. K. HAMPE². Sans doute, ce n'est point encore l'ample synthèse qui nous manque et que M. Hampe lui-même appelle de ses vœux ; du moins, ce bref récit, bien ordonné et d'une sobre précision, aidera, je l'espère, à faire connaître et comprendre, même hors d'Allemagne, un des plus grands événements de l'histoire européenne. Pas de références, mais une excellente bibliographie.

L'étude du rôle joué par les Cisterciens dans l'œuvre colonisatrice, a depuis le livre considérable de F. Winter³, maintes fois tenté les chercheurs ; elle vient encore de fournir la matière de deux travaux, de caractère bien différent et de valeur fort inégale.

M. Hans MUGGENTHALER s'est attaché à l'histoire de l'abbaye de Waldsassen. Filiale de l'abbaye thuringienne de Volkenrode, elle fut fondée en 1133 par le margrave du Nordgau, Diepold II, dans les hautes terres forestières au nord-ouest du Böhmerwald, sur la route naturelle qui joint la vallée de la Nab, et par là le Danube bavarois, à la vallée de l'Eger (Waldsassen était située au bord d'un affluent de cette rivière) et à la Bohême. Le pays, à ce moment, était encore tout slave. Les moines contribuèrent beaucoup à le germaniser, par exemple (p. 56) en appelant des curés allemands dans les églises dont ils avaient le patronat. La partie la plus remarquable de l'ouvrage

1. *Jacob Fugger der Reiche*. Leipzig, Quelle und Meyer, s. d. [1926], VII-171 p., pl. ; cf. déjà *Rev. histor.*, t. CLV (1927), p. 410.

2. *Der Zug nach dem Osten : die kolonisatorische Grosstat des deutschen Volkes im Mittelalter* (*Aus Natur und Geisteswelt*, 731). Leipzig et Berlin, Teubner, 1921, in-16, 108 p. ; prix : 2 mk.

3. *Die Zisterzienser des nordöstlichen Deutschlands, 1868-1871*.

n'est pas la description — consciencieuse, mais peu originale — de l'économie monastique dans sa période de prospérité ; c'est l'analyse, vraiment excellente, des causes de la décadence de cette économie au ^{xiv}^e siècle : affaiblissement de l'esprit ascétique, qui entraîne les moines à utiliser pour leurs propres besoins les produits jusque-là réservés à la vente (notamment la laine, p. 155) et les revenus jusque-là capitalisés ; concurrence des ordres mendiants qui, tarissant l'afflux des frères convers, prive l'abbaye de la main-d'œuvre nécessaire au système d'exploitation directe par où se caractérisaient les méthodes proprement cisterciennes ; en conséquence, introduction d'un système de ferme, le plus souvent avec redevances fixes et, par là même, à la longue extrêmement préjudiciable aux intérêts seigneuriaux ; état troublé du pays qui force les moines, pour se procurer des troupes, à inféoder certains biens à des nobles ou *ministeriales*¹.

Le pasteur Rudolf OHLE, de Prenzlau, unit dans une haine presque également vigoureuse les Français, la papauté, les moines et (p. 5, 11, 28) tout ce qui en Allemagne même n'est pas prussien. S'il s'occupe des Cisterciens, encore qu'ils fussent moines et d'un ordre dont le centre était en pays *welche* (p. 11, n. 1), c'est dans le dessein de prouver que l'histoire traditionnelle a beaucoup exagéré leur rôle bienfaisant dans la colonisation de l'Est. Ainsi son petit livre se présente d'abord comme un livre à thèse ; mais il n'est même pas cela ; on n'y trouvera guère autre chose que des indications dispersées et médiocrement neuves sur la colonisation. Une idée pourtant qui eût pu être féconde, mais n'a pas été suffisamment mise en œuvre : interroger, pour dater la marche du peuplement, des monuments aussi bien que des textes. Ce que cet ouvrage offre de plus instructif, c'est la mentalité qu'il révèle : mais ce n'est pas l'histoire du Moyen Age qu'elle intéresse².

L'étude minutieuse et, par là même, quelquefois difficile à suivre de M. Werner GLEY sur le peuplement de la Mittelmark brandebourgeoise³ apporte un assez grand nombre de résultats intéressants et pas plus de conjectures qu'il n'est, sans doute, inévitable en pareille matière (p. 67, pourtant, le chiffre de la population slave vers 1150 représente une approximation si incertaine qu'il eût mieux valu s'en passer). Les Slaves n'avaient guère occupé que les bas plateaux du Havelgau, très découpés par les eaux, et la dépression qui s'étend sur la rive gauche de l'Oder (*Oderbruch*) ; ils y trouvaient, avec des sols faciles à travailler pour leurs outils rudimentaires,

1. *Kolonisatorische und wirtschaftliche Tätigkeit eines deutschen Zisterzienserklösters im XII und XIII Jahrhundert* (Deutsche Geschichtsbücherei, Bd. II). Munich, Hugo Schmidt, 1924, in-8°, 179 p., 8 croquis, 1 pl. ; prix : 4 mk. 80.

2. *Die Bedeutung der Zisterzienser für die Besiedelung der Mark Brandenburg : eine kulturgeschichtliche Untersuchung* (Mitteil. des Uckermärkischen Museums- und Geschichts-Vereins zu Prenzlau, Bd. VII, H. 2). Prenzlau, A. Mieck, s. d., in-8°, 61 p., 1 carte, 8 pl.

3. *Die Besiedelung der Mittelmark von der slawischen Einwanderung bis 1624 : eine historisch-geographische Untersuchung* (Forschungen zum Deutschtum der Ostmarken, 2 Folge, H. 1). Stuttgart, J. Engelhorn, 1926, in-8°, 168 p., 17 fig., 2 pl., 1 carte hors texte.

des prairies pour leurs troupeaux et des étangs pour leurs pêcheries ; ils se groupaient là en petits villages soit arrondis et à une seule entrée (*Rundlinge* et formes dérivées), soit étalés le long d'un large chemin. Les colons allemands peuplèrent à la fois les espaces laissés libres, dans ces régions mêmes, par l'habitat assez lâche des Slaves, et les surfaces plus hautes, sèches et boisées, jusque-là presque désertes ; ils alignaient d'ordinaire leurs maisons le long des routes, mais en les rapprochant de façon à ne laisser à cette voie centrale qu'une faible largeur, surtout aux deux bouts ; agriculteurs avant tout, à la différence des anciens habitants, chaque exploitant, parmi eux, recevait, en règle générale, deux ou plusieurs manses (*Hufen*).

L'examen des documents diplomatiques a permis à M. Erich CASPAR¹ d'apporter des précisions intéressantes sur les commencements de la Prusse et la politique de son fondateur, qui, probablement, ne vit jamais la terre prussienne (p. 3), le grand maître Hermann de Salza. La première tentative de colonisation de l'Ordre teutonique en dehors de la Palestine, l'établissement en Transylvanie, avait échoué parce que le roi de Hongrie, qui avait appelé les chevaliers, s'était bientôt ravisé. Instruit par cette expérience, Hermann, lorsqu'il eut reçu, vraisemblablement en 1226 (p. 103 et suiv.), les propositions du duc de Masovie, ne fit rien avant de s'être assuré l'appui de deux autorités plus hautes, non seulement comme précédemment du Pape, mais aussi de l'Empereur : d'où le dualisme originel de l'État prussien, placé sous la double suprématie de l'Empire et du Saint-Siège, et par suite à peu près indépendant de l'un et de l'autre. Mais les papes et l'Empereur concevaient différemment le rôle de l'Ordre : pour les premiers, simple milice au service d'une entreprise de conversion déjà commencée, confiée au clergé et qu'il fallait se garder de compromettre en la confondant avec une entreprise de conquête, il apparaissait au contraire au second comme chargé de soumettre une terre étrangère, avec tous ses habitants, même baptisés ; le privilège impérial de 1226, par endroits, contredit sciemment, mot pour mot, la bulle pontificale de 1218 relative à la première mission prussienne. La conception impériale, qui était en même temps celle du grand maître, triompha, mais non sans difficultés.

Dans une série d'études qui sont un modèle de critique, mais que l'absence de tout croquis topographique rend parfois difficiles à suivre, M. Erich KEYSER² a débrouillé l'histoire, jusque-là fort confuse, des origines de Danzig. Sur l'emplacement de la ville actuelle, on trouvait avant l'arrivée des Allemands, d'une part un château (Danzig, ou, sous la forme ancienne, *Gyddanyz*)³, résidence du chef du canton et lieu de refuge des populations environnantes ; d'autre part, largement étalé au bord de la Mottlau, un village de

1. *Hermann von Salza und die Gründung des Deutschordensstaats in Preussen*. Tubingue, J. C. B. Mohr, 1924, viii-107 p. ; prix : 3 mk.

2. *Die Entstehung von Danzig*. Danzig, A. W. Kafemann, 1924, in-8°, 136 p. ; prix : 6 mk.

3. « Urbem Gyddanyz » dans la Vie de S. Adalbert, par Canaparius (fin du x^e siècle).

pêcheurs, cachoubes ou prussiens : *Ramovo*. Vers la fin du XII^e siècle, des marchands allemands se fixèrent au bord de l'eau, au sud du village indigène, et y établirent un ponton. A une date difficile à préciser, vers 1224, le duc de Poméranie, maître du pays, donna à leur groupement, jusque-là sans consistance juridique, une existence régulière et une certaine indépendance en en faisant une ville « selon le droit allemand » ; en même temps, il les libéra des redevances dues auparavant au monastère d'Oliva. Ces privilèges étaient destinés à favoriser le peuplement et le favorisèrent en effet. Danzig (la ville allemande avait pris le nom du château) devint un des grands ports de la Baltique. Enfin, l'Ordre teutonique, qui s'empara de ces lieux en 1308, donna à l'agglomération sa physionomie définitive, d'abord en rassemblant dans une palissade au pied du château les huttes des pêcheurs, puis (de 1343 à 1348) en permettant ou aidant la construction d'une grande enceinte qui comprit, outre la ville marchande primitive, tout un nouveau quartier (*Neustadt*) en voie de peuplement. En somme, un exemple très typique et instructif de formation urbaine en pays « colonial ».

L'histoire de la Silésie, avec la Prusse terre extrême de la colonisation, a fait l'objet de deux ouvrages d'inégale importance.

Dans un travail sans grande originalité, mais consciencieux et clair, M. Alfred KUTSCHA a résumé les vicissitudes politiques de la province, détachée de la Pologne après 1139, à la suite des morcellements de cet État qu'amenait l'habitude des partages entre membres de la famille souveraine, — morcelée à son tour en un grand nombre de petits duchés dont les chefs appartenaient tous à la dynastie polonaise des Piastes, — par là même incapable d'éviter l'hégémonie des grands États voisins : Pologne, Empire ou Bohême, — tiraillée entre ces trois puissances, — absorbée par la dernière au temps des Luxembourg, — disputée encore entre des prétendants divers lors

M. Keyser croit (p. 7 et suiv.) que le mot désigne dans ce passage non le château, mais le canton lui-même (*urbs* = *civitas* = *Gau*). Cette interprétation me semble bien forcée ; à cette époque, *urbs* servait fréquemment de traduction à *burg*.

1. L'interprétation de cette expression a soulevé des difficultés. M. Keyser estime qu'elle traduisait simplement l'exemption de toute juridiction et de toute coutume indigènes. Plus tard seulement, les colons songèrent à se donner un droit municipal précis, en l'empruntant à une ville plus ancienne : ce fut d'abord (dès 1263, et peut-être auparavant) celui de Lubeck, remplacé en 1295 par celui de Magdebourg, enfin, en 1342 ou 1343, par celui de Kulm. M. O. LOENING (*Untersuchungen zum ältesten Recht von Danzig*, dans *Zeitschrift der Savigny Stiftung*, G. A., 1926, p. 206-230) pense au contraire que Danzig, dès l'origine, adopta un des types, alors répandus, du droit urbain. Lequel ? Nous l'ignorons, de même qu'on ne peut savoir de façon sûre si jamais le droit de Lubeck fut en vigueur à Danzig ; quant au passage du droit de Magdebourg à celui de Kulm, il est impossible, la seconde de ces deux coutumes étant, avec de faibles différences, la reproduction de la première ; le droit de Magdebourg-Kulm fut introduit à Danzig dès la première moitié du XIV^e siècle. Cf. également, dans le même périodique, le compte-rendu de M. Guido KISCH, p. 522 et suiv., et sur « le droit allemand » les intéressantes observations de M. PRITZNER dans le livre que nous analysons page suivante. Quelques autres travaux sur ce sujet sont indiqués dans *Neues Archiv*, 1927, p. 299, n° 400.

des troubles provoqués par les guerres hussites, — définitivement liée à la couronne de Bohême lors de la constitution de l'État bohémohongrois par Ladislas, à la fin du xv^e siècle. Quelques indications assez brèves sur la colonisation allemande et la germanisation¹.

Le livre de M. Josef PFITZNER sur l'histoire de l'évêché de Breslau est de tout autre envergure². On y trouvera d'abord une étude très poussée de la formation de l'évêché, c'est-à-dire du seul État territorial qui, à côté des duchés des Piastes, se soit constitué en Silésie ; né de concessions de seigneuries foncières (châtellenies) par les ducs, il fut libéré de toute domination ducale par divers actes d'immunités dont le principal est celui qui fut octroyé en 1290 par le duc de Breslau. Ce n'est pas tout. L'histoire sociale du territoire, notamment celle de son peuplement par les colons allemands au $xiii^e$ siècle, est traitée avec infiniment de soin et de pénétration. L'intérêt des résultats obtenus dépasse de beaucoup le cadre étroit de l'évêché ; certains développements ont la valeur de chapitres d'histoire comparée slavo-allemande. Ça et là quelques défauts, qu'il sera aisé de corriger par la suite, trahissent le débutant : des répétitions, un certain excès de subtilité, des inexpériences dans le maniement de la terminologie³. Parfois le goût, très louable en lui-même, des définitions juridiques précises a fait oublier la recherche du concret : comment expliquer autrement l'absence de toute enquête sur la composition ethnique (Allemands ou Polonais ?) de l'entourage épiscopal et du chapitre même ? Très familier avec les institutions allemandes et slaves, M. Pfitzner l'est moins, sans doute, avec celles de l'Occident européen : sans quoi il eût reconnu (p. 277 et suiv.) dans la réglementation de la taille (*collecta*) par les ducs l'imitation évidente d'habitudes répandues dans tout l'ancien monde féodal. Enfin, il faut signaler, une fois de plus, l'absence de cartes. Ces légères critiques n'empêchent pas qu'on ne doive tenir cet ouvrage pour un des plus remarquables et des plus riches travaux allemands qui aient paru au cours de ces dernières années, si riche qu'il ne se laisse guère résumer. Il faut le lire⁴.

1. *Die Stellung Schlesiens zum Deutschen Reiche im Mittelalter* (Hist. Studien, H. 159). Berlin, E. Ebering, 1924, in-8°, viii-80 p. Quelques tableaux généalogiques eussent facilité l'intelligence du texte.

2. *Besiedlungs-Verfassungs-und Verwaltungsgeschichte des Breslauer Bistumlandes* ; Teil I : *Bis zum Beginne der böhmischen Herrschaft* (Prager Studien aus dem Gebiete der Geschichtswissenschaft, H. 18). Reichenberg, Sudetendeutscher Verlag Fr. Kraus, 1926, in-8°, xvi-422 p. ; prix : 12 mk. L'appui donné par le ministère de l'instruction publique tchécoslovaque à la publication de cette histoire de la germanisation, écrite en allemand, fait honneur à la largeur de vue de ses dirigeants.

3. P. 19 : de ce qu'un évêque, non consacré, s'intitule « *Wratiz. electi* », il n'en ressort évidemment pas qu'il y ait eu élection, au sens moderne du mot (*Wahl*). Les mots *barones*, *militis* sont employés par la langue diplomatique du Moyen Age dans des sens trop vagues (le premier désignant les principaux seigneurs qui entourent un souverain, le second servant de synonyme à vassal) pour qu'il soit possible d'accorder une valeur probante aux développements exagérément précis des p. 330 et suiv.

4. A signaler aux amateurs de géographie historique les excellents développements (p. 320

Deux régimes ruraux très différents se sont succédé dans l'Allemagne du Nord-Est. A l'origine, c'est-à-dire immédiatement après la colonisation allemande, le seigneur n'exploitait directement qu'une faible partie de sa terre; il abandonnait le reste à des tenanciers, généralement héréditaires; avant tout il était un rentier du sol: c'était la « seigneurie foncière ». (*Grundherrschaft*) répandue alors dans presque toute l'Europe. Passons au xvii^e siècle: le seigneur est toujours là, mais à la tête maintenant d'une vaste exploitation agricole, qu'il dirige lui-même ou afferme pour un nombre limité d'années; il tire d'elle le plus clair de ses revenus. Les tenanciers, il est vrai, n'ont point tous disparu; le fonctionnement même du système suppose qu'un certain nombre d'entre eux demeurent en place; en conséquence, les lois les fixent au sol beaucoup plus rigoureusement que par le passé et font d'eux de vrais « serfs de la glèbe »; mais leur rôle est désormais beaucoup moins d'alimenter, par le versement de fermages, la caisse du seigneur, que de fournir à son *latifundium* la main-d'œuvre nécessaire, et cela sous deux formes: corvées, extraordinairement fréquentes, dues par chaque tenure, — service domestique obligatoire imposé aux jeunes gens des familles paysannes. C'est la *Gutsherrschaft* des historiens allemands: on peut traduire par « seigneurie domaniale ». A quel moment, pour quelles causes se substitua-t-elle à la seigneurie foncière des anciens temps? Problème d'autant plus passionnant pour la science allemande qu'il touche non seulement au passé, mais au présent, non seulement à la vie rurale, mais à la politique: car le contraste qui s'est ainsi créé entre l'ancienne Allemagne, où la *Gutsherrschaft* est demeurée à peu près inconnue, et les pays « coloniaux », au delà de l'Elbe, se marque encore aujourd'hui, malgré le changement des lois, très profondément dans la vie sociale tout entière. M. Heinz MAYBAUM, après beaucoup d'autres, s'est attaqué à son tour à cette grave question¹. Il a pris pour cadre le Mecklembourg et plus particulièrement deux de ses districts, situés au nord-ouest du pays. La recherche a été menée avec beaucoup de soin et d'ingéniosité; on y appréciera notamment un bon chapitre sur la colonisation et un développement sur les droits de justice, très pénétrant et très clair,

et suiv.) sur les forêts-frontières slaves et le *Grenzwald* silésien en particulier. D'une façon générale, les chapitres sur le peuplement reposent sur une base géographique très solide; comme la plupart des peuples européens, à un stade de culture primitif, les Slaves évitaient la forêt; cf. ci-dessus, p. 148, le livre de M. Gley sur le Brandebourg. P. 48, n. 3, et déjà dans le livre de M. Kutscha, p. 17, n. 79, juste réfutation de l'*Urgermanentheorie*, qui, s'appuyant sur ce fait indéniable que, au début de l'ère chrétienne, de vastes régions à l'est de l'Elbe étaient peuplées de Germains, croit à la survivance, sur place, de groupes germaniques importants et, par suite, réduit à peu de chose l'importance de la colonisation médiévale. Tout ce que l'on peut admettre, c'est l'existence, sous le vêtement slave, de traces de la toponymie germanique primitive. Cf. W. GLEY, *Die Besiedlung der Mittelmark*, p. 17 et suiv., et E. KEYSER, *Die Entstehung von Danzig*, p. 11.

1. *Die Entstehung der Gutsherrschaft im nordwestlichen Mecklenburg. Amt Gadebusch und Amt Grevesmühlen (Beihefte zur Vierteljahrsschrift für Sozial und Wirtschaftsgeschichte, H. 6)*. Berlin, Stuttgart et Leipzig, W. Kohlhammer, 1926, in-8°, xii-269 p.; prix: 22 mk. 50.

qu'il faut recommander à tous les historiens du droit¹. Elle n'apporte guère de résultats vraiment nouveaux sur la marche même de l'évolution, passablement lente, peut-être en raison des résistances opposées à la noblesse par une puissance princière assez forte. Avant la guerre de Trente ans, qui devait précipiter le mouvement, pas de service domestique obligatoire, pas de servage proprement dit, pas d'expropriation forcée des tenanciers; mais déjà, depuis la fin du xiv^e siècle surtout, accroissement de la réserve seigneuriale par annexion des tenures vacantes (il y en eut beaucoup à la suite des troubles de la fin du Moyen Age) et aux dépens du communal, multiplication des corvées, obstacles mis à la liberté de déplacement des paysans. Sur les causes, M. Maybaum se contente, en somme, de développer et d'illustrer d'exemples judicieusement choisis les théories généralement reçues. La noblesse voit les redevances traditionnelles réduites à presque rien par la baisse du pouvoir de l'argent. La hausse des prix du blé, dans la seconde moitié du xvi^e siècle (bon tableau, p. 219), et l'ouverture d'un commerce d'exportation vers l'Angleterre et les Pays-Bas attirent son attention sur les gains qui s'offrent à l'agriculture. Certains auteurs ont ajouté : les conditions politiques du temps, la détournant de la carrière militaire, la ramènent à la terre; M. Maybaum combat cette idée, avec de bons arguments. Pour réaliser les fins lucratives qui s'offrent à elle, la puissance politique que lui vaut le système des États (*Stände*) et surtout les droits de justice que beaucoup de ses membres, quoi qu'on en ait dit, ont détenus dès l'origine sur leurs terres, mais qu'elle a peu à peu développés et consolidés, lui fournissent l'instrument nécessaire. D'accord. N'oublions pas cependant que le problème est en réalité européen; la crise de la propriété seigneuriale était universelle. Ses résultats furent, selon les pays, tout à fait dissemblables (en Angleterre et dans l'Allemagne du Nord-Est, il y eut, des deux parts, expropriation au moins partielle des paysans : mais avec quelles différences!); seule une étude d'ensemble pourra permettre un jour de discerner le mécanisme des causes. Du moins, des travaux comme celui de M. Maybaum paraissent-ils excellentement la voie.

XIII. L'ÉGLISE. — La publication de la *Germania Pontificia* se poursuit vaillamment. La première partie du tome II, due à M. Albert BRACKMANN, analyse les lettres pontificales (antérieures à l'avènement d'Innocent III) relatives aux diocèses d'Eichstätt et Augsbourg et à la partie aujourd'hui allemande du diocèse de Constance; en outre, les lettres adressées aux ducs

1. Comme beaucoup d'historiens allemands, M. Maybaum tend à considérer le droit à la corvée comme découlant le plus souvent (non pas toujours : cf. p. 129) de l'exercice du pouvoir judiciaire, par conséquent d'un droit d'origine publique. N'est-ce pas prendre pour argent comptant une construction juridique peut-être tardive? En France, tout un travail de cristallisation et de systématisation, depuis le xiii^e siècle, semble avoir pris la notion de haute justice pour centre.

de Souabe, à des groupes d'évêques ou à des seigneurs de cette région, aux ducs de Bavière, enfin, mais seulement pour ces dernières, lorsqu'elles avaient pour objet des affaires concernant les diocèses souabes d'Augsbourg et de Constance. Ajoutez les notices, extrêmement précieuses dans leur concision, sur les évêchés et les établissements religieux. Admirable instrument de travail, propre à faire pâlir d'envie les médiévistes hors d'Allemagne¹.

Un manuscrit de Munich en provenance de l'abbaye bavaroise de Tegernsee renferme une collection de lettres et poésies mêlées, dont la plupart ont pour auteur le moine Froumund (mort vraisemblablement en 1108). Nous ne possédions jusqu'ici de ce recueil que des éditions médiocres et incomplètes. Celle que M. Karl STRECKER vient de donner est de tout point conforme aux bonnes méthodes. Les textes eux-mêmes sont du plus haut intérêt, tant (malgré la médiocrité esthétique des poésies) pour l'histoire littéraire que pour l'histoire tout court; toute la vie intérieure d'un monastère revit en eux (noter pour le droit féodal les ép. 72, 88, 116)².

La découverte, dans un manuscrit du British Museum, de deux documents (inventaire de reliques et liste de donations) provenant de l'abbaye de Tholey (territoire de la Sarre) a amené M. Wilhelm LEVISON à écrire sur cette maison une brève notice, où se marque une fois de plus la parfaite familiarité de l'auteur avec l'histoire ecclésiastique et légendaire du haut Moyen Age³.

Utile petite monographie de Saint-Séverin de Cologne par M. Hermann Heinrich ROTH⁴. Peu de chose sur le domaine de l'église; mais des renseignements chronologiques précis et un bon exposé archéologique.

Sous l'influence du livre suggestif d'Aloys SCHULTE sur la *Noblesse et l'Église allemande du Moyen Age* (1^{re} édition, 1910)⁵, le recrutement de la

1. *Regesta Pontificum Romanorum. Germania Pontificia*; vol. II: *Provincia Maguntinensis*; pars I: *Dioceses Eichstetensis, Augustensis, Constantiensis* I. Berlin, Weidmann, 1923, in-4°, xxiii-239 p.; prix: 15 mk. P. 27, dernier alinéa, bulle relative à la canonisation de S. Ulrich, lire n. 6 au lieu de n. 7; l'authenticité de la bulle est-elle vraiment au-dessus de tout soupçon?

2. *Codex epistolarum Tegernseensis (Froumund)* (*Mon. Germ. Hist., Epistolae selectae*, t. III). Berlin, Weidmann, 1925, in-8°, xxix-170 p., 1 pl.; prix: 8 mk. 40. L'ordre des lettres dans le manuscrit est-il aussi strictement chronologique que le croit M. Strecker? L'ép. 46 est visiblement antérieure à l'ép. 23. M. Bernhard Schmeidler (*Ueber die Tegernseer Briefsammlung*, dans *Neues Archiv der Ges. für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. XLVI, 1926, p. 394-429; l'étude doit être poursuivie) a cherché à prouver que toutes les lettres de la collection, ou presque, doivent être attribuées au seul Froumund (qu'elles aient été écrites en son nom propre ou au nom d'autres personnages). Les érudits appelés à utiliser le recueil feront bien de ne pas négliger de se reporter à ce mémoire, instructif sur quelques points de détail; mais le principe même de la démonstration, fondée sur cette *Stilkritik* dont j'ai déjà eu l'occasion de dire un mot plus haut (p. 113), me laisse, je l'avoue, assez sceptique.

3. *Zur Geschichte des Klosters Tholey* (extrait des *Historische Aufsätze Aloys Schulte zum 70 Geburtstag gewidmet*). Dusseldorf, L. Schwann, 1927, in-8°, 10 p. (indications intéressantes, notamment sur le testament du diacre Grimo — 30 décembre 634 — et — p. 66, n. 7 — les peintures comme sources de légendes).

4. *St. Severin in Köln: ein Kollegiatstift, aufgehoben 1802* (*Germania Sacra, Abteilung Rhenania Sacra*; série A: *Rhenania Sacra Saecularis*; 1: *Die Kollegiatstifte*). Augsburg, Benno Filser, 1925, 126 p., 1 planche hors texte, 46 pl.; prix: 12 mk.

5. *Der Adel und die deutsche Kirche im Mittelalter*, 2^e édit. revue. Stuttgart, 1920.

société ecclésiastique médiévale a été, au cours de ces dernières années, très activement étudié en Allemagne. M. LEO SANTIFALLER a pris pour objet d'une recherche de cette sorte le chapitre de Brixen. La difficulté principale de ces enquêtes réside dans le maniement même de la notion de classe sociale qui, toujours délicat, le devient plus encore à mesure qu'on remonte vers des temps plus anciens, où la société n'était pas très nettement hiérarchisée et où la langue du droit manquait trop souvent de précision. M. Santifaller, qui, dans un excellent appendice (p. 59-64), a discuté le sens du mot *nobilis* aux *x^e* et *xii^e* siècles, montre que ce terme n'avait alors qu'une acception assez vague et juridiquement mal définie : on l'appliquait aux hommes libres que la possession d'une certaine richesse (et surtout, je pense, de biens comportant un pouvoir sur d'autres hommes) douait de prestige¹. Le terrain offre plus de sûreté à partir de la fin du *xiii^e* siècle, à la fois en raison de la richesse croissante de la documentation et de l'apparition d'une classification juridique mieux élaborée. En fait, presque tout le poids du travail de M. Santifaller porte sur les quatre derniers siècles du Moyen Âge. Une préparation heureusement minutieuse lui a permis d'apporter des résultats d'un grand intérêt. Aux *xii^e* et *xiii^e* siècles une large place est occupée dans le chapitre par les membres des familles de noblesse ministérielle, parmi lesquels on voit figurer, à partir du *xiii^e* au plus tard, les ministériaux de rang inférieur (dits « chevaliers » dans l'usage de l'Allemagne du Sud). Au *xiii^e* siècle également apparition des bourgeois et paysans, admis, d'après les statuts du *xv^e* siècle qui reflétaient sans doute des traditions anciennes, seulement lorsqu'ils avaient un grade d'université, qui n'était point exigé des nobles. Au *xiv^e* siècle l'élément roturier l'emporte et cet état de choses, qu'explique peut-être la pauvreté relative du chapitre, durera jusqu'à la réaction nobiliaire qui se marque à la fin du *xvi^e* et bat son plein aux deux siècles suivants. Précieux renseignements également sur le mode de nomination des chanoines², leur formation intellectuelle et religieuse (le chapitre, peu recherché par les cadets de grandes maisons, renfermait un nombre exceptionnel de chanoines-prêtres, ce qui d'ailleurs n'empêchait pas que plusieurs de ses membres, aux *xiv^e* et *xv^e* siècles encore, fussent incapables d'écrire), leur genre de vie (études, voyages, mariages, ces derniers fréquents, surtout, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, aux *x^e* et *xii^e* siècles où se manifeste visiblement la tendance à la formation d'une classe cléricale héréditaire, comme les Églises d'Orient en ont connu). Chemin faisant, des

1. Das Brixner Domkapitel in seiner persönlichen Zusammensetzung im Mittelalter (Schlern Schriften : Veröffentlichungen zur Landeskunde von Südtirol, 7). Innsbruck, Universitäts-Verlag Wagner, 1924 et 1925, 2 vol. in-8°, xii-566 p. (en pagination continue). Le tome II est occupé par la liste des chanoines.

2. En revanche, p. 24, le prétendu chanoine-serf relevé dans un acte de 1005 ou environ n'était peut-être ni chanoine (il est dit simplement qu'on lui accorde une rente en blé égale à celle des membres du chapitre) ni serf (le fait qu'il est cédé — *traditus* — au chapitre ne prouve rien contre sa liberté en un temps où l'on cédait fort bien des vassaux ou dépendants libres).

indications utiles sur l'histoire sociale du Tyrol et l'histoire ecclésiastique allemande en général. Il serait bien désirable que l'exemple de l'Allemagne incitât les érudits français à entreprendre, sur l'histoire ecclésiastique de notre pays, des études de ce type ; elles permettraient de substituer à ces entités verbales, situées en dehors du temps, qu'on nous présente sous le nom de tel ou tel chapitre ou tel ou tel monastère, l'image complexe et changeante de groupes humains.

XIV. LANGUE ET LITTÉRATURE ¹. — Dans l'excellente petite *Histoire de la langue allemande* de M. Ernest TONNELAT ², les historiens trouveront un exposé parfaitement lucide, illustré par un choix de textes heureusement compris. Les phénomènes linguistiques sont constamment rapprochés des faits de civilisation et éclairés par eux. De ce point de vue pourtant, peut-être une lacune : je ne vois nulle part notées les particularités politiques — changements perpétuels de dynastie, absence de toute capitale — par où s'explique sans doute que, en Allemagne, aucun des dialectes médiévaux n'ait été promu (comme, en France, celui de la région parisienne) à la dignité de langue de cour d'abord, de langue commune ensuite.

Nous devons au même auteur, outre une étude de grande importance sur la *Chanson des Nibelungen*, déjà analysée et discutée ici même ³, une courte *Histoire de la littérature allemande des origines au XVII^e siècle* ⁴ : simple esquisse à la vérité, mais qui ne laisse rien échapper d'essentiel et qui, dans son élégante sobriété, atteste un sens plus juste de la pensée et de la sensibilité médiévales que beaucoup de gros livres.

Au terme de cette revue, trop incomplète, mais qui n'en porte pas moins sur un assez grand nombre d'ouvrages, presque tous d'auteurs allemands et pris dans un domaine sur lequel de tout temps l'historiographie allemande a fait porter un de ses principaux efforts, quelques remarques d'ensemble ne sembleront peut-être pas superflues.

Dans des années difficiles, qui pouvaient paraître vouées aux seuls soucis utilitaires, l'intelligence allemande a prouvé qu'elle voulait vivre et qu'elle entendait rester fidèle à ce goût de l'histoire qui est, depuis la fin du XVIII^e siècle, un de ses traits les plus frappants. Des institutions telles que la « Société de secours à la Science allemande » (*Notgemeinschaft der Deut-*

1. Je tiens à m'excuser de la pauvreté des comptes-rendus relatifs à l'histoire intellectuelle. Puissent les éditeurs nous permettre à l'avenir de les étoffer davantage !

2. Paris, Armand Colin, 1927, in-12, 204 p., 1 carte ; prix : 9 fr. P. 31 : il est singulier de parler de Gots en Afrique ; il s'agit vraisemblablement des Vandales, qui appartenaient, croit-on, comme les Gots, au groupe germanique de l'Est. Sur la légende de la carte, au lieu de *souabe*, lire *sorabe*. Signalons aussi aux historiens la *Deutsche Sprachgeschichte* de Friedrich Kluge (1^{re} édit., 1920).

3. *Rev. histor.*, t. CLI (1926), p. 256.

4. Paris, Payot, 1923, in-16, 167 p. ; prix : 4 fr.

schen Wissenschaft), la générosité des villes et des particuliers (la municipalité de Cologne a contribué aux frais du beau livre de M. Koebner sur les origines de la communauté de cette ville ; à Cologne encore, des membres de la haute bourgeoisie à ceux du recueil de documents commerciaux édité par M. Kuske), l'adresse avisée des éditeurs, par-dessus tout sans doute l'abnégation des érudits eux-mêmes, ont permis la publication d'études, souvent très techniques, et de collections documentaires. Une pareille énergie commande l'admiration et propose l'exemple.

Cette historiographie d'après guerre n'est naturellement pas séparée par une brèche profonde de la littérature qui l'a précédée. Les noms de quelques maîtres influents se retrouvent de part et d'autre ; certaines caractéristiques fondamentales aussi. Il en est de très belles. Il en est d'autres qu'on aurait plaisir à voir s'effacer et qui peut-être s'effaceront, en effet, peu à peu. Le nationalisme historique n'est pas propre à l'Allemagne ; il faut convenir qu'il y revêt quelquefois des formes qui prêtent au sourire : par exemple quand M. Kantocorowicz imagine qu'Otton IV prit à la cour de Richard Cœur de Lion les habitudes d'avarice des Anglais (comme si, d'ailleurs, on pouvait traiter Richard d'« Anglais »!)¹. Mais M. Steinbach² écrit avec beaucoup de bon sens, combattant une thèse dualiste qui a pesé sur l'étude du Moyen Âge tout entier : « C'est une grande faute, lorsqu'on étudie la culture franque, de s'attacher avec prédilection à y discerner les éléments germaniques et les éléments romans. L'union de l'hydrogène et de l'oxygène produit quelque chose de nouveau : l'eau. » Un des travers les plus choquants de certaines œuvres allemandes était l'abus des discussions personnelles ; on put voir, immédiatement avant la guerre, des travaux de synthèse comme ceux de M. von Below sur l'*État allemand*, ou de M. Dopsch sur l'*Évolution économique de l'Europe carolingienne*, encombrés de tant de noms propres d'historiens, que nos contemporains semblaient y tenir plus de place que les générations passées. Aussi éprouve-t-on une vive satisfaction à lire dans des écrits de « jeunes » des déclarations comme celle-ci, que j'emprunte à M. Stowasser et qui n'est pas isolée : « J'ai renoncé à des polémiques qui n'auraient pour effet que de rendre la démonstration plus obscure »³.

Les historiens allemands en général font des concepts juridiques un bien plus large usage que la plupart de leurs confrères français ou anglais. Ce tour d'esprit a de très grands avantages, puisque c'est à lui que nous devons la précision de certaines études sur la haute justice ou l'immunité ; il présente aussi quelques dangers, soit qu'il entraîne des auteurs inexpérimentés ou trop aisément satisfaits à manier sans les définir des notions en elles-mêmes peu claires (*Eigenkirchenwesen, freie Erbleihe*), soit que, par une déviation plus subtile du sens historique, l'attrait de ce jeu intellectuel pousse des

1. *Kaiser Friedrich der Zweite*, p. 64.

2. *Studien zur westdeutschen Stammes- und Volksgeschichte*, p. 150.

3. *Das Land und der Herzog*, p. 85, n. 4.

savants très bien doués à substituer à l'étude des idées que les hommes d'autrefois se faisaient de leurs institutions, la construction de systèmes tout neufs imposés de force au passé. La conscience de ces périls explique cette réaction contre l'histoire « à la façon des juristes », qui est un des aspects les plus curieux de l'attitude méthodologique de M. Dopsch¹.

Dans leurs tentatives pour se rapprocher du concret, les historiens tels que M. Dopsch et ses émules trouvent un puissant appui dans les travaux d'histoire économique qui sont, depuis de longues années déjà, un des honneurs de la science allemande, soit sous la forme de l'histoire économique proprement dite, soit sous celle de la *Siedelungskunde* (étude jumelée de l'habitat et des régimes agraires) : ordres de recherches où notre infériorité vis-à-vis de nos voisins ne paraît qu'avec trop d'éclat. Avouons-la très haut, afin d'y porter remède.

Les Allemands ont eu et ont encore d'excellents spécialistes d'histoire étrangère. Mais il semble que dans l'équipement de l'historien allemand normal — celui qui s'attache surtout au passé de son propre pays — l'histoire de France, par exemple, ou l'histoire d'Angleterre ne tiennent que peu de place. La faiblesse de certains essais d'histoire comparée, ailleurs l'absence de rapprochements qui se fussent imposés, nous a frappé à plusieurs reprises au cours de notre recension : erreur infiniment grave lorsqu'il s'agit d'institutions répandues dans toute l'Europe de l'Ouest et du Centre (taille, avouerie...) ou de développements politiques visiblement parallèles (formation des « territoires », « États » et *Stände*, etc.). Les érudits allemands ne sont pas, tant s'en faut, les seuls à la commettre. Je voudrais, par la direction donnée à ce *Bulletin*, faciliter aux travailleurs, de part et d'autre de la frontière, les comparaisons indispensables.

Marc BLOCH.

1. Cf. sa polémique avec M. U. Stutz : *Zeitschrift der Savigny Stiftung. G. A.*, 1926 et 1927.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Théodore Tyc. *L'immunité de l'abbaye de Wissembourg* (Collection d'études sur l'histoire du droit et des institutions de l'Alsace. I). Strasbourg, Imprimerie alsacienne, 1927. In-8°, 150 pages, 1 carte.

La nouvelle *Collection sur l'histoire du droit et des institutions de l'Alsace*, dont nous saluons avec plaisir l'apparition, s'ouvre par une intéressante étude de M. Théodore Tyc sur l'immunité de Wissembourg ; œuvre d'un étudiant étranger, ce travail est un heureux témoignage du rayonnement exercé par la Faculté de droit de Strasbourg¹. A une époque inconnue (un diplôme d'Otton III dit : sous Pépin ; mais, comme l'acte de ce souverain est perdu, on ne saurait juger de son authenticité), en tout cas avant 967, l'abbaye de Wissembourg reçut l'immunité sur une assez vaste étendue de terrain : partie de la forêt vosgienne, partie de la forêt de plaine, clairière intermédiaire qui formait couloir routier. En apparence disparate et arbitrairement découpé, ce district, le *Mundat* (probablement de *Mund*, protection, l'étymologie par *immunitas* acceptée par M. Tyc n'est phonétiquement guère vraisemblable), tirait son unité d'un trait de son régime agraire, un même communal servant à l'ensemble de ses habitants. Comme l'écrit fort bien M. Tyc, son « étonnante persistance » s'explique par son caractère mixte : « la superposition d'un district économique et d'un district judiciaire a doublé leur résistance » (p. 128). Comment l'abbaye développa peu à peu ses droits, en les appuyant sur un faux attribué à Dagobert I^{er}, comment elle s'efforça de les défendre, d'abord, non sans succès, contre les voués, puis, avec beaucoup moins de bonheur, contre la ville qui s'était constituée au centre même du *Mundat*, quels furent le rôle de la ministérialité et celui du patriciat urbain formé autour de la puissante association des monnayeurs (*Hausgenossen*), c'est ce que M. Tyc expose avec beaucoup de soin et de sagacité. Quelques réserves s'imposent pourtant. L'auteur était, par son sujet même, contraint de se mettre au courant de l'ample littérature consacrée, en Allemagne, au problème de l'immunité. Il l'a fait avec une admirable conscience. Malheureusement, cette littérature, qui contient d'excellents éléments, est très mêlée ; on y rencontre des ouvrages qui brillent par la subtilité plutôt que par la netteté. Faut-il attribuer à leur influence le caractère un peu flou de certaines parties de l'exposé de M. Tyc (par exemple sur les différents tribunaux du *Mundat*) et quelques raffinements idéologiques tout artificiels, puisqu'ils étaient étrangers à l'ancien droit (p. 6, à propos de la donation, qui n'eut pas de suite, de l'abbaye, jusque-là royale, de Wissembourg aux archevêques de Magdebourg : « Il n'y a qu'une attribution de jouissance qui ne se confond pas avec la propriété »)?

1. Depuis que ceci a été écrit, M. Tyc est mort, très prématurément ; la disparition de ce bon travailleur sera douloureusement ressentie par tous les médiévistes.

D'autre part, la bibliographie de langue allemande paraît quelquefois un peu envahissante : dans cette *Revue*, qui s'honore d'avoir publié les premiers travaux de M. Pirrenne sur les origines urbaines, on ne peut vraiment laisser dire que « les savants » qui ont discuté « le grand problème de l'origine des villes se sont groupés principalement en deux camps : les uns la cherchent dans la commune rurale, les autres dans la communauté du marché ». Enfin et surtout, M. Tyc se tient vraiment trop loin du concret. Comment étudier le droit du communal sans dire un mot des défrichements qui, à Wissembourg comme ailleurs, ont dû, à un certain moment, modifier du tout au tout la position des problèmes, ou le droit du *Mundat* sans faire apparaître, autrement que pour les étiqueter d'un nom, les villages qui s'y groupaient, anciennes agglomérations ou villes neuves, et les seigneuries qui se partageaient ces villages et sur lesquelles nous refusons de nous contenter, après un long silence, des obscures allusions du dernier chapitre, ou bien encore les rapports juridiques du monastère et de la ville sans expliquer ni sur quel site celle-ci s'était formée, ni d'où venait sa population, ni quelles y furent les vicissitudes de la richesse bourgeoise? La carte qui termine le volume, élégamment dessinée, présente, comme tant d'autres cartes historiques, un terrible défaut : le relief n'étant pas figuré, les Vosges y apparaissent aussi plates que l'*Unter Mundatwald* : omission graphique où l'on peut trouver le symbole d'omissions plus graves.

MARC BLOCH.

Charles DE LA RONCIÈRE. *La découverte de l'Afrique au Moyen Age. Cartographes et explorateurs*. T. III : *Un explorateur français du Niger. Les débuts de Christophe Colomb. Un peintre italien à la cour d'Abyssinie* (t. XIII des *Mémoires* publiés par la Société royale de géographie d'Égypte). Paris, Champion. In-4°, 130 pages et 3 planches. Prix : 100 fr.

M. de La Roncière a complété et termine par un troisième volume ses études sur la *Découverte de l'Afrique au Moyen Age*¹. Cette publication, comme on sait, contient beaucoup plus que ne semblerait l'indiquer son titre. Amené, au cours de ses recherches, à étudier une carte qu'il a attribuée à Colomb, M. de La Roncière a dû faire, dans les deux premiers volumes, une assez large part à la découverte de l'Amérique. Il y revient encore dans ce troisième volume, à propos de la jeunesse de Colomb.

M. de La Roncière avait montré que, jusque dans la seconde partie du xv^e siècle, le Soudan avait été mieux connu des Européens qu'il ne le fut plus tard. Il est remarquable, en effet, que, sur les cartes du Moyen Age, on trouve cette région, représentée avec des détails beaucoup plus précis que sur les cartes postérieures. C'est que les Juifs étaient alors nombreux dans les pays voisins du Niger. Ils n'en furent chassés que vers la fin du xv^e siècle par le fanatisme musulman. Or, ces Juifs étaient en relations avec leurs coreligionnaires établis en Espagne et dans les îles Baléares. Par ces intermédiaires, les nouvelles du Soudan parvenaient assez facilement en Europe. M. de La Roncière avait attiré l'attention sur une lettre écrite du Touat, en 1447, par un Génois à l'un de ses compatriotes. Voici un autre document qui prouve que les Italiens n'étaient pas seuls alors à pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique. Par une chronique du xv^e siècle, consacrée au parlement de

1. Pour les deux premiers volumes, voir *Rev. histor.*, t. CLIII, 1926, p. 40-51.

Toulouse, nous apprenons qu'en 1402 un noble toulousain, Anselme Isalguier, avait entrepris de grands voyages en Europe et en Afrique. En 1407, il se trouvait à Gao, la capitale de l'empire Songhaï, au sud de la boucle du Niger. Il s'y éprit d'une belle négresse de noble famille, qu'il épousa. Il resta huit ans à Gao, après quoi, pris de la nostalgie du pays, il revint à Toulouse, ramenant avec lui sa femme, qui s'était convertie, et ses enfants, parmi lesquels une jolie petite mulâtresse, dont la beauté eut plus tard le plus grand succès, et qui épousa un gentilhomme. Isalguier avait écrit un récit de ses voyages et rédigé un dictionnaire arabe, songhaï et targui, avec traduction en latin et en français. Ces précieux documents sont aujourd'hui perdus, mais un chanoine de Lyon, Anthelme de Tricaud, l'un des deux biographes d'Isalguier, les avait entre les mains à Lyon au début du XVII^e siècle, et s'est inspiré de son récit de voyage.

Ce n'étaient pas seulement les pays du Niger qui attiraient alors l'attention des Européens. La grande mappemonde de Frà Mauro, dessinée en 1460 à Venise, et qui y est encore aujourd'hui conservée, témoigne de connaissances si précises sur l'Abyssinie qu'il fallait bien que des relations assez suivies se fussent établies entre l'Italie et cette partie orientale du Continent. M. de La Roncière nous renseigne avec précision sur ces voyages : en 1441, moines éthiopiens venus à Rome, qui avaient été guidés par un ancien marchand de Sienne, établi dans le Levant ; en 1450, ambassade abyssine reçue par le roi de Naples ; mission éthiopienne à Rome en 1481 qui éveilla les plus belles espérances pour le retour des Abyssins au catholicisme, mais ce ne fut qu'un espoir. M. de La Roncière note encore, à la fin du siècle, la présence d'un peintre vénitien auprès du Négus. Il y décora des églises.

Revenons aux Génois et à la Guinée. La lettre écrite du Touat par Malfante, en 1447, qu'avait reproduite M. de La Roncière, attira l'attention sur ce personnage. Un érudit italien, le marquis Pessagno, en retrouva la mention dans les archives notariales de Gènes, mention singulièrement instructive, comme on va voir. Ce Malfante mourut en 1450 à Majorque. C'était un enfant naturel dont la succession donna lieu à un règlement assez laborieux. Sans entrer ici dans le détail, disons simplement qu'il avait été envoyé au Soudan par de riches commerçants génois, les Centurione, qui cherchaient à s'y procurer de l'or. C'est qu'en effet la ville de Gènes souffrait alors, comme son voisin le royaume de France, d'une crise monétaire des plus graves, consécutive à la guerre de Cent ans. La valeur fictive de la monnaie était sans rapport avec celle de l'or pur. Les Centurione demandaient qu'on revint à l'étalon d'or, par une stabilisation de la monnaie dépréciée. Mais où se procurer le métal nécessaire ? Le Soudan passait pour être très riche en or. On comprend la mission confiée à Malfante, qui ne donna pas d'ailleurs de résultat.

Ces Centurione, grands commerçants, avaient des représentants, appartenant pour la plupart à leur famille, dans plusieurs centres d'affaires de l'Europe occidentale. Il y en avait un à Majorque. Nous allons les trouver en rapports avec Christophe Colomb. Le 25 août 1479, Colomb, âgé alors de vingt-sept ans environ, était appelé à comparaître devant un notaire à Gènes. Il avait été chargé, en juillet 1478, étant à Lisbonne, d'aller chercher à Madère deux mille quatre cents arrobes de sucre, pour le compte de Luigi Centurione¹. Mais le mandataire de Centurione,

¹ Ces Centurione ne trafiquaient pas seulement en Europe. M. de La Roncière signale ce fait très intéressant qu'ils entreprirent de lutter contre le monopole du commerce des épices

Paolo di Negro, ne lui avait remis qu'une partie de la somme nécessaire à cet achat. Pour le reste, il lui avait confié des étoffes et d'autres objets qu'il devait échanger. L'affaire ne réussit pas. La responsabilité de cet échec incombait à Paolo di Negro. Colomb n'était pas mis en cause. On lui demandait seulement son témoignage sur ce qui s'était passé. On voit l'importance de ce simple fait. Colomb nous apparaît, dans un document officiel, comme un véritable voyageur de commerce. Et c'est bien de Christophe Colomb qu'il s'agit : *Christophorus Columbus, civis Janue... etatis annorum viginti septem vel circa*, dit le texte. Il est intéressant de noter que plus tard, dans son testament, Colomb chargera son fils de remettre une certaine somme aux héritiers de Luigi Centurione et de Paolo di Negro.

En 1472, Colomb est encore qualifié dans un acte notarié de tisserand de laine à Gênes, *lanerio de Janua*. L'année suivante il est à Savone. C'est donc vers vingt-deux ou vingt-trois ans qu'il commença de voyager. Ses deux biographes, Fernand Colomb et l'évêque Las Casas, nous disent qu'il était allé d'abord à Chio, où il vit recueillir du mastic. Il partit ensuite en août 1476 pour l'Angleterre. La petite flottille génoise naviguait de conserve avec des bâtiments portant la croix de Bourgogne. Elle fut attaquée, prise et incendiée, le 13 août 1476, par le vice-amiral de France, Guillaume Casenove, dit Coulon ou Colomb. Notre Colomb réussit à s'échapper à la nage, gagna la côte du Portugal d'où il put continuer son voyage. Il est tout à fait légitime d'admettre, avec M. de La Roncière, qu'il allait en Angleterre pour y faire des affaires. Luigi Centurione, au service duquel il se trouva indirectement deux ans plus tard à Lisbonne, était surnommé l'Écossais, *Scoto*, ce qui semble indiquer qu'il trafiquait avec les Anglais. Peut-être Colomb était-il déjà son agent.

C'est pendant son séjour en Angleterre, en 1477, qu'il alla en Islande. Il aurait même voyagé au mois de février de cette année, d'après son propre témoignage recueilli par ses deux biographes, jusqu'à cent lieues au delà de « Thulé ». A cette époque, dit-il, la mer n'était pas prise par les glaces. M. de La Roncière se demande s'il n'aurait pas cherché à atteindre le Groenland. Mais il faut bien convenir que nous ne savons rien de précis sur cette période de sa vie. Nous le retrouvons en 1478 à Lisbonne d'où il va à Madère. Il revient en Portugal en 1479, et c'est alors qu'il épouse la fille de Perestrello, capitaine de Porto-Santo, petite île voisine de Madère. C'est dans ce milieu dont toute l'attention est tournée vers la mer que sa vocation va se décider et que son grand projet va prendre corps.

Nous ne reviendrons pas sur la carte. M. de La Roncière en reprend l'examen méthodique. Il note les allusions qu'on y trouve à la production du blé, du coton, du sucre, aux mines d'or. Ne serait-ce pas là l'indice des préoccupations de l'ancien voyageur de commerce des Centurione et des di Negro, qui avaient à Gênes le

que s'étaient attribué les Portugais à la suite de leur établissement dans les Indes. Gaspar Centurione s'y rendit en 1522 pour prendre la suite des affaires d'un frère défunt. Il emportait tout un matériel destiné à la fabrication du sucre de canne. Un autre Centurione, Paolo, qui avait voyagé en Égypte, en Syrie, dans la mer Noire, entreprit d'amener les épices en Europe par un chemin beaucoup moins long que la voie maritime du cap de Bonne-Espérance. Cette voie nouvelle aurait remonté l'Indus, puis descendu l'Oxus jusqu'à la Caspienne. Par Astrakhan, elle aurait suivi la Volga, gagné Moscou et la Baltique. Paolo vint à Moscou en 1522, mais ne put convaincre Vasili IV, bien qu'il se soit présenté à lui comme une sorte d'agent diplomatique chargé de tenter un rapprochement entre l'Église grecque et l'Église latine. Il était même porteur d'une lettre du pape Léon X.

monopole des importations de blés exotiques? C'est peut-être aller un peu loin. Qu'il nous suffise de constater sur cette carte l'influence des idées de Colomb.

Nous n'ajouterons que quelques mots. D'audacieuses théories refusent aujourd'hui à Colomb la nationalité génoise et même italienne. Personne ne peut nier que ce Christophe Colomb dont le nom revient plusieurs fois dans les Archives de Gênes ne soit de nationalité génoise. *Civis Janue*, dit un de ces textes. Mais est-ce bien du découvreur de l'Amérique qu'il s'agit? N'est-ce pas un autre Colomb, natif de la Galice ou de la Catalogne, qui aborda aux Lucayes en 1492? Il suffirait, si l'on pouvait avoir le moindre doute, de rappeler ce passage d'un de ses testaments, daté de 1498 : « en la ville de Gênes d'où je suis parti et où je suis né, *en la ciudad de Genova, pues que della sali e en ella naci* ». Dira-t-on, et on l'a dit, que ce testament est apocryphe? Mais voici un chroniqueur génois qui, en 1516, bien avant les deux biographes de Colomb, célèbre la grande découverte et l'attribue à *Christophorus cognomento Columbus, patria Genuensis, vilibus ortus parentibus*. Et ce témoignage n'est pas le seul.

M. de La Roncière a rendu un grand service à l'histoire de la géographie en ramenant l'attention sur toute cette période de la vie de Colomb qui a précédé la découverte. Grâce aux documents nouveaux sortis des archives, la lumière se fait peu à peu, le vrai Colomb apparaît, en même temps que se dissipent les théories aventureuses auxquelles on s'est un peu trop complu depuis une trentaine d'années.

L. GALLOIS.

Henri VUILLEUMIER. *Histoire de l'Église réformée du pays de Vaud sous le régime bernois. T. I : L'Âge de la Réforme*. Lausanne, éditions de la Concorde, 1927. Gr. in-8°, xxvi-782 pages, 1 portrait, 4 fac-similés hors texte.

Ce gros volume est d'une élégance cossue, avec son beau papier, son impression nette et soignée, les quatre planches qui le décorent. Il fait honneur à ceux qui l'ont exécuté, comme aux promoteurs de sa publication : l'Université de Lausanne, l'Église nationale et la Société académique vaudoise — par derrière, le Conseil d'État du canton de Vaud. Ces concours lui confèrent, on le voit, le caractère d'une véritable publication nationale.

L'auteur, M. H. Vuilleumier, n'était pas un historien de carrière. De famille pastorale et de souche vaudoise, élevé à Bâle, formé à Berlin, à Goettingue et à Halle, hébraïsant et théologien par vocation, il fut nommé en 1869, à vingt-huit ans, professeur de théologie exégétique de l'Ancien Testament à la Faculté de Lausanne. Pendant des années, il y a formé une certaine qualité des générations de pasteurs et de théologiens. Un hasard fit qu'il dut écrire, pour l'Exposition universelle de Paris de 1878, une notice historique sur l'Académie de Lausanne. Il prépara son travail avec son ordinaire conscience, prit goût à la recherche et donna dès lors, sur le passé ecclésiastique et religieux de son pays, de nombreuses études qui, pour la plupart, parurent dans la *Revue de théologie et de philosophie* de Lausanne : H. Vuilleumier en était devenu, en 1878 également, l'un des co-directeurs. En 1907-1908, les autorités cantonales le chargèrent d'un cours spécial d'histoire ecclésiastique du canton de Vaud. Il l'établit avec ardeur et, pendant dix ans, professa avec un plein succès de nombreuses leçons qui, dans sa pensée, préparaient un gros livre. Ce livre, l'âge qui venait, les circonstances, quelques scrupules, empêchèrent fina-

lement Vuilleumier de le publier. Quand il mourut, on trouva dans ses papiers le manuscrit de ses leçons professorales. Ce sont elles que les collègues, les élèves, les amis du disparu publient aujourd'hui. Elles forment quatre volumes. Le premier, qui vient de paraître, mène l'histoire de l'Eglise vaudoise des débuts à la crise de la Saint-Barthélemy.

L'œuvre est considérable à tous égards. Sans doute (au début surtout) on se sent en présence d'un cours plutôt que d'un livre. Mais ce cours est excellent, clair, bien divisé et charpenté. Sans doute aussi, on est un peu surpris de se trouver brusquement en présence d'une Réforme qui triomphe sans que les causes de ce triomphe soient exposées de façon satisfaisante. Pour Henri Vuilleumier comme pour tant d'autres, la Réforme est née « des abus de l'Eglise », et voilà qui dit tout. Mais sitôt qu'on entre dans le récit, on est pris. Il n'y a point d'art dans ce gros volume, et cependant, c'est un fait qu'il se lit avec infiniment d'intérêt et de plaisir. La langue est saine. Un ou deux vaudoisismes, par-ci par-là, lui donnent une légère saveur de terroir. On aime lire que les auteurs catholiques passaient sur certaines difficultés « comme chat sur braise » — et l'on songe aux dialogues savoureux du vieux Viret... L'auteur, du reste, n'est pas absent de son livre. Il raconte ; il ne se défend pas de juger ou, ce qui vaut mieux, d'interpréter, d'expliquer, de comprendre et de faire comprendre. Il témoigne à maintes reprises d'une sympathie profonde et intelligente pour les hommes dont il retrace les vies mouvementées, les incertitudes, les brusques variations, les malaises d'esprit et de conscience en ces temps tourmentés. Je songe, par exemple, aux pages si attachantes, si justes de ton, si humaines d'accent qu'il consacre à cet énigmatique Caroli, Fabrisien jeté dans des agitations et dans des milieux qui ne lui agréaient guère. Sans doute, la documentation semble parfois bien étroitement locale. H. Vuilleumier s'installe en Vaudois dans son pays de Vaud ; s'il connaît bien la littérature historique de ses voisins et confédérés de Berne, Zurich ou Bâle, il semble moins au courant de nos travaux français sur la Réforme, où il aurait puisé bien souvent d'utiles compléments d'informations. Après tout, ceci est secondaire. L'intérêt réel du livre, c'est de nous montrer l'opposition nette de deux églises et de deux esprits : celui de la Genève calviniste, celui de LL. EE. de Berne ; H. Vuilleumier a écrit sur ce sujet quelques-unes des meilleures pages de son livre, et des plus saisissantes. Elles dépassent de beaucoup le cadre des simples études d'histoire locale. D'autre part, qu'on ne croie pas au monotone récit d'événements se déroulant dans l'ordre chronologique. Sur l'organisation de l'Eglise vaudoise, le fonctionnement et l'organisation des paroisses et des classes, le culte public, la liturgie, les chants, les sacrements, les catéchismes, l'œuvre scolaire et l'œuvre d'assistance de la Réforme, on trouve dans ce beau livre des développements d'une richesse et d'une précision singulières. Une longue étude sur les œuvres littéraires des pasteurs vaudois : Farel, Marcourt, Malingre, Eustorg de Beaulieu, Théodore de Bèze, d'autres encore, se lit avec le plus vif intérêt. Elle s'achève par une cinquantaine de pages sur Viret, considéré comme écrivain, qui sont vraiment excellentes : la justesse, la mesure, l'équité des jugements d'H. Vuilleumier procurent à son lecteur un plaisir assez rare. On ne peut que souhaiter le rapide achèvement de cette belle œuvre¹.

LUCIEN FÉVRE.

1. Quelques remarques au courant de la plume. P. 10, c'est un bien gros mot que provoque « la devise païenne » d'Aymon de Montfalcon, *Si qua fata sinant*, qui « déshonore » son église ? — P. 24, sur Fr. Lambert, H. Vuilleumier ne semble pas connaître les monographies de

Ed. GÉRARDIN. *Histoire de Lorraine. Duchés, comtés, évêchés, depuis les origines jusqu'à la réunion des deux duchés à la France (1766).* — *Province de Lorraine et Barrois (1766-1790). Départements de Meurthe, Moselle, Meuse et Vosges (1790 à nos jours).* Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 1925 et 1927. 2 vol. in-8°, xii-368 pages, avec 66 gravures et 187 pages avec 29 gravures.

Si l'on avait le droit, il y a quelques années, d'exprimer le regret qu'il n'existât pas d'histoire de Lorraine, ces plaintes ne seraient plus de saison aujourd'hui. Depuis que nous avons publié notre *Histoire de Lorraine*, des ouvrages consacrés au même sujet ont été offerts au public par le commandant Henriot, par l'abbé Gérardin et par M. Morizet. M. l'abbé Gérardin, curé de Laneuveville-devant-Nancy, s'était, dans un premier volume, arrêté à la mort de Stanislas. L'année dernière a vu paraître de lui un fascicule, où l'auteur a poursuivi jusqu'au traité de Versailles l'histoire des événements dont la région lorraine avait été le théâtre depuis 1766. Si le duché de Lorraine a plus particulièrement retenu l'attention de l'abbé Gérardin, celui-ci n'a pourtant négligé ni l'histoire du Barrois, ni celle des évêchés et des républiques municipales de Metz, de Toul et de Verdun.

Bien entendu, ce n'est pas un ouvrage d'érudition que M. Gérardin a eu la prétention d'écrire. Notre *Histoire de Lorraine* a été pour lui, comme pour MM. Henriot et Morizet, une source, où il a puisé largement ; il a d'ailleurs mis à profit d'autres ouvrages. L'exposé des faits politiques et militaires ne forme pas toute la matière des deux volumes dont nous nous occupons. M. l'abbé Gérardin a fait, et nous l'en félicitons, une place aux institutions, aux lettres, aux arts, au mouvement économique, enfin à la vie religieuse, sur laquelle il s'étend avec complaisance ; cela n'a pas lieu de surprendre de la part d'un ecclésiastique. On s'explique sans peine qu'il ait témoigné de la sévérité à l'égard de ceux qui ont persécuté l'Eglise ; mais il n'a pas toujours compris la gravité des abus dont celle-ci avait souffert à différentes époques, abus qu'elle avait paru impuissante à corriger. On pourrait également reprocher à l'auteur d'avoir abusé des subdivisions : si elles rendent plus faciles les recherches dans l'ouvrage, elles présentent l'inconvénient de morceler à l'excès l'exposé. En ce qui concerne les grandes divisions de son sujet, M. Gérardin a eu le tort de prolonger jusqu'en 1431 la période allemande, qui, en réalité, a pris fin un siècle et demi plus tôt.

Baum et de Ruffet. Il aurait été bon de rappeler que si, en 1525, Lambert adresse une épître à l'évêque de Lausanne, il en adresse une pareillement à la même époque au magistrat de Besançon. — P. 60, si Viret s'est jeté « avec ardeur sur les trésors de culture classique que la Renaissance venait de remettre en lumière », ce n'est certainement pas à Montaigne. — P. 74, je n'aime pas beaucoup l'apparition inopinée de la « race latine », ni, p. 272, celle de « la Maison de Habsbourg » dans un débat de frontière qui ne l'occupait guère. — P. 335, Goudimel n'est pas un musicien « français », mais un musicien « bourguignon ». Sur Eustorg de Beaulieu, H. Vuilleumier ne semble pas connaître le travail de G. Becker. — P. 575, Robert le Louvat n'a pas été, à Vesoul, mis en demeure de choisir « entre l'abjuration et la mort », ou du moins, les choses n'eurent pas le temps d'aller si loin ; H. Vuilleumier l'aurait vu en lisant le texte de la délibération secrète du parlement de Dole le concernant, que j'ai publié naguères (*Notes et documents sur la Réforme et l'Inquisition en Franche-Comté*, 1911, p. 87 et 187). — Liste assez abondante d'ouvrages cités, avec quelques inutilités (Dounic, *Histoire de la littérature française*, par exemple). Malheureusement, pas d'index.

Nous avons relevé dans ces deux volumes un certain nombre de lacunes, d'erreurs et d'assertions contestables ; en voici quelques-unes : t. I, p. 58, la dynastie d'Alsace a commencé, non avec Gérard en 1048, mais l'année précédente, avec Adalbert, oncle ou frère de Gérard. Même page, sur quoi s'appuie l'auteur pour avancer qu'après Gérard l'autorité ducal s'est transmise à ses descendants sans qu'il y eût intervention des souverains du Saint-Empire ? Nous ferons, en outre, observer à M. Gérardin que le titre d'empereur ne convient pas à plusieurs de ces derniers, qui n'ont été que rois des Romains. — P. 154, M. Gérardin paraît se faire beaucoup d'illusions sur les gentilshommes du ^{xiii}^e et du ^{xiv}^e siècle, qu'il croit trop aisément animés de sentiments de générosité, d'honneur et de délicatesse. — P. 168, le duc de Lorraine Jean II n'a pu être blessé en 1465 à Montlhéry, pour l'excellente raison qu'il n'assistait pas à cette bataille. — T. II, p. 6, nous estimons trop sommaire l'exposé des doléances et des vœux contenus dans les cahiers de 1789. — P. 42, il est peu probable qu'au point de vue financier les fautes des assemblées révolutionnaires aient amené nos ancêtres à regretter l'Ancien Régime. — P. 56, s'il est exact qu'après la révolution de 1830 le clergé ait été, en particulier à Metz et à Nancy, l'objet de manifestations hostiles, nous n'en connaissons pas qui aient été dirigées contre l'armée. — P. 89, on n'a pas le droit d'avancer qu'avant 1870 l'industrie n'avait accompli aucun progrès en Lorraine. — P. 96, M. Méline n'a pas été sénateur inamovible ; il a longtemps représenté dans la haute assemblée le département des Vosges. — P. 177, où M. Gérardin a-t-il lu que Jean le Bon, délivré quatre jours après avoir été fait prisonnier par les Anglais au siège de Poitiers, alla faire un pèlerinage de reconnaissance à Saint-Nicolas-de-Port ? Siège de Poitiers, délivrance et pèlerinage de Jean n'ont à aucun degré le caractère de faits historiques.

L'auteur a négligé de terminer son tome II par un index alphabétique ; c'était pourtant le complément indispensable d'un ouvrage où se trouvaient mentionnés tant de personnages et de localités. De nombreuses gravures dans le texte et surtout hors texte, bien choisies, bien venues, illustrent les deux volumes de l'abbé Gérardin.

Robert PARISOT.

Alex. BEIN. *Die Staatsidee Alexander Hamiltons in ihrer Entstehung und Entwicklung.* Munich et Berlin, Oldenbourg, 1927. In-8^o, 186 pages. Prix : 8 mk.

Moses Judah ARONSON. *La philosophie morale de Josiah Royce ; essai sur l'idéalisme social aux États-Unis d'Amérique.* Paris, Félix Alcan, 1927, xvii-185 pages. Prix : 25 fr.

I. Ce n'est pas un exposé purement abstrait des conceptions politiques de Hamilton que l'on trouvera dans l'étude de M. Bein. L'auteur marque l'influence que les événements ont exercée sur l'esprit d'un homme qui a été mêlé aux grandes affaires de la République américaine, dès ses débuts. Hamilton, né, en 1757, dans une des Antilles anglaises, d'un père anglais et d'une mère française, fut envoyé, dès l'âge de quinze ans, à New-York. D'une précoce intelligence, il se mêla de bonne heure au mouvement qui entraînait les Américains à lutter pour leur indépendance ; il servit dans l'armée comme officier, puis fut député à la Convention

de Philadelphie, d'où sortit la Constitution des États-Unis de 1787. De 1789 à 1795, il exerça les fonctions de ministre des Finances (*secretary of the treasury*). Enfin, il devint le véritable leader du parti fédéraliste jusqu'à sa mort, en 1804.

Les vicissitudes mêmes de la guerre contre la mère-patrie, puis les difficultés qui furent la conséquence de cette guerre, l'opposition qui se manifesta de bonne heure entre les partisans d'une union lâche entre les États particuliers et ceux d'un pouvoir fédéral fort, décidèrent de la ligne de conduite à laquelle il ne devait cesser de rester fidèle. Il faut ajouter que, familier avec la littérature politique anglaise et française, il subit l'influence de penseurs, comme Locke, et surtout Montesquieu et Hume.

Son idée essentielle, c'est que la nouvelle République ne pourra vivre et prospérer que grâce à l'établissement d'un pouvoir fédéral vraiment fort ; il craint l'égoïsme des individus et des États particuliers. Il sait que de redoutables ennemis menacent la jeune République ; il faut donc qu'elle soit puissante. Il veut qu'on fasse leur part, à la fois, au droit et à la force. Il déclare que l'État est plus que les individus et que ceux-ci doivent faire des sacrifices à l'État, qui, en revanche, doit se consacrer à leur bien. Imbu des conceptions de Montesquieu et des idées anglaises, il n'est nullement partisan de la démocratie pure et montre de la défiance vis-à-vis de la Révolution française. Il ne croit pas non plus que les diverses classes de la société aient des intérêts distincts. Cette conception, qui se fortifie de plus en plus en son esprit, il la soutient dans tous ses écrits, dans de nombreuses brochures politiques, dans le *Continentalist*, les *Lettres à Phocion*, le *Federalist*, et aussi dans ses discours à la Convention de Philadelphie. En un mot, il a de l'État, de l'État fédératif notamment, une conception qui sera très en faveur au XIX^e siècle, notamment en Allemagne. Il est partisan d'un *Bundesstaat*, à peu près tel que le concevra Bismarck.

Telles sont les idées essentielles qui se dégagent de cette étude précise et suggestive, que l'on consultera avec grand profit, non seulement pour l'histoire des idées politiques, mais aussi pour l'histoire des États-Unis d'Amérique. On lira également avec intérêt les deux Appendices : « Hamilton et Hume », « Hamilton et Machiavel ».

II. Dans une étude très agréablement écrite, M. Aronson montre que l'origine même des États-Unis obligeait la nation, issue de la guerre de l'Indépendance, à concilier la diversité des États avec l'unité de la fédération. C'est précisément le problème qu'a essayé de résoudre la Constitution de 1788, mais sans y parvenir complètement. Un vaste champ de recherches s'ouvrait donc à des penseurs qui, comme William Ellery Channing (1780-1842) et Walt Whitman (1819-1892), se sont efforcés de rendre plus effective cette conciliation. Le problème des relations de l'individu avec la société se posait aussi fortement pour eux, et c'est lui qu'Emerson a traité d'une façon si générale. Le Californien Josiah Royce traite aussi ces questions, mais surtout en philosophe et en métaphysicien. M. Aronson nous montre comment il a tenté de donner la formule métaphysique du fédéralisme et de prouver aussi qu'il n'y avait pas de contradiction entre le socialisme et l'individualisme. Tous ces penseurs sont essentiellement des idéalistes ; ils constituent une élite très intéressante en ce pays, dans lequel on est trop porté à ne considérer que l'aspect excessivement réaliste.

H. SÉZ.

FR. ORDING. **Henrik Ibsens Vennekreds « Det lærde Holland », et kapitel av norsk kulturliv.** Oslo, Grøndahl, 1927. In-8°, vii-265 pages.

L'*Historisk Tidsskrift* de la Société d'histoire de la Norvège a distribué comme publication du second semestre de 1927 cette étude sur le *Cercle d'amis d'Ibsen* appelé « la Hollande savante » ; c'est un intéressant récit des vicissitudes d'un groupe d'amis qui, outre le grand poète, comprenait le journaliste et bibliothécaire Paul Botten-Hansen, le juriste M. Birkeland et les professeurs J. Løkke et L. Daae. Botten-Hansen était le « centre » du groupe qui se réunissait originairement dans sa bibliothèque privée. Son « génie » pour acquérir des livres l'avait fait comparer à un habile commerçant hollandais ; de là le nom que le groupe, fondé en 1848, acquit assez postérieurement. Ibsen y parut à partir d'avril 1850, mais ce n'est qu'à la fin de 1857 qu'il put y venir régulièrement, ayant alors obtenu la place de directeur artistique du Théâtre norvégien de Christiania. L'hiver 1859-1860 vit l'apogée de « la Hollande » ; elle se réunissait tous les lundis ; Botten-Hansen, Ibsen et Birkeland en formaient la « clique », le « chapitre ». De tous côtés, on sollicitait d'être admis à ces réunions dont on commençait à parler.

« La Hollande » était avant tout à l'origine un groupe de jeunes gens. Cependant, les mariages successifs de ses membres (Hansen se maria le dernier en 1861) n'y mirent pas fin, non plus que le départ d'Ibsen qui, en 1864, reçut une bourse pour un grand voyage à l'étranger qui se prolongea pendant dix ans. Même après la mort de Botten-Hansen en 1869, on continua à parler des « Hollandais », toujours plus fiers d'avoir compté au nombre des leurs le poète qui se révélait peu à peu comme le plus grand écrivain de la Norvège. Quand Ibsen revint, en 1874, Løkke et Daae allèrent au-devant de lui et Birkeland vint exprès à Christiania pour être présent à son arrivée. Mais le « centre » du groupe manquait maintenant, les amis étaient souvent séparés par le lieu de leurs fonctions et Ibsen était un génie qui surprenait par ses variations : ses anciens amis ne purent le suivre dans son évolution vers le réalisme à partir des *Soutiens de la Société*.

Le travail de M. Ording, d'une lecture fort agréable, est une contribution importante à l'histoire de la vie littéraire de la Norvège à sa grande époque, de 1848 à la fin du XIX^e siècle.

Émile LALOEY.

J. Pandia CALOGERAS. **A politica exterior do Imperio. As Origens.** Rio de Janeiro, Imprensa Nacional, 1927. Gr. in-8°, 490 pages.

Le Brésil, comme tous les pays neufs, dirige son activité vers l'utilisation matérielle de ses immenses richesses, mais il possède un passé suffisamment complexe pour exiger des études d'ordre historique. C'est, d'ailleurs, pour un grand État, une impérieuse nécessité de connaître son évolution, afin de déterminer plus nettement sa politique d'avenir. Ce n'est pas à dire que le Brésil n'ait suscité des historiens, soit nationaux, soit étrangers. La bibliographie historique brésilienne est abondante ; on peut s'en rendre compte dans plusieurs ouvrages. Nous mentionnerons les suivants : Aug. Alves Sacramento BLAKE, *Diccionario bibliographico brasileiro* (Rio de Janeiro, 1883-1902, 7 vol.) ; A.-L. GARRAUX, *Bibliographie brésilienne. Catalogue des ouvrages français et latins relatifs au Brésil* (Paris, 1898) ;

Oscar CANSTATT, *Kritisches Repertorium der deutsch-brasilianischen Litteratur* (Berlin, 1902) ; la collection de la *Revista trimestral do Instituto historico e geografico do Brazil* (140 volumes publiés depuis 1839). Mais la plupart des études portent sur certaines périodes ou sur des points particuliers de l'histoire brésilienne. M. Pandia Calogeras, homme politique qui a occupé des situations éminentes, ancien président de la délégation brésilienne au Congrès de Versailles, présente une synthèse sur les *Origines de la politique extérieure de l'Empire*, où il s'efforce de replacer sur le plan international tous les événements qui intéressent le Brésil. Après avoir exposé la formation de la nation portugaise, il étudie la rivalité entre les Espagnols et les Portugais, car le fameux traité de Tordesilhas (1495), destiné à déterminer les zones d'influence, n'est « qu'un chiffon de papier ».

Durant le xvi^e siècle, les corsaires français font de nombreuses incursions sur les côtes brésiennes, à telle enseigne que le grand érudit Capistrano de Abreu a pu écrire que, pendant un siècle, on ignore si le Brésil deviendrait français ou demeurerait portugais. Sur ces faits, très bien exposés dans l'excellent ouvrage de Paul Gaffarel (*Histoire du Brésil français au XVI^e siècle*. Paris, 1878), M. Calogeras n'a pas voulu insister, pas plus d'ailleurs que sur les expéditions de Duclerc et Duguay-Trouin en 1710 et 1711. En traçant les lignes générales de la colonisation européenne en Amérique du Sud au moment où Philippe II s'empare de la couronne de Portugal (1580), il précise que l'occupation était discontinue, effective dans les centres miniers et les capitales administratives, mais inexistante dans les vastes espaces qui s'étendaient entre les régions habitées. Il indique une manière curieuse de concevoir le mouvement de toute la colonisation dans l'Amérique du Sud : établissement de deux directions linéaires en angle et, ensuite, conquête postérieure de la zone qu'elles enserrent. En acceptant les résultats d'une analyse assez serrée, nous pouvons, sans doute, avancer l'hypothèse que ce processus de colonisation était imposé par la configuration géographique.

Au xvii^e siècle, profitant de la lutte contre l'Espagne, les Hollandais s'emparent de Bahia et cherchent à imposer leur domination sur les côtes brésiennes. Les guerres européennes, les traités de paix, aux xvii^e et xviii^e siècles, sont étudiés minutieusement au point de vue du Portugal et du Brésil.

L'auteur suit avec attention la politique de consolidation des frontières brésiennes à la fin du xviii^e siècle : frontière du Nord, frontière du Matto-Grosso, frontière du Sud. Mais comment le peuplement s'est-il effectué sur l'immense territoire brésilien et comment ont réagi les différents éléments ethniques ? Un de ces facteurs soulève la question du trafic des nègres qui joue un grand rôle dans la politique extérieure du Brésil. Lorsque, après la campagne du fervent propagandiste que fut Wilberforce, la Grande-Bretagne, au début du xix^e siècle, devient l'adversaire résolu de la traite, le gouvernement du Portugal, tout en cherchant à gagner du temps, ne peut pas opposer une résistance ouverte. D'ailleurs, la lutte contre l'ennemi commun, Napoléon, oblige le Portugal à se rapprocher de l'Angleterre dont il est moins l'allié que le satellite. Le régent de Portugal, réalisant le projet, déjà conçu à l'époque de Philippe II, puis de Pombal, d'établir les Bragances au Brésil, quitte Lisbonne pour résider à Rio. Profitant des circonstances, en « honnête courtier », l'Angleterre impose en 1810 un traité commercial qui accorde d'énormes privilèges aux vaisseaux anglais. Mais les Brésiliens veulent secouer le joug des Portugais. Deux influences s'exercent en faveur de l'Indépendance : les

idées françaises répandues par les philosophes du XVIII^e siècle, l'exemple assez récent donné par les États confédérés de l'Amérique du Nord. La politique maladroite des Cortès portugaises entraîne la proclamation d'indépendance du Brésil avec le fils de Jean VI, Don Pedro 1^{er}, comme empereur (12 octobre 1822).

M. Calogeras a bien mis en valeur les lignes essentielles de quatre siècles d'histoire : lutte pour la prédominance en Amérique du Sud, formation territoriale du Brésil, politique commerciale des nations maritimes, question du trafic des noirs. Beaucoup de problèmes ne sont que posés au moment où le Brésil proclame son indépendance et il appartiendra au gouvernement de l'Empire de chercher les meilleures solutions. Cette riche synthèse est mieux qu'un essai ; aussi l'auteur fait-il preuve d'une grande modestie en terminant une courte préface par ces mots : « Personne plus que nous ne sera convaincu de l'insuffisance de la réalisation. En laissant de côté l'éternelle équation personnelle (pondo de lado a eterna equação pessoal), cet essai souffre de tous les défauts d'une première tentative. Il servira cependant de canevas pour de futures corrections. »

Septime GORCEIX.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Histoire générale. — Charles W. PIPKIN. *The idea of social justice* (New-York, Mac Millan, 1927, in-8°, xvii-595 p.). — Sous ce titre d'allure fortement philosophique et éthique, M. Pipkin apporte en réalité une contribution à l'histoire du mouvement social en France et en Angleterre aux XIX^e et XX^e siècles. L'ouvrage est d'ailleurs bizarrement conçu, l'auteur ne faisant pas, comme il semble être possible, une étude comparée du mouvement social dans les deux pays considérés, mais entremêlant les instants de l'évolution dans les deux pays sans qu'on voie jamais nettement les raisons de cette présentation. A vrai dire, l'Angleterre y apparaît principalement, si l'on peut dire, sous l'aspect « statique » de sa législation sociale, telle que celle-ci s'est en quelque sorte cristallisée de 1900 à 1926 ; la France, plutôt sous l'aspect « dynamique » de son évolution ouvrière, divisée en quelques grandes périodes (Révolution à 1871 ; 1871 à 1896, c'est-à-dire au programme de Saint-Mandé ; du programme de Saint-Mandé à l'unité socialiste ; l'après-guerre). Il est regrettable que, en ce qui concerne l'Angleterre, l'auteur n'ait pas été à même de prévoir les incidents qui ont conduit à l'élaboration de la loi antisindicaliste de 1927. Mais, tel qu'il se présente, sous les réserves formelles que nous faisons touchant le plan, l'ouvrage de M. Pipkin peut rendre des services incontestables à l'histoire du syndicalisme dans deux des pays les plus évolués de l'Europe occidentale. Les sympathies qu'a l'auteur pour le syndicalisme, les vues personnelles qu'il exprime sur les rapports de la démocratie et de la justice sociale, n'enlèvent aucune solidité à son livre, qui repose sur une abondante bibliographie et dont une table bien faite facilite l'usage.

G. BOURGIN.

— Edwin CANNAN. *An Economist's Protest* (London, P. S. King, 1927, in-8°, xvi-438 p. ; prix : 16 sh.). — L'auteur, qui est un économiste très réputé, nous explique que, pendant la Grande Guerre, son occupation essentielle (il n'était plus d'âge à servir aux armées) a consisté à « protester » contre bien des préjugés et croyances populaires. Il a continué à protester depuis 1919 et il a réuni une centaine d'articles ou de lettres, écrits de 1914 à 1926, et qui manifestent cette même tendance.

Déjà, avant la guerre, il était un antibelliciste déterminé et, en mai 1914, il publiait un article excellent, dans lequel il montrait que même la guerre la plus heureuse ne pouvait profiter en aucune façon à la classe ouvrière. A peine la guerre a-t-elle éclaté, il s'efforce de démontrer que le système d'États absolument indépendants était incompatible avec l'existence de la civilisation. Il pense aussi, dès 1915, que les soi-disant causes économiques de la guerre ne dérivent pas au fond d'incompatibilités économiques, mais recouvrent simplement des « jalousies stratégiques ». Dès 1916, il s'élève contre l'idée qu'il conviendra de faire suivre la guerre militaire d'une guerre économique, et, la même année, dans un article intitulé

A Plea for Large Political Units, il soutient que l'organisation des Alliés devra devenir le noyau d'une union plus compréhensive, comprenant même les puissances vaincues : vue qui se trouve justifiée maintenant par Locarno et par l'admission de l'Allemagne dans la Société des Nations.

Le professeur Cannan a protesté aussi sans se lasser contre ce qu'il considérait comme des erreurs économiques, notamment sur la question de la hausse des prix, dont il montre « le bon côté », sur celle de la monnaie fiduciaire et de l'inflation. En ce qui concerne la France, notons une lettre à M. Charles Rist, de 1925, intitulée « Déflation en pratique et déflation pour rire ». Il approuve le rétablissement de l'étalon d'or pour l'Angleterre, ainsi que les efforts des pays à change déprécié pour rétablir une bonne monnaie. En un mot, tout cet intéressant recueil sera lu avec grand profit par les historiens et les économistes ; il fait honneur non seulement à la science de l'auteur, mais à son caractère et à son esprit.

H. S.

— G. H. BOUSQUET. *Vilfredo Pareto ; sa vie et son œuvre* (Paris, Payot, 1928, in-8°, 230 p. ; prix : 20 fr.). — Étude très pénétrante de l'œuvre du grand économiste italien V. Pareto (1848-1923), qui, d'abord ingénieur, ne s'adonna à la vie scientifique qu'à l'âge de quarante ans. Il fut appelé à l'Université de Lausanne comme successeur de Walras ; comme ce dernier, il s'adonna à l'économie politique mathématique, perfectionnant encore les méthodes de son maître. M. Bousquet montre avec force ce qu'il y a d'original dans le *Cours d'économie politique* et le *Manuel d'économie politique*. Mais Pareto ne s'est pas confiné dans l'économie politique ; comme sociologue, il ne montra pas moins d'originalité. Aussi importe-t-il avant tout de se rendre compte de sa méthode générale et de sa philosophie. Il estime que les sciences sociales doivent être traitées, comme les sciences physiques et naturelles, conformément à la méthode expérimentale¹ et que la métaphysique et la morale doivent leur rester étrangères. Elles n'ont pas non plus, en tant que sciences, à se préoccuper des applications pratiques ; Pareto soutient que le succès et même la bienfaisance d'une doctrine sociale ne dépendent, en aucune façon, de la valeur scientifique et logique de cette doctrine. C'est là une conception profondément différente de celle de Karl Marx. Pareto a, en fait, étudié et critiqué les théories socialistes dans son important ouvrage, *Les systèmes socialistes* ; il y développe sa conception de la « circulation des élites » ; il pense que la révolution socialiste aurait surtout pour effet de substituer une nouvelle élite aux anciennes. M. Bousquet considère Pareto comme un philosophe et un logicien de la plus haute valeur et estime que sa conception des « dérivations » est une idée géniale. Si ce grand penseur a été en partie méconnu, c'est qu'il était trop indépendant, trop désintéressé, et aussi que la forme de ses ouvrages, pour la plupart mal composés, ne répond pas au fond².

H. S.

Antiquité. — Dans la *Revue d'Assyriologie* (t. XVIII, p. 133), M. Fr. THUREAU-DANGIN a publié une tablette cadastrale datée de la sixième avant-dernière année du règne de Shoulgi, c'est-à-dire environ 2285 ans avant notre ère ; elle donne le plan du territoire de la « ville-de-Shoulgi-pasteur-du-pays ». Ce texte a été réédité, avec une traduction et des calculs établissant en mesures actuelles le territoire total

1. Il ne semble établir aucune distinction entre ces deux catégories de sciences, à bien des égards si différentes.

2. Le volume se termine par une utile bibliographie des œuvres de V. Pareto.

de la ville, dans le *Journal des géomètres et experts français*, mars 1928 (35^e année, n° 89).

— Paul COLLOMP. *La papyrologie* (Paris, « Les Belles-Lettres », 1927, in-8°, 36 p., 2 pl.). — M. Collomp a fait preuve de beaucoup de talent et d'abnégation en écrivant sur la papyrologie qu'il aime ce mince livret qui l'a obligé à des sacrifices et à des raccourcis, en raison de sa destination utilitaire : c'est, en effet, le premier ouvrage de la collection *Initiation et méthodes* dans les Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg. On y trouvera diligemment réunies les notions indispensables sur les points spéciaux de la papyrologie (trouvailles, manipulation des cartonnages, grammaire, histoire, etc.) et la liste des livres à consulter pour se documenter sur chacun de ces points. Il a dû coûter à l'auteur de ne pouvoir, dans les bornes de son opuscule, rien dire de questions qu'il connaît bien, par exemple le calendrier, après les études de Lesquier et d'Edgar, et les lettres privées, entre autres celles des recueils de Witkowski, d'Eisner et de Ghedini. Tel qu'il est, son livret rendra de grands services et suscitera, on l'espère, des vocations papyrologiques.

Paul COLLART.

Allemagne. — Gerhard RITTER. *Die Staatsanschauung des Freiherrn von Stein ; ihr Wesen und ihre Wurzeln* (Berlin, Deutsche Verlagsgesellschaft für Politik und Geschichte, 1927, in-8°, 23 p. ; prix : 1 mk. 40, dans les *Einzelchriften zur Politik und Geschichte*, n° 27). — L'auteur n'apporte aucun fait nouveau sur la vie et sur l'action politique de Stein. Il a voulu seulement donner une idée d'ensemble de sa conception politique. Stein a tenu une place intermédiaire entre les idées révolutionnaires et les tendances conservatrices ; il a compris que le moment était venu de transformer la Prusse en « État national », véritablement moderne ; il a ainsi exercé une influence énorme sur l'Allemagne et sur la formation de la nationalité allemande.

H. S.

États-Unis. — Frank B. KELLOGG. *The war prevention policy of the United States*. — Tirage à part du discours que le secrétaire d'État des États-Unis a prononcé devant le « Council on foreign relations » à New-York, le 15 mars 1928. Paru d'abord dans *Foreign Affairs*, t. VI, n° 3 (avril 1928), il est en vente aux bureaux de ce périodique (25 West 43rd Street, New-York) au prix de 50 cents.

France. — Joséphin PÉLADAN. *Histoire et légende de Marion de Lorme* (Paris, La Connaissance, 1927, in-12, 180 p. La table indique 12 gravures, qui manquent à l'exemplaire reçu par la Revue). — Péladan avait publié, en 1882, une brochure sur Marion, réimprimée en 1888. Il s'y exerçait à la critique historique et détruisait les vieilles légendes. M. Émile Magne, avec son érudition habituelle, donne à cette édition nouvelle une introduction de 37 pages, intitulée *La vraie Marion*, où je crois bien qu'il a définitivement élucidé, pièces d'archives en main, les problèmes que pose la vie de l'amante de des Barreaux, de Cinq-Mars, de Particelli et de tant d'autres.

H. Hr.

— V. DAUPHIN. *Le corps médical de l'Anjou (médecins et chirurgiens) en 1784, d'après une enquête administrative* (Angers, Soc. des Éditions de l'Ouest, 1928, 20 p.). — Cette intéressante notice, publiée d'abord en partie dans les *Archives médicales d'Angers*, a utilisé surtout l'enquête faite par l'intendant de la généralité de Tours sur les médecins et chirurgiens, les réponses au questionnaire envoyé par la Commission intermédiaire de l'Anjou en 1788 et aussi les registres des corpora-

tions. On voit que, dans les campagnes, bien des prétendus médecins n'étaient que des guérisseurs, des empiriques et charlatans, dans lesquels la population continuait d'avoir confiance. Cependant, il semble qu'il y ait quelque progrès dans le personnel des médecins et des chirurgiens à la veille de la Révolution. Les conclusions de M. Dauphin se rapprochent de celles que l'on peut formuler pour la province voisine, la Bretagne. H. S.

— Joseph PETER. *L'occupation étrangère dans le département du Nord, 1793-1794* (Mémoires et travaux publiés par des professeurs des Facultés catholiques de Lille, fasc. 32, p. 237-310, 1927). — Plus juridique que l'excellente étude historique de Reuss sur la période correspondante en Basse-Alsace, plus général que ne pouvait l'être M. Georges Lefebvre dans sa thèse appréciée sur les *Paysans du Nord pendant la Révolution*, l'article de M. le chanoine Peter expose en grand détail l'administration de la *jointe* autrichienne et le rétablissement de l'autorité française. La *jointe* restaura en bloc l'ancienne organisation administrative, judiciaire, financière et, semble-t-il, l'ancien droit civil dans son ensemble ; mais elle se préoccupa des intérêts de l'Empereur et ignorait le roi de France. Les curés insermentés rentrèrent dans leur paroisses et tinrent à nouveau les registres de l'état civil ; désormais, ils ne devaient pas plus être soutenus dans la perception de la dîme que les émigrés revenus dans leurs conflits avec les acquéreurs de leurs propriétés ou leurs ex-censitaires. La monnaie métallique française n'est admise que provisoirement ; les assignats sont prohibés ; mais, tout comme le gouvernement révolutionnaire, la *jointe* use des réquisitions, organise la corvée militaire, demande le paiement de l'impôt en nature, taxe la viande, sinon le blé, et songe au maximum des salaires. « En vérité, les malheureux habitants n'étaient pas mieux traités par les kaiserliks que par les carmagnoles » (p. 287). De retour après Fleurus, ceux-ci le firent avec énergie comprendre aux austrophiles reconquis et tardivement repentants. Beaucoup, comme en Alsace, jugèrent opportun d'émigrer. — On pourrait relever dans cet intéressant mémoire quelques épithètes inutiles ou discutables (voy. p. 257).

P. P. VIARD.

Grande-Bretagne. — Voici deux nouveaux volumes publiés par et pour la *Pipe roll society*. 1^o Tome XLI de la nouvelle série, t. III (1927, xxv-264 p.) ; il est intitulé : *The great roll of the Pipe for the fifth year of the reign of king Richard I. Michelmás 1193*. Le texte a été établi par M^{me} Doris M. STENTON, professeur à l'Université de Reading et savante collaboratrice de son mari. L'introduction renseigne sur l'œuvre financière accomplie par les juges itinérants dans leur tournée annuelle. — 2^o *The great roll of the Pipe for the fourteenth year of the reign of king Henry III, Michelmás 1230*. Cette fois, c'est un Américain, M. Chalfont ROBINSON, professeur à l'Université Princeton, qui est l'éditeur responsable (Princeton University Press, 1927, xxviii-472 p., 1 fac-similé). Il a établi son texte au moyen de fac-similés photographiques (*photostat*) ; mais il faut noter ici une importante innovation. Comme on le sait, à côté du Grand rôle de l'Échiquier rédigé par le Trésorier, les scribes en exécutaient une copie pour le Chancelier ; or, ces deux exemplaires ne sont pas identiques, et M. Robinson a pris soin de noter, à la fois dans l'introduction et dans le texte imprimé, au bas des pages, les variantes, parfois importantes, qu'on y constate. Cette introduction contient, en outre, un commentaire minutieux des multiples sources de revenu qui alimentaient le trésor royal. Le volume intéresse aussi la France, puisqu'il se rapporte à l'année où Henri III conduisit en Poitou

la première de ses expéditions ayant pour but de recouvrer les terres conquises par Philippe-Auguste et Louis VIII. Ajoutons que ce compact et coûteux volume a été exécuté aux frais d'un « Membre de la *Pipe roll society* », qui est anonyme, car il convient à toutes les bonnes actions de rester secrètes. Ch. B.

— *Close rolls of the reign of Henry III preserved in the Public Record Office, 1251-1253* (Londres, His Majesty's stationary office, 1927, 620 p.; prix : 2 £ 2 s.).

— Ce volume contient la reproduction intégrale de toutes les lettres closes transcrites sur les rôles des années 36 et 37 de Henri III. Le précédent, relatif à 1227-1231, date de 1902. On se réjouit de constater que l'administration des Archives continue de publier le texte même des documents au lieu de donner une simple analyse (*Calendar*), comme il a été fait pour les lettres patentes. Le travail a été exécuté par plusieurs archivistes sous la surveillance et le contrôle du directeur actuel du P. R. O., M. Stamp. L'Index général, rédigé par M. Ledward, remplit les pages 515-620. On me permettra d'y relever quelques omissions, erreurs ou confusions qu'une lecture plus attentive des *Rôles gascons* eût permis d'éviter ou de corriger. Ainsi une mention du comte de Leicester, désigné seulement par son titre, page 489, a été oubliée à la table; et c'est une erreur de placer, comme il est fait page 552, ce personnage au nombre des sénéchaux de Gascogne. Aiquem Guillem de Lesparre est donné dans le texte sous la forme *Aquen Willelmo del Esparr* (p. 187) et sous celle d'*Eukelini* (ne faudrait-il pas plutôt lire *Eukelmi*?) *Willelmi de la Sparra*; il se cache à la table sous *Sparre*. Page 218, le latin *monetarius* ne désigne pas un monnayeur, c'est le nom propre (Muneder) d'un bourgeois de Bordeaux bien connu. Dans le même document (qui est une lettre patente transcrite exceptionnellement sur le rôle des lettres closes) on reconnaît malaisément d'autres bourgeois bordelais comme Gaillard Delsoler, qui figure à la table en deux endroits (aux mots *Solio* et *Selers*) comme s'il s'agissait de deux personnes différentes. Même mésaventure est arrivée à Geofroi Ridet (ou Ridel) de Bergerac qu'on retrouve en deux endroits différents (*Ridet* et *Rydel*). Guillaume (ou Guillem) Séguin de Rions est inscrit dans la table sous *Segwin*, *Segyn-William de Ryom* (faute d'impression pour Ryons ou Ryuns qu'on lit dans le texte). Un article rédigé comme suit : *Bretto, Emeneu, Amaneu de Lo.* est peu clair et le renvoi : *See Labrit* (p. 525) est incorrect. Il fallait renvoyer non à Labrit, mais à Albret, qui est, plus encore que Lesparre, un nom historique considérable. Ces négligences, dont on pourrait augmenter le nombre, sont sans doute vénielles. Je me garderai bien de les reprocher à l'auteur. Il a tout de même singulièrement facilité les recherches dans cet important volume que les érudits accueilleront avec reconnaissance. Ch. B.

— Deux nouveaux fascicules ont paru des *Opera hactenus inedita Rogeri Baconi*, publiés par la Clarendon Press, Oxford. Le fasc. VI, édité par M. Robert STEELE (1926, xxvii-302 p.; prix : 25 s.), contient le *Computus fratris Rogeri*, suivi du *Computus Roberti Grossicapitis Lincolnensis episcopi* et de la *Massa compoti Alexandri de Villa Dei*. Dans l'introduction, M. Steele expose, avec la compétence qui lui appartient en ces matières, la manière employée au Moyen Age pour calculer la date de Pâques, énumère et analyse les traités sur le Comput depuis le *De Pascha compotus* de saint Cyprien jusqu'à ceux du XIII^e siècle dus à Robert Grossetête, évêque de Lincoln, et à maître Alexandre de Villedieu, utilisés par Bacon, s'attache enfin à prouver que Bacon est bien l'auteur du traité anonyme maintenant publié sous son nom. — Le fasc. VII, édité par M. P. STEELE, cette fois avec

la collaboration du P. Ferdinand L. DELORME, de l'ordre des Franciscains, a pour titre : *Questiones supra undecimum prime philosophie Aristotelis (Metaphysica XII), primae et secundae* (v-160 p. ; prix : 10 s. 6 d.). M. Steele a pris soin de vérifier les citations contenues dans cette compilation ; et cela représente un travail considérable dont on lui saura le plus grand gré.

Ch. B.

— G. G. COULTON. *Life in the middle ages selected, translated and annotated* ; vol. I : *Religion, folk-lore and superstitions* (Cambridge, at the University Press, 1928, xiv-246 p., 13 gravures ; prix : 7 s. 6 d.). — En 1910, M. Coulton avait réuni en un gros volume un grand nombre d'extraits tirés d'auteurs du Moyen Age sur la vie populaire ; il entreprend maintenant de le rééditer, pour la commodité du lecteur, en quatre livres qui paraîtront séparément. Comme l'indique le titre transcrit plus haut, le tome I de cette réédition se rapporte à la religion, aux croyances et aux superstitions populaires. On y trouve, traduits en anglais, des textes empruntés à plus de cinquante auteurs différents, anglais, allemands ou français. Aux textes contenus dans la première édition, M. Coulton en ajoute ici de nouveaux sur Jeanne d'Arc et sur l'inquisition (d'après Jean Nider). Quelques explications au bas des pages ; mais, en tête de chaque citation, une notice parfois assez détaillée, sur l'auteur auquel il a fait des emprunts. L'ensemble est vraiment d'une lecture attachante et instructive, *cum grano salis*. On connaît les opinions de M. Coulton sur la civilisation médiévale, alors que l'Église régnait presque sans partage sur les humains.

Ch. B.

— F. C. ROE. *French travellers in Britain, 1800-1926* (Londres, Thos. Nelson, 1928, in-32, 146 p. ; prix : 2 s. 6 d.). — Joli choix d'extraits, généralement très brefs, d'impressions notées par des voyageurs français en Grande-Bretagne, de Chateaubriand à André Maurois. Les plus intéressantes ne sont pas nécessairement celles auxquelles s'attachent les plus grands noms, comme ceux de Chateaubriand et de Taine, trop prévenus d'avance peut-être sur ce qu'ils allaient voir et contrôler. Un Buzonnière, un Fievé, plus naïfs, sont parfois des témoins plus près de la réalité vivante. Une rapide introduction renseigne sur ces voyageurs, leurs dispositions intellectuelles, la valeur de leurs observations. Un très rapide commentaire des textes est donné à la fin du volume. On s'étonne de n'y voir pas corrigé un singulier contresens commis (p. 226) par Taine sur le sens de l'expression « être né coiffé ».

Ch. B.

République argentine. — Jose Torre REVELLO. *Adicion a la relacion descriptiva de los mapas, planos, etc., del virreinato de Buenos Aires, existentes en el Archivo general de Indias* (Buenos-Aires, J. Peuser, 1927, in-8°, 128 p. ; publ. del Instituto de Investigaciones historicas, n° XXXVIII). — Ce beau fascicule, qui fait suite à une publication antérieure de l'Institut de Buenos-Aires, contient le catalogue descriptif de cartes géographiques, de plans de villes et de monuments, notamment d'églises. Ces mentions, toutes d'un grand intérêt, se rapportent à des documents conservés dans l'Archivo general de Indias à Séville. Le texte est accompagné d'un grand nombre de belles reproductions photographiques. L'auteur publie, dans le même fascicule, le texte des documents qui étaient joints à ces cartes ou plans.

H. S.

Russie. — Nous avons reçu de M^{me} LUBIMENKO, docteur de l'Université de Paris, deux intéressants tirages à part : 1° Une nouvelle Revue d'archives russes

(extrait du *Nederl. Archievenblad*, n° 2, 1927-1928). Cette Revue, seule de ce genre qui existe, paraît depuis 1923 sous le titre *Arkhivnee delo*, qui n'est pas facile à traduire, « parce qu'il comprend », dit l'auteur, « les deux aspects des archives : la science et le métier ». M^{me} Lubimenko analyse dans cette brochure les articles contenus dans les treize numéros qui ont vu le jour jusqu'à présent. — 2° *England's part in the discovery of Russia* (extrait de *Slavonic Review*, 1927, fasc. 6). C'est une nouvelle contribution à l'histoire des relations économiques de la Russie avec l'Angleterre au temps des Tudors et des Stuarts, que M^{me} Lubimenko étudie depuis plusieurs années, avec un zèle et un succès appréciés hautement par les spécialistes.

Ch. B.

— G. M. KRJIJANOWSKY. *Dix années d'édification économique en U. R. S. S.* 1917-1927 (Paris, Bureau d'éditions [s. d.], in-16, 144 p. ; prix : 8 fr.). — L'auteur s'est appliqué à décrire la reconstruction économique, accomplie par le gouvernement soviétique depuis dix ans dans tous les domaines. On trouvera dans son exposé beaucoup de faits, de chiffres, de statistiques. Mais, comme M. Krjijanowsky fait œuvre de propagande, d'« édification » — sans jeu de mots —, ses conclusions auraient besoin d'être contrôlées par d'autres sources de renseignements. La réalité est peut-être moins séduisante que son livre ne le dit. Toutefois, pour porter un jugement sur toutes ces questions, il ne faut pas perdre de vue, comme l'auteur le fait justement remarquer, qu'en 1917 la Russie était ruinée par la guerre, puis qu'elle a été tenue dans un complet isolement économique, et enfin, qu'étant donné la révolution communiste, il a fallu employer, en matière économique, des méthodes absolument nouvelles. L'auteur insiste beaucoup sur les progrès de la « socialisation ». Il nous semble cependant que le gouvernement soviétique a dû renoncer, dès 1921, à une grande partie de son organisation communiste et que, d'ailleurs, dans les campagnes, le régime de la propriété privée subsiste presque intact. M. Krjijanowsky laisse dans l'ombre tous ces faits, peut-être quelque peu gênants pour sa doctrine.

H. S.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE.

Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes-rendus des séances, 1927. Bulletin d'octobre-décembre. — Réception du roi d'Égypte, Fouad I^{er}, élu associé étranger en remplacement de Vilhelm Thomsen, décédé. A l'occasion de cette solennité, M. Alexandre MORET a fait une communication sur l'éducation d'un prince royal égyptien de la IX^e dynastie (d'après le papyrus de Pétersbourg 1116A, qui date de 2200 ans environ avant notre ère). — J. BIDEZ. Un opuscule inédit de Proclus (traduit par Marsile Ficin sous le titre : *opus Procli de sacrificio et magia*. La découverte d'un manuscrit du texte grec permet de constater que cette version latine est plus que libre). — C. JULLIAN communique une lettre où M. Ulysse Rouchon signale un fragment de colonne milliaire récemment trouvé à Saint-Paulien. Ce sont probablement les restes de la borne d'où l'on comptait les distances à partir de Ruessio, capitale gallo-romaine des Vellaves). — S. REINACH. Éloge funèbre de H. François Delaborde. — Dr Henri MARTIN. Les sculptures de l'atelier solutréen du Roc, Charente. — René CAGNAT. Notice sur la vie et les travaux de M. Théophile Homolle. — S. REINACH. Éloge funèbre de Gustave Fougères. — Ém. ESPÉRANDIEU. Les fouilles d'Alise en 1927. — Charles DIEHL. Peintures de Bhadidat en Syrie (datant du XI^e ou du XII^e siècle). — En appendice : Notice sur la vie et les travaux de M. Alfred Morel-Fatio par Camille ENLART (quelques retouches ont été faites au manuscrit original déjà remanié par l'auteur après sa lecture à l'Académie).

Annales historiques de la Révolution française. 1928, mars-avril. — Gustave ROUANET. La religiosité des Girondins. — P. VAILLANDET. Après le 9 thermidor : les débuts de la Terreur blanche en Vaucluse. — N. LOUKINE. La Révolution française dans les travaux des historiens soviétiques. — Albert MATHIEZ. M. G. Lénôtre peint par lui-même, ou L'élève des Jésuites qui renie ses maîtres. — Id. L'exposition de la Révolution française [à la Bibliothèque nationale] (montre les grandes lacunes de cette exhibition, qui est « une Révolution revue et corrigée pour le vernissage »). — O. K. Lettres inédites échangées entre le prince de Condé, le duc de Berry et Madame Royale (quatre lettres de janvier 1796).

Bulletin de la Société d'histoire moderne. 1927, séance du 29 décembre. — Camille-Georges PICAVET. Un document inédit : les procès-verbaux de la Commission du travail de Lyon, 1848-1849. — 1928, séance du 5 février. Edmond ESMONIN. Observations critiques sur l'édition des *Mémoires de Louis XIV* par Jean Longnon (cette nouvelle édition est un trompe-l'œil : elle contient autant de fautes que les précédentes ; au point de vue critique, elle est « en arrière sur celle de Dreyss qu'elle prétend remplacer ». Quant au fond, les *Mémoires* sont simplement un « arrangement littéraire, par des écrivains de second et de troisième ordre, de la pen-

sée du roi ». = Séance du 4 mars. B. Mirkine GUETZEVITCH. La politique extérieure du gouvernement provisoire russe : la question de la paix en 1917 (la discussion qui suivit cette communication a permis à M. Milioukof de donner des précisions sur les débuts de la Révolution russe).

Bulletin de la Société Ernest Renan. 1926, séance du 20 février. — A. PUECH. Marcion, à propos d'un livre récent de Harnack. = Séance du 20 mars. MASSON-OURSSEL. L'eurocentrisme et la critique historique (expose les reproches adressés par les Orientaux aux Européens pour qui l'Europe est le centre de l'activité intellectuelle, de la science ; or, la critique dont les Européens sont si fiers est timide et bornée. Ce qui nous manque le plus, disent-ils, pour que nous comprenions leurs textes, c'est l'esprit religieux. Nous aurions grand intérêt à nous faire aussi sages que le Japon, synthèse vivante de l'Eurasie). = Séance du 24 avril. SIDERSKY. De quelques vestiges du culte astral chaldéen. = Séance du 29 mai. ALPHANDÉRY. Au sujet d'un article du *Dictionnaire* de Pierre Bayle (sur le dieu siamois Sommona-Codom, où Bayle a utilisé les œuvres du jésuite Tachard, notamment son *Second voyage et les Jésuites envoyés par le Roi au roi de Siam*, 1689). = Séance du 23 octobre. FÉLIX SARTIAUX. Albert Houtin (dont il fut l'exécuteur testamentaire ; sa vie et ses œuvres). = Séance du 27 novembre. H. SEROUYA. Le problème des arts plastiques chez les Juifs. = Séance du 26 mars 1927. M. DE PULLINGNY. La première finale du IV^e évangile et l'épisode d'Emmaüs dans Luc.

Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient. T. XXVI, 1926 (Hanoi, 1927, 703 p. ; prix : 30 doll.). — HENRI MARCHAL. Notes sur l'architecture de Nák Pán (monument tout à fait à part et qui n'est semblable à aucun autre du Cambodge ; avec 18 planches). — F. M. SAVINA. Note sur les Mán Kim-di-Mun et leur langue (c'est une tribu du Tonkin qui a subi l'influence des Chinois du Sud. Le dictionnaire de leur langue remplit les pages 14-255). — Lieutenant-colonel RENONDEAU. Choix de pièces du théâtre lyrique japonais. — LÉONARD AROUSSEAU. Nouvelles fouilles de Dai-hûu (région de Quang-Binh, Annam ; avec 9 planches). — Bibliographie pour l'Indo-Chine française, la Birmanie, l'Insulinde et la Chine (très copieuse et instructive). — JULES FINOT. Notice nécrologique sur Ch.-B. Maybon (mort par accident le 28 avril 1926, à l'âge de cinquante-quatre ans ; auteur de travaux remarquables sur la Chine, le Tonkin, l'Annam, etc.). — Documents administratifs.

Bulletin de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France. 1926 (É. Champion, 1927). — E. COYECQUE. Vieilles archives notariales. VI : État numérique des archives anciennes de l'étude Chauveau, 1498-1792. — GUEULLETTE. Une grande maison, rue et porte Saint-Jacques (histoire de cet immeuble depuis le XVII^e siècle). — JEAN TREMBLOT. Une fondation de rosiers trois fois séculaire (par Charles Belloy de Francières, à Saint-Denis). — ÉMILE A. VAN MOË. Journal des sermons de Paris au XIII^e siècle. — MARCEL LANGLOIS. Ancêtres de parlementaires parisiens (signale une source du Journal de Chamillart). — GABRIEL VAUTHIER. La halle au blé, 1758-1811 (construction ; incendie de 1802 et reconstruction de la coupole par l'architecte Fontaine ; sa transformation en Bourse du commerce).

Bulletin hispanique. 1928, avril-juin. — GEORGES CIROT. Sur le « Fernan Gonzalez » (et ses rapports avec les chansons de geste françaises). — HENRI MÉRIMÉE. El Abencerrage, d'après les diverses versions publiées au XVI^e siècle (publie la partie

de la « Coronica » de l'infant don Fernando où sont racontées les amours de l'Abencerrage Abindarraez le Jeune et de la belle Xarifa ; chronique composée sans doute entre 1550 et 1560 par un auteur aragonais). — Marcel BATAILLON. Autour de Luis Vives et d'Iñigo de Loyola (au sujet des *Exercices spirituels* de Loyola, qui eut des entretiens avec Vives à Bruges).

Carnet de la Sabretache. 1928, janvier. — Comte Serge FLEURY. La dernière campagne du capitaine Soalhat (capitaine du génie attaché à l'État-major de Berthier, prince de Wagram en 1810. Plusieurs lettres de lui sur la campagne de Russie ; la dernière datée de Moscou, le 24 septembre 1812 ; depuis on ne sait plus rien de lui). — Mémoires du capitaine GODET ; suite (campagne d'Italie en 1800 ; siège du fort de Bard). — Capitaine DE COURCY. La garde royale, 1815-1830 ; suite et fin. — Mars. Lieutenant-colonel DESCAYES. Une famille de militaires sous la révolution et l'Empire (Simon-Hubert Marthe, né à Givet le 2 novembre 1756, mort le 12 février 1793 à la suite de blessures de guerre, laissait cinq enfants, dont Joseph, Jean-Joseph et Louis ; leur carrière militaire est ici retracée). — Albert DESPRÉAUX. Les gendarmes d'ordonnance en campagne, 1807-1808 (publie des lettres de Montbreton de Norvins et de son frère, Auguste d'Urtebise). — Mémoires du capitaine GODET ; suite, 1804. — Avril. J.-H. LAVIGNE-DELVILLE. Six semaines de captivité en Russie (fait prisonnier le 3 novembre 1855 en avant du fort de Kinburn, récemment occupé par les Français, l'enseigne de vaisseau Lavigne-Delville raconte avec quelle cordialité il fut accueilli par les officiers russes ; « tout ce monde », écrit-il, « semblait éprouver pour nous la plus vive sympathie ». Présenté au tsar Alexandre II, au grand-duc Constantin, il est traité, lui et ses camarades, avec les plus délicates attentions). — Correspondance militaire des frères Fargues du Pigné, an XI-1812 ; 1^{er} article (lettres d'Étienne Fargues à son père, homme de loi à Montréal, Aude ; les premières datées de Paris, où il préparait ses examens pour l'École militaire de Fontainebleau, en l'an XI, puis de Fontainebleau en l'an XII ; il est nommé officier par l'empereur le 3 novembre 1804). — Mémoires du capitaine GODET ; suite (campagne d'Autriche, 1805, et combats de la division Dupont devant Ulm).

Conférence des Sociétés savantes, littéraires et artistiques du département de Seine-et-Oise. 8^e session, 1926. Compte-rendu des travaux (1917, 120 p.). — Section d'histoire. Eug. DARRAS. Honoré de Balzac à l'Isle-Adam (biographie de Louis-Philippe de Villiers-La-Faye, qui devint en 1775 chanoine-comte de l'église Saint-Pierre de Mâcon, traversa la Révolution dans la plus salubre obscurité, fut maire de l'Isle-Adam en 1813 et plusieurs fois encore sous la Restauration ; il mourut le 1^{er} mai 1822). — A. GRANGER. Un procès criminel sous l'Ancien régime. La bande de Renard (célèbre par la terreur qu'elle répandit dans la région de Dourdan et dont le procès fut jugé de 1764 à 1768). — Id. Les comptes du domaine de Rambouillet sous Louis XVI. — E. MALLET. La dette d'un prince sous Henri III (contractée en 1580 par le duc d'Anjou ; poursuites judiciaires qu'elle entraîna en 1582-1583). — Comte de ROSERAYE. Étude historique sur les origines des différentes bannières de France, de l'oriflamme, des fleurs de lis et de la Sainte-Ampoule. — L. DE LA TOURRASSE. Catalogue de pièces documentaires sur l'histoire de Saint-Germain-en-Laye et de sa région, conservées à la bibliothèque de Saint-Germain. — Section des beaux-arts et d'archéologie. Louis BIGARD. Le retable de Carrières Saint-Denis (qui est aujourd'hui au Louvre ; il se trouvait dans l'église paroissiale qui fut cano-

truite dans le premiers tiers du XIII^e siècle). — P.-E. MANGEANT. Notes sur les dessins et gravures faisant partie des collections conservées à la bibliothèque de la Manufacture nationale de Sèvres. — LÉON SYLVESTRE DE SACY. Le donjon royal de La Montjoye (en forêt de Marly-le-Roi, sur le territoire de Chambourcy ; reconstruit sous Charles V, détruit en 1431 ; une grande tour carrée subsistait encore en 1655).

Le Correspondant. 1928, 10 février. — Jean DE POUYDRAGUIN. La politique allemande. I : A l'intérieur : les monarchistes dans la République ; la vérité sur les associations (ces associations ne sont pas toutes des centres mobilisateurs à la disposition des autorités militaires ; quant aux « superpatriotes » allemands, « ils ne peuvent plus que jouer au petit soldat et faire des menaces de révolution »). — GÉOFFROY DE GRANDMAISON. La Société d'histoire contemporaine (celle qui fut fondée en 1892 et qui vient de se fondre avec la Société d'histoire de France). — GUY DE VALOUS. La vie fastueuse et bienfaisante d'un primat des Gaules, gouverneur de province, Camille de Villeroy, 1606-1693. — CHARLES DE SAINT-CYR. La découverte de l'Amérique. Pourquoi je propose l'hypothèse française (parce que le marin dieppois Jean Cousin débarqua en 1488 à l'embouchure d'un grand fleuve qui est l'Amazone et qu'un des marins sous ses ordres s'appelait Pinson ; parce que les Aztèques furent convertis au christianisme avant l'arrivée des Espagnols et sans doute par un moine anonyme peut-être venu de Normandie, etc.). — A travers la presse étrangère. Hongrie ; trad. par Émile HORN. = 25 février. Jean DE POUYDRAGUIN. La politique allemande. II : A l'extérieur (l'auteur fait ressortir ce qu'il définit lui-même la « foi imprescriptible dans l'avenir allemand » ; cependant, il faut tenir le plus grand compte des nombreuses ententes internationales réalisées pendant ces dernières années). — DE LANZAC DE LABORIE. Un « animateur » : Maurice Maigren, 1822-1890 (d'après un ouvrage de 1.358 p. consacré par Charles Maigren, des Frères de Saint-Vincent-de-Paul, à son frère, qui fut directeur du cercle catholique de Montparnasse et l'un des promoteurs du mouvement social catholique en France). — DOMENICO RUSSO. Pour servir à l'histoire du fascisme : d'Ardigò à Mussolini. — M. ANTOINE. L'exploitation d'une carrière : Blasco Ibañez (véhémement critique de son action politique ; ses romans ne sont pas mieux traités ; on les a très goûtés en France, parce qu'ils ont eu la chance d'être « adaptés » par d'excellents traducteurs). — GEORGES GOYAU. Les « Fioretti » des premiers Carmels de Belgique (d'après les *Figures de Carmélites en Belgique au XVII^e siècle* par la comtesse Henri de Boissieu). — MAX TURMAN. Les idées et les faits sociaux). = 10 mars. ***. Le haut commandement allemand dans l'offensive du 21 mars 1918 (utilise surtout l'ouvrage du général von Kuhl sur l'origine, l'exécution et l'écroulement de l'offensive en 1918). — JOSEPH DOUVILLET. Ce que j'ai vu, entendu et vécu dans les oubliettes du Gépéou (l'auteur, ancien consul de Belgique en Russie, fut incarcéré pendant sept mois dans différentes prisons, et finalement dans celle de Boutyrki, « une des meilleures prisons soviétiques ». Son crime fut celui d'être un étranger au courant de beaucoup de choses que le gouvernement bolchevique avait intérêt à cacher. Ce qu'il a vu et enduré pendant sa détention et qu'il raconte froidement est un incroyable tissu d'horreurs). — GEORGES GOYAU. L'idée missionnaire à Louvain ; la fondation du baron Descamps (en vue d'organiser un enseignement de l'histoire des missions pour la propagation de la foi catholique). = 26 mars. BERNARD FAÏ. Problèmes américains. Le règlement des

dettes interalliées. — Lucien MAURY. Ibsen ou l'heureux exil (c'est-à-dire son départ de Norvège en 1864, au moment de la guerre des duchés. Cet exil, qui devait durer d'une façon presque continue jusqu'en 1891, exerça une influence considérable sur le développement de son œuvre dramatique, si étroitement associée à l'histoire de son pays). — Prince SIXTE DE BOURBON. Parme et l'influence française (au temps de Du Tillot, ministre de don Philippe, duc de Parme, d'après la thèse de M. Bedarida). = 10 avril. Georges LECHARTIER. L'attitude des États-Unis à la conférence de La Havane (où assista le président Coolidge, janvier 1928. Résultat : la solidarité pan-américaine a été rompue ; l'arrogance des États-Unis a ruiné les intentions conciliatrices ; leur impérialisme, inspiré par la Providence, menace la paix du monde). — Victor GIRAUD. L'évolution religieuse de Taine, à propos de son centenaire. — Pierre DE LA GORCE. Catholiques et libéraux il y a cent ans (procès intenté, novembre-décembre 1825, au *Constitutionnel*, qui, « sous le voile de l'ultramontanisme ou du jésuitisme », dénigrait systématiquement la religion. Le journal fut acquitté, au grand ennui de Charles X : « Nous avons une bien sottise magistrature », écrivait-il à Villèle). — DE LANZAC DE LABORIE. La belle-mère d'Adolphe Thiers (d'après l'ouvrage d'Henri Malo). — Robert ANDÉOL. A travers la presse étrangère : Allemagne. = 25 avril. Comte Hippolyte D'UNSEL. La candidature du duc de Leuchtenberg au trône de Belgique en 1831 (l'idée de cette candidature vient du duc de Bassano et du comte Méjean ; correspondance échangée à ce sujet. L'opposition de Louis-Philippe la fit échouer, le gouvernement français ayant, le 21 janvier 1831, déclaré que « le choix du duc de Leuchtenberg serait considéré comme un acte d'hostilité envers la France »). — R. DE GOSTAUT-BIRON. Dans le Levant français. La question du « Bec de Canard » et la Haute-Djézireh (occupation de cette contrée par les Français de 1926-1927. Elle nous donnera des voies d'accès au Tigre, si nous savons prendre l'avance sur les Anglais). — DE LANZAC DE LABORIE. L'insurrection vendéenne (d'après l'ouvrage d'Émile Gabory). — Alexandre MASSERON. Le premier siècle de l'Ordre des Mineurs (à propos de la récente *Histoire de l'Ordre* par le P. Gratien, « remarquable par la solidité du fond, par la sobriété et la clarté de l'exposé »). — Casimir ŚMÓGORZEWSKI. A travers la presse étrangère. Pologne ; les élections à la diète et les partis). = 10 mai. Jacques MAUPAS. Le fédéralisme rhénan (on s'inquiète en Allemagne de réorganiser la distribution des États qui constituent le Reich et deux systèmes sont en présence, l'un pour une Confédération d'États, l'autre pour l'État unitaire. L'objet du présent article est d'exposer et d'expliquer le mouvement fédéraliste rhénan dans le cadre de treize États confédérés, avec une carte). — Joseph-H. PRUD'HOMME, évêque de Prince-Albert. La race française dans l'Ouest canadien. — G. LACOUR-GAYET. Talleyrand en Amérique, 1794-1796. — H. DANIEL-ROPS. Deux abbayes savoyardes : Hautecombe et Tamié. — DE LANZAC DE LABORIE. Paris avant Henri IV (d'après les ouvrages de Marcel Poëte). — A travers la presse étrangère. États-Unis, par Georges LECHARTIER.

La Grande Revue. 1928, mars. — Élie FAURE. L'âme française. — Maurice WOLFF. Deux mystiques de la charité : le général et la générale Booth. — Félix BOILLOT. L'évolution et les tendances actuelles de l'enseignement secondaire en Angleterre. — René LECLERCQ. Les Universités populaires en Angleterre. L'œuvre de la « Workers' educational association ». — Georges GUY-GRAND. Les lois de la politique française (à propos du livre de M. Charles Benoist ; ses idées « sont com-

mandées par des partis pris, respectables peut-être, mais par des partis pris »). = Avril. GUY CROUZET. Enquête sur « L'intelligence et les partis » ; I : Pessimisme et défiance. — Henri TRONCHON. Ernest Renan et la leçon de l'Italie moderne (ample commentaire des Notes de voyage de Renan, qui ont été récemment publiées). — Ernest FALLOT. La politique de protectorat (dans les pays musulmans ; témoignage direct et très documenté). — Albert MAYBON. La France éducatrice de l'Annam. — Georges GUY-GRAND. Poincaré, 1928 (les élections ont constitué une sorte de plébiscite sur son nom).

Journal des Savants. 1928, mardi. — H. LEMONNIER. L'art du Moyen Age (à propos de *L'art et les artistes du Moyen Age*, par Émile Mâle). — A. PIGANIOU. Une nouvelle histoire critique des premiers temps de Rome (celle de Karl-Julius Beloch. L'auteur estime qu'après « ce puissant effort » les plus graves problèmes, notamment celui de la valeur des Fastes, « apparaissent, sinon comme résolus, du moins comme posés avec plus d'acuité et souvent en des termes nouveaux »). — François-L. GANSHOF. La colonisation franque et le régime agraire en Basse-Belgique (d'après l'ouvrage de G. Des Marez. Il nous fait mieux connaître les grandes étapes de la colonisation franque, les limites du premier royaume salien, qui fut sans doute celui de Clodion avant la conquête de Tournai, les types fondamentaux du régime agraire en Basse-Belgique et les facteurs auxquels on le doit. « Une vision plus vraie des réalités nous a délivrés des cadres arbitraires et rigides que Meitzen avait imposés »).

Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne. T. VIII, 1927, 1^{re} partie. — Roger GRAND. Barthélemy-Ambroise-Marie Pocquet du Haut-Jussé (1852-1926), fondateur de la Société. — Hervé POMMERET. Lettres d'Érasme à Eusèbe, ou Voyages et tribulations d'un chanoine régulier (H.-J. Le Sage, curé français émigré, à travers la Belgique, l'Allemagne et la Pologne, de 1791 à 1797). — A. BOURDEAUT. François et Pierre Cacault. Les origines du Concordat et le musée des beaux-arts de Nantes. = 2^e partie. R. LARGILLIÈRE. Les Minihys (*Minihy* vient de *monachia* et désigna primitivement non un lieu d'asile, mais une institution et un domaine ecclésiastiques d'origine celtique, puis par extension un domaine laïque). — B.-A. POCQUET DU HAUT-JUSSÉ. « Murmiralio » et Lanmeur-Mélas (identification du premier nom cité dans une bulle d'Adrien IV (1157 *circa*) avec le second). — Abbé RAISON. Le bréviaire de saint Yves (découverte de nouveaux fragments). — Paul JEULIN. Le couvent des Cordeliers de Nantes vers 1785. — Olivier MARTIN. Noël du Fail et le rôle social de la noblesse. — Comte Ch. DE CALAN. Les Bretons dans la marine française (xvi^e-xix^e siècle). — H. SÉE. Quelques nouveaux détails sur la Société minière de Pontpéan (1756-1761). — René DURAND. Le Tribunal des Côtes-du-Nord et la contribution patriotique de l'an VI. — Maurice MONTIGNY. Les grands salons littéraires au Musée Carnavalet (à propos d'une exposition récente).

Mercur de France. 1928, 1^{er} avril. — A. BAILLOT. Taine et Chopenhauer. — André MAUROIS. Une lettre (où l'auteur réfute point par point les accusations de plagiat formulées dans un numéro précédent par M. Auriant). — A. VAN GENNEP. Chronique de Glozel. — Une découverte inédite à Alvao (où se voient deux signes figurant depuis longtemps dans les inscriptions de Glozel). — Ch. DEPÉRET et Dr A. MORLET. Sur deux nouveaux gisements néolithiques glozéliens du vallon de

Vareilles, Allier (à Puyravel et à « Chez Guerrier »). = 15 avril. Joseph-Sébastien PONS. Goya et la tradition espagnole. — AURIANT. Un écrivain original, M. André Maurois (réplique à la réfutation ci-dessus mentionnée). = 1^{er} mai. Roberto MICHELS. Les partis politiques et la contrainte sociale (discute surtout les théories de Max Weber). — Georges GROSLIER. Avec les danseuses royales du Cambodge (extraits d'un récent rapport sur la réorganisation et le statut des danses cambodgiennes, « admirable tradition artistique » où revit « tout le passé indigène »). — Jules DE GAULTIER. Les précurseurs de la morale esthétique : Pythagore, Épicure et Jésus. — Edmond BARTHÉLEMY. Sur le Michelet historien de Jeanne d'Arc, par G. Rudler (prend la défense de l'historien-poète contre son trop sévère contradicteur). — Chronique de Glozel (les conclusions du Comité d'études après les fouilles des 12-15 avril 1928). = 15 mai. Martial DOUEL. Le pèlerinage de Vaucluse (sur le long séjour qu'y fit Pétrarque et les œuvres qu'il y composa). — Roger LAFON. Les années d'activité maritime de Beaumarchais (pendant la guerre de l'indépendance américaine ; publie plusieurs lettres inédites de 1781 à 1785). — A. VAN GENNEP. Chronique de Glozel.

Polybiblion. 1928, mars-avril. — A. Vincent. Publications récentes sur l'Écriture sainte et la littérature orientale. — Henri FROIDEVAUX. Géographie. Voyages. — Publications relatives à la guerre européenne et à l'après-guerre. — Comptes-rendus. = Bulletin. = Chronique (articles nécrologiques : le pasteur Paul SABATIER, 1858-1928 ; Émile SÉNART, 1847-1928 ; le marquis de LAURENCIN, qui avait succédé au R. P. Fidel Fita comme directeur de l'Académie royale de Madrid et qui est mort le 31 décembre 1927 ; le R. P. Antonio ASKIN, de la Compagnie de Jésus, auteur d'une volumineuse « Historia de la compañía de Jesus en la asistencia de España », qui est mort le 4 janvier 1928 ; Lucien LAMBEAU, auteur de nombreux ouvrages sur l'histoire de Paris, etc.).

Revue archéologique. 1928, janvier-avril. — E. PASSEMARD et H. BREUIL. La plus grande gravure magdalénienne à contours découpés (bison découpé dans une lame d'os d'Isturitz ; avec figuration en traits ponctués des parties disparues). — Stéphane GSELL. Les camps de Scipion devant Numance. — W. DEONNA. La Sirène, femme-poisson. — Id. Bandeau funéraire en or du musée de Genève (en or estampé, VI^e siècle av. J.-C.). — M. PILLET. Sur quelques types de la déesse nue trouvés à Karnak. — Charles DUGAS. Les vases lacono-cyrénéens. — Louis POINSSOT et Raymond LANTIER. Trois objets chrétiens du musée du Bardo (encensoir et buire de Furnos Majus ; moule eucharistique de Djebeniana. Influence du christianisme égyptien sur l'Église d'Afrique). — Amélia HERTZ. Les sources de la civilisation sumérienne. — Marc ROSENBERG. A propos de la légende du roi de Mercie (un tableau de Cranach, où Pâris voit en songe trois déesses nues, dérive de l'antiquité par l'intermédiaire de Benoît de Sainte-Maure. Il ne peut-être question de la légende d'un roi de Mercie). — Paul COUISSIN. Le dieu-épée d'Iasili-Kaia et le culte de l'épée dans l'antiquité. — A.-I. TRANNOY. Commentaire d'un passage de l'*Énéide*, IV, 483-486 (où il est question d'une prêtresse, gardienne du sanctuaire des Hespérides, qui nourrissait un dragon et conservait les rameaux sacrés sur l'arbre). — AL. BUSUOCONU. Une miniature inédite du XIII^e siècle reproduisant une œuvre perdue de Pietro Cavallini. — VAN ESSEN. Chronique d'archéologie hollandaise. — Bulletin de l'Académie des inscriptions.

La Revue de Paris, 1928, 1^{er} avril. — Émile VANDERVELDE. Les socialistes

belges et la participation. — Henry BERNSTEIN. Ibsen. — Émile ZOLA. Lettres aux Goncourt. — Wladimir d'ORMESSON. La confiance en l'Allemagne? (suite et fin de cette étude pleine d'observations instructives). — René GROSSET. Le musée Guimet (histoire des collections qui sont venues successivement enrichir ce beau musée; c'est en raccourci une histoire de la religion et de l'art en Extrême-Orient). = 15 avril. Albert THIBAUDET. Le centenaire de Taine (où l'on étudie le philosophe, le critique et l'historien). — G. LACOUR-GAYET. La mission de Talleyrand à Londres, 1791-1793. — Alexandre PILENCO. La propagande électorale il y a cent ans (sous la Restauration). — H. CHÉRAMY. A propos des fouilles récentes faites hors de Rome, dans la basilique de Saint-Sébastien (intéressant pour les origines du christianisme). = 1^{er} mai. Pierre DE LA GORCE. La libération de la Grèce, à l'occasion de l'anniversaire de l'indépendance hellénique (1821-1829). — Charles QUÉNET. La religion orthodoxe en Russie (son organisation actuelle; persécutions dont elle est l'objet de la part du gouvernement soviétique. La foi et la vie chrétienne dans la Russie des Soviets). — Fernand BALDENSBERGER. Balzac détective ou l'affaire Peytel (maître Peytel, notaire à Belley, accusé d'avoir tué sa femme et son domestique le 1^{er} novembre 1838, fut jugé par la Cour d'assises de Bourg-en-Bresse, condamné à mort et guillotiné le 28 octobre 1839. Balzac, convaincu de l'innocence de l'accusé, en avait pris avec ardeur la défense dans la presse; ses arguments convainquirent au moins Thackeray, qui refit à sa manière l'histoire du procès dans son *Paris sketch book*, chap. xvi). — Jean PIVETEAU. A propos de Glozel (exposé de l'affaire depuis ses origines. Conclusions: « Il faut attendre de nouvelles découvertes présentant toutes les garanties d'authenticité souhaitables »). — Maurice MURET. Comment Guillaume II tomba du trône (expose les péripéties de l'abdication d'après les documents publiés par un des partisans les plus actifs du Kaiser, le lieutenant-colonel Alfred Niemann: *Revolution von oben; Umsturz von unten*, 1927).

Revue des Deux Mondes. 1928, 1^{er} avril. — Maurice PALÉOLOGUE. Les entretiens de l'impératrice Eugénie; suite (visite de l'impératrice à l'empereur François-Joseph, 1906. A ce propos, elle raconte ce qu'elle savait par l'impératrice d'Autriche sur la mort de l'archiduc héritier Rodolphe: le prince s'est suicidé après avoir tué sa maîtresse, M^{lle} Vetsera. Tragiques souvenirs de l'impératrice sur Sedan et le 4 septembre). — Émile BAUMANN. Regards sur des Chartreuses (Miraflores près de Burgos, en Espagne; Calci et Farneta en Italie; la Valsainte en Suisse). — Pierre DE LA GORCE. La dernière année de la monarchie traditionnelle; II: L'expédition d'Alger. — *** Le bolchévisme et la liberté (comment le nouveau régime a supprimé la liberté d'élever ses enfants, la liberté d'écrire, la liberté politique, la liberté professionnelle et personnelle). — Victor GIRAUD. La carrière politique de Chateaubriand; suite (ses écrits politiques et religieux; son influence sur les affaires politiques et religieuses de la Restauration). = 15 avril. Maréchal GALLIENI. Lettres de Madagascar; I: 1896-1902. — G. SAINT-RENÉ TAILLANDIER. Autour de M. Taine, I. — Marcel MARION. La France créancière des États-Unis, 1781-1795 (si les États-Unis tardèrent à s'acquitter, c'est d'abord parce que les finances du nouveau gouvernement n'étaient pas organisées; puis les guerres de la Révolution mettant aux prises la France et l'Angleterre, celle-ci pouvait considérer comme un acte inamical que les États-Unis fournissent des subsides à son adversaire; d'autre part, la France, souffrant du blocus, ne cessait de réclamer des vivres. On finit par tomber d'accord et, en 1795, la liquidation fut opérée à l'hon-

neur et au profit des deux parties). — Maurice PALÉOLOGUE. Les entretiens de l'impératrice Eugénie, IV (sur les rapports de Napoléon III avec la Russie. Dernier entretien, le 5 décembre 1919. L'impératrice est amenée à rappeler ses souvenirs sur la capitulation de Metz et les intrigues de Bazaine; elle raconte comment elle put faire don à l'archevêque de Reims de ce qu'elle considérait comme une relique insigne, le « talisman de Charlemagne », pendeloque de perles et de saphirs dont la monture enchâsse un morceau de la Vraie Croix). — Victor GIRAUD. Chateaubriand après 1830. — Adrien TOUSSAINT. La nouvelle bourgeoisie paysanne. = 1^{er} mai. VERAX. M. Édouard Beneš (rôle joué par ce ministre dans la création et l'organisation de l'État tchécoslovaque). — Maréchal GALLIENI. Lettres de Madagascar, 1896-1905; suite et fin. — Anna AMIEUX. Nos grandes écoles; XV: Chez les Sévriennes (depuis la fondation de l'École en 1881). — G. SAINT-RENÉ-TAILLADIER. Auprès de M. Taine. Souvenirs; suite et fin (sur l'art d'écrire l'histoire, etc.). — Charles LE GOFFIC. La jeunesse de La Tour d'Auvergne (d'après la correspondance inédite et les papiers de celui qui plus tard reçut le titre glorieux de « premier grenadier de la République ». Il était né en Bretagne, à Carhaix. Son père, Olivier Corret, sieur, sans seigneurie, de Kerbeauffret, était avocat et homme d'affaires; mais il avait pour aïeul un Lorrain, fils naturel d'Henri de La Tour, duc de Bouillon. Lui-même, pendant sa studieuse jeunesse, ne porta jamais que les noms et titre de Malo-Théophile Corret de Kerbeauffret. En 1779, simple lieutenant sans grand avenir, mais franc-maçon, il se trouva affilié avec celui qui était alors duc de Bouillon et chef de la maison d'Auvergne, qui l'autorisa à prendre « les armes de La Tour et du gonfanon barré »). — Léon BABONNEIX. En marge de *Raphaël*: Elvire et sa famille (celle qu'immortalisa Lamartine s'appelait Julie Ronchard des Hérettes. Détails inédits, tirés surtout de pièces d'archives, sur ses parents, ses deux sœurs, ses oncles et tantes). — Albert ROULANT. L'auteur de la place de la Concorde (c'est l'architecte Gabriel, d'après sa biographie par le comte de Fels). — C.-M. SAVARIT. Les académies de province au travail; suite (Semur-en-Auxois, Société de Borda, etc.). = 15 mai. Henry BORDEAUX. L'habit vert en Suède (impressions recueillies dans une « mission académique » auprès de l'Alliance française à Stockholm en mars 1927). — Baron BEYENS. Deux années à Berlin, 1912-1914; III: La première guerre balkanique (constate la douloureuse surprise du gouvernement allemand lorsque les défaites inattendues de la Turquie vinrent bouleverser ses combinaisons diplomatiques et autres. Curieux portrait du Kronprinz). — Duc DE LA FORCE. Le maréchal de La Force; VI: En guerre avec le roi, 1621. — Jacques VALDOUR. Le communisme à l'usine. Choses vues (l'auteur note ce qu'il a vu et entendu chaque jour dans une usine d'Issy-les-Moulineaux, où il était entré comme ouvrier). — Ernest D'HAUTERIVE. Correspondance inédite de l'impératrice Marie-Louise, femme de Napoléon I^{er}, et la reine Catherine de Westphalie, 1810-1814 (toutes ces lettres sont naturellement écrites en français). — Charles DIEHL. Universités et musées d'Amérique. Tendances nouvelles (fournit des chiffres impressionnants sur les libéralités des milliardaires américains en faveur de leurs universités et de leurs musées; ils dépensent des sommes énormes pour la haute éducation d'un peuple jeune, pratique, ambitieux de toutes les supériorités).

Revue des études anciennes. 1928, janvier-mars. — A. AYMARD. Les stratèges de la Confédération achéenne, de 202 à 172 av. J.-C. — C. JULLIAN. Notes gallo-

romaines; CXVI : Au champ magique de Glozel; notes complémentaires (transcrit et interprète une inscription mentionnant un Ulduinus, qui est certainement un nom barbare, et une autre où l'on peut lire *abraxas*). — Chronique gallo-romaine. — Avril-juin. W. DEONNA. Les reliefs de la « Tour des vents » à Athènes (reproduit sous un nouvel aspect les huit images des vents de la plaine attique sculptés sur ce monument. Ce monument lui-même est, en réalité, une horloge hydraulique élevée par le Syrien Andronikos de Kyros au 1^{er} siècle avant notre ère). — E. CAVAILHAC. Métellus contre Hirtuleius; à propos du *Sertorius* de M. Schulten. — C. JULLIAN. Notes gallo-romaines; CXVIII : Au champ magique de Glozel, X (remarques grammaticales sur la forme et la signification des lettres de l'alphabet glozélien, imitation tardive de la cursive latine. En note, dessin d'un tesson de vase avec inscription découvert dans la région d'Alvão, et qui est un « abraxas » populaire de la meilleure marque. « Comme les abraxas de Glozel, il ne peut faire songer qu'au temps des empereurs romains »). — PEYNEAU. Du mot *eyre*, radical de nom de rivière (qui se trouve notamment dans celui de la rivière landaise, dont le nom est orthographié aujourd'hui Leyre. En tout cas, cette rivière ne saurait être, comme le prétendit Bonnel, le *Ligeris* de la Loi salique). — C. JULLIAN. Chronique gallo-romaine (sur Ensérune et le philhellénisme en Languedoc, sur la grande et petite propriété à l'époque barbare, sur les mines de l'Armorique, etc.). — Albert GRENIER, A. CUNY. Étruscologie. = Bibliographie. = Chronique des études anciennes (sur le mouvement scientifique de la Pologne dans le domaine linguistique, l'état actuel du problème relatif aux Hittites, la bibliographie du droit grec, etc.).

Revue des Questions historiques. 1928, 1^{er} avril. — Georges MONGRÉDIEN. Isaac de Laffemas, d'après des documents inédits; suite et fin (Laffemas lieutenant civil à Paris, 1637-1643; sa disgrâce après la mort de Richelieu; son rôle pendant la Fronde où il défend par sa plume Mazarin et la royauté. Il meurt le 16 mars 1657 âgé de soixante-treize ans. « Dans la besogne toujours horrible et souvent indigne que dut accomplir le *Bourreau du Cardinal*, il y avait une part de dévouement, qui ne se démentit jamais, envers la cause royale »). — Jean DE LA MONNERAYE. La crise du logement à Paris pendant la Révolution. — Jacques LAURENT. M. de Gévigney, seigneur de Percey-le-Petit, amateur d'art (biographie de ce personnage, 1729-1796, insigne pillard d'archives et même faussaire; il put former une vaste galerie de tableaux dont on donne ici l'inventaire d'après les deux ventes qu'il en fit en 1769 et en 1779). — François ROUSSEAU. La famille de Clausel de Coussergue et la Trappe de Sainte-Suzanne en Aragon. = Comptes-rendus critiques. = Chronique générale. = Revue des périodiques français. = Courrier italien. = Notes bibliographiques.

Revue d'histoire de l'Église de France. 1928, janvier-mars. — René AIGRAIN. Un problème d'origines chrétiennes. Civaux et les origines du christianisme en Poitou (expose et critique la thèse de Maximin Deloche. Conclut qu'un enchaînement d'hypothèses, si ingénieuses qu'elles soient, n'a jamais donné une certitude. « Le christianisme est certainement implanté à Civaux dès l'âge constantinien, d'une manière assez nette pour qu'il ne soit pas invraisemblable qu'il y ait été introduit un peu avant la paix de l'Église. Cela nous permet de remonter tout au plus aux dernières années du III^e siècle »). — Pierre DE VAISSIÈRE. La conversion d'Henri IV. — Pierre BATIFFOL. Le conclave de Léon XIII (publie les instructions données au cardinal Guibert par Waddington, ministre des Affaires étrangères,

10 février 1878). = Bulletin critique. = Notes bibliographiques. = Chronique d'histoire régionale. = Revue des périodiques. = Nécrologie : Henry Cochin (par L.-H. LABANDE).

Revue d'histoire diplomatique. 1928, janvier-mars. — Édouard BENEŠ. Les débuts d'une action diplomatique (extraits, traduits en français, des Mémoires que l'auteur, actuellement, comme on sait, ministre des Affaires étrangères de Tchécoslovaquie, vient de publier en tchèque. On y trouve exposées les raisons qui décidèrent MM. Masaryk, E. Beneš et Milan Štefaník à faire de Paris, pendant la guerre, le centre du mouvement tchécoslovaque à l'étranger, c'est-à-dire le siège de ce Conseil national des pays tchèques qui, en octobre 1918, fut reconnu par les gouvernements alliés et associés comme gouvernement provisoire de l'État tchécoslovaque). — Ludovic DE CONTENSON. Georges Washington vu par Woodrow Wilson. — Albert PINCAUD. Le premier royaume d'Italie. La guerre de 1809. — Camille PICCIONI. Le rattachement de l'Autriche (c'est en restaurant la situation économique de l'Autriche que l'on pourra calmer le mécontentement de tous les partis allemands). = Avril-juin. A. D. Le général Lannes à Lisbonne; lettre inédite de Bonaparte (écrite le 24 floréal an XI, 14 mai 1803, le jour même de la rupture avec l'Angleterre; le Premier Consul recommande à Lannes, ministre plénipotentiaire, de se modérer dans ses rapports avec le régent de Portugal : « Vous représentez la force vis-à-vis de la faiblesse; il faut donc une extrême modération »). — Albert PINCAUD. Le premier royaume d'Italie; suite : L'œuvre matérielle. — Pierre DOYON. La mission de Descorches en Pologne; suite et fin (départ de Descorches, imposé par l'impératrice de Russie à la timidité du roi Stanislas-Auguste, fin 1792. Il s'était toujours montré fidèle ami de la Pologne). — Alfred DUMAINE. Adolphe de Bacourt. Un diplomate de la monarchie de Juillet (biographie de l'« oncle Adolphe » dont Gyp parle si souvent dans ses *Souvenirs d'une petite fille*).

Revue d'histoire franciscaine. T. III, 1926, n^{os} 3-4 (juillet-décembre). — J.-H. GAILLARD. L'épiscopat de Gautier de Bruges, 1279-1306 (évêque de Poitiers, Gautier se trouva pris dans le conflit entre Philippe le Bel et Boniface VIII). — C. EXLART. Jean d'Aucy, cordelier boulonnais et généalogiste (au xvi^e s.). — Le P. UBALD D'ALENÇON. A propos du P. Jacques Berson (additions à un article antérieur : voir *Rev. histor.*, t. CLIII, p. 297). — L. DE LACGER. L'ordinaire d'Albi et les Cordeliers, 1760-1762. — J. VINOT-PRÉFONTAINE. La bulle « Unigenitus » et les sœurs grises de Beauvais (1745-1753). — FR. DE SESSEVALLE. Série des ministres et des chapitres provinciaux des Frères Mineurs de la Province de France, 1217 à 1790. — A. VAN GENNEP. Saint Roch dans l'imagerie populaire. — FR. DE SESSEVALLE. Le couvent des Cordeliers de Bernay entre 1694 et 1726 (d'après le registre des visites canoniques). — H. LEMAÎTRE. Géographie historique des établissements de l'ordre de Saint-François en Aquitaine du xiii^e au xix^e siècle (importante étude, suivie d'un long répertoire, très documenté, des établissements franciscains, avec bibliographies et une carte). — J. DAUTREMER. Une adresse à Rome par les chrétiens japonais en 1603. — C. PITOLLET. Bibliographie franciscaine de 1920 à 1926. = T. IV, 1927, n^o 1 (janvier-mars). G. LETONNELIER. Mandement de François I^{er} pour la réparation du couvent des Cordeliers de Marseille (1526). — Claude FAURE. Les Célestins et les Cordeliers d'Annecy; notes et documents inédits sur leur fondation et leur suppression, 1519-1778. — VINOT-PRÉFONTAINE. L'adoption de la clôture par les sœurs grises de Beauvais, 1622-1630. — F. EYGUN. Le sceau du provin-

cial d'Aquitaine au xv^e siècle. — VINOT-PRÉFONTAINE. Lettres de réception pour enfants spirituels de l'ordre de Saint-François (1253-1638). — C. PITOLLET. Travaux de Franciscains espagnols sur l'histoire de leur ordre en Amérique (d'après la revue *Archivo ibero-americano*). = N° 2 (avril-juin). A. VAN GENNEP. Essai sur le culte populaire des saints franciscains en Savoie (du point de vue du folklore ; importante étude de près de cent pages). — A. DORNIER. Sources de l'histoire franciscaine en Franche-Comté ; analyse sommaire des documents des archives du Doubs ; fin. — VINOT-PRÉFONTAINE. Les Capucins pompiers à Beauvais (en 1746). = N° 3 (juillet-septembre). A. LÉON. Les Récollets de Melun, 1606-1792. — Origine de la province des Capucins de Lyon dite de Saint-Bonaventure (au xvi^e siècle ; copie de quelques pages anonymes suivies de listes chronologiques de 1580 à 1786). — CH. DE LA RONCIÈRE. La mission de Frère Battista d'Imola en Abyssinie, 1482-1483 (avec le texte de son récit). — L. DE LACGER. L'église et le couvent des Annonciades à Albi ; histoire et description, 1325-1790. — H. LEMAÎTRE. Une bulle inédite de Sixte IV (1474) en faveur des sœurs de la Celle (c'étaient des sœurs gardemalades à domicile). — VINOT-PRÉFONTAINE. Lettre de nomination de syndic du couvent des Capucins de Beauvais, 1705. = N° 4 (octobre-décembre). H. LEMAÎTRE. Géographie historique des établissements de l'ordre de Saint-François en Bourgogne (étude considérable, suivie d'un répertoire, de bibliographies et d'une carte, et faisant suite à l'article cité plus haut sur la géographie franciscaine de l'Aquitaine). — R. FAWTIER. La prédication en Angleterre au Moyen Age, à propos d'un ouvrage récent (celui de Owst, dont il a été parlé dans la *Rev. histor.*, t. CLVI, p. 356, et sur lequel l'auteur fait quelques réserves). — P. BESNARD. Les Cordeliers et Cordelières de Chalon-sur-Saône (soixante-deux pages, avec de nombreux croquis). — F. EYGUN. Le sceau du gardien des Frères Mineurs de Paris au xv^e siècle. — VINOT-PRÉFONTAINE. Fêtes célébrées à Beauvais aux xviii^e-xviii^e siècles en l'honneur des saints franciscains. L. HALPHEN.

Revue d'histoire moderne. 1927, juillet-août. — Michel LHÉRITIER. Pour une mise au point générale de l'histoire du xviii^e siècle. — Jean POIRIER. L'Université provisoire, 1814-1821 ; fin (met en lumière l'importance de l'œuvre accomplie ou esquissée par la Commission de l'Instruction publique dont Cuvier fut un des principaux animateurs ; elle a sauvé l'Université, en dépit de l'hostilité de l'épiscopat ; la Droite elle-même, devenue maîtresse du pouvoir, a dû s'accommoder, dans l'ensemble, du maintien de l'œuvre napoléonienne). = Chronique de Miss CLARKE (quelques notes critiques sur une étude anglaise récente : « Le saint-simonisme en Allemagne »). = Septembre-octobre. Georges WEILL. L'idée républicaine en France pendant la Restauration (elle s'est maintenue, « dans les diverses parties de la France, par des personnes ou des familles isolées, la plupart attachées aux souvenirs de la première République » ; à Paris, elle fut adoptée par une partie de la jeunesse instruite : parmi les membres du groupe, les uns, comme Trélat et Raspail, songent surtout à défendre la cause du peuple et du progrès social ; d'autres, comme Cavaignac, sont hantés par l'espoir de reconquérir la rive gauche du Rhin ; tous détestent les Bourbons imposés par l'étranger). — S. ELZINGA. Le prélude de la guerre de 1672 (insiste sur les causes économiques de la guerre de Hollande et tend, par suite, à atténuer les responsabilités personnelles du Roi Soleil). = Chroniques de F. BRAUDEL. Quelques livres sur l'Espagne au xvi^e siècle. — P. BONENFANT. Bibliographie de l'histoire moderne et contemporaine de la Bel-

gique. = Novembre-décembre. A. CRÉMIEUX. Un instrument nouveau pour le travail historique (considérations curieuses sur le bénéfice que les études historiques peuvent retirer de la diffusion d'un nouveau procédé de transcription, la photocopie, combiné avec l'emploi de la machine à lire). — Henri SÉE. Auguste Comte et la vie politique et sociale de son temps. — Michel LHÉRITIER. Les documents diplomatiques austro-allemands sur les origines de la guerre de 1870-1871 (expose et critique la thèse récemment soutenue par le professeur munichois Onken : les ambitions et la politique rhénanes de Napoléon III seraient l'une des causes primordiales de la guerre de 1870). — Ed. ESMONIN. Les Mémoires de Louis XIV (sévère critique de la nouvelle édition due à Jean Longnon). = Chroniques de Charles-H. POUTHAS. Les rapports de la France et de l'Angleterre pendant la monarchie de Juillet. — MIRKINE-GUETZÉVITCH. Les rapports de Tolstoï sur la révolution de 1848. C. R.

Revue historique de Bordeaux. 1927, novembre-décembre. — Charles BÉMONT. Bordeaux en 1288 ; supplément aux *Rôles gascons* (réédite et commente une sentence arbitrale rendue par Robert Burnell, évêque de Bath et Wells, dans un conflit entre les barons des Cinq-Ports et la municipalité bordelaise, au sujet de taxes indûment exigées des navires anglais apportant des marchandises au port de Bordeaux). — Maurice DUPRAT. Les armoiries de la ville de Saint-Émilion. — B. R. Notes sur l'administration du port de Bordeaux de 1789 à 1800.

Romania. T. XLIV, 1915-1916. — Mario ROQUES. Nouveaux fragments de la chanson de la reine Sibille. — M. WILMOTTE. La chanson de Roland et la *Chançon de Willame* (l'examen de ces deux œuvres prouve la dépendance de la *Chançon* par rapport à la chanson de Roland ; elle confirme l'antériorité et aussi l'éclatante supériorité de ce dernier poème). — Arthur LANGFORS. Notes et corrections au roman de *Renart le Contrefait*. = 1917. Paul MEYER. Manuscrits médicaux en français. — Ernest MURET. Fragments de mss. français trouvés en Suisse (deux bandes de parchemin en écriture au XIII^e siècle et se rapportant à une version inédite de la *Destruction de Rome*). — E. WALBERG. Date et source de la vie de saint Thomas de Cantorbéry par Benet, moine de Saint-Alban (cette Vie a été composée probablement en 1184, d'après un modèle latin de Robert de Cricklade, prieur de Sainte-Frideswide à Oxford. Cette dernière œuvre, qui n'existe plus, avait été écrite avant 1180 ; elle fut également la source de la *Thomas Saga* du XIV^e siècle). = T. XLV, 1918-1919. Ferdinand LOT. Nouvelles études sur le cycle Arthurien. I : Une source de la *Vita Merlini* : les *Etymologiae* d'Isidore de Séville. — Ernest LANGLOIS. Le traité de Gerson contre le *Roman de la Rose* (publie le texte de ce traité, écrit en français, et qui était inédit). — G. HUET. Les sources de la *Manekine* de Philippe de Beaumanoir (la *Manekine*, c'est-à-dire la « Manchotte » ou « la fille à la main coupée ». Cette légende d'Angleterre, dont la source première est dans la *Vita Offae*, a été sans doute recueillie par Beaumanoir dans le nord de la France, à la fois dans une tradition orale et dans une version écrite qui la situe à York). — J. ANGLADE. La rédaction rimée des *Leys d'amors* ou *Les flors del gay saber*. — A. LANGFORS. Simon, auteur de la Chronique versifiée de Florette (le nom est fourni par un des *Trouvères brabançons* de Dinaux). — Ernest LANGLOIS. Remarques sur les chansonniers français (Gautier de Dargies, Perrin d'Angicourt, Sandrat Chertain et Jehan Léger, Hue le Châtelain d'Arras, etc.). — G. HUET. *Charlemagne et Basin* et les contes populaires. — Ferdinand LOT. Nouveaux

exemples d'*Igoranda* (ces exemples nouveaux confirment l'opinion de J. Havet que ces noms de lieu marquaient des limites de territoires. Le mot *Fines* des itinéraires rend le pré-latin *Igoranda* d'origine celtique; c'en est la traduction). = T. XLVI, 1920. M. WILMOTTE. Chrétien de Troyes et le conte de *Guillaume d'Angleterre* (Chrétien est bien l'auteur de ce conte). — Ferdinand LOT. Nouvelles études sur le cycle Arthurien; suite. — R.-T. HOLBROOK. Le plus ancien manuscrit connu de *Pathelin* (Bibl. nat., nouv. acq. fr. 4723). — M. PRINET. Les armoiries dans le roman de *Châtelain de Coucy* (elles ne sont pas imaginaires; malgré des erreurs explicables par les nécessités de la prosodie, elles appartiennent certainement à des seigneurs qui vivaient au temps de Richard Cœur de Lion et de Simon de Montfort). — Edmond FARAL. Le ms. latin 3718 de la Bibliothèque nationale (minutieuse description de ce ms. important pour l'histoire littéraire du XII^e siècle). — Jessie L. WESTON. Notes on the Grail romances: the *Perlesvaus* and the prose *Lancelot*. — Ernest LANGLOIS. A propos du *Coronement Loois* (la date de composition doit être placée au plus tard à la fin du premier tiers du XII^e siècle, en tout cas avant le *Charroi de Nîmes*). — Ferdinand LOT. Traditions sur Geoffroy Grisegonnelle et sur Helgaud de Montreuil. — Id. Textes diplomatiques sur les pèlerinages (relève trois exemples de ces mentions). — Lucien FOULET. Pour le commentaire de Villon: *La belle leçon aux enfants perdus* (cette *Belle leçon* fait partie intégrante du *Testament*). — J. JUD. Mots d'origine gauloise? — E. FARAL. D'un *Passionnaire* latin à un roman français. Quelques sources immédiates du roman *Éracle*. — F. Ed. SCHNEEGANS. *Le Mors de la Pomme*, texte du XV^e siècle (poème apparenté au thème de la *Danse Macabre*, ou mieux de la *Danse Macabré*, et à l'idée de la mort; mais son caractère est purement édifiant. L'auteur est inconnu. Texte du poème). = T. XLVII, 1921. Stefan GRIXELLI. *Les contenance de table* (étude sur les poèmes en ancien français qui enseignent les règles de la bonne tenue à table; en particulier le *Chastoïement des dames* par Robert de Blois et le *Roman de la Rose*; ces traités paraissent dériver d'une façon plus ou moins directe de la *Disciplina clericalis*). — Myrrha LOT-BORODINE. Les deux conquérants du Graal, Perceval et Galaad. — Arthur PIAGET. Les *Princes* de Georges Chastelain (il faut lire, comme dans les mss., les *Princes* et non le *Prince*, comme l'a fait K. de Lettenhove. Ce poème se compose de vingt-cinq strophes commençant toutes par le mot *Prince*. Elles ont inspiré vingt-cinq ballades au poète breton Jean Meschinot. Les historiens depuis Lettenhove et La Borderie paraissent s'accorder pour trouver dans ces productions littéraires une véhémence satire contre Louis XI. Il n'en est rien: Chastelain s'est uniquement proposé de passer en revue, non pas un prince, mais les différentes espèces de mauvais princes de son temps et de tous les temps, et de montrer le sort funeste qui les attend. Son poème a été écrit non à propos de la Ligue du Bien public, mais en 1453; Louis XI, alors dauphin, n'y est nullement visé. Les ballades de Meschinot sont de la même année ou à peu près). — Jessie L. WESTON. The *Perlesvaus* and the *Vengeance Raguidel*. — G. HUET. Un épisode de l'*Ysengrinus* et quelques récits apparentés. — Antoine THOMAS. Nouveaux témoignages sur le « jargon » (relève des traces de jargon dans deux documents de 1464 et de 1484-1486. Le second est tiré d'un arrêt du Parlement de Paris concernant une noble dame du Maine, Renée de « Vendosmois », accusée d'avoir fait assassiner son mari avec la complicité de son amant). — Arthur LANGFORS. Le *Miroir de vie et de mort* par Robert de L'omme, 1266 (modèle d'une moralité wallonne du XV^e siècle). — Lucien FOULET. Pour le commentaire de Villon. — Hilding

KJELLMAN. Sur deux épisodes de Gautier de Coincy (et leur rapport avec le *Sermo de conceptione beatae Mariae* qui a été attribué à saint Anselme de Cantorbéry). = T. XLVIII, 1922. MARIO ROQUES. Sur deux particularités métriques de la *Vie de saint Grégoire* en ancien français. — E. HOPFFNER. Date et composition des Jeux dramatiques de Chantilly (composés probablement dans les dernières années du XII^e siècle). — A. JEANROY. Boccace et Christine de Pisan. Le dit *De claris mulieribus* principale source du *Livre de la cité des dames* (qui fut écrit entre décembre 1404 et avril 1405). — P. BOISSONNADE. Les personnages et les événements de l'histoire d'Allemagne, de France et d'Espagne dans l'œuvre de Marcabru, 1129-1150. Essai sur la biographie du poète et la chronologie de ses poésies. — Edmond FARAL. *Des vilains et Des XXII manières de vilains* (la première de ces pièces se situe dans la seconde moitié du XIII^e siècle ; la date de la seconde ne saurait être précisée. Texte annoté de la première). — Alexandre ROSETTI. Les catéchismes roumains du XVI^e siècle. — C. BRUNEL. Les premiers exemples de l'emploi du provençal dans les chartes. — Holger PETERSEN. Trois versions inédites de la *Vie de saint Eustache* en vers français. — Noël DUPIRE. Le *Mystère de la Passion* de Valenciennes. = T. XLIX, 1923. D. S. BLONDHEIM. Essai d'un vocabulaire comparatif des parlers romans des Juifs au Moyen Age. — O. H. PRIOR. Remarques sur l'anglo-normand. — Pierre CHAMPION. Trois ballades inconnues de Jean Meschinot (un commentaire historique de ses poésies montrerait en lui « un très honnête homme, un bon Français déjà, un poète âpre et sincère »). — Id. A propos de Charles d'Orléans (1^o sur la dame anglaise. Serait-ce la femme de Suffolk, Alice Chaucer, petite-fille du poète ? 2^o Recueils imprimés contenant des poésies de Charles d'Orléans). = T. L, 1924. Chesley-Martin HUTCHINGS. L'*Anticlaudianus* d'Alain de Lille ; étude de chronologie (ce poème latin est la suite naturelle du *De Planctu naturae*, lequel procède directement du *De consolatione philosophiae* de Boèce. L'auteur, Alain de Lille, près de Montpellier, l'écrivit entre la seconde moitié de l'année 1182 et la première de 1183. Il y parle avec mépris de Jean sans Terre, travesti en Davus, qui est l'esclave-type de l'antiquité, synonyme de laideur physique et morale). — Arthur LANGFORS. Le *Miroir de vie et de mort* par Robert de L'Omme, 1266 ; suite et fin. — Albert PAUPHILET. Sur la *Chanson d'Isembart* (ce poème fait une claire allusion à la bataille de Saucourt-en-Vimeu, 882 ; mais Isembart, tout comme Gormond qui lui est associé, est un personnage fictif. Le poème lui-même est « l'œuvre cohérente d'un bel artiste inventif et non la mise en vers d'une légende épique »). — Pio RAJNA. Varietà provenzali. IV : Bertran de Born nelle bricicche di un canzoniere provenzale. — Edmond FARAL. Le fabliau latin au Moyen Age. — E. HOPFFNER. Une ballade d'Eustache Deschamps. — Alfred-L. FOULET. Les sources de la « Continuation Rothelin » de l'*Éracle* (ce sont : un passage d'Ernoud, Haymarus Monachus, la bulle de déposition de Frédéric II, une lettre de saint Louis et une autre de Thomas Bérard). — E. MURET. Noms de lieu celtiques en Suisse. — D.-S. BLONDHEIM. Les parlers judéo-romans et la *Vetus latina* (signale chez les Juifs du Moyen Age une tradition, pour la traduction de la Bible, qui remonte à l'antiquité, à la *Vetus latina*). — J. ANGLADE. Les miniatures des chansonniers provençaux. = T. LI, 1925. O.-H. MOORE. Bertran de Born et le Jeune roi (étude sur les sources et sur le développement des récits légendaires conservés notamment dans les *razos* et *vidas* provençales, ainsi que dans la *Divine Comédie*. « La renommée d'Henri Plantagenet chez les Provençaux et les Italiens est due exclusivement aux poésies de Bertrand de Born, qui sont sans valeur histo-

rique ». — A. JEANROY. Un sirventès politique en 1230 (nouvelle édition du sirventès d'Amoros del Luc). — Ch. SAMARAN. Fragments de mss. latins et français du Moyen Age. — G. I. BRATIANU. Les Normands au service de Byzance dans la *Chanson de Roland*. — ID. Noms romans dans les registres des notaires génois de Crimée à la fin du XIII^e siècle. = Juillet. E. GILSON. La mystique de la grâce dans la *Queste del saint Graal*. — F. LOT. L'origine du nom de Lancelot (nom refait peut-être sur le modèle d'un nom français tel que Lancelin). = T. LII, 1926. F. LOT. Études sur les légendes épiques françaises. I : Raoul de Cambrai (inutile de chercher le germe du poème soit à Saint-Géry de Cambrai, soit à Waulsort, mais plutôt parmi les châtelains de Saint-Quentin, vassaux des évêques de Cambrai. Le poème aurait donc un fonds historique et serait né, non pas dans un sanctuaire, mais dans une cour seigneuriale). — F. LOT. Girard de Roussillon (la géographie du poème a été transférée de la vallée du Rhône dans le Nord par un dévot des monastères de Vézelay et de Pothières). — M. WILMOTTE. Marie de France et Chrétien de Troyes (Marie a écrit le lai de *Guigemar* après la publication du *Cligès* de Chrétien). — G. W. COOPLAND. Eustache Deschamps and Nicholas Oresme, a note on the *Demonstracions contre sortileges* (montre les emprunts faits par Deschamps au *Livre de divinations* d'Oresme). — A. LANGFORS. Notes sur deux manuscrits de la librairie de Charles V. = T. LIII, 1927, janvier-avril. E. FARAL. Geoffroy de Monmouth ; les faits et les dates de sa biographie (les *Prophéties de Merlin* ont été composées vers 1134-1135 ; la première édition de l'*Historia regum Britanniae* entre avril 1136 et mai 1138 ; la seconde entre mai 1138 et janvier 1139 ; la quatrième à partir de 1147 ; la *Vita Merlini* peu après 1148). — Jules RONJAT. Albéric de Pisançon (d'un moine nommé Elberich von Bisenzun, que le curé Lamprecht cite comme source de son *Alexandre*, on a fait un Albéric de Besançon ou de Briançon. En réalité, ce nom doit être identifié avec Pisançon, commune de Chatuzanges, canton de Bourg-de-Péage, sur la lisière des parlers du Nord et du Midi). — Mario ROQUES. Analyse du volume de *Mélanges offert à Menendez Pidal*. Ch. B.

Société d'histoire du droit. Compte-rendu des journées d'histoire du droit tenues à Paris du 13 au 15 juin 1927. — Lundi 13 juin. Fabien THIBAUT. Les *coloni* dans le polyptyque d'Irminon (Guérard et Longnon ont tous deux affirmé que les nombreux colons mentionnés dans le polyptyque d'Irminon « descendaient de colons romains ». En fait, le chapitre xxiv, § 182, du polyptyque, qualifie de *coloni* des hommes qui, sûrement, ne descendaient pas de colons romains, puisque divers paragraphes du même chapitre les citent parmi les hommes libres qui ont aliéné leur liberté au profit de l'abbaye. Même constatation au polyptyque de Saint-Remi de Reims, chapitre xxviii, § 65. Il y a, en outre, de fortes raisons de croire que les autres colons de Saint-Germain-des-Prés ont la même origine que ceux du chapitre xxiv, § 182). — Olivier MARTIN. Le style du bailliage de Sens (ce style est composé essentiellement d'ordonnances rendues au début du XV^e siècle par divers baillis de Sens. Il prouve clairement que les baillis étaient compétents, non seulement pour régler l'organisation et la police de leur audience, mais encore pour en codifier ou en réformer le style, après consultation des praticiens de leur siège). — André LEMAIRE. Le douaire sur les acquêts, du IX^e au début du XIII^e siècle (dans le cours du IX^e siècle, la participation de la femme aux acquêts se soude et s'incorpore à la *dos* conventionnelle, qui est déjà le douaire ; sa participation aux acquêts pour moitié paraît s'être généralisée d'abord, au moins dans

une grande partie des pays coutumiers, à titre de *dos rationabilis* ; mais presque aussitôt s'est opérée la dissociation du douaire, limité à un usufruit sur les propres, et de la participation aux acquêts, devenue alors un droit d'associée). — C. W. WESTRUP, agrégé de la Faculté de droit de Copenhague, recherche ce qu'il faut entendre par la succession primitive, et particulièrement la succession universelle dans l'ancien droit romain ; l'auteur conclut que la transmission *ipso jure* et universelle du patrimoine à la famille, telle que l'entend cet ancien droit, n'est pas une conception propre aux Romains, mais ce sont eux qui en ont tiré le développement juridique le plus clair et qui l'ont réalisée de la façon la plus conséquente. — Jacques PIRENNE, professeur à l'Université de Bruxelles. Quelques observations sur le régime des successions dans l'ancienne Égypte (il faut rejeter la théorie suivant laquelle le droit égyptien serait déterminé par le matriarcat primitif et l'étudier historiquement, classant rigoureusement les textes par époques et les mettant en rapport avec l'évolution du droit public). — Henri REGNAULT. Le rôle du notaire, considéré comme *servus publicus*, dans l'acceptation des donations. — Pierre-Paul VIARD. L'article 14 de la loi du 25 août 1792 (article qui permet aux titulaires de champarts et droits analogues par elle supprimés sans indemnité, de profiter de la loi des 11 mars-10 avril 1791 (Duvergier, t. II, p. 308) qui autorisait par clause expresse l'incorporation de la dime et des contributions foncières dans le prix du fermage). — Mardi 14 juin. Fernand DE VISSCHER, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Gand. *Vindicta et Poena, Noxa et Damnum*, en droit romain. — A. DE SENARCLENS, professeur émérite à l'Université de Liège. La *duplex condemnatio* de l'action réhabilitaire. — R. MONIER. *L'adoptio plena* dans le droit de Justinien. — Gh. SALÉRIAN-SAUGY, docteur en droit. La justice du colonel général de l'infanterie de France (François 1^{er}, puis ses successeurs, en établissant la charge de colonel, semblent avoir voulu surtout se libérer du connétable, et cela en faveur de l'œuvre de centralisation entreprise par eux : le colonel dès son apparition se présente donc comme un rival du connétable ; cette rivalité est d'autant mieux prouvée que l'édit de 1584, qui éleva en quelque sorte le colonel au rang de connétable, se heurta à la résistance de la Table de marbre et du Parlement, qui refusèrent de l'enregistrer). — Maurice PROU. La charte d'Yèvre-le-Châtel, 1152 (communiquée et commentée le texte de la charte de coutumes donnée par le roi Louis VII aux habitants d'Yèvre-le-Châtel (Loiret), en 1152, à l'imitation de celle de Lorris. Cette charte n'était connue que par une mention dans un arrêt du Parlement de 1272. Le texte en a été retrouvé, aux archives départementales du Loiret, sous forme de *vidimus*. M. Prou insiste sur le sens du mot *districtus*, synonyme de *clamor prepositi*, et désignant non pas une amende, mais l'indemnité de justice due au prévôt pour toute affaire portée devant son tribunal). — Lucien GUENOUN. Les origines de l'édit d'août 1749 sur les établissements et les acquisitions des gens de mainmorte (cet édit, issu de la collaboration de d'Aguesseau et de Joly de Fleury, et pleinement approuvé par le contrôleur général des finances Machault d'Arnouville, apparaît comme une œuvre préparée de longue date et dont les origines remontent au début du xvii^e siècle). — Alexandre ECK, chargé de cours libre à l'Université de Gand. Les clauses d'arbitrage dans les traités entre les princes territoriaux en Russie féodale (la féodalité s'établit en Russie à partir du xiii^e siècle, après une période historique (ix^e-xii^e siècles) fondée sur un commerce international qui avait développé une civilisation essentiellement urbaine, démocratique et unitaire. Les invasions mongoles dans la plaine méridionale russe coupent au xiii^e siècle

les voies commerciales vers Byzance et l'Orient ; le commerce russe est détruit, ainsi que la plupart des villes ; le centre de gravité national se transporte de la région de Kiev vers la région de Moscou et l'activité productrice prend la forme de l'économie agricole domaniale fermée, tandis que l'État se morcelle entre les membres de la même famille princière, seuls princes territoriaux. La question de suzeraineté est à cette époque assez compliquée : à côté du khan tatar qui se considérait comme suzerain de toute la Russie, il existe un « grand prince » russe, investi par le khan et qui se considérait comme suzerain des autres princes ; cependant, il existait jusqu'à six autres « grands princes » régionaux, ayant des relations internationales indépendantes, s'engageant comme vassaux aux suzerains étrangers — grands princes de Lituanie, rois de Pologne — malgré l'autorité du grand prince de Moscou et du khan. Les conflits armés entre ces princes territoriaux donnaient lieu à des traités de paix, d'alliance, de trêve ; c'est dans ces traités que nous rencontrons les clauses d'arbitrage dont le principe au Moyen Âge paraît donc bien découler, non pas du droit romain, mais du droit coutumier privé en général). = Mercredi 15 juin. Maurice MOREL, chargé de cours à la Faculté de droit de Lyon. L'action *sepulchri violati*. — F. MARTROYE. Les premières interdictions des patronages ruraux (dès le règne de Constantin, le colonat apparaît dans la législation à l'état d'organisation achevée, comme le régime légal de la plèbe agricole. En fait, il ne fut instauré dans les provinces que progressivement. Les prohibitions successives du patronage de tous les agriculteurs et de leurs villages, des *vici*, furent éludées par le transfert aux patrons de la possession des biens-fonds en leur patronage. Quand, en 415, Théodose II tenta de réagir contre cet abus, on eut recours à des contrats fictifs, où la cession de la propriété des biens des clients était en réalité le prix d'acquisition d'un patronage. Les mêmes résistances par les mêmes moyens se produisirent en Occident. Elles y devinrent une des causes de l'effondrement de l'Empire). — Max RADIN, professeur à l'Université de Californie. La disparition de la loi Cincia (la dernière mention de cette loi se trouve dans une constitution de Constantin de l'an 319, *Cod. Th.*, 8, 2, 4. A cette époque, elle est encore en pleine vigueur. Au temps de Justinien, elle a complètement disparu, abrogée sans doute entre 319 et 326 par une constitution de Constantin qui ne nous est pas parvenue. L'inclusion des textes faisant mention de la loi Cincia dans le Code Théodosien et dans les *Fragmenta Vaticana* s'explique aisément par le fait que, dans ces deux recueils, les fragments n'ont pas été remaniés, mais ont été laissés intacts). = Séances de la Société d'histoire du droit. 4 novembre 1927. NABER, professeur de droit romain à l'Université d'Utrecht. Platon et les États-Généraux de 1484 (la maxime « par requerre trop grant franchise et liberté chiet on en trop grant servaige », invoquée par le chancelier Guillaume de Rochefort dans un discours aux États de 1484, a été empruntée par lui à un passage de Platon au livre VIII de la *République*, dont elle n'est que la traduction. Il avait connu l'œuvre du philosophe grec, au cours d'un séjour en Italie comme ambassadeur de Charles le Téméraire, en lisant l'œuvre de Platon, soit dans la traduction de Marsile Ficin, soit dans celle de Decembrio. — Olivier MARTIN. Le calcul des délais par nuits en droit parisien (le délai des nuits, en droit parisien, est normalement un délai de huitaine franche, employé surtout dans la procédure d'exécution des meubles, mais qui semble avoir eu à l'origine une extension bien plus grande. La survivance de ce mode de calcul atteste le conservatisme des praticiens dans un domaine indifférent aux transformations sociales et

morales qui ont fait du droit coutumier parisien un droit vraiment nouveau). = 24 novembre. Vicomte TERLINDEN. Le régime juridique de l'Escaut à travers les âges (l'auteur explique comment l'article 9 du traité de 1839 consacra un régime de liberté limitée par un péage au profit de la Hollande. Il fait connaître les longues négociations qui aboutirent, en 1863, au rachat de ce péage et montre ensuite que, de nos jours encore, le régime établi en 1839 entrave le droit naturel de la Belgique à ses libres communications avec la mer et avec le Rhin. C'est ainsi que s'est posée, en 1919, au Congrès de la Paix, la question des traités de 1839, dont la révision fut autorisée par les puissances. M. Terlinden retrace la marche des négociations hollando-belges qui aboutirent à la signature du traité du 3 avril 1925. Le rejet de ce traité par la première chambre des États-Généraux a empêché la solution d'un des plus importants problèmes relatifs à la liberté de la navigation fluviale). = 1928, 12 janvier. M. DE VISSCHER. Quelques observations sur deux textes littéraires empruntés l'un à l'*Énéide*, l'autre aux *Histoires* de Tite-Live (le premier, V, 362, se rapporte aux jeux organisés pour célébrer la mémoire d'Anchise; Énée a promis au vainqueur au combat du ceste « un jeune taureau au front voilé de bandelettes d'or ». Darès, convaincu que tous renonceraient à lui disputer le prix, s'avance, et, saisissant le taureau par une corne, il s'écrie : « Fils d'une déesse, si personne n'ose engager le combat, qu'ai-je à me tenir ici plus longtemps?... *Ducere dona iube* ». Il s'agit ici de la *ductio iussu praetoris*, cas où le préteur prononce la *ductio* en cas de revendication mobilière, lorsque le défendeur, refusant le *iudicium*, laisse la *res indefensa*; c'est bien aussi comme une *res indefensa* que nous apparaît l'enjeu revendiqué par Darès et que nul ne se soucie de lui disputer. M. De Visscher rappelle ensuite l'affaire fameuse des Fourches Caudines telle qu'elle nous est rapportée par Tite-Live, IX, 1-12. Il attire spécialement l'attention sur le refus opposé par le chef samnite à l'abandon noxal des négociateurs offert par le Sénat romain. La décision du Sénat dans cette affaire donna naissance à une théorie juridique maintes fois invoquée au cours des siècles suivants. Les éléments de cette controverse attestent une profonde communauté d'idées juridiques entre les Romains et les autres peuplades italiques). — GÉNÉSTAL. Histoire d'un cas privilégié, le faux en lettres du roi (cas où un clerc peut être jugé par le juge temporel et condamné à amende au roi et à partie, et à réparation du dommage. C'est un peu avant le milieu du XIV^e siècle que l'on commence à appliquer au faux en lettres royaux la procédure, déjà connue, du cas privilégié, d'abord quand le clerc coupable est officier royal, bientôt même s'il s'agit d'un simple particulier. Vers 1385, la jurisprudence est nettement et définitivement établie). = 9 février. PÉROT. Les diplômes royaux concédant la capacité testimoniale à des serfs d'église (une charte de Philippe I^{er} en 1106 assimile les serfs de l'abbaye de Morigny aux *servientes*, c'est-à-dire aux serfs du fisc royal. Cette charte a été confirmée par Louis VI, Louis VII et Philippe-Auguste. Tous trois précisent la portée de l'acte de Philippe I^{er} en disant qu'il ne sera plus permis de récuser les serfs de Morigny s'ils sont produits comme témoins en justice. La capacité testimoniale était donc, en principe, un privilège des serfs royaux, et le privilège n'en pouvait être étendu aux hommes de corps d'une église que par un véritable acte de souveraineté royale). — Ernest PÉROT. Quelques observations sur une lettre de sauvegarde seigneuriale (arch. départ. de la Haute-Marne, fonds d'Auberive, H. 57). Cette lettre, accordée en 1221 à l'abbaye cistercienne de N.-D. d'Auberive, émane de Guillaume II, sire de Champlitte, et de son frère

Eudes, sire de La Marche-sur-Saône. L'intérêt de ce document réside dans ce fait qu'il est un des rares exemples connus d'une lettre de sauvegarde donnée par des seigneurs de médiocre importance et conservée en original ; elle ne présente aucune singularité remarquable, tout en revêtant une certaine solennité révélée par l'aposition de sceaux du type équestre pendant sur de longues cordelettes de soie rouge. Quant au fond, l'octroi même de la lettre de sauvegarde s'explique par la double circonstance que les sires de Champlitte, vicomtes de Dijon, étaient, en tant que fondateurs et hauts-justiciers, les gardiens naturels de l'abbaye d'Auberive ; la délivrance de lettres de sauvegarde expresse ne faisait que renforcer leur droit de garde tacite).

ALLEMAGNE

Historisches Jahrbuch. Bd. 47 (1927), h. 3. — Franz KAMPERS. Der Kosmokrator in einem altfranzösischen Märchen (rattache aux mythes solaires incorporés dans les légendes royales de l'Orient un passage du conte français de *Perceforest* ; indications utiles sur le « signe royal »). — Franz FLASKAMP. Das Todesjahr des hl. Bonifatius (5 juin 754 ; la date de 755, choisie par le premier biographe, Wilbald, s'explique par une fausse interprétation donnée à une lettre du saint). — Paul LEHMANN. Aus der « Vorratskammer » des Chronisten Dietrich Engelhus (attribue à cet auteur, mort en 1434, une encyclopédie, ou *promptuarium*, qui est conservée dans un ms. des archives capitulaires d'Erfurt). — P. Johannes HOFER. Zur Geschichte des Toleranzpatentes Kaiser Josephs II. in Tirol (curieux renseignements sur certains groupes protestants du Tyrol dont la vie ne paraît pas avoir été facile, même sous le régime de la « tolérance »). — Eugen STOLZ. Die Heiligslandfahrt Ludwigs von Württemberg i. J. 1493. — Herm. KEUSSEN. Die Antwort der Kölner medizinischen Fakultät an die Erfurter Fakultät in Sachen des Sylvianismus. — Max BRAUBACH. Ein Fluchtplan des Kurfürsten Joseph Clemens von Köln während seines Aufenthaltes in Namur (1704). — J. A. BREIN. Der publizistische Kampf um das bayerische Konkordat vom 29. März 1924 und die Verträge mit den evangelischen Kirchen : ein bibliographischer Versuch (liste bibliographique). — H. 4. U. RIED. Studien zu Kettlers Stellung zum Infallibilitätsdogma bis zur Definition am 18. Juli 1870 (résistance de Ketteler au dogme, son départ avant la définition, sa soumission par lettre). — Ludwig SCHMIDT. Cassiodor und Theoderich (Cassiodore n'a pas été, comme l'a soutenu Fedor Schneider, l'inspirateur de Théodoric ; les idées qui ont pris corps dans l'État ostrogoth étaient dans l'air). — B. ALTANER. Zur Geschichte der Handschriftensammlung des Kardinals Johannes von Ragusa. — Nikolaus PAULUS. Die Erfurter theologische Fakultät gegenüber die Bulle « Exsurge » (réponse à l'article de P. Kalkoff paru, sous le même titre, dans le n° 2). — Ivan PUSINO. Protopop Awakum, 1620-1. April 1681 : das Lebensbild eines Glaubenshelden aus der russischen Kirchengeschichte (aventures, persécution et martyre d'un chef des vieux-croyants ; un peu de critique historique n'eût peut-être pas été inutile).

M. B.

BELGIQUE

Académie royale de Belgique. *Bulletin de la classe des lettres*, 1927, n° 10. — Jules LECLERCQ. Priène, la Pompéi grecque (décrit cette ville antique, récemment exhumée des boues du Méandre). — 1928, n° 1-2. Herman VANDERHINDEN. La

politique méditerranéenne de Charles-Quint. = *Bulletin de la classe des beaux-arts*, 1927, nos 9-12. Cette livraison est presque entièrement consacrée à Rubens : G. VANZYPE parle de son art ; Juliaan DE VRIENDT de ce qu'il peut nous apprendre ; R. VAN BASTELAAR de son influence sur la gravure. = 1928, nos 1-3. Paul JASPAR. Le pays de Herve et le château d'Ène (description du pays, qui s'étend entre la Meuse et la Vesdre, pays de petite propriété et d'industrie fromagère. Quant au château, qui fut un remarquable monument d'art, il a été récemment démoli. Description minutieuse de cette remarquable construction). = *Académie royale de langue et de littérature françaises. Bulletin*. T. VI, n° 2, novembre 1927. Cette livraison est consacrée en entier à une lecture de M. Georges DOUTREPONT sur les Classiques jugés par les Romantiques.

Analecta Bollandiana. T. XLVI, fasc. 1 et 2, 1928. — Robert DEVREESE. La Vie de saint Maxime le Confesseur et ses recensions (la première rédaction de cette *Vita* est probablement contemporaine du VI^e concile œcuménique, 680-681). — H. DELEHAYE. Trois dates du calendrier romain (1^o les saints Parthenius et Calocèrus, 19 mai ; 2^o saint Vital, 28 avril ; 3^o sainte Sotère, 11 février). — Alfons HILKE. Une vie inédite de sainte Marine (en 273 hexamètres latins, d'après un manuscrit de la fin du XIII^e siècle). — Paulus GROSJEAN. S. J. *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Dublinensium* (en appendice, publie divers textes concernant la vie de saint Flannanus et un fragment sur le Purgatoire de saint Patrice). — H. DELEHAYE, Les lettres d'indulgence collectives ; chapitre v : Les lettres collectives au XV^e et au XVI^e siècle. = *Bulletin des publications hagiographiques*.

Revue belge de philologie et d'histoire. 1928, janvier-mars. — Th. ZIELINSKI. Pour reconstituer les tragédies perdues de la littérature grecque ; suite et fin. — Auguste VINCENT. Les noms de cours d'eau diminutifs de noms de lieux, spécialement dans le domaine français (relève 112 de ces noms, dont 94 pour la France). — W. KOCH. Comment l'empereur Julien tâcha de fonder une église païenne ; II : Les lettres pastorales. — F. VERCAUTEREN. Étude critique d'un diplôme attribué à Chilpéric I^{er} (ce diplôme, délivré à la demande de Dodo, évêque de Beauvais, pour l'église de Saint-Lucien, sise près des murs de Beauvais, détruite lors d'une invasion des Barbares, est un faux ; il a été fabriqué sans doute par un moine de Saint-Laurent au début du XI^e siècle. Texte critique du diplôme, dont l'original est perdu). — J. LEFÈVRE. L'aumônerie militaire à l'époque de l'archiduc Albert, 1598-1621. — Paul FAIDER. Un manuscrit de la *Versio antiqua* de Flavius Josèphe conservé à la bibliothèque de Mons (avec deux fac-similés). — Paul AEBISCHER. Encore quelques Liégeois et Bruxellois à Fribourg, Suisse, avant 1500. = C. rendus. = Chronique. = Bibliographie. = Fernand DE VISSCHER. Bibliographie de droit romain.

ÉTATS-UNIS

Agricultural history (publication trimestrielle publiée par l'*Agricultural history Society* de Chicago, Ill., qui a déjà fait paraître trois volumes de traités sur l'histoire de l'agriculture. Prix de l'abonnement annuel, 2 doll. — Nous espérons pouvoir donner régulièrement l'analyse de ce périodique). — Vol. I, n° 1, 1927, janvier. — E. Merton COULTER. The movement for agricultural reorganisation in the

Cotton South during the civil war (surtout en Géorgie, le type des États à coton). = N° 2, juillet. C. A. BROWNE. Some historical relations of agriculture in the West Indies to that of the United States. — William Linn WESTERMANN. Egyptian agricultural labor under Ptolemy Philadelphus (avec une utile bibliographie). = Vol. II, n° 1, janvier 1928. L. GRAY. The market surplus of colonial tobacco (variation des prix du tabac aux XVII^e et XVIII^e siècles).

Foreign affairs. 1928, avril. — Tasker H. BLISS. Archibald Cary Coolidge, 1866-1928 (notice nécrologique sur le directeur de *Foreign affairs*). — Viscount CECIL. American responsibilities for peace (si les Américains d'aujourd'hui adhèrent au grand principe de la paix et du désarmement universels, comme Lincoln tenait au principe de l'Union, comment peuvent-ils hésiter à reconnaître qu'ils demeurent dans leur splendide isolement et se contenter de sonores déclarations)? — Roland W. BOYDEN. The « Priority question » (concernant l'application du plan Dawes). — K. K. KAWAKAMI. Manchuria; the crux of the Chino-japanese relations. — Charles P. HOWLAND. Our repudiated State debts (il s'agit des dettes contractées par huit États de l'Union américaine pendant la guerre civile et qu'ils refusent encore aujourd'hui de payer. On établit ici la situation exacte au point de vue des charges financières pour ces huit États : Alabama, Arkansas, Floride, Géorgie, Louisiane, Mississipi et les deux Caroline). — Raymond Leslie BUELL. The destiny of East Africa. — Victor G. HEISER. Food and race (importance de la nutrition sur la formation des races). — Harold TEMPERLEY. How the Hungarian frontiers were drawn. — Julius KLEIN. International cartels. — James T. SHOTWELL. Alternatives for war (ces alternatives sont au nombre de quatre : l'arbitrage, la Cour internationale de La Haye, la conciliation, les conférences. Comment peuvent fonctionner ces différents organes pour empêcher la guerre). — Count VOLPI DI MISURATA. Stabilizing the lira. — Kosta TORODOFF. The Macedonian organization, yesterday and today. — O. E. BAKER. Agriculture and the future of China (avec trois cartes). — H. Foster BAIN. China's coal reserves. — Hamilton Fish ARMSTRONG. A letter of count Tisza's (lettre écrite par Tisza au chevalier de Bilinski, ministre commun des Finances, le 3 juillet 1914, en réponse à un télégramme expédié par le général Potiorek, gouverneur de Bosnie-Herzégovine). — Jacob LUSTIG. The new constitution of the Palestine Jews. — William L. LANGER. Some recent books on international relations.

Speculum. 1928, janvier. — Elias Avery LOWE. An eighth century list of books in a Bodl. ms. from Würzburg, and its probable relation to the Laudian *Acts* (ce ms. qui porte à la Bodl. la cote *Laud Misc. 126*, parce qu'il fait partie du lot des mss. donnés à l'Université d'Oxford par l'archevêque Laud, contient, à la fin, sur un feuillet d'abord laissé en blanc, une liste de livres écrite en lettres anglo-saxonnes au plus tard dans les premières années du IX^e siècle. La première mention sur cette liste est celle d'un volume contenant les Actes des apôtres, et il y a des raisons de penser que ce volume doit être identifié avec un autre venant aussi de Laud et qui porte à la Bodl. la cote *Laud. Gr. 35*. Ces mss. qui, avant le XVII^e siècle, appartenaient à la bibliothèque épiscopale de Wurzburg proviennent très probablement de Saint-Kilian de Wurzburg. Deux fac-similés : l'un du feuillet contenant la liste des livres, où l'on relève la mention de deux mss. qui ont été prêtés à Holzkirchen et à Fulda; l'autre d'un feuillet du *Laud. Gr. 35*). — Roger

Sherman Loomis. Geoffrey of Monmouth and Arthurian origins (il faut chercher les origines de la légende d'Arthur dans la célèbre sculpture de Modène, qui fut exécutée entre 1099 et 1106, donc bien avant que Geoffroi ait raconté les exploits du héros breton. Les données qu'elle fournit permettent seules de concilier les théories actuellement en conflit; elles attestent manifestement l'origine bretonne d'Arthur). — Josiah Cox Russell. Master Henry of Avranches as an international poet (biographie de ce poète nomade qui vécut en Allemagne, à la cour de Rome, en France, en Angleterre où l'on a de fréquentes preuves de son séjour de 1214 à 1260. Documents nouveaux tirés du P. R. O. Bibliographie critique des œuvres poétiques, imprimées et inédites, de maître Henri). — Margaret H. Longhurst et Charles Rufus Morey. The covers of the Lorsch gospels (avec huit planches photographiques reproduisant les dyptiques utilisés pour la couverture des évangiles). — A. S. Cook. Beowulf 1039 and the greek ἀρχι (dans le vers 1039, l'auteur du Beowulf parle du roi Hrothgar en le qualifiant de *heahcynning*, ou de « grand roi ». Cette expression paraît traduire le grec ἀρχισαυλεύς, titre appliqué à Héraclius après sa victoire sur les Perses; elle aurait été importée en Angleterre par Théodore de Tarse. Elle serait l'équivalent de « bretwalda », qui a le même sens de « roi des rois ». C'est sans doute à l'imitation de ceux qui traduisaient le « Rex regum » de la Vulgate par *cyninga cynning*). — Reginald Lane Poole. Two documents concerning archbishop Roger of York (relatifs aux poursuites dirigées contre l'archevêque à cause de l'opposition qu'il avait faite à Thomas Becket et que l'Eglise considérait comme ayant indirectement contribué au meurtre du saint prélat). — Allan H. Gilbert. Notes on the influence of the *Secretum secretorum* (1^o le livre VII de Gower, *Confessio amantis*, s'inspire des instructions données par Aristote à Alexandre le Grand, mais par l'intermédiaire du *Secretum secretorum*, si célèbre au Moyen Age. 2^o Étude sur les sources de Thomas Hoccleve, *De regimine principum*; une de ces sources, à peine entrevue par Aster dans son étude de 1888, est le *Secretum secretorum*. Ce dernier ouvrage mériterait d'être examiné de très près). — Vernam E. Hull. Two middle-irish religious anecdotes (1^o sur l'invention de la sainte croix; 2^o sur le repentir de Longin. Texte et traduction). — Lynn Thorndike. Public recitals in Universities in the fifteenth century.

GRANDE-BRETAGNE

Antiquity. 1928, mars. — C. Leonard Woolley. The royal tombs of Ur (avec un plan du tombeau où est marquée la place occupée par chacun des objets trouvés). — T. Zammit. Prehistoric cart-tracks in Malta (avec sept planches). — D. Randall-McIver. Forerunners of Romans (deux planches montrant la transition entre l'époque de la pierre et celle du bronze en Italie. Les « Proto-Italiotes » ont été très habiles à fabriquer des armes, des instruments en bronze, qui ont été ensuite exportés par le Danube et qu'on retrouve jusque dans le Jutland. Carte représentant la distribution, nettement tranchée, des rites funéraires : crémation et inhumation, observés dans l'Italie centrale à l'époque du fer). — V. Gordon Childe. The Lausitz culture (carte où sont marqués les grands cimetières à crémation, dits « champs d'urnes », dans les vallées du Rhin et du Danube, plus précisément encore en Lusace). — Friedrich Wagner. Prehistoric fortification in Bavaria (avec six plans de forteresses celtiques). — R. H. Hall. The discoveries at Ur, and the seniority of Sumerian civilization. — Philip Corder et John L. Kirk. Roman

Maldon; a Yorkshire fortress and its neighbourhood (deux plans et un essai de restauration). = Notes and News (découvertes archéologiques à Mohenjo-Daro, Inde; champs préhistoriques en Hollande; inscriptions cunéiformes en Syrie; monnaies d'or bretonnes trouvées près de Westerham, Kent; mégalithes du Bêloutchistan; une tombe avec un bateau dans l'île de Man).

Bulletin of the Institute of historical research. Vol. V, n° 15, 1928, février. — H. G. RICHARDSON et George SAYLES. The early records of the english parliaments. I: The english parliaments of Edward I (liste aussi complète que possible de toutes les assemblées dites Parlements, qui ont été convoquées de 1274 à 1307. Une très érudite introduction précise ce qui constitue l'essence même, le caractère et la compétence de ces Parlements). — The accessibility of foreign archives; suite (enquête poursuivie à Cuba, en Hollande, Italie, Pologne, Roumanie, à Pondichéry). — Sommaires des thèses (une de ces thèses, par Esme Pole Stuart, se rapporte à l'histoire administrative de la Gascogne de 1303 à 1327; on y mentionne sept documents tirés des archives du P. R. O. et qui forment l'appendice de la thèse. Une autre thèse, par Myriam A. Rose, concerne les pétitions qui ont été adressées au Parlement concernant les villes sous les princes lancastriens. La troisième, par M. Postan, se rapporte au commerce extérieur de l'Angleterre au xv^e siècle). — Additions et corrections au *D. N. B.* et au *New english dictionary*. — Migrations of historical manuscripts; suite.

Bulletin of the John Rylands library Manchester. Vol. IX, n° 1, 1928, janvier. — J. Rendell HARRIS. A primitive dyestuff (cette matière tinctoriale est la guède, *wood* ou *wad* en anglais; elle a été longtemps cultivée en Angleterre, d'où des noms de lieu tels que Wad[ham] college, dans le Somerset; le latin *glastum*, que Pliny emploie pour désigner la guède, est sans doute à la racine de Glastonbury). — R. S. CONWAY. The country haunts of Horace (description actuelle de Sant'Antonio à Tivoli et de la ferme d'Horace dans la vallée de la Digentia, avec cinq photos. Traduction en vers anglais de l'ode à la fontaine de Bandusia). — C. H. HERFORD. William Blake. — A. S. PEAKE. Recent developments in Old Testament criticism (depuis Jean Astruc jusqu'aux plus récents critiques allemands; pas un mot sur la production française). — T. FISH. The contemporary cult of kings of the third dynasty of Ur. — [Henry GUPPY]. Stepping stones to the art of topography (marque l'influence prédominante exercée sur les origines de l'imprimerie par deux inventions, celle des sceaux et celle du papier; rectifie, d'après l'ouvrage de feu le prof. Carter, les erreurs commises par Stanislas Julien. Quatorze fac-similés et une longue liste bibliographique). — Id. John Bunyan, 1628-november 1928; a brief sketch of his life, times and writings (avec un fac-similé de la page de titre du *Pilgrim's progress*, 1^{re} édit., 1678. Liste chronologique des œuvres de Bunyan). — Louise FARGO BROWN. One more Lauderdale letter, mars 1660. — A. MINGANA. Woodbrooke studies. Christian documents in syriac, arabic and garshūni, edited and translated with a critical apparatus; avec des introductions par J. Rendel HARRIS. Fasc. 3. The apology of Timothy the patriarch before the caliph Mahdi (Mingana montre la grande valeur d'un ms. récemment trouvé par lui dans la Kourdistan: il contient une apologie du christianisme par le patriarche nestorien Timothée 1^{er}, chef des chrétiens d'Orient. Elle se présente sous la forme d'une discussion théologique entre le calife Mahdi et le patriarche, discussion qui dura deux jours dans le palais même du calife à Bagdad, en 781 ou 782. Ce texte précède donc

de plusieurs années l'apologie de l'Islam par un savant mahométan, Ali ben Rabban at-Tabari, écrite à Bagdad également, à la demande du calife Al Muttawakkil entre 847 et 861. Traduction anglaise du texte et reproduction photographique, blanc sur noir, du ms.).

The english historical Review. 1928, avril. — H. G. RICHARDSON. Richard Fitz Neal and the *Dialogus de Saccario*; 1^{er} article (Richard, fils de Nigel, évêque d'Ely, était trésorier du roi en 1160; peut-être même exerçait-il déjà cet office en 1156; il y fut maintenu jusque vers le milieu de l'année 1198 et mourut quelques mois après. Recherches sur l'époque où il rédigea le *Dialogus*). — Anthony STEEL. The practice of assignment in the later fourteenth century (conteste les résultats auxquels est arrivé le professeur Willard dans un précédent article, *E. H. R.*, t. XLII, p. 12-29). — C. H. WILLIAMS. The rebellion of Humphrey Stafford in 1486 (étudie les précédés juridiques employés par le roi après la répression du soulèvement). — Leonard W. LABAREE et Robert C. MOODY. The seal of the Privy council (c'est peu à peu que l'usage d'un sceau fut introduit sous les Tudors pour donner une valeur authentique à une décision prise par le Conseil privé; il fut « plaqué », comme le « royal signet » et non « pendant »). — V. H. GALBRAITH. Extracts from the *Historia aurea* and a french *Brut*, 1317-1347 (extraits tirés de l'*Historia aurea* de John, vicaire de Tynemouth, qui était exactement contemporain de Ranulf de Higden, et d'une des nombreuses compilations en français connues sous le titre de *Brut*). — A. T. BANNISTER. Manorial customs of the Hereford bishopric estates, 1577-1578. — F. W. BROOKS. Naval recruiting in Lindsey, 1795-1797. — William MILLER. Three letters on the Ionian islands, 1850-1853. = Comptes-rendus.

History. 1927, octobre. — Ch.-V. LANGLOIS. The teaching of history in France, 2^e art. (organisation de l'enseignement supérieur en France depuis 1882; création des universités provinciales et diffusion de la méthode nécessaire au travail dans les Facultés). — M. CARY. Athenian democracy (énumère les reproches que l'on n'a pas ménagés à la démocratie athénienne et conclut qu'elle n'a pas été aussi néfaste qu'il paraît tout d'abord; en tout cas, elle marque une étape importante dans l'histoire des idées politiques et dans l'art du gouvernement). — A. H. DODD. History in pantomime (les pantomimes qu'on jouait à Noël et à Pâques sous le règne de Victoria peuvent être considérées comme des sources historiques, tout comme les caricatures du *Punch*). — The selection and provision of history books for elementary schools (rapport fait au nom du « Consultative Committee of the board of education »). — C. AINSWORTH MITCHELL. The casket letters (le texte de la seconde lettre attribuée à Marie Stuart et de son contrat de mariage avec Bothwell ne peut être authentique). — W. N. MEDLICOTT. Lord Salisbury and Turkey (la politique de Salisbury à l'égard de la Turquie et celle de Disraeli ne sont pas aussi opposées qu'on le dit à l'ordinaire; ils ont suivi l'un et l'autre la tradition de Palmerston). = 1928, janvier. E. W. ADAMS. The nature of historical repetition (s'il est vrai que l'histoire ne se répète jamais exactement, il n'en est pas moins vrai que son étude contribue sinon à prédire, du moins à prévoir le prochain avenir. Elle n'est donc pas exclusivement la connaissance de ce qui est à jamais passé). — Anthony STEEL. Some aspects of english finance in the fourteenth century (donne fort à réfléchir). — J. A. WILLIAMSON. Books on Drake (avec une longue note bibliographique sur les sources imprimées et inédites). — J. A. WHITE. The board of education report on the teaching

of history in London. — Richard LODGE. The spanish succession (signale les fréquentes erreurs commises par les historiens anglais sur l'origine de la question et sur les traités de partage conclus par Louis XIV). — University research, session 1926-1927.

The Quarterly Review. 1928, janvier. — Arthur W. JOSE. The spirit of Australia (surtout d'après les *Year-books* parus depuis 1908). — Oliver B. LLOYD. Modes and manners of the XIXth. cent., as represented in the pictures and engravings of the time (d'après les quatre volumes d'O. Fischel et Max von Bohn). — Ignatius PHAYRE. America's « sovereignty » (sur l'impérialisme américain). — R. W. S. MENDEL. An age of transition in music (à propos de l'ouvrage de Spengler sur le Déclin de l'Occident). — Denis GWYNNE. The pope and the *Action française* (fait ressortir l'influence considérable exercée par Charles Maurras). — James H. WELAND. The art of translating. — Sir George ASTON. The staff college (influence exercée par l'enseignement donné à l'École supérieure d'État-major sur l'armée anglaise en 1914-1918). — Sir Charles OMAN. Modern Oxford (à propos du tome III de l'histoire d'Oxford par Ch. E. Mallet). — John BAILEY. Queen Victoria (à propos du tome III de sa correspondance, 1879-1885). — Avril. Major-général Sir George ASTON. Sea-diplomacy and sea-law. — Ernest WEEKLEY. The Oxford dictionary (quelques pages pour dire comment l'idée de ce dictionnaire a pris corps et avec quelle méthode efficace et scientifique il a été exécuté). — W. C. WALKERDINE. The unreasonableness of disestablishment (montre combien il serait dangereux de briser le lien qui unit l'Église anglicane à l'État). — Ignatius PHAYRE. The White House and its occupants (histoire de la demeure officielle où réside le président des États-Unis, la Maison-Blanche, et tableau des corvées officielles auxquelles est condamné le Président). — William J. BRITTAIN. The beginning of television. — Sir Reginald BLOMFIELD. The revolt of the Camisards, 1702-1704 (après une visite au Musée du désert, l'ancienne demeure de Roland, où sont conservées les reliques de la guerre des Cévennes). — Sidney DARK. The philosophy of bolshevism (d'après les ouvrages de René Fülöp-Miller, Laski et Karlgren). — L. A. POST. — The genius of Menander. — H. Charles WOODS. Turkey, yesterday and to-morrow. — Conrad M. R. BONACINA. Yellow Asia (le péril jaune ne tardera pas à devenir une réalité aussi menaçante que le bolchévisme). — Geoffrey ELLIS. Coal, power and industry (sur la crise actuelle de l'industrie houillère en Angleterre et ses remèdes).

The Scottish historical Review. 1928, janvier. — Henrietta TAYLER. The lieutenant-governor of the Tower in 1745-1747 (il s'appelait Williamson. Sa conduite à l'égard des Jacobites emprisonnés lors de l'insurrection de 1745). — J. H. BAXTER. The « new » medieval scottish authors (notes sur les œuvres manuscrites de quatre auteurs écrivant en latin-écossais vers l'an 1400, pour servir au Dictionnaire du latin médiéval entrepris par la British Academy). — George PRATT INSH. The « Carolina Merchant » ; advice of arrival (publie une lettre datée de Stuarts'Town, dans la Caroline du Sud, par les patrons du « Carolina merchant », bateau de 170 tonnes chargé d'établir une colonie de Covenanters écossais dans cette région ; elle est du 27 mars 1685 et donne de curieux détails sur la traversée, le pays et les habitants. Bien accueillis, d'abord, semble-t-il, par les indigènes, les colons ne tardèrent pas à être attaqués et chassés par les Espagnols). — George SAYLES. The

household of the Chancery (publie une lettre adressée vers l'extrême fin du xiv^e siècle à un clerc de la chancellerie, qui devint chancelier à son tour. Il y est fait allusion à l'« hospitium » où les clercs inférieurs vivaient en commun avec leur maître). — Fac-similé d'une « carta » délivrée au nom du roi Robert Bruce le 14 janvier 1327-1328. — Avril. Lady Helena M. CARNEGIE. Angus, kingdom, earldom and shrievalty (géographie historique et histoire littéraire. On demande que l'ancien nom d'Angus soit restitué au comté dénommé depuis 1856 Forfarshire). — Sir Charles H. FIRTH. Orders for the government of the garrison and city of Edinburgh in december 1650 (règlement publié au nom du colonel Robert Overton). — Marjory A. BALD. Contemporary references to the scottish speech of the sixteenth century (rapides progrès de la langue anglaise en Écosse à partir du xvii^e siècle). — Maurice de MEULEMEESTER. A relic of Queen Mary at Malines (c'est un fragment de la vraie croix, au dos duquel est jointe une représentation de l'Assomption de la Vierge, délicat travail à la manière de Van Eyck et de Memling. Une attestation authentique prouve que la relique a été donnée par Marie Stuart, avant son supplice, à Catherine Carué, la première de ses dames d'honneur. Elle passa ensuite à Marie de Montpesson, moniale au couvent de Grand-Bégar-lez-Bruxelles). — Henry HAMILTON. The founding of Carron ironworks (importance économique de l'établissement de cette fonderie en 1759). — The Right Rev. Sir David Hunter BLAIR, abbot of Dunfermline. The contributions of the monasteries to scottish history (quatre pages de considérations générales). — Comptes-rendus. — H. W. MEIKLE. Catalogues of mss. in national library of Scotland. — E. W. M. BALFOUR-MELVILLE. James I at Windsor in 1423.

The Times. Literary supplement. — N° 1346. Old travel and new (où il est question surtout des « Principal navigations » de Hakluyt). — N° 1348. The biography of Shelley. — N° 1351. Thomas ASHBY. Tibur and the North (suite du rapport sur les fouilles récemment exécutées en Italie). — N° 1352. Id. Recent excavations in Italy; III: The South. — N° 1353. Romantic art: Delacroix and Chopin (où il est parlé aussi de George Sand. On résume ici les ouvrages de Raymond Escholier, Guy de Pourtalès, Baudelaire, Mary F. Sandars, Élisabeth W. Schermerhorn). — N° 1354. The classical tradition in poetry (d'après Gilbert Murray, éminent professeur de grec à Oxford et président de la « League of nations Union »). — N° 1357. The country tradition (traite de quelques auteurs qui ont recueilli, en vers et en prose, des traditions populaires). — N° 1358. The novels of George Meredith. — N° 1359. Laconics (sur le langage laconique, les pensées et caractères, dans les littératures française et anglaise). — N° 1361. Sir George Etherege (sur cet auteur dramatique, voir *Rev. histor.*, t. CLVI, p. 378. Ses œuvres viennent d'être rééditées en deux volumes dans la collection des « Percy reprints »). — N° 1362. Modern capitalism (d'après W. Sombart et Richard Passow). — N° 1363. Las Casas as a historian (à propos de l'édition qui vient de paraître, en trois volumes, de l'*Historia de las Indias*; avec une préface de Gonzalo de Reparaz). — N° 1364. Henrik Ibsen. — N° 1366. Napier's Peninsular war (Napier considéré comme sculpteur avant d'être historien. — N° 1367. Christian latin poetry. — N° 1369. The Chronicles of the Canongate 1827-1828 (montre dans quel état d'esprit et de santé Walter Scott écrivit cet ouvrage). — N° 1370. Our dictionary (comment s'est fait le *New English dictionary*. Il y a soixante-dix ans que la plan en a été conçu et quarante-quatre ans que le premier fascicule a paru. Il se termine avec la fin de la

lettre W et l'on prépare déjà un supplément). = N° 1371. *Marxian criticism* (à propos de plusieurs ouvrages récemment publiés à Leningrad et à Moscou). = N° 1373. Dante Gabriel Rossetti.

Transactions of the Royal historical Society. 4^e série, t. X, 1927. — T. F. TOUT. Presidential address (considérations générales sur l'œuvre de l'Union académique internationale au point de vue du travail historique). — E. F. JACOB. The reign of Henry III; some suggestions (indications en partie nouvelles sur ce règne; caricaturé par Mathieu de Paris, il n'en a pas moins contribué d'une façon efficace aux progrès accomplis en ce qui concerne l'administration et les beaux-arts. Publie en appendice un texte précieux où sont résumées les décisions prises au Parlement de 1279). — H. G. RICHARDSON. Illustrations of english history in the mediæval registers of the Parlement of Paris (signale un assez grand nombre d'affaires concernant l'Angleterre qui ont été portées devant le Parlement de Paris; fac-similé d'une lettre de Henri VI à ce Parlement, 2 décembre 1462). — Miss M. LANE. The diplomatic service under William III (avec une liste des représentants de l'Angleterre en Europe, complétant celle de M. Firth). — Miss M. H. MILLS. The reforms at the Exchequer, 1232-1242 (constate à plusieurs reprises l'exactitude de faits consignés dans la chronique de Mathieu de Paris). — Mary COATE. The duchy of Cornwall; its history and administration (montre la force des traditions locales pendant tout le Moyen Age et jusqu'au temps de la guerre civile au XVII^e siècle). — W. T. MORGAN. Some attempts at imperial cooperation during the reign of Queen Anne (intéresse l'histoire de la guerre de succession d'Espagne). — W. A. PANTIN. The general and provincial chapters of the english Black monks, 1215-1540 (avec indication des sources. En appendice: listes des chapitres généraux et provinciaux de l'ordre bénédictin, des « définiteurs », des abbés et prieurs qui assistèrent à ces assemblées. Très abondante bibliographie).

University of London. Institute of historical research. Sixième rapport annuel, 1^{er} septembre 1926-31 août 1927 (tableau des cours; rapport du Comité d'histoire anglo-américain 1926-1927 et note sur l'enseignement de l'histoire de la guerre dans les Universités américaines et britanniques; bibliographie des travaux publiés par les professeurs de l'Université pendant l'année).

ITALIE

Africa Italiana. Rivista di storia e d'arte a cura del Ministero delle Colonie. Vol. I, 1927, fasc. 1 et 2 (Bergame, Istituto italiano d'arti grafiche. Abonnement annuel: 70 lire). — Giacomo GUIDI. Lo Zeus di Cirene (excellent mémoire fort bien illustré, consacré à la description et à l'étude de la tête de Jupiter découverte à Cyrène dans le temple consacré à cette divinité. L'auteur s'exprime avec une sage réserve sur l'opinion émise par certains de ses collègues italiens et suivant laquelle on posséderait enfin une première et célèbre copie du Zeus de Phidias). — Carlo ANTI. *Afrodite Urania* (à propos de la découverte à Cyrène, sur l'agora et dans le temple d'Apollon, de deux statuettes en marbre d'Aphrodite. M. Anti étudie les statues de la Vénus à la tortue issues de deux prototypes appartenant l'un à la fin du V^e siècle, l'autre au IV^e). — Renato BARTOCCINI. Il foro imperiale di Lepcis [Leptis Magna] (description des ruines du forum, entouré d'une muraille

haute de quinze mètres et dont la place était bordée de portiques à colonnades; l'auteur étudie plus particulièrement la décoration de la basilique édifiée sous le règne de Septime-Sévère et signale la riche ornementation des pilastres intérieurs, où, dans les volutes d'une acanthe, surgissent des protomes d'animaux ou des personnages du thiasse bachique). — Roberto PARIBENI. *Sepolcreto cristiano di Engila presso Suani* (importante découverte de treize épitaphes en onciale du XI^e siècle ap. J.-C., prouvant la persistance du christianisme en Tripolitaine longtemps encore après la conquête arabe). — C. CONTI ROSSINI. *Un codice illustrato eritreo del sec. xv* (étude de l'iconographie du manuscrit n° 105 de la collection d'Abadie à la Bibliothèque nationale de Paris). — Ettore GHISLANZONI. *Rilievo policromo di Bengazi* (dans un édicule d'ordre ionique sont figurés cinq personnages qui seraient, selon l'auteur, Artémis et des dieux locaux. L'intérêt de ce monument, sans doute élevé pour commémorer une victoire à la palestres, réside surtout dans la remarquable conservation de la polychromie recouvrant les images des divinités). — Silvio FERRI. *L'Apollo Pitio di Cirene*. Un nuovo esemplare di « Pre-Omphalos » (copie romaine de travail médiocre, mais bien conservée). — Biagio PACE. *Statua isiaca della Libia nel museo di Constantinopoli* (statue de prêtre ou de prêtresse d'Isis portant une guirlande). — Luigi PERNIER. *Campagna di scavi a Cirene nel 1925*. I. Monumenti del santuario di Apollo; II. — Gaspare OLIVERIO. Documenti epigrafici del santuario di Apollo (dégagement du sanctuaire et des constructions voisines : petit temple d'Artémis et Iseum. A l'époque romaine, le temple d'Apollon fut reconstruit à deux reprises sur l'emplacement d'un édifice protodorique, sans doute contemporain de la fondation de Cyrène).

Raymond LANTIER.

Archivio della R. Società Romana di Storia Patria. T. XLVIII, 1925. — G. FALCO. I comuni della Campagna e della Marittima nel medio evo. — A. CANETTI. I musici del Campidoglio (histoire et organisation du « Concerto di tromboni e cornetti » du Sénat et du peuple romain, 1524-1818. — U. MARIANI. Biografia di Giacomo da Viterbo. — G. ERMINI. Le relazioni fra Chiesa e i Comuni della Campagna e della Marittima in un documento del sec. XIV. — M. STERZI. G. Vincenzo Gravina agente in Roma di Mons. Giov. F. Pignatelli (utilise une correspondance [Bibl. nat. de Naples, XIII, B, 45-47] adressée par Gravina à Pignatelli, nonce en Pologne de 1700 à 1703, puis archevêque de Naples et cardinal, sur les événements romains du début du XVIII^e siècle). — P. EGIDI. L'ultimo trattato internazionale del libero comune di Roma (traité conclu le 7 octobre 1434 entre le duc de Milan et la commune de Rome). — T. XLIX, 1926. G. ERMINI. La libertà comunale nello stato della Chiesa. — G. FALCO. I comuni della Campagna e della Marittima nel medio evo. — P. PASCHINI. Due episodi della contro-riforma in Italia. — G. PARDI. La popolazione del distretto di Roma nel sec. XV (un peu moins de 200,000 âmes au début du XV^e s.). — E. LOEVINSON. Documenti di S. Cecilia in Trastevere.

A. DE BOÜARD.

Archivio storico Lombardo. T. LIII, 1926. — E. FILIPPINI. Un cancelliere del ducato Sforzesco, Andrea da Foligno. — P. PECCHIALI. L'antico ospedale di S. Maria della Roveda presso Sedriano. — SANTAMARIA. Stemmi comunali lombardi (notice de trois manuscrits enluminés des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles, contenant les armes des principales villes lombardes). — L. NEGRI. Saggio bibliografico su Pietro Verri (littérateur, historien et philosophe milanais du XVIII^e siècle). — A. Co-

LOMBO. I Gerosolimitani e i Templari a Milano e la via Commenda. — N. BENDISCIOLI. L'inizio della controversia giurisdizionale a Milano tra l'arcivescovo Carlo Borromeo e il senato Milanese. — G. P. BOGNETTI. Le miniere della Valtorta e i diritti degli arcivescovi di Milano, sec. XII-XIV. — V. ADAMI. Episodi della guerra tra Milanesi e Veneziani in Valsassina, 1452-1453. A. DE B.

Archivio storico per la Sicilia orientale. II^e série, t. I, 1925. — G. BASILE. Il tesoro di S. Agata nella cattedrale di Catania. — M. GAUDIOSO. Per la storia del territorio di Lentini nel secondo Medio Evo. — P. CARDONA. Catania e Siracusa dal 1812 al 1818. — V. CASAGRANDE. Vincenzo Gagliani ed il contributo di Catania e della Sicilia orientale alla riforma costituzionale sugli albori del Risorgimento. — T. II, 1926. F. MARLETTA. L'arte della seta a Catania nei secoli XV-XVII. — E. PONTIERI. L'abbazia benedettina di S. Eufemia di Calabria, e l'abate Roberto di Grantmesnil. — P. SINOPOLI. Tabulario di S. Maria Latina di Agira. — V. RUSSO. Sul luogo di Medma (Medma, l'antique cité italote, s'élevait sur l'actuel territoire de Nicotera, comme l'avait reconnu Lenormant, et non sur celui de Rosarno). A. DE B.

Archivio storico per le provincie napoletane. Nuova serie, t. XII. — N. CORTESE. L'esercito napoletano nelle guerre napoleoniche. — P. PIERI. Il regno di Napoli dal luglio 1799 al marzo 1806. — B. CROCE. Per le biografie degli uomini del 1799. — G. DORIA. La rivoluzione napoletana del 1848 nelle lettere di uno studente. — P. EGIDI. Fabrizio Marramaldo in Piemonte negli anni 1525 e 1526. — F. NICOLINI. L'origine di Napoli secondo G. B. Vico. A. DE B.

Atti e memorie della R. Deputazione di storia patria per le provincie di Romagna. T. XV, 1925. — E. CARRARA. Il « Diafonus » di Giovanni del Virgilio (correspondance poétique du début du XIV^e siècle). — F. CANTONI. La situazione politica in Bologna nel 1820-1821. — A. R. DALLA CASA. Il pago, il vico, il castello, la pieve di Gesso nella vallata del Lavino. — A. PALMIERI. Un processo importante nel Capitanato di Casio (aujourd'hui commune du « mandamento » de Bagni della Ponetta. Contribution à l'histoire judiciaire du XIV^e siècle). — A. VICINELLI. La famiglia dei conti di Bologna. — G. B. SALVIONI. Il valore della lira bolognese dal 1626 al 1650. — G. SORANZO. Un atto pio della diva Isotta. — T. XVI, 1926. P. FRANCIOSI. Il Montefeltro sotto l'aspetto geografico, etnico, storico, devesi considerare come facente parte dell'Emilia-Romandiola. — O. TREBBI. Contributo alla storia del teatro dialettale bolognese nel sec. XVII. — O. MONTENOYESI. Documenti pergamenacci di Romagna nell'Archivio di Stato di Roma. — A. SOLARI. Sulle origini di Faenza. — F. MASSERA. Jacopo Allegretti da Forlì (poète du premier humanisme, 2^e moitié du XIV^e siècle). — R. DELLA CASA. Mezzolara (monographie historique d'une localité de la région de Bologne). — L. RAVA. Ravenna nel seicento. — T. XVII, 1927. D. MATOCCHI. Due documenti inediti dei sec. XV e XVI sulla terapia empirica in alcune malattie cutanee (note storico-critiche). — A. SOLARI. Il territorio dei Sapinati e Sarsina (étude de géographie historique sur la vallée du Savio). — L. MARINELLI. Girolamo e Camillo Marini, ingegneri militari del sec. XVI. — G. ALLEGRETTI CHIARI. Esuli del 1831 a Ginevra: Michele e Caterina Ferrucci. A. DE B.

BIBLIOGRAPHIE DES COMPTES-RENDUS¹

- Abbott (Frank Frost) et Johnson (Allan Chester).** Municipal administration in the roman empire. *R. ét. anc.*, 1928, 163.
- Acontius.** *Satanæ stratagematum libri octo*, édition critique par W. Köhler. *E. H. R.*, 1928, 293 (traité écrit en Angleterre, au temps d'Élisabeth; intéressant pour la controverse théologique au xvi^e siècle).
- Appellius (Mario).** *Asia gialla*. *Q. R.*, n° 496 (importante étude sur la transformation actuelle de la Chine et, en général, sur le péril jaune).
- Arrien.** *L'Inde*; texte et trad. par P. Chantraine. *R. ét. anc.*, 1928, 151.
- Autin.** *Traité des reliques de Calvin*. *B. hist. prot.*, 1927 (critique de l'édition par J. Pannier).
- Baden (Prinz Max von).** *Erinnerungen und Dokumente*. *M. Fr.*, n° 718, 239 (c'est l'abandon de la Belgique que le prince de Bade conseillait au gouvernement impérial comme le plus habile moyen de terminer utilement la guerre).
- Banning (Émile).** *Les origines et les phases de la neutralité belge*; publ. par A. De Ridder. *R. B. P. H.*, VII, 1.
- Bassett (John Spencer).** *Correspondence of Andrew Jackson*. *E. H. R.*, 1928, 270 (2 vol., 1814-1819; début d'une importante publication, qui en comprendra six).
- Beaulieux (Ch.).** *Histoire de l'orthographe française*. *R. C.*, 1928, n° 2 (compte-rendu par E. Bourciez).
- Bentham (Jeremy).** *A criticism of William Blackstone's commentaries on the laws of England*; publ. par Charles Warren Everett. *T.*, n° 1371.
- Boeles (P. C. J. A.).** *Friesland tot de elfde eeuw*. *R. B. P. H.*, VII, 1 (livre neuf et qui mérite l'attention de tous les historiens).
- Belloc (Hilaire).** *James the Second*. *T.*, n° 1369 (brillant et paradoxal).
- Boll (Franz) et Bezold (Carl).** *Sternglaube und Sterndeutung*. *R. B. P. H.*, VII, 1 (excellente histoire de l'astrologie, mise au point par W. Gundel).
- Boulter (V. M.).** *Chronology of international events and treaties, 1920-1925*. *T.*, n° 1367.
- Boyes (John).** *The company of Adventurers*. *T.*, n° 1365 (histoire et description de l'Afrique orientale).
- Brebner (John Bartlet).** *New England's outpost : Acadia before the conquest of Canada*. *E. H. R.*, 1928, 267 (Biggar : excellent).
- Brown (W. E.).** *The achievement of the Middle ages*. *T.*, n° 1370.
- Brunot.** *Histoire de la langue française*, t. IV-VII. *B. hist. prot.*, 1926 (compte-rendu par Pannier).
- Buchanan (Miss Meriel).** *Diplomacy and foreign courts*. *T.* n° 1371 (parle surtout de l'étiquette observée dans les cours fréquentées par l'auteur avant la guerre).
- Bugge (Alexander).** *Den norske Trælast-handelshistorie*; I : *Fra de ældste tider until freden i Speier, 1544*. *T. G.*, 1928.
- Burch (Vacher).** *Myth and Constantine the Great*. *An. B.*, 1928, 179 (exposé très embrouillé où il est difficile de découvrir la véritable pensée de l'auteur).
- Buonaiuti (Ernesto).** *Il cristianesimo nell'Africa romana*. *T.*, n° 1368.
- Cambridge (the) ancient history, t. IV (art. d'A. Meillet); t. V et VI (art. de Robert Cohen). *R. C.*, 1928, n° 2 (la mort de J. B. Bury, « admirable vulgarisateur », est pour cette publication une « perte irréparable »).**
- Catalogue des mss. alchimistes grecs, t. II. *R. B. P. H.*, VII, 1.**
- Catholic (the) University of America patriotic studies, vol. X-XIII et XV. *An. B.*, 1928, 176.**

1. Liste alphabétique des revues analysées, avec le sens des abréviations employées :

An. B. = *Analecta Bollandiana*. — *A. H. Rév. fr.* = *Annales historiques de la Révolution française*. — *B. hist. prot.* = *Bulletin de la Société d'histoire du Protestantisme français*. — *E. H. R.* = *English historical Review*. — *J. S.* = *Journal des Savants*. — *M. Fr.* = *Mercur de France*. — *Pol.* = *Polybiblion*. — *Q. R.* = *Quarterly Review*. — *R. A.* = *Revue archéologique*. — *R. B. P. H.* = *Revue belge de philologie et d'histoire*. — *R. C.* = *Revue critique d'histoire et de littérature*. — *R. ét. anc.* = *Revue des études anciennes*. — *R. H. dipl.* = *Revue d'histoire diplomatique*. — *R. P.* = *Revue de Paris*. — *R. Q. H.* = *Revue des questions historiques*. — *S. H. R.* = *Scottish historical Review*. — *T.* = *The Times. Literary supplement*. — *T. G.* = *Tijdschrift voor Geschiedenis*.

- Oslin (G. E. G.)*. The science and method of politics. *E. H. R.*, 1928, 280.
- Chapman (Conrad)*. Michel Paléologue, restaurateur de l'Empire byzantin, 1261-1282. *R. C.*, 1928, n° 2.
- Chapot (Victor)*. Le monde romain. *R. C.*, 1928, n° 2 (Piganiol : précieux instrument de travail).
- Clerc (M.)*. Massalia. *R. ét. anc.*, 1928, 80 (Radet : beaucoup de science et de talent).
- Cloché (P.)*. La civilisation athénienne. *R. H. P. H.*, VII, 1 (excellente vulgarisation).
- Crone (John S.)*. A concise dictionary of Irish biography. *T.*, n° 1370.
- David (Louis)*. Le drame ignoré de l'armée d'Orient. *R. C.*, 1928, n° 2 (intéressant et clair, le rôle joué par l'auteur dans l'abdication du roi Constantin lui a permis de débrouiller les fils de l'imbroglie athénien. Compte-rendu par J. Carcopino, lui-même témoin direct et bien informé).
- Davison (Miss Ellen Scott)*. Forerunners of saint Francis, and other studies. *T.*, n° 1366.
- De Boer (M. G.)*. De haven van Amsterdam en haar verbinding met de zee. *T. G.*, 1928.
- De Ferrari (Roy J.)*. Saint Basil. The letters. *An. B.*, 1928, t. I, 178 (nouvelle édition, très insuffisante).
- Dehio (Georg)*. Geschichte der deutschen Kunst. *R. C.*, 1928, n° 2 (trois volumes de texte et trois de planches pour toute l'histoire de l'art allemand depuis les origines jusqu'à la fin du XVIII^e siècle).
- Delatte (A.)*. Anecdota Atheniensia ; I : Textes grecs inédits relatifs à l'histoire des religions. *R. B. P. H.*, VII, 1.
- Delattre (Floris)*. Dickens et la France. *R. C.*, 1928, n° 2.
- Delebe (baron Francis)*. L'action politique et sociale des avocats au XVIII^e siècle. *R. B. P. H.*, VII, 1 (bonne étude sur le mouvement des idées qui ont préparé la Révolution française).
- Deroux (abbé M. P.)*. Les origines de l'oblaté benédicte. *R. Q. H.*, 1928, 451.
- Diesch (Carl)*. Bibliographie der germanistischen Zeitschriften. *Pol.*, 1928, 133.
- Dodwell (H.)*. Warren Hastings' letters to Sir John Macpherson. *E. H. R.*, 1928, 268 (important).
- Dubruel (le P. Marc)*. En plein conflit. La nonciature de la France. La secrétairerie d'État du Vatican. Les congrégations des affaires de France pendant la querelle de la régale, 1674-1694. *Pol.*, 1928, 122 (d'après les archives romaines. Reste à chercher les documents non romains).
- Ducati (Pericle)*. Storia dell' arte etrusca. *R. ét. anc.*, 1928, 133 (très érudit et très neuf).
- Dunlap (James E.)*. The office of the grand chamberlain in the later roman and byzantine empires. *R. C.*, 1928, n° 2.
- Durry (Marie-Jeanne)*. L'ambassade romaine de Chateaubriand. *R. C.*, 1928, n° 2.
- Dussaud (René)*. Topographie historique de la Syrie antique et médiévale. *R. ét. anc.*, 1928, 79.
- Dvornik (F.)*. Les Slaves, Byzance et Rome au IX^e siècle. *R. C.*, 1928, n° 2.
- Ebert (Max)*. Vorgeschichtliches Jahrbuch der Gesellschaft für vorgeschichtliche Forschung. *R. C.*, 1928, n° 2 (important). Einige Kapitel aus dem Geschichtswerk des fray Bernardino de Sahagun ; translated from the Astec text by Eduard Seler and edited by Frau C. Seler-Sachs, W. Lehmann and W. Kuckeberg. *T.*, n° 1370 (important pour l'histoire du panthéon mexicain).
- Enciclopedia universal ilustrada Europeo-Americana, t. LVII. *An. B.*, 1928, 188 (admirable publication. Six volumes parus en 1926-1927 comprennent et achèvent à peu près la lettre S, si importante par la profusion des noms de saints ; illustration originale ; profusion de cartes et de plans).
- Επιγράμματα Heinrich Swoboda dargestellt. *J. S.*, 1928, 127 (recueil d'articles dédiés à la mémoire de H. Swoboda, professeur d'antiquité grecque et d'épigraphie à l'Université allemande de Prague, mort le 13 juin 1926).
- Eschine*. Discours ; t. I : Contre Timarque ; sur l'ambassade infidèle. *R. ét. anc.*, 1928, 149 (bonne édition de ces discours parue dans la collection Budé).
- Fernand-Laurent*. Jean-Sylvain Bailly. *R. P.*, 1928, n° 8.
- Ferrabino (A.)*. L'impero ateniense. *R. B. P. H.*, VII, 1.
- Focke (Fr.)*. Herodot als Historiker. *R. C.*, 1928, n° 2 (compte-rendu par A. Oguse).
- Forbes (Allan) et Cadman (Paul F.)*. France and New England. *R. H. dipl.*, 1928, 230 (très beau livre sur l'union franco-américaine lors de la guerre de l'Indépendance).
- Fraser (Sir J. G.)*. Man, God and immortality. *T.*, n° 1365.
- Friis (Astrid)*. Alderman Cockayne's project and the cloth trade, 1603-1625. *T. G.*, 1928.
- Fuchs (Friedrich)*. Die höheren Schulen von Konstantinopel im Mittelalter. *J. S.*, 1928, 132 (compte-rendu de L. Bréhier).
- Galassi-Paluzzi (Carlo)*. Le chiese di Roma illustrate. *An. B.*, 1928, 173 (dix-neuf petits

- volumes présentés avec élégance, avec une bibliographie et un utile commentaire).
- Gobulovitch* (le P. *Girolamo*). Biblioteca bibliografica della Terra Santa e dell'Oriente francescano; t. IV : 1333-1345. Documenti, t. III et IV. *Pol.*, 1928, 133.
- Goodman* (A. W.). Chartulary of Winchester cathedral. *E. H. R.*, 1928, 248 (bonne édition d'un cartulaire qui comprend plus de cinq cents documents).
- Gragger* (Robert). Bibliotheca Hungariae; I : *Historica*, 1861-1921. *R. C.*, 1928, n° 2.
- Grandsire* (Georges). L'impôt sur le revenu en Lorraine et Barrois au XVIII^e siècle. Les vingtièmes. *A. H. Rev. fr.*, 1928, 184.
- Gregory of Tours*. The history of the Franks; trad. par O. M. Dalton. *R. C.*, 1928, n° 2.
- Gaell* (Stéphane). Histoire ancienne de l'Afrique du Nord, t. V et VI. *R. ét. anc.*, 1928, 168 (très remarquable).
- Harcourt* (Robert). A relation of a voyage to Guiana; publ. par Sir C. Alexander Harris. *T.*, n° 1371 (remarquable relation. Harcourt essaya d'établir une colonie en Guyane, 1608, 1627. Il y mourut).
- Harrington* (James). Oceana; publ. par S. B. Liljegren. *R. H. P. H.*, VII, 1 (très bonne édition avec un copieux commentaire).
- Harsin* (Paul). Les relations extérieures de la principauté de Liège sous Jean-Louis d'Elderen et Joseph-Clément de Bavière, 1633-1718. *R. Q. H.*, 1928, 470.
- Hay* (M. V.). A chain of error in Scottish history. *S. H. R.*, 1928, 206 (pamphlet sans utilité pour l'histoire).
- Hayward* (Fernand). Le dernier siècle de la Rome pontificale, t. II. *R. Q. H.*, 1928, 444.
- Heiberg* (I. L.). Geschichte der Mathematik und Naturwissenschaften im Altertum. *R. A.*, 1928, 232 (excellent résumé).
- Helm* (Rudolf). Die Chronik des Hieronymus. II^e Theil. *An. B.*, 1928, 162 (importante édition).
- Helmreich* (Fritz). Die Reden bei Curtius. *R. B. P. H.*, VII, 1 (dissertation doctorale où sont étudiés les nombreux discours rapportés par Quinte-Curce).
- Hendrix* (G. A.). De Alexandrijnsche heresiarch Basilides. Een bijdrage tot de geschiedenis der Gnosis. *T. G.*, 1928.
- Highbarger* (E. L.). The history and civilization of ancient Megara. *R. ét. anc.*, 1928, 83.
- Historische Aufsätze* Aloys Schulte zum 70 Geburtstag gewidmet. *A. B.*, 1928, 190.
- Hohl* (H.). Scriptores Historiae Augustae. *J. S.*, 1928, 129 (c'est la meilleure édition qu'on ait de ce texte).
- Holmes* (T. Rice). The architect of the Roman empire, 44-27 B. C. *T.*, n° 1367.
- Huizinga* (J.). Amerike levend en denkend. *T. G.*, 1928.
- Hyrcoix de Landosle*. Souvenirs du chevalier d'Hespel d'Hocron, volontaire à l'armée de Condé, 1794-1797. *R. Q. H.*, 1928, 477.
- Japikse* (N.). Correspondentie van William III en van Hans Willem Bentinck, ersten graaf van Portland; I : Het archief van Welbeck abbey, 1^{re} partie. *S. H. R.*, 1928, 199 (important recueil de documents publiés pour la première fois).
- Jouguet* (Pierre). L'impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient. *R. B. P. H.*, VII, 1 (Bidez : ce livre ne mérite que des éloges).
- Keith* (Arthur Berriedale). Responsible government in the Dominions, 2^e édit. *S. H. R.*, 1928, 201 (nouvelle édition très remaniée).
- The religion and philosophy of the Veda and Upanishads. *T.*, n° 1369.
- Kloke* (G. G.). De Hollandsche expansie in de zestiende en zeventiende eeuw en haar weerspiegeling in de hedendaagsche Nederlandsche dialecten. *T. G.*, 1928.
- Koch* (Hugo). Cyprianische Untersuchungen. *E. H. R.*, 1928, 247 (bonne étude critique sur les œuvres de saint Cyprien; mais, pour arriver à des résultats certains, il faudrait d'abord en avoir une bonne édition).
- Köhler* (Ludwig). Das formgeschichtliche Problem des Neuen Testaments. *R. C.*, 1928, n° 2 (excellente brochure).
- Lammens* (P. H. S. J.). La Mecque à la veille de l'hégire. *R. B. P. H.*, VII, 1 (important travail; these parfois contestée par A. Briceux).
- Langewald* (Z. A.). Tempelridders en Vrijmetselaren. *T. G.*, 1928 (sur les Templiers et les francs-maçons).
- Lefranc* (Abel). Les commencements du Collège de France. *B. hist. prot.*, 1927 (compte-rendu par N. Weiss).
- Leroquais* (V.). Les livres d'heures manuscrits de la Bibliothèque nationale. *An. B.*, 1928, 213 (longue analyse de cet important ouvrage par Fr. Halkin).
- Lévy* (Isidore). Recherches sur les sources de la légende de Pythagore, et la légende de Pythagore. *R. C.*, 1928, n° 55 (long compte-rendu par H. Jeanmaire).
- Libertini* (Guido). Centuripe. *J. S.*, 1928, 124 (belle monographie sur une localité sicilienne appelée aussi Kentoripa et, aujourd'hui, Centorbi).
- Lucain*. La guerre civile, livres 1-5; texte et trad. par A. Bourguery. *R. ét. anc.*, 1928, 154

- (nombreuses corrections à cette édition, proposées par E. Galletier).
- Lundborg (H.) et Linders (F. J.).** The racial characters of the Swedish nation. *T.*, n° 1371.
- Lynch (Kathleen M.).** The social mode of Restoration comedy. *R. H. P. H.*, VII, 1.
- Macartney (A.).** Survey of international affairs, 1925. *T.*, n° 1367.
- The social revolution in Austria. *E. H. R.*, 1928, 305 (intéressant et utile).
- Mackenzie (lieutenant-colonel S. S.).** Official history of Australia in the war 1914-1918; t. X : The Australians at Rabaul. *T.*, n° 1369 (Rabaul est la capitale de l'île de New-Britain; elle fut conquise sur les Allemands en 1914 par les Australiens à qui elle fut attribuée comme terre à mandat).
- Macmillan (W. M.).** The Cape colour question. *E. H. R.*, 1928, 274.
- Maeri (Christo M.).** L'organisation de l'économie urbaine dans Byzance, 867-1057. *R. C.*, 1928, n° 2 (travail peu personnel d'un débutant).
- Mac Iver (David Randall).** The Etruscans. *R. B. P. H.*, VII, 1 (Cumont : excellent guide, mais dépourvu de tout appareil d'érudition).
- Marais (J. S.).** The colonization of New Zealand, 1830-1854. *E. H. R.*, 1928, 272.
- Marçais (Georges).** Manuel d'art musulman. L'architecture. *R. C.*, 1928, n° 2 (précieux instrument de travail).
- Marstrand (Vilhelm).** Arsenal et Piræus og oldtidens Bygeregler. *R. Å. anc.*, 1928, 71 (bonne étude sur l'arsenal du Pirée et les règles de l'architecture antique. Compte-rendu par P. Vallois).
- Martin (G.).** La franc-maçonnerie et la préparation de la Révolution. *R. C.*, 1928, n° 2 (problème captivant qui a été traité avec talent).
- Metzler (Joh. S. J.).** Petrus Canisius, Deutschlands zweiter Apostel; ein Charakterbild. *T. G.*, 1928 (important compte-rendu).
- Meynier (Albert).** Le Dix-huit fructidor an V. *A. H. Rév. fr.*, 1928, 178 (compte-rendu par A. Mathiez).
- Michel (Charles).** Recueil d'inscriptions grecques, fasc. 2. *R. B. P. H.*, VII, 1.
- Michon (Georges).** L'alliance franco-russe, 1891-1917. *A. H. Rév. fr.*, 1928, 185.
- Moffatt (James).** The presbyterian Churches. *T.*, n° 1366 (cet ouvrage est une mine d'informations choisies avec soin et avec critique).
- Molhuysen (P. C.), Blok (P. J.) et Kossmann (Fr. K. H.).** Nieuw Nederlandsch biografisk woordenboek, fasc. 7. *T. G.*, 1928.
- Monahan (G. J.).** The early history of Bengal. *R. C.*, 1928, n° 2.
- Montgomery (J. A.).** The history of Yaballaha III, nestorian patriarch, and of his vicar, Bar Sauma, mongol ambassador to the frankish courts at the end of xiii. cent. Translated from the Syriac. *T.*, n° 1365.
- Morison (S. E.).** The Oxford history of the United States, 1783-1917. *S. H. R.* (remarquable).
- Munier-Jolain (J.).** Le cardinal Collier et Marie-Antoinette, nouv. édit. *R. C.*, 1928, n° 2.
- Naber (J. W. A.).** Vrouwenleben in pre-Reformatietijd, bezegeld door den marteldood van Wendelmoet Claesdochter. *T. G.*, 1928.
- Neuss (W.).** Die Kunst der alten Christen. *T. G.*, 1928 (important compte-rendu).
- Newdigate (B. H.).** A select bibliography of the principal modern presses, public and private, in Great Britain and Ireland. *T.*, n° 1367.
- Nilsson (Martin P.).** Imperial Rome; trad. par G. C. Richards. *R. C.*, 1928, n° 2 (ajoute peu aux manuels d'Homo et de Chapot).
- Nouvelle histoire de France. A. H. Rév. fr., 1928, 190 (manuel par un groupe de professeurs et d'instituteurs de la « Fédération de l'enseignement ». Il a le grand avantage de mettre à la portée des enfants toute l'histoire des métiers, du travail, des inventions, de la vie économique).**
- Owen (E. C. E.).** Acts of the early martyrs. *T.*, n° 1365.
- Paribeni (Roberto).** Optimus princeps. Saggio sulla storia e sui tempi dell' imperatore Traiano. *R. B. P. H.*, VII, 1. (Cumont : ajoute beaucoup à nos connaissances).
- Park (Julian).** Napoleon in captivity. *T.*, n° 1365 (traduction anglaise des rapports adressés par le comte Balmain, commissaire de Russie à Sainte-Hélène).
- Peers (E. Allison).** Studies of the spanish mystics, t. I. *An. B.*, 1928, 230 (sept biographies : S. Ignace de Loyola, Louis de Grenade, François d'Osuna, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, Louis de Léon et Jean de Los Angeles. Bibliographie nombreuse, mais peu critique).
- Poupée (Edmond).** Lettres de Roubaud, député du Var à l'Assemblée législative. *A. H. Rév. fr.*, 1928, 182 (quarante-huit lettres inédites, mais dont l'orthographe a été « rajeunie »).
- Präsent (Hans).** Minerva. Handbücher;

- 1^o Abteilung : Die Bibliotheken ; I : Deutsches Reich. *Pol.*, 1928, 159.
- Primo convegno nazionale etrusco. *R. ét. anc.*, 1928, 129.
- Raby (F. J. E.). Christian latin poetry. *T.*, n° 1366.
- Ramsay (Miss A. A. W.). Sir Robert Peel. *T.*, n° 1367 (remarquable).
- Rand (Benjamin). The correspondence of John Locke and Edward Clarke. *F. H. R.*, 1928, 277.
- Robin (Léon). La pensée grecque et les origines de l'esprit scientifique. *R. B. P. H.*, VII, 1.
- Romier (Lucien). Catholiques et huguenots à la cour de Charles IX. *B. hist. prot.*, 1926 (N. Weiss).
- Ropes (James Hardy). The text of the Acts. *J. S.*, 1928, 130 (remarquable édition).
- Roussier (Paul). Étude historique sur la rivière du Maine ou Mayenne et sa navigation. *R. ét. anc.*, 1928, 69.
- Routh (H. V.). God, man and epic poetry. A study in comparative literature, vol. II. *Spec.*, 1928, 124 (livre sans valeur sur la littérature épique, de Beowulf à la Divine Comédie).
- Rouzeau (Dr Alfred). Un chef chouan du pays nantais : Palierne. *A. H. Rév. fr.*, 1928, 183.
- Ruska (Julius). Tabula Smaragdina; ein Beitrag zur Geschichte der hermetischen Literatur. *R. B. P. H.*, VII, 1 (bonne histoire de la Table d'émeraude où l'on croyait qu'avait été gravée la formule de la pierre philosophale. En fait, ce traité n'est qu'une traduction arabe d'un écrit fabuleux d'Apollonius de Tyane).
- Salandra (Antonio). La neutralità italiana, 1914-1915. *T.*, n° 1370.
- Saunders (O. Elfrida). English illuminations. *T.*, n° 1371 (deux beaux volumes sur les miniatures anglaises du VII^e au XV^e siècle).
- Scheeben (Heibert Christian). Der heilige Dominikus. *An. B.*, 1928, 223 (c'est la meilleur biographie de saint Dominique qui ait jamais paru).
- Scholem (Gerhard). Bibliographia Kabbalistica mit einem Anhang : Bibliographie des Zohar und seiner Kommentare, t. II. *T.*, n° 1369.
- Schubart (Wilhelm). Die Griechen in Ägypten. *R. B. P. H.*, VII, 1.
- Griechische Papyri. *Ibid.* (excellente anthologie en deux volumes consacrés le premier aux textes, le second au commentaire).
- Schudel-Binz (Rosa). Die Besessenen von Loudun, ein Prozess aus der Zeit Riche-
lieux. *R. Q. H.*, 1928, 464 (n'a pas dit le dernier mot sur Urbain Grandier et les Possédés de Loudun).
- Schwartz (Eduardus). Acta conciliorum oecumenicorum ; I : Concilium universale Ephesenum. I. Acta graeca I-II. *An. B.*, 1928, 180 (œuvre considérable).
- Sears (Louis Martin). A history of american foreign relations. *T.*, n° 1367 (bon manuel).
- Shaw (Clement). Letizia Bonaparte; Madame Mère. *T.*, n° 1369.
- Smith (Sidney). Early history of Assyria to 1000 B. C. *T.*, n° 1368.
- (Sir Herbert Dervellyn). The board of trade. *T.*, n° 1365 (histoire et fonctionnement du ministère du commerce, qui délit son origine au roi Jacques I^{er}).
- Spaeth (John William). A study of the causes of Rome's wars from 343 to 265 B. C. *R. ét. anc.*, 1928, 167 (A. Pignaniol : n'apprend rien de nouveau).
- Stachnik (Richard). Die Bildung des Weiklerus im Frankreich von Karl Martell bis auf Ludwig den Frommen. *An. B.*, 1928, 212 (peu de nouveau).
- Staeclin (Felix). Die Schweiz in römischer Zeit. *R. ét. anc.*, 1928, 176 (remarquable).
- Stein (Arthur). Pestalozzi und die Kantische Philosophie. *R. C.*, 1928, n° 2.
- Stella (L. A.). Echi di civiltà preistoriche nei poemi d'Omero. *R. ét. anc.*, 1928, 82.
- Takisawa (Miss Matsuyo). The penetration of money economy in Japan, and its effects upon social and political institutions. *E. H. R.*, 1928, 275.
- Tarn (W. W.). Hellenistic civilization. *T.*, n° 1370.
- Taylor (G. R. Stirling). Oliver Cromwell. *T.*, n° 1370 (réaction vigoureuse contre l'idée conventionnelle qu'on se fait d'ordinaire de Cromwell).
- The royal Commission on ancient and historical monuments and constructions in Scotland, 9^e rapport. *T.*, n° 1367 (dans les Hébrides et Skye).
- Thorndike (Lynn). A short history of civilization. *T.*, n° 1365 (résumé plutôt déconcertant).
- Tisza (Graf Stephan). Briefe; publ. par O. von Wertheimer. t. I. *T.*, n° 1368.
- Tor Andrae. Der Ursprung des Islams und das Christentum. *J. S.*, 1928, 135 (completing par Gaudefroy-Demombynes).
- Toutain (Jules). L'économie antique. *R. ét. anc.*, 1928, 160 (Radet : excellent travail, qui suggère maintes réflexions fécondes).
- Trevaskis (H. R.). The land of the Five Rivers; an economic history of the Punjab

- to the year 1890. *T.*, n° 1305 (remarquable).
- Tubert* (capitaine). Archers du vieux Paris. Les Trois « Nombres ». Étude sur les anciennes compagnies bourgeoises des 60 arbalétriers, des 120 archers et des 100 arquebusiers de la ville de Paris. *Pol.*, 1928, 118.
- Turberville* (A. S.). The House of lords in the eighteenth century. *E. H. R.*, 1928, 263 (assez vives critiques par Richard Lodge).
- Van Essen* (C. G.). Did orphic influence on etruscan tomb paintings exist? *R. ét. anc.*, 1928, 75.
- Van Mourik Broekman* (M. C.). Amerikansche Cultuur in de praktijk. *T. G.*, 1928.
- Van Nouhuys* (J. W.). De eerste nederlandsche trans-atlantische stoomvaart in 1827 van Zr. Ms. Stoompakhet Curaçao. *T. G.*, 1928.
- Van Winter* (P. J.). Het aandeel van den Amsterdamschen handel aan den opbouw van het Amerikansche Gemeenebest. *T. G.*, 1928.
- Verheyden* (Prosper). Bejaarden in Frankrijk. *T. G.*, 1928 (les carillons en France).
- Vermale* (F.). Figures du temps de la Révolution en Savoie. *A. H. Rev. fr.*, 1928, 180 (compte-rendu par A. Mathiez).
- Viereck* (Paul) et *Zucker* (Friedrich). Papyri, Ostraka und Wachstafeln aus Philadelphia im Fayûm. *R. B. P. H.*, VII, 1.
- Watson* (William J.). The history of the celtic place-names of Scotland. *An. B.*, 1928, 193 (important).
- Waugh* (Eveline). Rossetti. His life and works. *T.*, n° 1371.
- Webb* (C. C. J.). Religious thought in the Oxford movement. *T.*, n° 1371.
- Wedgwood* (the R. H. Josiah C.). The seventh dominion. *T.*, n° 1365 (cette septième puissance est la Palestine; l'auteur blâme l'administration britannique d'y favoriser les Arabes aux dépens des Sionistes).
- Welter* (J. Th.). L'Ezemplum dans la littérature religieuse et didactique du Moyen Age. *E. H. R.*, 1928, 259 (compte-rendu par A. G. Little).
- Wesels* (C. S. J.). De geschiedenis der R. K. Missie in Amboina vanaf haar stichting door den L. Franciscus Xaverius tot haar vernietiging door de O. S. Compagnie 1546-1605. *T. G.*, 1928.
- Westendorp Boerma* (J. J.). Johannes van den Bosch als sociaal hervormer. *T. G.*, 1928.
- Wilson* (Beckles). America's ambassadors to France, 1777-1927. *T.*, n° 1371.
- (lieutenant-colonel Sir *Arnold T.*). The Persian gulf; an historical sketch. *T.*, n° 1370 (instructive compilation).
- Wolf* (Erich). Grotius, Pufendorf und Thomasius. *R. C.*, 1928, n° 2.
- Woolley* (Reginald Maxwell). Catalogue of the manuscripts of Lincoln cathedral chapter library. *A. B.*, 1928, 186.
- Yeldham* (Miss F. A.). The story of reckoning in the middle ages. *E. H. R.*, 1928, 288 (utile, mais un peu trop mince).
- Young* (Norwood). Carlyle, his rise and fall. *Q. R.*, n° 496 (critique nuancée, et au fond bienveillante des brillantes qualités, et des défauts de l'homme et de l'historien).

CHRONIQUE

— Pour fêter le cinquantenaire de la *Revue historique*, les éditeurs et les directeurs de la *Revue* ont convié le 2 juin 1928 leurs collaborateurs et amis à une réunion intime où ont pris la parole M. DELACROIX, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, pour le Conseil d'administration de la librairie Félix Alcan ; M. PFISTER, directeur honoraire de la *Revue* ; M. Henri PIRENNE, venu exprès de Gand avec deux de ses collègues belges ; M. CHARLÉTY, recteur de l'Académie de Paris, délégué par le ministre de l'Instruction publique. Ils ont parlé avec sympathie et émotion des fondateurs de la *Revue*, MM. Monod et Fagniez, et de l'œuvre qu'elle a accomplie sans défaillance depuis 1876. Ils ont appelé l'attention sur le livre *Histoire et historiens depuis cinquante ans* que la librairie Félix Alcan vient de mettre en vente ; ils ont montré en particulier que cet ouvrage est le complément naturel de la *Revue historique*, car il applique pour la première fois tout le programme primitif de notre recueil, dont les Bulletins devaient montrer le développement de la production historique en ce qui concerne les États et les civilisations du monde entier.

Une Commission consultative des travailleurs intellectuels a été constituée auprès de l'Institut international de coopération intellectuelle. Les membres de cette Commission seront désignés pour une durée de deux ans, 1928-1929, par les organisations suivantes : Confédération internationale des travailleurs intellectuels, Fédération internationale des journalistes, Organisations allemandes et italiennes de travailleurs intellectuels, Organisation internationale des employeurs.

Le Comité d'entente des grandes associations internationales a émis le vœu que la documentation touchant la Société des Nations soit insérée dans le *Bulletin d'information* de l'Institut international.

A la demande du Comité international des sciences historiques, MM. Glotz, de l'Université de Paris, et Oncken, de l'Université de Munich, ont accepté de faire partie du bureau de la Commission pour l'enseignement de l'histoire : M. Glotz, comme président ; M. Oncken, comme secrétaire.

Enfin, divers projets ont été proposés au Comité international : projet de bibliographie rétrospective du périodique ; projet d'une histoire de la civilisation d'après des documents photographiques ; projet d'enquête bibliographique sur les fonds d'archives d'un pays existant dans un autre pays, etc.

La Société des Nations publie depuis janvier 1922 un *Journal officiel* en deux langues, anglaise et française, et un Recueil des traités et des engagements internationaux enregistrés par le secrétariat de la Société. En outre, elle vient de mettre en vente la quatrième édition de l'*Annuaire militaire* (1927-1928), préparé par la section du désarmement du secrétariat de la Société. Ce recueil, le plus complet qui soit publié en ce moment, contient les renseignements et les statistiques les plus récents sur les armements terrestres, navals et aériens de cinquante-huit pays membres et non membres de la Société des Nations. Ces données, présentées sous

forme de monographies, intéressent spécialement les militaires et les techniciens ; elles sont également utiles à tous ceux qui ont inscrit sur leur programme la réduction des armements et qui, à cet effet, désirent avoir une connaissance exacte de la situation des armées dans le monde (Paris, Office central de librairie et de bibliographie, in-8°, 1,092 pages ; prix : 95 fr.).

— Dans le programme arrêté par l'*Académie de droit international de La Haye* pour l'année 1928, nous signalons les sujets suivants qui intéressent plus spécialement les historiens : 1^{re} période, 2-28 juillet. Évolution de la doctrine et de la pratique en matière de rétorsion et de représailles (6 leçons), par M. Yves DE LA BATTRE, professeur à l'Institut catholique de Paris. — Les servitudes internationales (6 leçons), par M. G. CRUSEN, président de la Cour suprême de la ville libre de Dantzig. — La souveraineté des États et la compétence de la Société des Nations (5 leçons), par M. DE LAPRADELLE, professeur à la Faculté de droit de Paris. — La méthode et l'objet du droit international privé (6 leçons), par M. ANJONIN, ancien président de chambre au tribunal mixte du Caire, professeur honoraire à la Faculté royale de droit au Caire. — La conception du droit international privé d'après la doctrine et la pratique aux États-Unis (5 leçons), par M. Arthur K. KUHN, avocat au barreau de New-York. — Le régime international de l'Escaut (5 leçons), par M. Siotto PINTOR, professeur de droit international et de droit constitutionnel à l'Université de Florence. — La succession aux dettes d'États (6 leçons), par M. SACK, ancien professeur à la Faculté de droit de l'Université de Pétersbourg, professeur à l'Institut des hautes études internationales à Paris. — L'échange de populations (6 leçons), par M. SÉFÉRIADÈS, professeur à la Faculté de droit de l'Université d'Athènes, doyen de la Faculté de droit. — Systèmes américains de droit international (5 leçons), par M. L.-M. QUINTANA, professeur à l'Université de Buenos-Ayres. — Les prisonniers de guerre (6 leçons), par M. Georges WERNER, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Genève, membre du Comité international de la Croix-Rouge, ancien secrétaire général de l'Agence internationale des prisonniers de guerre. — 2^e période, 30 juillet-25 août. L'influence de la Révolution française sur le développement du droit international dans l'Europe orientale (6 leçons), par M. MIRKINE-GUETZEVITCH, ancien professeur agrégé à la Faculté de droit de Pétersbourg. — Le fondement du caractère obligatoire du droit international (6 leçons), par M. BRIERLEY, Chichele Professor of International Law and Diplomacy in the University of Oxford. — Les Unions d'États (5 leçons), par M. Massimo PILOTTI, conseiller à la Cour de cassation, conseiller juridique italien à la Commission des réparations. — Le régime international des zones franches dans les ports maritimes (5 leçons), par M. HAAS, chef du service des communications et du transit à la Société des Nations. — Les progrès de l'arbitrage obligatoire depuis la création de la Société des Nations (6 leçons), par M. D. SCHINDLER, professeur à l'Université de Zurich. — L'interprétation des traités (6 leçons), par M. EHRLICH, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Lwów. — La codification du droit international en Amérique (6 leçons), par M. URUTIA, membre de la Cour d'arbitrage de La Haye, représentant de la Colombie au conseil de la Société des Nations. — Les jugements en matière de prises maritimes et leur valeur internationale (6 leçons), par M. A. Pearce HIGGINS, Whewell Professor of International Law in the University of Cambridge. — Le rapport du *Curatorium* sur les cours de 1927 (5^e année) constate l'importance des résultats acquis par l'enseignement de l'Académie au cours des cinq premières sessions.

France. — L'orientalisme français vient d'être cruellement frappé dans la personne de son doyen et de son chef incontesté, M. Émile SENART, décédé le 24 février 1928. Né à Reims le 26 mars 1847, Senart, après de fortes études au lycée de cette ville, alla se perfectionner dans les langues grecque et latine à l'Université de Munich. De ce contact avec la science germanique, il conserva certaines exigences de méthode qui contribuèrent encore à la valeur de ses travaux. Ce fut, du reste, du côté de la linguistique germanique qu'il se tourna tout d'abord, et il semblait devoir se spécialiser dans l'étude du scandinave lorsque la rencontre de Benfey décida de sa vocation. De ce jour, il se consacra au sanscrit et aux autres dialectes littéraires indiens. Son premier ouvrage, la *Grammaire pâlie de Kaccâyana* (1871), devait le classer tout de suite parmi les maîtres de l'indianisme.

Depuis lors, en effet — et sauf l'interruption de la guerre de 1870, au cours de laquelle il servit comme mobile — l'histoire de sa vie fut celle de ses livres. Vie toute unie, toute droite, uniquement consacrée à la science, ce parfait galant homme ayant su conserver au milieu des exigences mondaines l'austérité intellectuelle nécessaire à son labeur. De cette austérité salubre, ses travaux portent la marque. Non certes qu'il ait été insensible aux considérations esthétiques. Tous ceux qui l'ont fréquenté savent quelle bonne grâce souriante fut la sienne, tous ceux qui ont lu ses travaux connaissent le charme de cet esprit singulièrement nuancé et fin, l'élégance de cette écriture faite à la mesure même de la pensée. Ce n'était pas sans raison que dans le salon de Gaston Paris, où il fréquentait, Renan et Taine recherchaient sa société. Mais l'orientalisme, naguère méconnu, aujourd'hui entré dans le domaine littéraire, était menacé d'un péril inattendu, le péril de son triomphe : il devenait une mode, avec toutes les adulterations que semblable engouement comportait. Contre ce danger, Émile Senart, d'accord avec son ami Auguste Barth, sentit la nécessité de réagir. De concert avec Barth, il maintint sur le terrain purement scientifique, dans le domaine de la critique des textes, l'histoire de la pensée et de la société indiennes.

Ce fut dans cet esprit que Senart aborda l'étude du Bouddhisme en commençant par l'examen des traditions relatives au Bouddha Çâkyamuni. *L'Essai sur la Légende du Bouddha* sortit de ce travail (1873-1875). On connaît la thèse de l'ouvrage : le fond historique de la vie de Bouddha, pense l'auteur, a été si bien recouvert d'éléments légendaires et même mythiques qu'il devient assez difficile de l'en dégager. Prenant un à un les divers épisodes de la vie de Çâkyamuni, principalement d'après le *Lalitâ vistara*, Senart y retrouvait les thèmes communs aux divers avatars divins, en particulier aux incarnations vichnouites. On sait que cette thèse fut souvent mal interprétée et que Senart dut protester à diverses reprises contre les conclusions qu'on en avait tirées. On voulut, contre son assertion formelle, lui faire dire que le Bouddha n'avait jamais existé. On compara la *Légende du Bouddha* à la *Vie de Jésus* de Strauss. Comme Renan à Strauss, on lui opposa Oldenberg et son *Bouddha* purement humain. En réalité, il a replacé le Bouddhisme dans le milieu indien, dont on ne le détache qu'arbitrairement et en dehors duquel sa naissance comme son développement reste inexplicable. La méthode qui venait de faire ses preuves pour la légende du Bouddha, Senart, dans un remarquable article de la *Revue d'histoire des religions* (1900, XLII), l'appliqua aux concepts philosophico-religieux du Bouddhisme en comparant *Bouddhisme et Yoga*. Il montra les liens subtils qui, malgré toutes les oppositions métaphysiques, unirent dès le début le *dhyâna*, la méditation bouddhique, à la contemplation intérieure des premiers

ascètes brahmaniques, comme plus tard au Yoga philosophique de Patanjali. Sans doute, ce rapprochement doit-il être poursuivi pour la période suivante entre la *bhakti*, la dévotion quêtiste du Krishnaïsme, et la religion du cœur d'un Ācāvaghosha et d'un Āntideva.

Ces deux courants, le courant mythique et le courant piétiste, M. Senart allait les retrouver dans le *Mahāvastu*. Véritable monument scientifique que l'édition de ce texte établi et publié pour la première fois avec tout l'appareil critique désirable (1882-1897). L'intérêt en est double. Aux philologues, le *Mahāvastu* présente une langue extraordinairement composite, mélange inattendu du sanscrit classique et de divers prācīts. En même temps, il révèle aux historiens le moment si curieux où le Bouddhisme primitif, sous l'influence de ses légendes adventices et de ses nouveaux concepts philosophiques, était en train d'élaborer les dogmes et la bouddhologie du Grand-Véhicule.

Senart s'était, entre tant de textes plus faciles, attaqué au *Mahāvastu*, précisément parce qu'en raison de son caractère composite cet ouvrage était susceptible de rendre plus de services aux travailleurs. Le même sentiment du devoir scientifique le décida à entreprendre la publication des *Inscriptions de Piyadasi*. Là, il a vraiment fondé l'histoire ancienne de l'Inde. On sait que, malgré sa civilisation raffinée et la masse énorme de sa littérature, l'Inde pré-musulmane n'a pratiquement pas produit d'historiens. L'épigraphie seule peut, avec les renseignements des écrivains grecs et chinois, suppléer au silence ou aux fantaisies des anciens ouvrages indigènes. Or, parmi les inscriptions de l'Inde antique, il n'en est pas de plus précieuses que les édits sur rocs ou sur colonnes, gravés pour l'édification de ses peuples, depuis le Penjāb jusqu'au Mysore, par l'empereur bouddhiste Ācoka Priyadarśin (en sanscrit) ou Asoka Piyadasi (en prācīti) (274 à 237, ou 273 à 232 av. J.-C.). Ces textes, les premiers authentiquement connus de l'histoire indienne, attiraient l'attention du monde savant depuis qu'en 1837 Prinsep avait retrouvé la clé de leur alphabet. Mais ils n'avaient été l'objet que d'études partielles, plus ou moins insuffisantes, et la masse n'en était pas encore élaborée. Senart, au cours d'un véritable pèlerinage épigraphique sur tous les chemins de l'Inde, en entreprit le relevé méthodique, puis en donna dans le *Journal asiatique* (1881-1886) une édition critique, une traduction et un commentaire qui constituent, cette fois encore, un des monuments de la science française au cours du dernier siècle. Après l'établissement du texte, le maître, avec cette largeur de vue qui s'alliait chez lui à la plus rigoureuse prudence scientifique, dégagait la curieuse figure d'Ācoka, contemporain et correspondant des épigones macédoniens, propagateur zélé du Bouddhisme, sage et saint sur le trône, chez qui il y a à la fois du Marc-Aurèle et du saint Louis : première figure authentiquement connue dans la nuit de l'histoire indienne, mais, grâce à Senart, connue en pleine lumière (*Un empereur de l'Inde*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1889, II, p. 67).

Une autre question qui retint l'attention d'Émile Senart fut le problème fondamental de la sociologie indienne : le problème des castes. Il y consacra, en 1896, un travail qu'il se plut à appeler « une simple esquisse », mais qui, par la richesse de la documentation et la sûreté de la méthode, se trouva d'une telle importance qu'on a pu le rééditer tel quel en 1925 sans que le texte en trahit aucun vieillissement. Envisageant d'abord la société indienne actuelle dans son infinie fragmentation, il remontait ensuite aux quatre grandes classes sociales de l'Inde antique, montrait ce qu'une telle division avait déjà de théorique et de livresque, en quoi elle dissimu-

lait, en quoi elle recouvrait la multiplicité actuelle, et il atteignait enfin « l'arrière-plan aryen », où il entrevoyait, dans le régime familial indo-européen, la virtualité lointaine du régime des castes tel que les circonstances de la conquête aryenne l'ont, à travers les siècles, précisé.

Mais c'est toute l'histoire de l'indianisme depuis plus d'un demi-siècle qu'il faudrait analyser si l'on voulait résumer l'activité scientifique d'Émile Senart. A chaque point crucial, en chacune des branches de la recherche on trouve sa marque. S'agit-il de l'histoire de la pensée indienne? Il analyse, dans une substantielle étude sur les *guna*, les vieilles conceptions cosmologiques qui, élaborées plus tard par la spéculation abstraite, ont donné naissance aux catégories ou grandes divisions de la Nature dans le réalisme indien (*Journal asiatique*, 1915, II, p. 151). Ou bien, dans une traduction de la *Bhagavad-gîtâ* (traduction qui est, par parenthèse, une merveille de haute poésie), il retrouve au milieu du syncrétisme de l'épopée les multiples éléments partout ailleurs opposés, ici curieusement amalgamés, des divers systèmes philosophiques indiens ; ou plutôt il saisit sur le vif dans une phase antérieure à leur systématisation les concepts encore plastiques qui, en se cristallisant, donneront naissance aux diverses écoles (*Bhagavadgîtâ*, dans la collection des *Classiques de l'Orient*, VI, 1922). S'agit-il de l'art indien? Il est le premier à fixer avec M. Foucher, son élève et son ami, la chronologie relative de la sculpture gréco-bouddhique du Gandhâra (*Notes d'épigraphie indienne*, dans le *Journal asiatique*, 1890, I, p. 141). Comme président du Comité d'Afghanistan, il dirige, anime, aide de mille manières la Mission archéologique qui, avec M. Foucher, M. et M^{me} André Godard, M. Hackin et M. Barthoux, devait, au cours des années 1920-1927, faire de si importantes découvertes dans la vallée du Kâbul, l'ancien Gandhâra. A la veille même de sa mort, il préfaçait encore le volume dans lequel MM. Godard et Hackin exposaient le résultat de leurs explorations dans la région de Bâmiyân, et c'est à ce groupe de travailleurs, réunis aujourd'hui autour de M. Foucher, que seront allées, dans l'ordre scientifique, ses dernières pensées. S'agit-il de l'Inde Extérieure? On retrouve Émile Senart employé, avec Barth et Bergaigne, à traduire les inscriptions sanscrites de l'ancien Cambodge. Quelques mois avant sa mort, il venait d'achever avec Rapson et le Père Boyer (1920-1927) la publication et la traduction des textes kharoshthi découverts par Sir Aurel Stein en Asie Centrale. D'une manière plus générale, en ce qui concerne l'archéologie de l'Extrême-Orient, on ne saurait oublier — et le signataire de ces lignes moins que quiconque — combien le musée Guimet était l'objet de sa paternelle et constante sollicitude.

Ce savant irréprochable, ce haut esprit, cet homme de cœur est mort au soir d'une journée bien remplie, ayant jusqu'à la dernière heure servi son pays et la science. Il laisse aux nouvelles générations, dont sa vieillesse indulgente aimait à encourager les débuts, le double exemple de son œuvre et de sa vie.

René Grousset.

— M. Paul SABATIER est mort en mai 1928 à l'âge de soixante-dix ans. Fils de pasteur, il fut d'abord pasteur à son tour et, pendant quatre ans, il fut à Strasbourg le vicaire de Freydingen, à la paroisse française de Saint-Nicolas ; puis, pendant quatre autres années, il fut pasteur de Saint-Cierge dans les Cévennes. Quittant le ministère évangélique pour l'histoire, il alla s'établir à Assise pour y étudier, sur les documents originaux, la vie de saint François. On sait le prodigieux succès qui accueillit le livre où il racontait avec un savant enthousiasme la *Vie de saint François* ; les quarante-cinq éditions qui s'en sont succédées ne firent que l'encourager

à faire mieux encore, et il se mit résolument à l'examen critique des sources mêmes de cette vie. Après la Grande Guerre, il retourna en Alsace, où lui fut offerte la chaire d'histoire ecclésiastique à la Faculté protestante de théologie. Cet enseignement nouveau pour lui, ses études franciscaines, qu'il ne cessa de poursuivre, ébranlèrent sa santé. En novembre 1927, il dut interrompre son cours et la mort vint bientôt mettre un terme à ses souffrances. On sait qu'à cette nouvelle la ville d'Assise, qui l'avait reçu jadis comme citoyen honoraire, décréta un deuil public. C'était un cœur simple et tendre, un bon Français, un libre esprit qui avait joué un rôle actif dans le mouvement moderniste. Son œuvre lui survivra.

— Le Dr CABANÈS est mort le 5 mai 1928. Il s'était fait une spécialité d'ouvrages où il exposait, à l'aide de nombreux documents historiques, des cas d'un caractère médico-physiologique. Il débuta par un *Marat inconnu* (1894), qui fut très goûté du grand public. De nombreuses études, qu'agrémentaient d'amusantes anecdotes, ont été réunies par lui en volumes : *Les indiscrétions de l'histoire*, *Les morts mystérieuses*, *Le cabinet secret de l'histoire*, *La névrose révolutionnaire*, *Les fous couronnés*. D'autres : *Au chevet de l'Empereur*, *Dans l'intimité de l'Empereur*, font connaître Napoléon I^{er} sous un jour assez nouveau. Il a donné comme une synthèse de ses recherches dans *L'histoire éclairée par la médecine*. Son dernier ouvrage est consacré à *Esculape chez les artistes*.

— La mort de M. Désiré PASQUET (8 mai) est un grand deuil pour la *Revue historique*. Né en 1870 à Livry (Calvados) de très modestes cultivateurs, il apprit le latin auprès du curé de son village et dans un établissement religieux des environs, puis termina ses études secondaires au lycée de Caen. C'est là qu'il se fit recevoir bachelier. En 1890, il fut reçu à l'École normale supérieure avec la meilleure note en latin. Il avait déjà appris l'anglais ; maintenant il aborde l'étude de l'allemand, puis celle de l'italien et du hollandais. Après la licence, il se spécialise dans l'histoire, où il a pour maîtres G. Monod et Vidal de La Blache ; en même temps, il suit à l'École des hautes études le cours d'histoire des institutions anglaises, où il devait plus tard briller d'un vif éclat. Agrégé d'histoire, il part pour l'Angleterre, qu'il visite à fond, et d'où il rapporte ses thèses de doctorat. La seconde thèse est consacrée aux *Origines de la Chambre des Communes*, et l'on sait que ce travail fut assez remarqué outre-Manche pour qu'on en fit une traduction anglaise où le problème fut mis au courant des plus récentes publications. La thèse principale est intitulée : *Londres et les ouvriers de Londres*, gros volume de 762 pages, dédié à Vidal de La Blache ; malheureusement, ce volume paraissait trois mois avant la guerre (mai 1914), et il ne reçut du public érudit qu'un accueil trop distrait ; le fond en est cependant aussi substantiel que la forme en est châtiée. Ces thèses le désignaient pour une chaire de l'enseignement supérieur ; mais il s'était mis trop tard sur les rangs. Des chagrins domestiques, une scrupuleuse conscience qui ne voulait rien devoir qu'à son mérite ralentirent la marche régulière de sa carrière ; professeur au lycée Condorcet, il y resta jusqu'à la fin. Cependant, M. Adolphe Landry, chargé d'enseigner à l'École des hautes études l'histoire des faits et des doctrines économiques, ayant été élu député de la Corse, se fit suppléer par MM. Simiand et Pasquet. En 1919, Pasquet débuta par un examen approfondi de la « loi des Pauvres » en Angleterre ; mais, dès l'année suivante il abordait l'histoire des États-Unis, où il n'allait pas tarder à passer maître : études sur l'immigration étrangère depuis le xvi^e siècle, sur les origines de l'industrie et du commerce, sur l'organisation des

partis politiques, etc. En 1926 enfin, il entra en pied dans l'École comme directeur d'études, chargé d'enseigner cette fois dans tout son domaine l'histoire des États-Unis. Ce lui fut une grande joie et un précieux réconfort. En même temps, il acceptait de rédiger pour la *Revue historique* le Bulletin sur cette même histoire et ne tardait pas à nous donner (t. CXXXIX) un tableau général de l'organisation des études et des principales productions historiques dans ce pays d'audacieuses initiatives, tableau qu'il compléta dans un chapitre spécial de notre livre du Cinquantenaire (*Histoire et historiens depuis cinquante ans*, p. 500-519). L'ensemble de ces travaux le désignait pour publier chez A. Picard une *Histoire des États-Unis*, dont le tome I, paru en 1924, a été apprécié dans les termes les plus flatteurs par les spécialistes français et étrangers. Il put d'ailleurs presque aussitôt profiter d'une bourse Rockefeller pour aller aux États-Unis, qu'il ne connaissait encore que par les livres ; il y passa une année entière, toujours en route, étudiant et visitant les industries, les exploitations agricoles, les « ranches » du Texas, les mines de pétrole, de fer, etc., rapportant une masse considérable de livres mal connus en Europe. Il pensait en tirer la matière du tome II de son *Histoire* et il projetait d'y ajouter un troisième volume, qui eût été un tableau de l'Amérique contemporaine. Malheureusement ce voyage, si fructueux pour sa documentation, avait ébranlé une santé qui n'avait jamais été bien solide ; en outre, au retour, il dut reprendre ses cours au lycée, en même temps que ceux de l'École. Double tâche où il s'épuisa. A Noël dernier, il se vit condamné à garder la chambre et bientôt à prendre le lit. Une violente crise cardiaque l'emporta subitement.

Son livre sur l'Amérique était fait dans sa tête, mais un seul chapitre en a été écrit ; il a tout emporté avec lui et il laisse seulement des monceaux de notes, qu'il serait sans doute très difficile à un autre d'utiliser. Perte irréparable ; elle afflige profondément l'auteur de ces lignes, qui avait toujours témoigné à Pasquet un vif intérêt et qui n'avait peut-être pas été étranger aux succès de sa carrière. Que ceci soit un pieux hommage rendu à sa mémoire.

Ch. BÉMONT.

— On ne lira pas sans fruit la notice nécrologique consacrée par M. Ch. SUSTRAC, conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève, à un de ses anciens directeurs, *Charles Mortet, 1852-1927* (H. Champion, 1928, 14 p.). Tous ceux qui ont connu Mortet, le plus érudit, le plus scrupuleux, le plus serviable des bibliothécaires, aimeront à retrouver dans cette brochure, avec le résumé de sa vie et un portrait, une bibliographie de ses travaux.

— L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a décerné le premier prix Gobert à M. Max BRUCHET, conservateur des archives du Nord à Lille, pour son livre sur *Marguerite d'Autriche, duchesse de Savoie*. Cet ouvrage étant le seul qui ait été présenté au concours, le second prix a été, conformément au règlement, maintenu à celui qui avait été couronné l'an dernier, savoir à M. ZELLER pour son étude sur *La réunion de Metz à la France*. — L'Académie a attribué la médaille Georges Perrot à M. DEMANGEL pour *Le sanctuaire d'Athéna Pronaia*, et le prix Ambatielos à M. L. SÉCHAN : *Études sur la tragédie grecque dans ses rapports avec la céramique*. — Le prix décennal Le Fèvre-Deumier, de Pons, institué en faveur de l'ouvrage le plus remarquable sur les mythologies, philosophies et religions comparées, et dont les arrérages se montaient cette année à 32,000 fr., a été partagé comme suit : 20,000 fr. à M. Alfred LOISY, *Essai historique sur le sacrifice et Les mystères payens et le mystère chrétien* ; 6,000 fr. à M. Jérôme CARCOPINO, *La basi-*

lique de la Porte majeure [à Rome] ; enfin, 2,000 fr. à chacun des noms qui suivent : Jean BAYET, *Les origines de l'Hercule romain* ; BULARD, *La religion domestique dans la colonie italienne de Délos*, et le chanoine DIÈS, *Autour de Platon*.

— Le grand prix Clermont-Ganneau (5,000 fr.) fondé par feu le duc de Loubat « en faveur d'un ouvrage ou d'un ensemble de travaux relatifs à l'épigraphie des peuples sémitiques », prix pour lequel sont admis à concourir des membres de l'Institut, a été décerné à M. l'abbé J.-B. CHABOT, membre de l'Académie des Inscriptions.

— L'Institut britannique de l'Université de Paris a fondé une Association qui a pour but de permettre aux Français s'intéressant aux choses de l'étranger, en particulier aux choses britanniques, et aux étrangers venus en France afin de poursuivre l'étude de la langue et de la civilisation française, de se rencontrer, pour se mieux connaître. Le siège de cette Association se trouve à la Guilde de l'Institut britannique, 6, rue de la Sorbonne, Paris (V^e). Les membres de l'Association auront à leur disposition une salle de réunion et une salle de correspondance, vastes, claires, confortables, où ils pourront lire, écrire, causer et prendre le thé. Ils y trouveront les grandes revues et les principaux journaux français et anglais.

— Dans une séance spéciale tenue par l'Académie des sciences, le 5 octobre 1927, « à l'occasion du cinquantième du Bureau international des poids et mesures », ont été prononcés et viennent d'être publiés (à l'Institut, 1927, 26 p. in-4^o), trois discours où l'on a rappelé d'abord la décision prise par la Constituante d'établir un système métrique applicable au monde entier, puis la fondation du Bureau international en vertu d'une convention diplomatique signée à Paris le 20 mai 1875. Ce Bureau fut, comme on sait, installé au pavillon de Breteuil, ancien Trianon du château de Saint-Cloud. Trente et une nations ont jusqu'à ce jour adhéré à cette convention et un petit groupe de savants français et étrangers a réussi, après des recherches extrêmement longues et minutieuses, à établir les étalons, en métal invariable, des poids et des mesures.

Dans un autre fascicule distribué en même temps que celui-là, on a reproduit les discours prononcés à Côme, le 11 septembre 1927, au Congrès international des physiciens réuni pour commémorer le centenaire de la mort d'Alessandro Volta, l'illustre physicien italien, qui fut élu associé étranger de l'Académie des sciences le 5 septembre 1803. Dans son discours, M. Paul JANET a raconté, d'après les procès-verbaux de l'Académie, l'admirable communication où Volta vint en personne exposer sa théorie du galvanisme (16 brumaire an X). A ce propos, « le citoyen Bonaparte [Premier Consul] » proposa « que la Classe, manifestant, dès les premiers moments de la paix générale, le désir de cueillir les lumières de tous ceux qui cultivent les sciences, donne une médaille d'or au citoyen Volta, le premier savant étranger qui, depuis la paix, ait lu un mémoire dans le sein de la Classe ». Le 11 frimaire an X, 2 décembre 1801, Biot déposait son rapport qui se terminait par ces mots : « D'après la demande faite par un de nos membres [Bonaparte], nous vous proposons d'offrir au citoyen Volta la médaille de l'Institut en or, comme un témoignage de la satisfaction de la Classe pour les belles découvertes dont il vient d'enrichir sa théorie de l'électricité, et comme une preuve de sa reconnaissance pour les lui avoir communiquées ». Une « gratification de 6,000 livres » fut en conséquence accordée le même jour à « l'illustre physicien qui, après avoir enrichi la Science de vérités utiles pendant vingt-cinq ans, est venu déposer dans le sein de l'Institut national le secret de la nature et des effets du galvanisme ».

— On lit avec un vif intérêt dans l'*Illustration* du 24 mars 1928 un article de M. L. LOUCHEUR sur la conférence de Doullens où fut prise, le 26 mars 1918, après entente avec les généraux anglais et Lord Milner, représentant du gouvernement britannique, la décision de placer les armées française et anglaise combattant en France sous un commandement unique. D'un accord unanime, ce commandement fut, comme on sait, confié au général Foch, le maréchal anglais Haig s'effaçant galamment devant son collègue français. M. Loucheur, alors ministre de l'armement, assistait, avec le président de la République (R. Poincaré) et le ministre de la guerre (G. Clemenceau), à cette conférence qui rendit possible la victoire définitive des Alliés.

— La *Science moderne* d'avril 1928 publie le discours de rentrée scolaire de M. Pierre Humbert, professeur à l'Université de Montpellier, sur la *Réforme du calendrier*. On y trouve un historique précis et intéressant des modalités de comput dans l'ancien monde depuis les Égyptiens jusqu'à nos jours, et des réformes opérées par Jules César et Grégoire XIII. Le calendrier grégorien, auquel se sont rangées, depuis 1916, la Bulgarie, la Yougoslavie, la Roumanie, la Grèce et la Turquie, comporte quelques imperfections, et son abolition est à l'ordre du jour de la Société des Nations. M. Humbert rappelle, à cet égard, le danger des réformes brusquées, pareilles à celles qui furent tentées par la Convention en 1793 et par le gouvernement brésilien en 1889 ; il souligne l'intérêt pratique de l'immobilisation de la fête de Pâques.

G. BN.

— La librairie orientaliste de Paul Geuthner se propose de faciliter les recherches dans la *Patrologia graeca* de Migne en publiant un *Index locupletissimus* destiné à remplacer les tables générales de D. Scholarios (1879) et de Ferd. Cavallera (1912). Cet index indiquera, selon les chapitres et les paragraphes, le contenu de toutes les œuvres publiées dans la *Patrologie* et, en outre, analysera les introductions, préfaces et commentaires modernes qui l'accompagnent. L'ouvrage, qui est sous presse, sera publié en deux volumes, par fascicules de 96 pages, au prix de 35 fr. le fascicule. Prix de souscription à l'ouvrage complet : 250 fr.

— On apprendra beaucoup de faits utiles en lisant la conférence faite par M. H. DEHÉRAIN à l'Office de librairie et de bibliographie, le 19 novembre 1927, sur l'*Institut de France et ses publications* (24 p. ; extrait de la *Revue internationale de l'Enseignement*). Nul mieux que l'érudit conservateur de la bibliothèque de l'Institut n'était qualifié pour faire connaître le nombre et l'importance de ces publications, trop ignorées du grand public, parfois même des spécialistes. Les cinq Académies sont des endroits où l'on travaille.

Allemagne. — Les souvenirs de M^{me} Angelica BALABANOF, récemment publiés sous le titre de *Erinnerungen und Erlebnisse* (Berlin, librairie Laub, 1927), offrent un réel intérêt pour l'histoire du socialisme international avant, pendant et depuis la guerre mondiale. M^{me} Balabanof fut, en effet, un des membres de l'Internationale qui cherchèrent à en rapprocher les tronçons brisés lors de la conférence de Zimmerwald ; mais, devenue secrétaire général de l'Internationale communiste, elle a admiré Lénine et méprisé ceux qui ont prétendu le continuer. M. Maurice MURET, en rendant compte des *Souvenirs* de M^{me} Balabanof dans le *Journal des Débats* du 16 mars 1928, a mis en lumière les tendances caractéristiques de ce document vécu.

G. BN.

Belgique. — Vient de paraître la *Table générale de la Revue belge de philologie*

et d'histoire pour 1922-1926 et du *Bulletin philologique et historique* pour 1920-1921 (prix : Belgique : 20 fr. ; Étranger : 5 belgas).

États-Unis. — Un Comité américain entreprend de publier, sous la direction de M. Edwin R. A. Seligman, une Encyclopédie des sciences sociales, qui doit paraître en six années, à raison de dix volumes à deux colonnes ; chaque volume coûtera 7 dollars et demi.

— Il y a deux ans s'est fondée à Cambridge (Mass.) une corporation savante dénommée : *The medieval academy of America*. Elle se propose de diriger, d'encourager, de subventionner les recherches et publications concernant le Moyen Âge étudié sous les aspects les plus variés : histoire, archéologie, langues, science et littérature, philosophie, civilisation, etc. L'organe de cette Académie est une revue trimestrielle, *Speculum*, dont les sept premiers fascicules ont été analysés dans la *Revue historique*. Parmi les « Corresponding fellows » français de l'Académie figurent MM. Ch. Diehl, Étienne Gilson, Ch.-V. Langlois, F. Lot, Henri Omont, Émile Mâle, Ch. Bémont.

Italie. — On signale dans la bibliothèque capitulaire d'Ivrée l'existence d'un manuscrit de musique religieuse et profane datant de 1300. Ce manuscrit, déjà indiqué par don G. Borghesio, de la bibliothèque Vaticane, dans le *Bolletino storico bibliografico subalpino* de 1921, comprend des poésies laïques et sacrées accompagnées d'une notation musicale carrée sur pentagramme. L'un de ces poèmes est dédié à Jean II le Bon, roi de France, un autre au pape Clément VI. Ce manuscrit contient un éloge de douze musiciens de l'époque, dont Guilhermus de Marcandio, qui fut secrétaire de Jean le Bon, auteur, d'ailleurs, de quelques-uns des morceaux qui y sont contenus. Plusieurs poésies françaises se rapportent au cycle pastoral *Robin et Marion*, très répandu dans l'Italie du xiv^e siècle, ce qui souligne les étroites relations entre la lyrique française et la lyrique italienne. Quelques-uns des textes du manuscrit d'Ivrée se retrouvaient dans le fameux manuscrit de Strasbourg, brûlé en 1870, et dont une copie partielle, faite par Coussemaker en 1866, se trouve maintenant à la bibliothèque du Conservatoire de Bruxelles. G. BN.

— Signalons dans le *Corriere della sera* plusieurs comptes-rendus de livres récents. Le premier (numéro du 2 février 1928) annonce un volume sur *Pio IX nel Risorgimento*, publié (à Bari, chez Laterza) par M. Antonio MONTI à l'occasion du cinquantième de la mort de ce pape (7 février 1878). On rappelle comment, depuis 1857, Pie IX ne devait plus quitter Rome. Dans cet ouvrage, M. Monti utilise de nombreux documents, en particulier des lettres du pape à son frère et à son neveu. Pie IX a comparé lui-même son œuvre à celle du tapissier qui utilise des laines de toutes les couleurs ; celles-ci paraissent un amas confus de tons incompréhensibles et, finalement, le dessin s'ordonne pour l'œil du contemplateur.

Dans le numéro du 6 mars, outre un intéressant compte-rendu par M. U. OJETTI, sous le titre *Architetti italiani in Francia*, des récents ouvrages de MM. Louis HAUTECEUR et François GÉBELIN, est mentionné un recueil de documents russes publiés en Allemagne sous le titre *Das Zaristische Russland*. On y a mis en vedette les textes qui intéressent les relations italiennes de 1914-1915, la neutralité italienne, l'entrée de l'Italie en guerre ; d'après cette recension, le rôle du ministre russe Sazonov aurait été particulièrement intéressant, surtout dans la dernière phase des négociations qui aboutirent au pacte de Londres du 21 avril 1915.

Dans le numéro du 17 mars, M. Alessandro Luzzo a fait paraître un curieux

article sur *Felice Orsini, uomo di governo*, d'après les *Studi e documenti su G. Mameli e la Repubblica romana* (Imola, Gallati, 1928 ; publ. du Comitato romano di storia del Risorgimento). On y voit comment le fameux conspirateur remplit une mission que lui avait confiée le triumvirat romain à l'effet de faire cesser les troubles terroristes survenus à Ancône. La façon parfaite dont il remplit cette mission peut être rapprochée de la lettre écrite par Orsini à Cavour et datée d'Édimbourg, le 31 mars 1857, où, se dégageant de la méthode mazzinienne, il exposait au ministre sarde le plan à suivre pour libérer l'Italie du joug étranger. — On peut signaler, d'autre part, à propos de Mameli, la recension générale des travaux qui ont été consacrés à ce célèbre patriote par M. V. VITALE dans le *Giornale storico letterario della Liguria*, octobre-décembre 1927.

Dans le numéro du 28 mars, M. A. CRISPOLTI publie des lettres inédites d'Alessandro Manzoni à un parent éloigné, le comte Luigi Torelli, qui a combattu pour l'indépendance italienne, a été sénateur et ministre du nouveau royaume et a écrit un ouvrage posthume sur ses relations avec le grand écrivain. Ces lettres, d'un faible intérêt, révèlent toutefois la finesse inaltérable d'esprit de Manzoni, très âgé pourtant quand il les écrivait.

Une autre publication (article de G. VOLPE, 20 mars) est due à M. Antonio SALANDRA, président du Conseil italien en 1915, mettant au jour ses *Ricordi e pensieri* (Milan, Mondadori, 1928, in-8°). Elle démontre l'état pénible où se trouvaient, au milieu de 1914, les relations italo-autrichiennes, en même temps la faible coordination des services administratifs, puisque, au temps où ces relations se tendaient, le général Cadorna demandait des instructions pour le transport des troupes italiennes en Allemagne, conformément aux accords tripliciens. On y voit également la disparité des sentiments éprouvés par les représentants italiens à l'étranger, les angoisses profondes de M. Salandra, ses hésitations, jusqu'à la bataille de la Marne, qui eut sur sa politique une influence décisive. Dès octobre 1914, l'intervention paraît inévitable au président italien ; de même au futur ministre de la guerre Zupelli, qui demande que l'intervention soit préparée sérieusement au point de vue militaire. Le ministère reconstitué, après la mort de Di San Giuliano, mène l'Italie, avec une prudence intelligente, à l'intervention, qui est dans la ligne historique du *Risorgimento*, trop longtemps oublié. Ces *Souvenirs* de M. Salandra, écrits dans le demi-silence d'une vie qui n'est plus que faiblement politique, cherchent à éviter les polémiques internationales et les querelles de parti ; ils n'en offrent pas moins un matériel historique de grand intérêt.

Enfin, dans le numéro du 12 juin, M. Luzio commente le troisième volume de la correspondance entre Cavour et Nigra, d'un intérêt fondamental pour la cession de Nice et de la Savoie à la France.

Nous ajouterons à cette revue générale les comptes-rendus du Congrès étrusque de la fin d'avril et du mois de mai parus dans le même journal, qui a mis particulièrement en lumière les travaux du professeur Trombetti. M. P. DUCATI a ajouté à cette série une intéressante étude, dans le numéro du 10 mai 1928, sur les fouilles de Virià.

G. BN.

Le gérant : R. LISBONNE.

LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA REVUE

Les volumes dont le format n'est pas indiqué sont in-8° ; le nom de Paris n'est pas indiqué pour ceux qui ont paru chez des libraires de cette ville.

- Acerdos del extinguido cabildo de Buenos-Aires. Série II, t. IV, liv. XVII-XVIII : 1719-1722, 1927, 701 p. ; série IV, t. IV, liv. LXV-LXVII : 1810-1811. Buenos-Aires, Kraft, 1927, 818 p., fac-similés.
- Adams (James Truslow). Provincial society, 1690-1763. New-York, The Macmillan Co, 1927, xvii-374 p. ; prix : 4 doll.
- Almeras (Henri d'). Louis XVII. Faux-dauphinomanie et romans évasionnistes. Émile-Paul, 1928, vi-265 p. ; prix : 12 fr.
- Anales de la facultad de ciencias jurídicas y sociales de la Universidad de la Plata, 1927, Año II. La Plata, Olivieri y Dominguez, 1927, 527 p.
- Archives marocaines ; vol. XXXII, t. III : Les Almohades ; trad. par Ismaël Hamet. Champion, 1927, 282 p. ; prix : 40 fr.
- Ascoli (Georges). La Grande-Bretagne devant l'opinion française depuis la guerre de Cent ans jusqu'à la fin du xvi^e siècle. Gamber, 1927 (Travaux et mémoires de l'Université de Lille, nouv. série, n° 11), viii-352 p. ; prix : 50 fr.
- Aubray (Gabriel). Le défilé des ombres ; scènes d'histoire. Bruges-Paris, Desclée, de Brouwer et Cie, 366 p.
- Bacon (Roger). Opera hactenus inedita Rogeri Baconi ; fasc. 6 : Compotus fratris Rogeri ; fasc. 7 : Questiones supra undecimum prime philosophie Aristotelis. Édit. Robert Steele et Ferdinand Delorme. Oxford Clarendon Press, 1926, xxvii-302 et xii-160 p. ; prix : 25 et 10 s. 6 d.
- (vice-amiral Sir Reginald). Le scandale de la bataille du Jutland ; trad. par André Cagniet. Payot, 1928, 220 p., 43 croquis dans le texte ; prix : 18 fr.
- Baguer (Eugène). Francis Joseph, emperor of Austria, king of Hungary. New-York et Londres, Putnam's sons, 1927, xxiii-572 p. ; prix : 21 s.
- Baker (G. P.). Sulla the Fortunate. Londres, Murray, 320 p., 4 portraits et 8 cartes ; prix : 16 s.
- Baldwin (Alice M.). The New England clergy and the american Revolution. A study of ecclesiastical thought and practice in its relation to political theory and action in the New England of revolutionary times. Durham N. C. Duke University Press, 1928, xiii-222 p. ; prix : 3 doll. 50 c.
- Ballesteros. Histoire de l'Espagne. Payot, 1928, 318 p.
- Bardy (G.). Littérature grecque chrétienne. Bloud et Gay, 1928, in-12, 187 p.
- Basch (Victor). La vie douloureuse de Schumann. Félix Alcan, « Les maîtres de la musique », 1928, iv-212 p., 4 pl. ; prix : 15 fr.
- Schumann. Ibid., 1926, 222 p. ; prix : 12 fr.
- Bauer (Wilhelm). Einführung in das Studium der Geschichte, 2^e édit. Tübingen, J. C. B. Mohr, 1927, xv-419 p. ; prix : 15 m.
- Bayet (Jean). Hercle. Étude critique des principaux monuments relatifs à l'Hercule étrusque. E. de Boccard, 1926, vii-276 p., 9 pl. ; prix : 20 fr.
- Les origines de l'Hercule romain. Ibid., 1926, xviii-502 p.
- Beitz (Egid). Das heilige Trier. Augsburg, Benno Filser, 1927, 63 p., planches.
- Below. Aus Sozial- und Wirtschaftsgeschichte. Gedächtnisschrift für Georg von Below. Stuttgart, Kohlhammer, 1928, viii-569 p. ; prix : 15 m.
- (Georg von). Vom Mittelalter zur Neuzeit. Leipzig, Quelle u. Meyer, 1924, 122 p.
- Benoist (Charles). La question méditerranéenne. Victor Attinger, 1928, 190 p. ; prix : 15 fr.
- Les lois de la politique française. Arthème Fayard, 319 p. ; prix : 12 fr.
- Benoit (Fernand). La légation du cardinal Sadolet auprès de François I^{er} en 1542, d'après sa correspondance avec le cardinal Farnèse. Auguste Picard, 1928, 82 p. ; prix : 10 fr.
- Bens (Günther). Der deutsche Warenfern-

II LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA « REVUE »

- handel im Mittelalter. Breslau, Priebratsch, 1926, vi-104 p.
- Benton (Saray Hervay)*. From coronet to crown; or The life of William the Conqueror from the early chronicles. Londres, Kegan Paul, xix-298 p., 2 cartes; prix : 10 s. 6 d.
- Bergmann*. Historisch-politische Betrachtungen zur europäischen Geschichte. Karlsruhe, Boltz, 1928, 152 p.
- Bertaut (Jules)*. Égéries du XVIII^e siècle. Plon, 1928, 256 p.; prix : 12 fr.
- Bibliographie lorraine; VIII : 1^{er} janvier 1924-31 décembre 1925. Berger-Levrault, 1927, x-323 p.; prix : 30 fr.
- Bilabel (Friedrich)*. Geschichte Vorderasiens und Ägyptens vom 16. Jahrh. v. Chr. bis auf die Neuzeit, t. I. Heidelberg, C. Winter, 1928, xx-475 p., 1 carte; prix : 33 m.
- Boissonnade (P.)*. Le socialisme d'État. L'industrie et les classes industrielles en France pendant les deux premiers siècles de l'ère moderne, 1453-1661. Champion, 1927, 380 p.; prix : 60 fr.
- Bolton (Herbert Eugène)*. Fray Juan Crespi, missionary explorer on the Pacific coast 1769-1774. University of California Press, Berkeley, 1927, lxiv-402 p.
- Voir Palou (fr. Francesco).
- Bonnamour (George)*. Le rapprochement franco-allemand. André Delpeuch; édition augmentée de trente pièces, 1927, 386 p.; prix : 15 fr.
- Bonner (Robert J.)*. Lawyers and litigants in ancient Athens. The University of Chicago Press, Illinois, 1927, xi-276 p.; prix : 2 doll. 50 c.
- Bonnerot (Jean)*. La Sorbonne. Sa vie, son rôle, son œuvre à travers les siècles. Les Presses universitaires de France, 1927, 232 p., illustr.; prix : 15 fr.
- Borchling (Conrad)*. Das Landrecht des Sachsenspiegels nach der Bremer Handschrift von 1342. Dortmund, W. Ruhfus, 1925, xxix-74 p., 1 fac-similé.
- Boukharine (M.)*. L'économie mondiale et l'impérialisme. Esquisse économique. Éditions sociales internationales, 178 p.; prix : 10 fr.
- Bousquet (G.-H.)*. Vilfredo Pareto, sa vie et son œuvre. Payot, 1928, 227 p.; prix : 20 fr.
- Boyce (Gray Cowan)*. The english-german nation in the University of Paris during the middle ages. Bruges, The Saint Catherine Press, 1927, 232 p.
- Bréhier (Émile)*. Histoire de la philosophie; t. I : L'Antiquité et le Moyen Age; 3^e fasc. : Moyen Age et Renaissance. Félix Alcan, p. 523-792; prix : 20 fr.
- Bréhier (Louis)*. L'Eglise et l'État au Moyen Age. Les croisades. J. Gabalda, 5^e édit., 1928, xiv-396; prix : 15 fr.
- Breysig (Kurt)*. Vom geschichtlichen Werden; t. III : Der Weg der Menschheit. Stuttgart et Berlin, Cotta, 1928, xxiv-452 p.; prix : 14 m.
- Brown (W. E.)*. The achievement of the middle ages. Londres, Sands et C^{ie}, 240 p.; prix : 5 s.
- Buchner (Max)*. Das Vizepapsttum des Abtes von St. Denis. Paderborn, Schöningh, 1928, xxxviii-260 p.; prix : 15 m.
- Buonaiuti (Ernesto)*. Il cristianesimo nell'Africa romana. Bari, Laterza, 1928, xxiv-454 p.
- Cagnat (René)*. Carthage, Timgad, Tebessa et les villes antiques de l'Afrique du Nord. H. Laurens (Les villes d'art célèbres), gr. in-8^o, 164 p., 121 grav.; prix : 18 fr.
- Cahour (Joseph)*. Petit lexique pour l'étude de la Vita Karoli d'Eginhard. Éditions de la pensée latine, 1928, 64 p.; prix : 6 fr.
- Calendar of State papers; Domestic series, of the reign of William III. 1 January-31 december 1697, preserved in the P. R. O.; publ. par William John Hardy. Londres, His Majesty's stationary office, 1927, viii-677 p.; prix : 1 £. 1 s.
- Cannan (Edwin)*. An economist's protest. Londres, P. S. King et fils, 1927, ix-438 p.; prix : 16 s.
- Caracciolo (Italo)*. Andrea Hofer nella insurrezione antibavarese del 1809. Bologne, Zanichelli, 1928, viii-234 p. et 1 carte; prix : 15 l.
- Carlyle (Sir R. W.) et Carlyle (A. S.)*. A history of mediæval political history in the West; vol. V : The political theory of the thirteenth cent. Édinburgh et Londres, W. Blackwood et fils, xx-494 p.; prix : 30 s.
- Carr-Saunders (A. M.) et Jones (D. Carradog)*. A survey of the social structure of England and Wales, as illustrated by statistics. Oxford University Press, 1927, xi-246 p.; prix : 10 s.
- Catel (Albert) et Lecomte (Maurice)*. Chartes et documents de l'abbaye cistercienne de Preuilly. Montereau, impr. Clavier (Soc. d'archéol. du dép. de Seine-et-Marne), vi-422 p.
- Charles-Roux (François)*. Trois ambassades françaises à la veille de la guerre. Plon, in-16, xliii-222 p.; prix : 12 fr.
- Charpentier*. L'U. R. S. S. et le désarmement. Delpeuch, 1928, 75 p.

- Clehm (Ludwig)*. Die Urkunden der Prämonstratenserstifter Ober- und Niederlisenstadt. Darmstadt, Verlag des historischen Vereins für Hessen (extrait des Hessische Regesten, 2^e livr., p. 157-511 p., 4 pl.).
- Clouzot (Henri)*. L'art du Poitou. É. de Boccard [s. d.], 85 p., 9 pl.
- Coe (Samuel Gaynn)*. The mission of Carmichael to Spain. Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1928.
- Cohen (Gustave)*. Le théâtre en France au Moyen Age; I : Le théâtre religieux. Les éditions Rieder, 1928, 80 p. et 69 pl.; prix : 16 fr. 50 c.
- Conway (G. R. G.)*. An Englishman and the Mexican inquisition 1556-1560. Being an account of the voyage of Robert Tomson to New Spain, his trial for heresy in the city of Mexico, and other historical documents. Mexico (privately printed), 1927, xxxviii-167 p.
- Cornely et Merk (les P. P.)*. Manuel d'introduction historique et critique à toutes les Saintes Écritures; I : Ancien Testament; trad. par l'abbé Ph. Mazoyer. Lethielleux, 1928, xii-796 p.
- [*Couchoud (Paul-Louis)*]. Mythologie asiatique illustrée. Librairie de France, 1928, in-fol., x-431 p.
- Coulton (G. C.)*. Life in the middle ages translated and annotated; vol. I : Religion, folklore and superstition. Cambridge, at the University Press, 2^e édit., 1928, xiv-245 p., illustr.; prix : 7 s. 6 d.
- Croce (Benedetto)*. Storia d'Italia, 1871-1915. Bari, Laterza, 1928, viii-354 p.; prix : 25 l.
- Cross (Arthur Lyon)*. Eighteenth century documents relating to the royal forests, the sheriffs and the smuggling. Selected from the Shelburne mss. in the William L. Clements library. Ann Arbor, The William L. Clements library, 1928, xvi-328 p.
- Dalsème (René)*. La vie de Beaumarchais. Gallimard, 1928, 327 p.
- Dell'Isola (Maria)*. Napoléon dans la poésie italienne à partir de 1821. J. Gamber, 1927 xi-375 p.
- Denis (Pierre)*. Amérique du Sud, 2^e partie. Armand Colin (Géographie universelle, 270 p., 53 cartes et cartons, 91 photos hors texte et en couleur); prix : 70 fr.
- Dillay (Madeleine)*. Les chartes de franchise du Poitou. Tome I du Catalogue des chartes de franchises de la France. Société du Recueil Sirey, 1927, xxxvii-105 p.
- Djourovitch (Djoura)*. Le protocole de Genève devant l'opinion anglaise. Joue et Cie, 1928, 246 p.
- Dölger (Franz Joseph)*. Die Fisch-Denkmal in der frühchristlichen Plastik, Malerei und Kleinkunst. Tafeln. Tome IV de IXOYΣ. Münster in W., Aschendorff, 1927, xxiv p. et planches 105-293; prix : 32 m.
- Döring (Oscar)*. Die Kirchen von Halberstadt. Augsburg, Benno Filser, 1927, 96 p. et 78 reproductions photographiques.
- Donner (Hermann)*. Die Vorgeschichte des Weltkrieges; eine Sammlung aller wichtigen Daten der weltpolitischen Entwicklung von 1870 bis 1914. Berlin, Deutsche Verlagsgesellschaft für Politik und Geschichte, 127 p.
- Ehrhard (Auguste)*. Le prince de Puckler Muscau. Du zénith à la tombe, 1834-1871. Plon, 314 p., portrait.
- Eusebius, bishop of Caesarea*. The ecclesiastical history and the martyrs of Palestine; traduction et notes par H. J. Lawlor et J. E. L. Oulton; t. II : Introduction, notes et index. Londres, Soc. for promoting Christian knowledge, 366 p.; prix : 10 s. 6 d.
- Fabre-Luce (Alfred)*. Russie, 1927. Grasset, 264 p.; prix : 12 fr.
- Fernand-Laurent*. Jean-Sylvain Bailly, premier maire de Paris. Boivin, 1927, gr. in-8°, vii-457 p., illustr.; prix : 20 fr.
- Feulner (Adolf)*. Rott am Inn. Augsburg, Benno Filser, 23 p. et 16 pl.
- Fish (Carl Russell)*. The rise of the common man, 1830-1850. New-York, The Macmillan Co, 1927, xix-391 p.; prix : 4 doll.
- Fouqueray (le P. Henri, S. J.)*. Un groupe des martyrs de septembre 1792. Vingt-trois anciens jésuites. Editions Spes, 1926, vii-218 p.; prix : 12 fr.
- Frédéric II*. Politische Korrespondenz Friedrich's des Grossen. 40 Bd, 1778; édité par Gustave Berthold Volz. Leipzig, Quelle et Meyer, 1928, 517 p.; prix : 32 m.
- Frey (Siegfried)*. Das öffentlich-rechtliche Schiedsgericht in Oberitalien im xii. und xiii. Jahrhundert. Lucerne, Keller, 1928, xviii-179 p.
- Freydank (Hanns)*. Die Hallesche Pfännerschaft im Mittelalter. Halle-sur-Saale [sans nom d'éditeur], 252 p., 3 cartes.
- Gabory (Émile)*. La Révolution et la Vendée; III : La victoire des vaincus. Perrin, viii-304 p.; prix : 20 fr.
- Gamble (William Thomas Miller)*. The Monumenta Germaniae historica. The catholic University of America, Washington, D. C., 1927, ii-202 p.
- Gaskell (G. A.)*. Gnostic scriptures interpreted

- ted. Londres, The C. W. Daniel Company, 1927, 335 p.; prix : 10 s. 6 d.
- Gavin (F.)*. The jewish antecedents of the christian sacraments. Londres, Society for promoting christian knowledge, 1928, 120 p.; prix : 5 s.
- Gazotte (Pierre)*. La Révolution française. Arthème Fayard, 1928, 447 p.; prix : 13 fr. 50.
- Geoffroy de Grandmaison*. L'expédition française d'Espagne en 1823. Plon, 1928, III-273 p.
- Gesamverzeichnis der ausländischen Zeitschriften, 1914-1924*; 7^e livr. : Schachzeitung-Verhandlungen. Berlin, Preussische Staatsbibliothek, 1928, p. 481-560.
- Giraud (Victor)*. Hippolyte Taine; études et documents. Vrin, 1928, 299 p.
- Gonnard (René)*. Essai sur l'histoire de l'émigration : Valois, 1928, 368 p.; prix : 18 fr.
- Grandjean (Georges)*. La vie héroïque de saint François Xavier. Édit. Baudinière, 288 p.; prix : 10 fr.
- Grashof (Ehler N.)*. Zons am Niederrhein. Augsburg, Benno Filser, 1927, 23 pl.
- Grelling (Richard)*. Comment la Wilhelmstrasse écrivait l'histoire pendant la guerre. Alfred Costes, 1928, XIII-274 p.; prix : 8 fr.
- Grimaldi (Natale)*. La contessa Matilde e la sua stirpe feudale. Florence, Vallecchi [s. d.], 436 p., 1 carte; prix : 20 l.
- Grethuyzen (B.)*. Origines de l'esprit bourgeois en France; I : L'Église et la bourgeoisie. Gallimard, NRF, 1927, XIII-298 p.; prix : 30 fr.
- Guibourd-Ribaud (P.)*. Où va la Russie? Préface de H. Barbusse. Éditions sociales internationales, 1928, 172 p.; prix : 5 fr.
- Guilbert (abbé E.)*. Saint Vaast fondateur de l'Église d'Arras. Arras, Impr. de l'évêché, 1928, 161 p.; prix : 7 fr. 50.
- Hachette (Alfred)*. L'affaire Mique, 1745-1794. Perrin, 1928, VI-257 p.; prix : 12 fr.
- Hagani (Baruch)*. L'émancipation des Juifs. Les éditions Rieder, 1928, 270 p.; prix : 12 fr.
- Hajje (Antoine)*. Histoire de la justice seigneuriale en France. Les origines romaines; I : La justice privée dans les domaines des empereurs. E. de Boccard, 1927, 74 p.
- Hamon (A., S. J.)*. Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur; III : Paray le Monial. Beauchesne, 1927, 663 p.; prix : 30 fr.
- Hampe (Karl)*. Herrschergestalten aus deutschen Mittelalters. Leipzig, Quelle u. Meyer, 1927, 399 p.; prix : 12 m.
- (*Theodor*). Die Nürnberger Malefizbücher als Quellen der reichstädtischen Stitungsgeschichte vom 14 bis zum 18 Jahrh. Bamberg, Buchner, 1927, VII-102 p.; 102 p.; prix : 3 m. 40.
- Harris (Rendel)*. Eucharistic origins. Cambridge, Heffer, 1927, 39 p.; prix : 3 s.
- The twelve apostels. Ibid., 131 p.; prix : 7 s. 6 d.
- Hauvette (Henri)*. L'Arioste et la poésie chevaleresque à Ferrare au début du XVI^e siècle. Honoré Champion, 1927, 390 p.; prix : 60 fr.
- Hayward (Fernand)*. Le dernier siècle de la Rome pontificale; II : 1814-1870. Payot, 1928, 319 p.; prix : 20 fr.
- Hearnshaw (F. J. C.)*. A survey of socialism, analytical, historical and critical. Londres, Macmillan, 1928, XII-473 p.; prix : 15 s.
- Hepp (docteur Maurice)*. L'immense Indo-Chine. Les Chinois et l'Indo-Chine. Questions indo-chinoises. Peyronnet, 1928, 316 p.; prix : 12 fr.
- Herwegen (Abt Idejens)*. Beiträge zur Geschichte des alten Mönchtums und des Benediktinerordens; fasc. 14 : Die general-kapitel der Bursfelder Benediktiner-Kongregation, par le P. Paulus Volk; fasc. 15 : Die Doppelklöster; Entstehung und Organisation, par le P. Stephanus Hilpisch. Münster i. W., Aschendorff, 1928, 120 et 95 p.; prix : 4,95 et 3,90 m.
- Hillhouse (James T.)*. The Grub-street Journal. Durham, North Carolina. Duke University Press, 1928, 354 p.; prix : 3 doll.
- Hintze (Hedwig)*. Staatseinheit und Föderalismus im alten Frankreich und in der Revolution. Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1928, XXX-623 p.; prix : 16 m.
- Histoire de la Belgique contemporaine, 1830-1914, t. I. Bruxelles, Albert Dewitt, 1928, XII-408 p., 2 cartes.
- Hohenlohe (prince de)*. Souvenirs. France, Alsace-Lorraine-Allemagne, 1870-1913; trad. par Ed. Dupuydauby. Payot, 1928, 256 p.; prix : 20 fr.
- Holl (Karl)*. Gesammelte Aufsätze zur Kirchengeschichte. Tübingue, Mohr, 1928, XI-225-404 p.; prix : 15 m.
- Holmes (T. Rice)*. The architect of the Roman empire, 44-27 B. C. Oxford, at the Clarendon Press, 1928, XVI-285 p.; prix : 15 s.
- Hubert (Lucien-Louis)*. Ce qu'il faut connaître de nos ressources coloniales. Boivin, 1926, 160 p.; prix : 7 fr.
- Ce qu'il faut connaître des grandes journées parlementaires de la III^e République. Ibid., 1928, 158 p.
- (*René*). Rousseau et l'Encyclopédie. Essai sur la formation des idées politiques de

- Rousseau, 1742-1756. Gamber [s. d.], 137 p.
- Hünnebräuer (Lotte). Das Erbe Heinrichs des Löwen. Die territorialen Grundlagen des Herzogtums Braunschweig-Lüneburg von 1235. Göttingue, Vandenhoeck et Ruprecht, 1927. Gr. in-4°, xvi-99 et 1 carte; prix : 13 m.
- Ingersoll (Jean Rose). The Rome of Horace. Colorado College Publications; Language series, t. III, n° 2, 107 p.
- Ivanoff (N.). La marquise de Sablé et son salon. Croville-Morant, 1927, 246 p.
- Jacob (Georg). Arabische Berichte von Gesandten an germanische Fürstenhöfe aus dem 9 und 10 Jahrhundert. Berlin et Leipzig, Walter de Gruyter, 1927, 50 p.; prix : 4 m.
- Jesse (Wilhelm). Der Wendische Münzverein. Lubeck, librairie de la Société, 1928, vi-289 p., album de 776 monnaies.
- Jochim de Flore. L'évangile éternel. Première traduction française par Emmanuel Aegerter, 2 vol. Les éditions Rieder, 245 et 175 p.; prix : 40 fr. les deux volumes.
- Jockey Club Catalogo de la biblioteca. Buenos-Aires, Talleres graficos del Jockey Club, iv-1218 p. à 2 col.
- Kaiser (Andreas). Lateinische Dichtungen zur deutschen Geschichte des Mittelalters. Munich et Berlin, Oldenbourg, 1927, 92 p.; prix : 1 m. 20.
- Kennedy (A. R. S.). The book of Ruth. The hebrew text with grammatical notes and vocabulary. Londres, Society for promoting christian knowledge, 1928; prix : 2 s.
- Klimowsky (Ernst). Die englische Gewaltenteilungslehre bis zu Montesquieu. Berlin-Grünwald, Walther Rothschild, 1927, xiv-99 p.
- Keltz (commandant Z.). La bataille de France, 21 mars-5 avril 1918. Payot, 1928, viii-263 p.; prix : 20 fr.
- Korganoff (général G.). La participation des Arméniens à la guerre mondiale sur le front du Caucase, 1914-1918. Éditions Massis, 1927, 209 p. et 19 schémas.
- Krijanovsky (G. M.). Dix années d'édification économique en U. R. S. S. Paris, Bureau d'expéditions, 144 p.; prix : 8 fr.
- Kulischer (Joseph). Allgemeine Wirtschaftsgeschichte des Mittelalters und der Neuzeit; Bd. I : Das Mittelalter. Munich et Berlin, Oldenbourg, 1928, x-351 p.
- Kunze (Arno). Die Nordböhmischesächsische Leinwand und der Nürnberger Grosshandel. Reichenberg, Stiepel, 1926, 102 p.
- Lacretelle (Pierre de). Vie politique de Victor Hugo. Hachette, 1928, 254 p.
- La Gorce (Pierre de). La Restauration; II : Charles X, 11^e édit. Plon, 1928, 342 p.; prix : 15 fr.
- Lasteyrie (R. de). L'architecture religieuse en France à l'époque gothique. Ouvrage posthume publ. par Marcel Aubert. Auguste Picard; t. I : 1926; t. II : 1927, x-544 et 604 p.
- Lavergne (Bernard). Les régies coopératives. Félix Alcan, 1927, xii-317 p.
- Ledieu. Journal. Les dernières années de Bossuet; nouv. édit. par Ch. Urbain et E. Levesque; t. I : 1699-1702. Bruges et Paris, Desclée, De Brouwer et C^{ie}, 1928, xiii-424 p.; prix : 15 fr.
- Lee (Sir Sidney). King Edward VII. A biography; t. II : The reign. Londres, Macmillan, 1927, 769 p.; prix : 31 s. 6 d.
- Le Forestier (R.). L'occultisme et la franc-maçonnerie écossaise. Librairie académique, 1928, xv-320 p.; prix : 15 fr.
- Lehmann (Rudolf). Aus der Vergangenheit der Niederlausitz. Cottbus, Albert Heine, 1925, 226 p., 3 planches et 1 carte.
- Lénine (Vladimir Ilitch). Œuvres complètes; t. XX : Les débuts de la Révolution russe, mars-juin 1917; trad. par Victor Serge. Éditions sociales internationales, 1928, 756 p.
- Leroux (Désiré). La vie de Bernard Palissy. Champion, 128 p.
- Leusser (Hermann). Ein Jahrzehnt deutsch-amerikanischer Politik, 1897-1906. Munich et Berlin, Oldenbourg, 1928, viii-106 p.; prix : 5 m.
- Lévy-Ullmann (Henri). Éléments d'introduction générale à l'étude des sciences juridiques; II : Le système juridique de l'Angleterre. Librairie du recueil Sirey, 1928, 574 p.; prix : 50 fr.
- Ligne (prince de). Fragments de l'histoire de ma vie; publ. par Félicien Leuridan, t. II. Plon, 1928, 426 p.
- Little (A. G.) et Easterling (R. C.). The Franciscans and Dominicans of Exeter. Exeter, Wheaton, 1927 (History of Exeter research group, n° 3), 92 p., 1 plan, 1 facsimilé; prix : 7 s. 6 d.
- Lote (René). L'Allemagne d'après-guerre. Félix Alcan, viii-317 p.; prix : 20 fr.
- Lubicz (de). Adam l'homme rouge. Saint-Moritz, 1927, 245 p.
- Lucas-Dubreton (J.). L'affaire Alibaud ou Louis-Philippe traqué, 1836. Perrin, 1927, 242 p.; prix : 12 fr.
- Mackie (J. D.). Negotiations between king James VI and I and Ferdinand I grand

- duke of Tuscany. Londres, Humphrey Milford (St Andrews University public., n° 25), 1927, xxv-104 p.; prix : 4 s. 6 d.
- Malaparte (Curcio)*. L'Italie contre l'Europe; trad. par M^{lle} M. Y. Lenoir. Félix Alcan, xiv-158 p.; prix : 15 fr.
- Mâle (Émile)*. L'art allemand et l'art français du Moyen Age. Armand Colin, 1923, 4^e édit., 329 p.; prix : 25 fr.
- Mandelstam*. La Société des Nations et les Puissances devant le problème arménien. Pedone, 1926, 358 p.
- Mariéjol (Jean-H.)*. La vie de Marguerite de Valois, reine de Navarre et de France, 1553-1615. Hachette, xiii-384 p.
- Martin (Victor)*. La fiscalité romaine en Égypte aux trois premiers siècles de l'Empire; ses principes, ses méthodes, ses résultats. Genève, Georg, 31 p.
- Mathews (Shailer) et Goodspeed (Edgar J.)*. The students' Gospels; a harmony of the Synoptics, the gospel of John. Univ. of Chicago Press (Ill.), in-12, ix-193 p.; prix : 1 doll.
- Mathis (P. Burkhard, O. M. Cap.)*. Die Privilegien des Franziskanerordens bis zum Konzil von Vienne, 1311. Paderborn, Schöningh, 1928, xv-129 p.; prix : 6 m.
- Maurel (André)*. La duchesse du Maine, reine de Seceaux. Hachette, 1928, 252 p.; prix : 20 fr.
- Maury (J.)*. Laugierie-Basse. Les fouilles de M. J.-A. Le Bel. Le Mans, impr. Monnoyer, 1925, 24 p., 2 pl.
- Meech (Thomas Coz)*. This generation. A history of Great Britain and Ireland from 1900 to 1926; vol. I : 1900-1914, 1927; vol. II : 1914-1926, 1928. Londres, Chatto et Windus, viii-338 et x-372 p.; prix : 12 s. 6 d. chaque.
- Meinecke*. Das deutsch-englische Bündnisproblem, 1890-1901. Oldenbourg, München, 1927, 268 p.; prix : 9 m. 50.
- Mémoires de Madame Dosne, l'Égérie de M. Thiers; publ. par *Henri Malo*. Plon, 1928, xxviii-316 et 251 p.
- Merejkovski (D.)*. Les mystères de l'Orient. Égypte, Babylone; trad. par *Dumesnil de Gramont*. L'Artisan du livre, 1927, 396 p.; prix : 20 fr.
- Métraux (A.)*. La religion des Tupinamba et ses rapports avec celle des autres tribus Tupi-Guarani. Ernest Leroux, 1928, 260 p.
- Mettler (Adolf)*. Kloster Alpirsbach. Augsburg, Benno Filser, 1927, 26 p., 23 reproductions photographiques.
- Kloster Bebenhausen. Ibid., 1927, 27 p., 15 planches.
- Meitz (Peter)*. Der Dom zu Mainz. Augsburg, Benno Filser, 1927, 75 p., planches.
- Meyer (Eduard)*. Geschichte des Altertums; Bd. II, 1^{re} Abt. : Die Zeit der ägyptischen Grossmacht. Stuttgart et Berlin, Cotta, xiii-620 p., 8 pl.; prix : 25 m.
- Minnigerode (Heinrich, Freiherr von)*. Königszins, Königsgericht, im altsächsischen Freidingsrechte. Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1928, 124 p.; prix : 5 m. 60.
- Mitterwieser (Alois)*. Die Residenzen von Landshut. Augsburg, Benno Filser, 1927, 40 p. et 24 pl.
- Namias (Amerigo)*. Principes de sociologie et de politique; trad. par *Gaston Bouthoul*. Marcel Giard, 1928, vi-436 p.; prix : 60 fr.
- Nemours (colonel)*. Histoire militaire de la guerre d'indépendance de Saint-Domingue; II : Les glorieux combats des divisions du Nord. Berger-Levrault, 1928, 446 p.; prix : 20 fr.
- Nevins (Allan)*. The emergence of modern America, 1865-1878. New-York, The Macmillan Co, 1927, xix-446 p.; prix : 4 doll.
- Œuvre (l') de Bahaou'llah*; trad. fr. par *Hippolyte Dreyfus*, t. III. Ernest Leroux, 1928, xi-189 p.; prix : 18 fr.
- O'Leary (De Lacy)*. Arabia before Muhammad. Londres, Routledge, 1927, ix-234 p.; prix : 10 s. 6 d.
- Olsen (Magnus)*. Farms and fanes of ancient Norway. Oslo, Aschehoug et Co; Paris, Champion, 1928, xv-349 p.
- Oppermann (O.)*. Die älteren Urkunden des Klosters Bandinium, und die Anfänge der Stadt Gent; vol. I : Text. Utrecht, Instituut voor middleuwsche Geschiedenis. Munich, Duncker et Humblot, 1928, xii-506 p.
- Id. Vol. II : 32 fac-similés.
- Oprescu (G.)*. Géricault. La Renaissance du livre [s. d.], 217 p.; prix : 15 fr.
- Palm (Franklin Charles)*. Politics and religion in the sixteenth-century France. A study of the career of Henry of Montmorency-Damville, uncrowned king of the South. Boston et Londres, Ginn et Co, 1927, xi-299 p.
- Paláu (fr. Francesco)*. Historical memoirs of New California by fray Francesco Paláu translated in english by *Herbert Eugene Bolton*. University of California Press, Berkeley, 1926, 4 vol., xii-390, xi-399, xiv-446 p.
- Pange (Jean de)*. Les soirées de Saverne. Les deux génies; la faillite du nationalisme; l'élite future. Éditions Victor Attinger, 1927, 184 p.; prix : 12 fr.

- Phlaan (Josephin).** Histoire et légende de Marion de Lorme, avec une documentation iconographique et une présentation par *Émile Magne* (collection « Les textes »). La Connaissance, 1927, 172 p.
- Pétrarque.** Mélanges de littérature et d'histoire, publiés par l'Union intellectuelle franco-italienne. Ernest Leroux, 1928, 235 p.; prix : 60 fr.
- Plunket (Ierne L.).** Europe in the middle ages. Oxford, at the Clarendon Press, 1926, viii-391 p.
- Politique (la)** extérieure de l'Allemagne, 1870-1914; t. III : 1879-30 octobre 1883; trad. par *Paul Reclus*. Alfred Costes, 1928, xxiv-333 p.; prix : 70 fr.
- Pollard (A. F.).** Factors in modern history. Londres, Constable, 1926, xii-325 p.; prix : 7 s. 6 d.
- Poncelet (Alfred).** Histoire de la Compagnie de Jésus dans les anciens Pays-Bas; 1^{re} partie : Histoire générale. Bruxelles, Hayez, 1927, xviii-591 p.
- Powley (E. B.).** The english navy in the Revolution of 1688. Cambridge University Press, viii-188 p., carte; prix : 12 s. 6 d.
- Prasad (Ishwari).** History of medieval India from 647 A. D. to the Mughal conquest, 2^e édit. Allahabad, The India Press, 1928, xviii-558 p.
- Prentout (H.).** Les États provinciaux de Normandie; t. III : Pièces justificatives. Catalogue des sessions des États. Caen, impr. E. Lanier, 1927, 320 p.
- Pressac (Pierre de, alias Trygée).** Les forces historiques de la France. La tradition dans l'orientation politique des provinces. Hachette, xii-320 p.
- Prezzolini (Giuseppe).** Vita di Nicolò Machiavelli fiorentino. Milan, Mondadori, 1927, 253 p.; prix : 25 l.
- Puech (A.).** Ce qu'il faut connaître de la Grèce antique. Boivin, 156 p.; prix : 7 fr.
- Ramsay (A. A. W.).** Sir Robert Peel. Londres, Constable, 1928, xi-385 p.; prix : 14 m.
- Rehne (Paul).** Stadtbücher des Mittelalters, 1^{re} partie. Leipzig, Theodor Weicher, 1927, 226 p.; prix : 10 m.
- Revello (José Torre).** Adición a la relación descriptiva de los mapas, planos etc. del virreinato de Buenos Aires existentes en el archivo general de Indias. Buenos-Aires, Peuser, 1927, gr. in-8°, 128 p.
- Richelieu (cardinal de).** Mémoires, t. VIII, 1628. Champion, 1927, 304 p.
- Ritter (Gerhard).** Die Staatsanschauung des Freiherrn von Stein; ihr Wesen und ihre Wurzeln. Berlin, Verlagsgesellschaft für Politik und Geschichte, gr. in-8°, 23 p.; prix : 4 m. 10.
- Roe (F. C.).** French travellers in Britain, 1800-1926. Londres et Paris, Ch. Nelson et C^{ie}, in-32, x-246 p.; prix : 2 s. 6 d.
- Romein (Jan).** Byzantium. Geschiedkundig overzicht van Staat en beschaving in het oost-romeinsche rijk. Zutphen, J. Thieme et C^{ie}, 1928, xii-316 p., 35 pl. et 6 cartes.
- Rott (Edouard).** Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des Cantons suisses, de leurs alliés et de leurs confédérés; t. IX : 1684-1698. Félix Alcan, 1926, gr. in-8°, 750 p.
- Saint-Simon.** Mémoires, t. XL. Hachette, 1928, 399 p.; prix : 45 fr.
- Satineau (Maurice).** Histoire de la Guadeloupe sous l'Ancien régime, 1635-1789. Payot, 1928, 400 p., 1 carte, illustr.; prix : 30 fr.
- Saurat (Denis).** Milton et le matérialisme chrétien en Angleterre. Les éditions Rieder, 1928, 243 p.; prix : 12 fr.
- Schefer (Christian).** L'Algérie et l'évolution de la colonisation française. Champion, 1928.
- Schefold (Max).** Kloster Obermarchtal. Augsburg, Benno Filser, 1927, 24 p.; 18 reproductions photographiques.
- Reichsabtci Ochsenaussen. Ibid., 21 p., plans et planches.
- Schinz (Albert).** La pensée religieuse de Rousseau et ses récents interprètes. Félix Alcan, 52 p., 1927 (n° 1 du vol. X des Smith College studies in modern languages); prix : 10 fr.
- Schneider (David M.).** The workers' [communist] party and american trade unions. Baltimore, The Johns Hopkins Press (Johns Hopkins Univ. Studies in history and political science), 1928, 117 p.
- (Fedor). Die Entstehung von Burg- und Landgemeinde in Italien. Berlin-Grünwald, W. Rothschild, 1924, xii-326 p.; prix : 14 m.
- Schudel-Benz (Rosa).** Die Besessenen von Loudun; ein Prozess aus der Zeit Richelieus. Munich, Beck, 1927, in-32, 155 p.; prix : 3 m. 50.
- Sears (Louis Martin).** Jefferson and the embargo. Duke Univ. Press. Durham, North Carolina, 1927, ix-340 p.
- Sée (Henri).** Science et philosophie de l'histoire. Félix Alcan, 1928, 513 p.; prix : 25 fr.
- Segre (A.).** Vittorio Emanuele I, 1759-1824. Turin-Rome, 1928, vi-322 p., carte; prix : 19 l.
- (Arturo). Storia del commercio, 2^e édit.

VIII LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA « REVUE »

- Turin-Gênes, Lattes, 1923, 1,228 p. en deux tomes.
- Sellers (R. V.)*. Eustathius of Antioch and his place in the early history of christian doctrine. Cambridge, at the University Press, 1928, x-124 p.; prix : 8 s. 6 d.
- Sforza (comte)*. L'énigme chinoise. Payot, 208 p.; prix : 18 fr.
- Steinhausen (Georg)*. Kulturgeschichte der Deutschen im Mittelalter, 3^e édit. Leipzig, Quelle et Meyer, 1921, 164 p.
- *Id.* in der Neuzeit, 2^e édit. Ibid., 1928, 150 p.
- Taeger (Fritz)*. Tiberius Gracchus. Untersuchungen zur römischen Geschichte und Quellenkunde. Stuttgart, Kohlhammer, 1928, 152 p.; prix : 9 m.
- Tasso (Torquato)*. La Gerusalemme liberata, con note di Augusto Sainati. Conti scelti. Florence, Vallecchi [s. d.], x-159 p.; prix : 9 l.
- Taube (baron M. de)*. Mémoires. La politique russe d'avant-guerre et la fin de l'empire des Tsars, 1904-1917. Ernest Leroux, 1928, viii-412 p.; prix : 40 fr.
- Thompson (A. Hamilton)*. York minster historical tracts, 627-1927. Londres, Society for promoting christian knowledge, 1927 [pas de pagination]; prix : 12 s. 6 d.
- (*James Westfall*). Feudal Germany. Chicago, III. The University of Chicago Press, xxiii-709 p.; prix : 5 doll.
- Tizza (Graf Stefan)*. Briefe, 1914-1918, Bd. I. Berlin, Reimer, Hobbing, 1928, 272 p.; prix : 10 m.
- Tout (T. F.)*. Chapters in the administrative history of medieval England. The Wardrobe, the Chamber and the small seals, t. III et IV. Manchester, at the University Press; Londres, Longmans, 1928, xviii-495 p. et xv-484 p.; prix : 30 s. chaque.
- Tricot (A.)*. Saint Paul, apôtre des Gentils. Bloud et Gay, 1928, 208 p.
- Vaissière (Pierre de)*. Henri IV. Arthème Fayard, 706 p.; prix : 16 fr. 50.
- Vattier (Georges)*. Esquisse historique de la colonisation de la province de Québec, 1608-1925. Champion, 1928, viii-123 p.
- Essai sur la mentalité canadienne française. Ibid., iv-384 p.
- Vidal (C.)*. Charles-Albert et le Risorgimento italiano, 1831-1848. E. de Boccard, 1927, 632 p.
- Mazzini et les tentatives révolutionnaires de la Jeune-Italie dans les États sardes 1833-1834. Ibid., 1927, 229 p.
- Vigneulles (Philippe de)*. Chronique, éditée par Charles Bruneau; t. I : De la création du monde à l'an 1324. Metz, Soc. d'histoire et d'archéologie de la Lorraine, 1928, xxxi-382 p.
- Vogt (Ing. Hans)*. Hospital St Nicolaus zu Cues. Augsburg, Benno Filser, 1927, 31 p., planches.
- Walter (L. G.)*. Thomas Munzer, 1489-1527 et les luttes sociales à l'époque de la Réforme. Aug. Picard, 1927, 367 p.
- Wavell (colonel A. P.)*. The Palestine campaign. Londres, Constable, 1928, xv-259 p. et 20 cartes; prix : 12 s. 6 d.
- Wellenstein (P. Gilbert, O. Cist.)*. Kloster Marienstatt. Augsburg, Benno Filser, 1927, 45 p. et planches.
- Wertebaker (Thomas Jefferson)*. The first Americans, 1607-1690. New-York, The Macmillan Co, 1927, xx-358 p.; prix : 4 doll.
- Wiebel (Richard)*. Kloster Irsee. Augsburg, Benno Filser, 1927, 26 p., illustr.
- Willson (Beckles)*. America's ambassadors to France, 1777-1927. A narration of the franco-american diplomatic relations. Londres, John Murray, 1928, xiv-433 p., prix : 21 s.
- Witte (Fritz)*. Die Schatzkammer des Domes zu Köln. Augsburg, Benno Filser, 35 p., planches.

Arithmè

ue de la
Québec,
128 p.
ne fran-

Risorgi
Boccard

onnaire
s sardes

te, édité
cratic
oc. d'hi
ane, 192

colaux
er, 192

489-152
de la R

ine can
928, xv
d.

. Kloster
no Filse

The fir
ork, Th
.; prix

ee. Aug
illustr.
abassado
ion of th
relations
iv-433 p.

des Dome
ser, 35 p.